
3 1761 04643989 6

CONSTANTINOPLE

21 016. — PARIS, TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

EDMONDO DE AMICIS

CONSTANTINOPLE

OUVRAGE TRADUIT DE L'ITALIEN

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

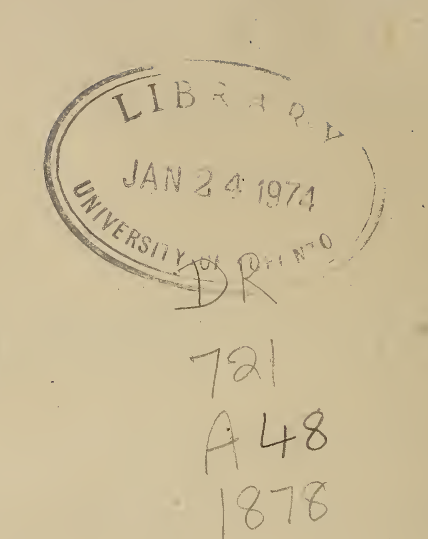
PAR

Mme J. COLOMB



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1878



CONSTANTINOPLE

L'ARRIVÉE.

L'émotion que j'éprouvai en entrant à Constantinople me fit presque oublier tout ce que j'avais vu en dix jours de navigation, du détroit de Messine à l'entrée du Bosphore. La mer Ionienne azurée et immobile comme un lac, les montagnes lointaines de la Morée teintes en rose par les premiers rayons du soleil, l'Archipel doré par le couchant, les rives d'Athènes, le golfe de Salonique, Lemnos, Ténédos, les Dardanelles, et tous les personnages et les événements qui m'avaient occupé pendant le voyage, se confondirent tellement dans mon esprit, après que j'eus vu la Corne-d'Or, que si je voulais maintenant les décrire, je devrais travailler d'imagination plus que de mémoire. Pour que la première page de mon livre me jaillisse vivante de l'esprit, je dois commencer seulement à la dernière nuit du voyage, au milieu de la mer de Marmara, juste au moment où le capitaine du bateau s'avança vers moi et vers mon ami Yunk, et, nous mettant ses mains sur les épaules, nous dit avec son accent palermitain : « Messieurs ! Demain matin, à l'aube, nous verrons les premiers minarets de Stamboul ! »

Ah ! vous souriez, mon bon lecteur, vous qui, bien

fourni d'écus et rongé du spleen, avez, je ne sais quand, lorsqu'il vous a pris l'idée d'aller à Constantinople, rempli votre bourse et fait vos malles en vingt-quatre heures, et qui êtes parti tranquillement, comme pour une partie de campagne, vous demandant jusqu'au dernier moment s'il n'aurait pas mieux valu prendre la route de Baden-Baden ! Si le capitaine vous avait dit comme à nous : « Demain matin nous verrons Stamboul. » vous auriez répondu flegmatiquement : « J'en suis bien aise ! » Mais il faut avoir couvé ce désir pendant dix ans, avoir passé de longues soirées d'hiver à regarder tristement la carte d'Orient, s'être enflammé l'imagination à la lecture de cent volumes, avoir parcouru la moitié de l'Europe pour se consoler de ne pouvoir voir cette autre moitié ; il faut être resté cloué un an à une petite table avec cet unique but, avoir fait mille petits sacrifices, comptes sur comptes, châteaux en l'air sur châteaux en l'air, avoir livré cent batailles au logis ; il faut enfin avoir passé sur la mer neuf nuits sans sommeil, avec cette image immense et lumineuse devant les yeux, heureux jusqu'à en éprouver presque du remords en pensant aux chers êtres qu'on a laissés à la maison ; et alors on comprend ce que veulent dire ces paroles : « Demain à l'aube nous verrons les premiers minarets de Stamboul. » Et au lieu de répondre flegmatiquement : « J'en suis bien aise ! » on donne un formidable coup de poing sur le bordage du bâtiment.

Une grande satisfaction pour mon ami et pour moi, c'était la complète certitude où nous étions que notre attente ne serait pas déçue. En effet, sur Constantinople il n'y a qu'une opinion : le voyageur le plus défiant y va, sûr de son fait ; personne n'y a jamais éprouvé de désillusion. Et la fascination des grands souvenirs n'y est pour rien, pas plus que l'habitude d'admirer. C'est

une beauté universelle et souveraine, devant laquelle le poëte et l'archéologue, l'ambassadeur et le négociant, la princesse et le matelot, le fils du Nord et le fils du Midi, ont tous jeté le même cri d'admiration. Au jugement de toute la terre, c'est le plus beau lieu de la terre. Les conteurs de voyages, arrivés là, perdent la tête. Perthusier balbutie, Tournefort dit que la langue humaine est impuissante, Pouqueville se croit ravi dans l'autre monde, La Croix est ivre, le vicomte de Marcellus demeure en extase, Lamartine remercie Dieu, Gautier doute de la réalité de ce qu'il voit; et tous accumulent images sur images, font scintiller leur style et se tourmentent en vain pour trouver des expressions qui ne restent pas misérablement au dessous de leur pensée. Châteaubriand seul décrit son entrée à Constantinople avec une apparence de tranquillité d'esprit qui surprend; mais il ne peut s'empêcher de dire que c'est le plus beau spectacle du monde; et si la célèbre Lady Montague, en prononçant le même arrêt se permet d'y ajouter un « peut-être, » il faut croire qu'elle l'a fait pour laisser tacitement la première place à sa propre beauté. Il y a un froid Allemand, qui dit que les plus belles illusions de la jeunesse et les songes mêmes du premier amour ne sont que de pâles fantômes, comparés à la félicité qui pénètre l'âme à la vue de ces lieux prédestinés; et un savant français affirme que la première impression que produit Constantinople est l'épouvante. Que le lecteur imagine le bouillonnement que devaient produire ces paroles de feu, cent fois répétées, dans le cerveau d'un brave peintre de vingt-quatre ans, et dans celui d'un mauvais poëte de vingt-huit! Ces illustres louanges de Constantinople ne nous suffisaient pas, et nous cherchâmes à connaître l'avis des marins. Eux aussi, pauvres gens sans éducation, pour donner une idée de cette beauté, ils sentaient le besoin de s'ex-

primer de quelque façon extraordinaire, et ils la cherchaient en tournant les yeux çà et là, et en se frottant les mains; ils faisaient des tentatives de descriptions, avec ce son de voix qui semble venir de loin, et ces gestes lents et larges par lesquels le peuple exprime son admiration quand les mots lui manquent. « Entrer à Constantinople par une belle matinée, nous dit le chef des timoniers, croyez-moi, messieurs, *c'est un beau moment dans la vie d'un homme* ».

Le temps aussi nous souriait; la nuit était tiède et sereine; la mer caressait avec un léger murmure les flancs du bateau; les mâts et les cordages les plus déliés se dessinaient nets et immobiles sur le ciel couvert d'étoiles; il ne semblait pas qu'on marchât. A l'avant, un groupe de Turcs, couchés tout de leur long, fumaient avec béatitude leur narghilé, le visage tourné vers la lune, qui mettait un contour d'argent à leurs turbans blancs; à l'arrière, un mélange de gens de tous les pays, entre lesquels une troupe famélique de comédiens grecs qui s'étaient embarqués au Pirée. Je vois encore, au milieu d'une nichée de petites filles russes qui vont à Odessa avec leur mère, le gracieux visage de la gentille Olga, tout étonnée que je ne connaisse pas sa langue, et très-contrariée de m'avoir fait trois fois la même question sans obtenir une réponse intelligible. J'ai d'un côté, un gros et sale prêtre grec coiffé d'un chapeau en forme de boisseau renversé, qui cherche l'archipel de Marmara avec une longue-vue; de l'autre un ministre évangélique anglais, rigide et froid comme une statue, qui en trois jours n'a pas encore dit une parole ni regardé en face âme qui vive; devant moi, deux belles jeunes Athéniennes avec le petit béret rouge et les tresses pendantes, qui dès que quelqu'un les regarde se tournent toutes les deux à la fois vers la mer pour se faire voir de profil.

Un peu plus loin, un négociant arménien qui fait passer entre ses doigts les grains du rosaire oriental, un groupe de Juifs vêtus du costume national, des Albanais au surtout blanc, une institutrice française qui prend des airs mélancoliques ; quelques-uns de ces voyageurs de demi-teinte dont on ne peut dire ni de quel pays ils sont ni quel métier ils font ; et au milieu de tous ces gens, une petite famille turque composée d'un père en fez, d'une mère voilée et de deux bambins en petits pantalons, tous les quatre couchés sous une tente, au milieu d'un amas de matelas et de coussins de toutes les couleurs, et d'un tas de fanfreluches de toutes formes et de toutes nuances.

Comme on sentait l'approche de Constantinople ! Il régnait une vivacité inaccoutumée. Presque tous les visages qui s'entrevoyaient à la lueur des lanternes étaient de gais visages. Les fillettes russes sautillaient autour de leur mère en criant. l'ancien nom russe de Stamboul « Zavegorod, Zavegorod ! » En passant près des groupes, on entendait çà et là les noms de Galata, de Péra, de Scutari, de Buyuk-déré, de Thérapia, qui brillaient devant mon imagination comme les premières étincelles d'un grand feu d'artifice qui va s'allumer. Les marins, eux aussi, étaient contents de s'approcher de ce lieu où, comme ils disaient, on oublie au moins pour une heure tous les ennuis de la vie. A l'avant surtout, au milieu de toute cette blancheur de turbans, il y avait un mouvement extraordinaire : même ces musulmans paresseux et impassibles voyaient déjà avec les yeux de l'imagination onduler à l'horizon les fantastiques contours de la mère du monde, « la ville » comme dit le Coran « dont un côté regarde la terre et deux regardent la mer ». Il semblait que le bateau, sans se servir de la vapeur, eût dû aller en avant, de lui-même, poussé par la force des désirs et des impatiences qui frémissaient sur son pont.

De temps en temps je m'appuyais au bordage pour regarder dans la mer, et il me semblait que cent voix confuses me parlaient avec le murmure des eaux. C'étaient tous ceux qui m'aiment, qui disaient : « Va! va! fils, frère, ami, va! va jouir de ta chère Constantinople; tu l'as gagnée; sois heureux, et que Dieu t'accompagne! »

Ce fut seulement vers minuit que les voyageurs commencèrent à descendre. Mon ami et moi, nous descendîmes les derniers, et à tout petits pas; il nous répugnait d'aller renfermer entre quatre planches une joie à laquelle l'étendue de la Propontide paraissait trop étroite. Quand nous fûmes à la moitié de l'escalier, nous entendîmes la voix du capitaine, qui nous invitait à monter le matin suivant sur la dunette. « Soyez en haut avant le lever du soleil, cria-t-il à travers la trappe; je fais jeter les retardataires à la mer! »

Depuis que le monde est monde, on n'a jamais fait de menace plus superflue. Je ne fermai pas l'œil. Je crois que le jeune Mahomet II, dans cette fameuse nuit d'Andrinople où il défit son lit à force de s'y tourner et de s'y retourner, agité par la vision de la cité de Constantin, ne s'y est pas roulé autant que je le fis sur ma couchette dans ces quatre heures d'attente. Pour calmer mes nerfs, j'essayai de compter jusqu'à mille, de tenir l'œil fixé sur les franges d'écume blanche que l'eau fendue par le bateau soulevait autour de mon hublot, de chantonner des airs rhythmés par le murmure monotone de la machine à vapeur : tout fut inutile. J'avais la fièvre, la respiration me manquait : la nuit me parut éternelle. A peine vis-je poindre le jour que je sautai à bas du lit. Yunk était déjà debout; nous nous habillâmes en hâte, et en trois sauts nous fûmes sur le pont.

Malédiction!

Il y avait du brouillard!

Un brouillard épais couvrait tout l'horizon, la pluie était imminente ; le grand spectacle de l'entrée à Constantinople était perdu, notre plus ardent désir était déçu ; le voyage, en un mot, était raté.

Je demeurai anéanti.

A ce moment arriva le capitaine, avec son éternel demi-sourire.

Point ne fut besoin de parler ; à peine nous eut-il vus qu'il nous comprit, et, nous mettant la main sur l'épaule, il dit d'un ton consolant.

« Ce n'est rien! rien du tout! Ne vous effrayez pas; bénissez plutôt ce brouillard. Grâce à lui, vous ferez à Constantinople la plus belle entrée qu'on ait jamais pu rêver. Dans deux heures nous aurons un temps admirable : reposez-vous sur ma parole. »

Je me sentis renaître.

Nous montâmes sur la dunette.

A l'avant, tous les Turcs étaient déjà assis sur leurs tapis, les jambes croisées, le visage tourné vers Constantinople. En peu d'instants tous les autres voyageurs parurent, armés de lunettes de toute forme, et s'appuyèrent, formant une longue file, au bordage de babord, comme á la balustrade d'une galerie de théâtre. Une fraîche brise soufflait : personne ne parlait. Tous les yeux et toutes les lunettes se tournèrent peu à peu vers la rive septentrionale de la mer de Marmara. Mais on ne voyait rien encore.

Le brouillard, cependant, ne formait qu'une masse blanchâtre à l'horizon; au-dessus resplendissait le soleil serein et doré.

Droit devant nous, dans la direction de la proue, apparaissait confusément le petit archipel des neuf îles des Princes, Démonési des anciens, lieu de plaisir de la Cour au temps du Bas-Empire, et aujourd'hui lieu

de réunion et de fête des habitants de Constantinople.

Les deux rives de la mer de Marmara étaient encore complétement cachées.

Ce ne fut qu'au bout d'une heure qu'on vit....

Mais il est impossible de bien saisir la description de l'entrée à Constantinople, si l'on n'a pas bien claire dans l'esprit la configuration de la ville. Que le lecteur suppose qu'il a devant lui l'entrée du Bosphore, le bras de mer qui sépare l'Asie de l'Europe et unit la mer de Marmara à la mer Noire. Il a la rive asiatique à droite et la rive européenne à gauche : ici l'ancienne Thrace, là l'ancienne Anatolie. En avançant, c'est à dire en enfilant le bras de mer, on trouve à gauche, à peine l'entrée dépassée, un golfe, une rade très-étroite qui forme avec le Bosphore un angle presque droit, et se creuse à plusieurs milles de profondeur dans la terre d'Europe, en décrivant une courbe qui ressemble à une corne de bœuf ; d'où le nom de Corne-d'Or, ou de corne d'abondance, parce que les richesses de trois continents y affluaient quand elle était le port de Byzance. Dans l'angle de terre européenne qui est baigné d'un côté par la mer de Marmara et de l'autre par la Corne d'Or, où était l'antique Byzance, s'élève sur sept collines, Stamboul, la cité turque. Dans l'autre angle, baigné par la Corne-d'Or et par le Bosphore, s'élèvent Galata et Péra, les villes franques. Vis-à-vis l'ouverture de la Corne-d'Or, sur les collines de la rive asiatique, se dresse la ville de Scutari. Ce qu'on nomme Constantinople est donc formé par trois grandes villes séparées par la mer, et placées l'une en face de l'autre, et la troisième en face des deux premières, et si voisines entre elles, que de chacune des trois rives on voit distinctement les édifices des deux autres, à peu près comme d'une rive à l'autre de la Seine et de la Tamise, dans les endroits où elles

ont le plus de largeur à Londres et à Paris. La pointe du triangle où s'élève Stamboul, retournée vers la Corne-d'Or est cette fameuse Pointe du Sérail, qui cache jusqu'au dernier moment aux yeux des voyageurs qui viennent de la mer de Marmara, la vue des deux rives de la Corne c'est-à-dire la partie la plus grande et la plus belle de Constantinople.

Ce fut le capitaine, avec son œil de marin, qui le premier découvrit Stamboul.

Les deux Athéniennes, la famille russe, le ministre anglais, Yunk, moi et les autres, qui allions à Constantinople pour la première fois, nous nous tenions autour de lui en groupe serré, silencieux, nous fatiguant inutilement les yeux à percer le brouillard, quand il étendit le bras à gauche, vers la rive européenne, et cria :

« Messieurs, voilà le premier indice..... »

C'était un point blanc, l'extrémité d'un très-haut minaret, dont le bas restait encore caché! Tous sautèrent sur les longues-vues, et se mirent à fouiller avec les yeux dans cette petite éclaircie du brouillard comme pour l'élargir. Le bateau filait rapidement. Au bout de peu de minutes on vit, près du minaret, une masse incertaine, puis deux, puis trois, puis un grand nombre, qui peu à peu prenaient des formes de maisons; et la file s'allongeait, s'allongeait.... Devant nous et sur la droite, tout était encore noyé dans le brouillard. Ce qu'on découvrait alors était la partie de Stamboul qui s'allonge, formant un arc d'environ quatre milles, sur la rive septentrionale de la mer de Marmara, entre la pointe du Sérail et le château des Sept-Tours. Mais toute la colline du Sérail était encore cachée. Derrière les maisons apparaissaient l'un après l'autre les minarets, hauts et blancs, et leurs têtes illuminées par le soleil étaient couleur de rose. Au dessous des maisons on commençait à découvrir

les vieux murs crénelés, de couleur sombre, renforcés, à distances égales, par de grosses tours, qui forment tout autour de la ville une enceinte non interrompue, contre laquelle se brisent les vagues de la mer. En quelques instants on découvrit une partie de la ville longue de deux milles ; mais, à vrai dire, le spectacle ne répondait pas à mon attente. Nous étions à l'endroit où Lamartine se demanda : « C'est cela, Constantinople ? » et s'écria : « Quelle désillusion ! » Les collines étaient encore cachées, on ne voyait que le rivage, les maisons formaient comme une seule file qui n'en finissait plus, la ville paraissait toute plate. « Capitaine ! m'écriai-je moi aussi, c'est là Constantinople ? » Le capitaine me saisit par un bras, et étendant la main devant lui : « Homme de peu de foi ! cria-t-il, regardez là-bas ! »

Je regardai, et une exclamation m'échappa. Une ombre énorme, un immense édifice, haut et léger, encore couvert d'un voile de vapeurs, s'élevait vers le ciel du haut d'une colline, et s'arrondissait glorieusement dans l'air, au milieu de quatre minarets démesurés, élancés, dont les pointes argentées scintillaient aux premiers rayons du soleil. « Sainte Sophie ! » cria un matelot ; et une des jeunes Athéniennes dit à voix basse : « Hagia Sophia ! » (Sainte Sagesse) ; à l'avant, les Turcs se levèrent. Mais déjà, autour de la grande basilique apparaissaient à travers le brouillard d'autres coupoles énormes, et des minarets plantés confusément comme une forêt de gigantesques troncs sans rameaux. « La mosquée du Sultan Ahmed ! » criait le capitaine en les désignant de la main ; « la mosquée de Bajazet, la mosquée de Laleli, la mosquée de Soliman ! » Mais personne ne l'écoutait plus. Le brouillard s'évanouissait rapidement, et de tous les côtés s'en élançaient des mosquées, des tours, des masses de verdure, des maisons

sur des maisons; et plus nous avancions, plus la ville s'élevait et montrait distinctement ses immenses contours rompus, capricieux, blancs, verts, rosés, scintillants; et la colline du Sérail dessinait déjà toute sa forme gracieuse sur le fond gris du brouillard lointain. Quatre milles de la cité, toute la partie de Stamboul qui regarde la mer de Marmara, s'étendait devant nous, et ses murailles sombres et ses maisons de mille couleurs se réfléchissaient dans l'eau claire et pure comme dans un miroir.

Tout à coup le bateau s'arrêta.

Tout le monde se pressa autour du capitaine en demandant pourquoi. Il nous expliqua que pour aller plus avant il fallait attendre que le brouillard se dissipât. En effet, le brouillard cachait encore l'entrée du Bosphore comme un rideau fermé. Mais au bout d'une minute à peine, on put avancer, en allant très prudemment.

Nous approchions de la colline du Vieux-Sérail.

Ici notre curiosité devint fébrile.

« Tournez-vous de ce côté là, me dit le capitaine, et ne regardez que quand toute la colline sera devant nous ».

Je me tournai, et je fixai mes yeux sur un escabeau qui me semblait danser.

« Nous y voilà ! » s'écria le capitaine au bout d'un moment.

Je me retournai. Le bateau s'était arrêté.

Nous étions en face et tout près de la colline.

C'est une grande colline, toute couverte et comme revêtue de cyprès, de térébinthes, de sapins et de platanes gigantesques, qui étendent leurs branches hors des murs crénelés jusqu'à faire ombre sur la mer; et de

cette masse de verdure s'élèvent sans ordre, séparés ou groupés, comme dispersés par le hasard, des toits de kiosques, de petits pavillons couronnés de galeries, de petites coupoles argentées, petits édifices de formes gracieuses et bizarres, avec des fenêtres grillées et des portes ornées d'arabesques, le tout, blanc, petit, à demi caché laissant deviner un labyrinthe de jardins, de corridors, de cours, de retraites secrètes; une ville entière renfermée dans un bois, séparée du monde, pleine de mystère et de tristesse. En ce moment le soleil y donnait, mais un voile léger de brume la recouvrait encore. On n'y voyait personne, on n'y entendait pas le moindre bruit. Tous les voyageurs restaient les yeux fixés sur cette colline couronnée par les souvenirs de quatre siècles de gloire, de plaisirs, d'amours, de conspirations et de sang ; palais royal, citadelle et tombe de la grande monarchie ottomane ; et personne ne parlait, personne ne bougeait, quand tout à coup le second du bâtiment cria : « Messieurs, on voit Scutari ! »

Nous nous tournâmes tous vers la rive asiatique. Scutari, la ville d'Or, était là, éparse à perte de vue sur les sommets et sur les flancs de ses vastes collines, riante et fraîche comme une ville née d'un coup de baguette d'une fée. Qui peut décrire ce spectacle? Le langage avec lequel nous dépeignons nos villes ne peut donner idée de cette immense variété de couleurs et d'aspects, de cette merveilleuse confusion de ville et de paysage, de gaîté et d'austérité, de ce mélange d'européen, d'oriental, de bizarre, de gracieux, de majestueux! Qu'on imagine une ville composée de dix mille petites villas jaunes et rouges, et de dix mille jardins luxuriants de verdure, du milieu desquels s'élèvent cent mosquées blanches comme la neige ; au-dessus, une forêt de cyprès énormes, le plus grand cimetière de l'Orient; aux extrémités, d'im-



Constantinople. — Vue prise de Therapia. (Page 12.)

menses casernes blanches, des groupes de maisons et de cyprès, de petits villages resserrés sur les coteaux, derrière lesquels s'en élèvent d'autres à demi cachés dans la verdure ; et partout des cimes de minarets et de coupoles, blanchissant jusqu'à la moitié la croupe d'une montagne qui ferme l'horizon comme un grand rideau ; une immense ville éparpillée dans un immense jardin, sur un rivage ici creusé de précipices à pic revêtus de sycomores, là descendant en étages verdoyants, et formant de petites baies pleines d'ombre et de fleurs ; et le miroir d'azur du Bosphore qui réfléchit toute cette beauté!

Pendant que je regardais Scutari, mon ami me poussa du coude pour m'annoncer qu'il avait découvert une autre ville. Et je vis en effet, en me tournant vers la mer de Marmara, sur la même rive asiatique, au delà de Scutari, une longue file de maisons, de mosquées et de jardins devant lesquels le bateau avait passé, mais qui jusque là étaient restés cachés par le brouillard. Avec la lunette on distinguait très-bien les cafés, les bazars, les maisons construites à l'européenne, les escaliers, les murs d'enceinte des jardins, les petites barques éparses le long du rivage. C'était Kadi-Keui, *le village des juges*, bâti sur les ruines de l'antique Chalcédoine, jadis rivale de Byzance ; cette Chalcédoine fondée sept cent quatre-vingt cinq ans avant Jésus-Christ par les habitants de Mégare, que l'oracle de Delphes surnomma aveugles, parce qu'ils avaient choisi cet emplacement, au lieu de la rive opposée où s'élève Stamboul. « Trois villes, nous dit le capitaine ; comptez-les sur vos doigts, car dans un instant vous en verrez bien d'autres ».

Le bateau était toujours immobile entre Scutari et la colline du Sérail. Le brouillard cachait entièrement le Bosphore au delà de Scutari, ainsi que Galata et Péra

qui étaient devant nous. Auprès de nous passaient des petites barques, des bateaux à vapeur, des caïques, des canots à voiles, mais personne ne les regardait. Tous les yeux étaient fixés sur ce rideau gris qui cachait la ville franque. Je frémissais d'impatience et de plaisir. Encore quelques instants, et je le verrais, ce spectacle merveilleux, qui vous arrache un cri de l'âme! A peine pouvais-je tenir la lunette devant mes yeux, tant la main me tremblait. Le capitaine me regardait, le brave homme! il jouissait de mon émotion, et répétait en se frottant les mains :

« Nous y sommes! nous y sommes ! »

Enfin, derrière le voile de brume commençaient à apparaître, d'abord des masses blanchâtres, puis le vague contour de quelque chose de très-élevé, puis un vif scintillement de vitres éclairées par le soleil, et enfin Galata et Péra en pleine lumière, une montagne, une myriade de petites maisons de toutes couleurs, les unes sur les autres; une ville très-haute, couronnée de minarets, de coupoles et de cyprès; au sommet, les palais monumentaux des ambassades, et la grande tour de Galata; au pied, le vaste arsenal de Tophané et une forêt de navires, et, la brume se dissipant de plus en plus, la ville semblait s'allonger rapidement du côté du Bosphore, et l'on voyait apparaître des bourgades derrière des bourgades, répandues depuis le haut des collines jusqu'à la mer, plantées çà et là, émaillées de blanc par les mosquées ; des rangées de bâtiments, de petits ports, des palais à fleur d'eau, des pavillons, des jardins, des kiosques, des bosquets ; et, confuses dans la brume lointaine, d'autres bourgades dont on voyait seulement les toits dorés par le soleil ; un désordre de couleurs, une audace de végétation, un imprévu, une grandeur, un délice, une grâce à vous faire éclater en exclamations insensées. Sur

le bateau, tous restaient bouche béante : voyageurs, marins, Turcs, Européens, enfants. On n'entendait pas un mot. On ne savait plus de quel côté regarder. Nous avions d'un côté, Scutari et Kadi-Keui ; de l'autre, la colline du Sérail ; en face, Galata, Péra, et le Bosphore. Pour tout voir, il fallait tourner sur soi-même ; et nous tournions, lançant de tous côtés des regards enflammés, riant et gesticulant sans parler, suffoqués de plaisir. Quels beaux moments, Dieu éternel !

Et pourtant, le plus grand et le plus beau nous restait encore à voir. Nous étions encore immobiles en deçà de la pointe du Sérail, qu'il faut dépasser pour voir la Corne-d'Or, et la plus merveilleuse vue de Constantinople est à la Corne-d'Or. « Attention, messieurs ! s'écria le capitaine avant de donner l'ordre de marcher ; voici le moment critique. Dans trois minutes nous serons en face de Constantinople ! »

Il me passa un froid dans le dos.

On attendit encore un peu.

Ah ! comme le cœur me battait ! Avec quelle fièvre j'attendais cette bienheureuse parole : En avant !

« En avant ! » cria le capitaine.

Le bateau s'ébranla.

Rois, princes, Crésus, puissants et riches de la terre, à ce moment j'eus pitié de vous ; ma place sur le bâtiment valait tous vos trésors, et je n'aurais pas vendu un de mes regards pour un empire.

Une minute.... une autre minute.... on passe la pointe du Sérail.... j'entrevois un immense espace plein de lumière et une immensité de choses et de couleurs.... la pointe est dépassée... Voilà Constantinople ! Constantinople superbe, démesurée, sublime ! Gloire au Créateur et à l'homme ! Je n'avais pas rêvé une pareille beauté !

Et maintenant, décris, misérable ! Profane par ta

parole cette vision divine ! Qui ose décrire Constantinople ? Chateaubriand, Lamartine, Gautier, qu'avez vous balbutié? Les images et les expressions s'offrent en foule à l'esprit, et s'enfuient de la plume. Je vois, je parle, j'écris en même temps, sans espérance, mais avec une volupté qui m'enivre. Voyons donc ! La Corne-d'Or, droit devant nous, comme un large fleuve ; et sur ses deux rives, deux chaînes de hauteurs sur lesquelles s'élèvent et s'allongent deux chaînes parallèles de villes qui embrassent huit milles de collines, de vallées, de golfes, de promontoires ; cent amphithéâtres de monuments et de jardins ; un double et immense escalier de maisons, de mosquées, de sérails, de bains, de kiosques, de couleurs variées à l'infini, du milieu desquels un millier de minarets à la pointe brillante s'élèvent au ciel comme de hautes colonnes d'ivoire. Des bosquets de cyprès descendent en lignes sombres des hauteurs à la mer, entourant comme des guirlandes les faubourgs et les ports ; une puissante végétation, partout répandue, s'élance de partout, empanache les hauteurs, serpente entre les toits et se penche sur les plages. A droite, Galata, derrière une forêt de mâts, de vergues et de pavillons ; au dessus de Galata, Péra qui détache sur le ciel les lignes puissantes de ses palais européens ; devant, un pont qui unit les deux rives, parcouru par deux foules opposées, bariolées de toutes couleurs. A gauche, Stamboul, étendue sur ses vastes collines, de chacune desquelles s'élève une mosquée gigantesque, à la coupole de plomb et aux obélisques d'or. Sainte Sophie, blanche et rosée ; la mosquée d'Ahmed, flanquée de sept minarets ; celle de Soliman, couronnée de dix coupoles ; celle de la Sultane Validé, qui se mire dans les eaux ; sur la quatrième colline, la mosquée de Mahomet II ; sur la cinquième, la mosquée de Sélim ; sur la sixième, le sérail de Tékyr ; et,

au-dessus de toutes les hauteurs, la tour blanche du Séraskier, qui domine les rivages des deux continents, des Dardanelles à la mer Noire. Au delà de Galata et de la septième colline de Stamboul, on ne voit plus que des profils vagues, des apparences de cités et de faubourgs, des ombres de ports, de flottes et de forêts, presque perdus dans un horizon bleuâtre, et qui ne paraissent plus des objets réels, mais plutôt des mirages. Comment saisir les détails de ce tableau prodigieux? Le regard s'arrête un instant sur les rives voisines, sur une maison turque ou sur un minaret doré; mais il se rejette bien vite dans cette vaste profondeur lumineuse, et s'égare au hasard dans ces deux enfilades de villes fantastiques où l'esprit étourdi ne le suit que de loin. Une majesté infiniment sereine est répandue sur toute cette beauté; un je ne sais quoi de jeune et de tendre, qui réveille mille souvenirs de contes de fées et de rêves enfantins; quelque chose d'aérien, de mystérieux et de grand qui enlève l'imagination hors de la réalité. Dans le ciel, d'une transparence opaline et argentée, tous les objets ressortent avec une netteté merveilleuse; sur la mer, couleur de saphir, toute semée de bouées purpurines, tremblent les reflets blancs des minarets, les coupoles scintillent; toute l'immense végétation s'agite et frémit à la brise du matin; des nuées de colombes volent autour des mosquées; des milliers de caïques peints et dorés glissent sur les eaux; le vent léger de la mer Noire apporte les parfums de dix milles de jardins; et quand, enivré par ce paradis, ayant déjà oublié tout le reste, on regarde derrière soi, on voit avec une admiration nouvelle le rivage de l'Asie qui ferme le panorama avec la beauté pompeuse de Scutari et les cîmes neigeuses de l'Olympe de Bithynie; la mer de Marmara semée d'îles et blanchissante de voiles, et le Bosphore couvert de navires, qui serpente

2

entre deux files interminables de kiosques, de palais et de villas, et se perd mystérieusement entre les plus riantes collines de l'Orient. Oh ! oui ! C'est le plus beau spectacle de la terre ; qui le nie est ingrat envers Dieu et injurie la création ; une plus grande beauté surpasserait les sens de l'homme !

Quand la première émotion fut passée, je regardai les voyageurs : tous les visages étaient muets. Les deux jeunes Athéniennes avaient les yeux humides ; la dame russe, dans ce moment solennel, avait serré sur son cœur la petite Olga ; et le glacial ministre anglais faisait entendre pour la première fois sa voix, en s'écriant de temps en temps :

« Wonderful ! wonderful ! »

Le bateau s'était arrêté non loin du pont : en peu d'instants une nuée de petites barques l'entoura, et on vit s'abattre sur le pont une foule de portefaix turcs, grecs, arméniens et juifs, qui, baragouinant un italien de l'autre monde, s'emparèrent de nos bagages et de nos personnes.

Après une inutile tentative de résistance, je donnai un baiser à Olga, je serrai le capitaine dans mes bras, je dis adieu à tous mes compagnons de route, et je descendis avec mon ami dans un caïque à quatre rames qui nous conduisit à la douane, d'où nous grimpâmes par un labyrinthe de petites rues jusqu'à l'hôtel de Byzance, tout en haut de la colline de Péra.

CINQ HEURES APRÈS

La vision de ce matin est évanouie. Cette Constantinople, toute lumière et toute beauté, n'est plus qu'une ville monstrueuse, éparpillée sur un nombre infini de

collines et de vallées ; c'est un labyrinthe de fourmilières humaines, de cimetières, de ruines, de solitudes ; c'est un mélange inouï de civilisation et de barbarie, qui présente une image de toutes les villes de la terre et réunit tous les aspects de la vie humaine. Elle n'a vraiment d'une grande ville que le squelette, car les constructions n'y entrent que pour une fort petite part ; le reste est une énorme agglomération de baraques, un immense campement asiatique, où bourdonne une population de toute race et de toute origine, dont le dénombrement n'a jamais été fait. C'est une grande cité en transformation, composée de vieilles villes qui s'en vont, de villes nouvelles nées d'hier, et d'autres qui sont en train de naître. Tout y est sens dessus dessous ; partout on voit les traces d'un gigantesque travail : montagnes percées, collines écroulées, bourgades rasées, grandes rues tracées ; un immense éparpillement de tas de pierres et de débris d'incendie sur un terrain continuellement tourmenté par la main de l'homme. C'est un désordre, une confusion d'aspects disparates, une succession continue de vues étranges et impossibles à prévoir; la tête vous en tourne. Allez jusqu'au bout d'une belle rue, elle est terminée par un précipice; sortez du théâtre, vous vous trouvez au milieu des tombes; gravissez une colline, vous voyez un bois sous vos pieds, et une autre ville sur la colline en face ; le bourg que vous venez de traverser, vous le voyez, si vous vous retournez à l'improviste, au fond d'une vallée profonde, à demi caché par les arbres. Tournez autour d'une maison, voici un port; descendez une rue, adieu la ville! vous êtes au fond d'une gorge déserte d'où vous ne voyez que le ciel ; les villes apparaissent, se cachent, naissent subitement, au-dessus de votre tête, sous vos pieds, à vos côtés, voisines et lointaines, au soleil, à l'ombre, dans les bois, sur la mer ;

faites un pas en avant, vous voyez un panorama immense; faites-en un en arrière, vous ne voyez plus rien. Levez la tête, voilà mille pointes de minarets, descendez un peu, elles disparaissent toutes. Les rues, tout enchevêtrées, serpentent entre les monticules, courent sur les terre-pleins, rasent les précipices, passent sous les aqueducs, se partagent en venelles, descendent en escaliers, parmi les buissons, les rochers, les ruines, les sablières. De temps en temps, la grande ville prend comme un repos dans la solitude de la campagne; puis elle recommence plus ardente, plus colorée, plus vive; ici, elle s'étend, là, elle rampe, plus loin, elle se précipite, se perd, puis se ranime; en un endroit, elle fume et bouillonne, en un autre, elle dort; dans une partie, elle est toute rougissante, dans une autre, toute blanche; dans une troisième domine la couleur d'or, une quatrième a l'air d'une montagne de fleurs. La ville élégante, le village, la campagne, le jardin, le port, le désert, le marché, la nécropole, alternent sans fin, s'élevant l'un au-dessus de l'autre en gradins, si bien que de certaines hauteurs on embrasse d'un seul coup d'œil toutes les variétés d'une province. Une infinité de contours bizarres se dessinent de tous les côtés sur le ciel et sur les eaux, si nets et si capricieusement déchirés et dentelés par la merveilleuse variété de l'architecture, qu'ils se confondent comme s'ils s'entrelaçaient les uns dans les autres. Au milieu des petites maisons turques s'élève le palais européen; derrière le minaret, le clocher; au-dessus de la terrasse, la coupole; derrière la coupole, le mur crénelé; les toits chinois des kiosques se mêlent aux frontons des théâtres, les balcons grillés des harems font vis-à-vis aux fenêtres vitrées, les petites fenêtres moresques aux terrasses à balustres; les niches des madones s'abritent sous des arceaux arabes, les sépulcres

Fontaine turque. (Page 20.)

sont dans les cours et les tours parmi les tombeaux ; les mosquées, les synagogues, les églises, grecques, catholiques, arméniennes, sont les unes sur les autres comme si elles luttaient à qui l'emportera; et, dans tous les vides, des cyprès, des pins parasols, des figuiers et des platanes étendent leurs branches sur les toits. Une indescriptible architecture de hasard se prête aux caprices infinis du terrain avec une multitude de maisons en forme de tours triangulaires, de pyramides, droites ou renversées, entourées de ponts, d'étais et de fossés, amassées confusément comme les débris d'une montagne brisée. A chaque centaine de pas tout change. Ici, vous êtes dans une rue d'un faubourg de Marseille ; tournez-vous, c'est un village asiatique; retournez-vous, c'est un quartier grec; retournez-vous encore, c'est un faubourg de Trébizonde. A la langue, aux visages, à l'aspect des maisons, vous reconnaissez que vous avez changé de pays : ce sont des lambeaux de France, des bandes d'Italie, des bigarrures d'Angleterre, des greffes de Russie. Sur la face immense de la ville on voit représentée par l'architecture et par le coloris la grande lutte qui se débat entre la famille chrétienne qui cherche à reconquérir et la famille musulmane qui défend cette terre sacrée de toutes ses dernières forces. Stamboul, autrefois toute turque, est assaillie de tous côtés par des quartiers chrétiens, qui la rongent lentement le long des rives de la Corne-d'Or et de la mer de Marmara; de l'autre côté la conquête procède avec plus d'ardeur : les églises, les palais, les hôpitaux, les jardins publics, les ouvroirs, les écoles démembrent les quartiers musulmans, envahissent les cimetières, s'avancent de colline en colline, et dessinent déjà sur le terrain bouleversé la forme d'une grande ville qui un jour couvrira la rive européenne du Bosphore, comme

celle d'aujourd'hui couvre les rives de la Corne-d'Or. Mais on est à chaque instant distrait de ces observations générales par mille choses nouvelles; dans une rue, le couvent des derviches, dans une autre, la caserne de style moresque, le café turc, le bazar, la fontaine, l'aqueduc. En un quart d'heure il faut changer dix fois d'allure; monter, se hisser, dégringoler sur une pente, grimper par un escalier de rochers, nager dans la boue et esquiver mille obstacles, s'ouvrant un chemin tantôt à travers la foule, tantôt parmi les arbustes ou entre les linges étendus à sécher; tantôt se bouchant le nez, tantôt aspirant des bouffées d'air embaumé.

De la grande lumière d'un site étendu, d'où l'on voit le Bosphore, l'Asie et un ciel sans limite, on tombe en quelques pas dans la triste obscurité d'un entrelacement de ruelles bordées de maisons croulantes et hérissées de cailloux comme le lit d'un ruisseau; d'une verdure fraîche et ombreuse on passe dans une poussière suffocante en plein soleil; de foules pleines de bruit et de couleur, dans des retraites sépulcrales où jamais n'a résonné une voix humaine; du divin Orient de nos rêves, dans un autre Orient lugubre, immonde, décrépit, qui dépasse l'effort de la plus noire imagination. Après une promenade de quelques heures, on ne sait plus où l'on a la tête. A qui nous demanderait à l'improviste ce que c'est que Constantinople, nous ne pourrions répondre qu'en nous mettant une main sur le front pour calmer la tempête de nos pensées. Constantinople est une Babylone, un monde, un chaos. Est-elle belle? Prodigieuse! Est-elle laide? Horrible! Plaît-elle? Elle enivre! Y resteriez-vous? Qui sait? Qui peut dire qu'il resterait sur un autre astre? On revient chez soi plein d'enthousiasme et de désillusion, ravi, dégoûté, embrouillé, étourdi, avec un désordre d'esprit qui ressemble au

commencement d'une congestion cérébrale, et qui se change peu à peu en une prostration profonde et en un ennui mortel. On a vécu plusieurs années en hâte, et on se sent vieilli.

Et la population de cette cité monstrueuse?

LE PONT

Pour voir la population de Constantinople, il faut aller sur le pont flottant, long d'environ un quart de mille, qui s'étend de la pointe de Galata à la rive opposée de la Corne-d'Or, en face de la grande mosquée de la sultane Validé. Les deux rives sont européennes ; mais on peut dire que le pont unit l'Europe à l'Asie, car à Stamboul il n'y a d'européen que la terre, et jusqu'aux petits faubourgs chrétiens qui l'entourent ont la couleur et le caractère asiatique. La Corne-d'Or, qui a l'aspect d'un fleuve, sépare, comme un océan, deux mondes. Les nouvelles d'Europe, qui circulent dans Galata et Péra, vives, claires, détaillées, commentées, n'arrivent à l'autre rive que tronquées et confuses comme un écho lointain ; la renommée des plus grands hommes et des plus grandes choses de l'Occident s'arrête devant ce peu d'eau, comme devant un boulevard inexpugnable ; et sur ce pont où passent cent mille personnes par jour, il ne passe pas une idée tous les dix ans.

En se tenant là, on voit en une heure défiler tout Constantinople. Ce sont deux courants humains inépuisables, qui se rencontrent et se confondent sans trêve de l'aube au coucher du soleil, en présentant un spectacle dont les marchés des Indes, les foires de Nijni-Novgorod et les fêtes de Pékin ne sont certainement qu'une pâle image.

Pour voir quelque chose, il faut choisir un petit espace du pont et ne regarder que là ; si on laisse errer ses yeux, la vue se trouble et la tête s'embrouille. La foule passe en grandes ondulations, dont chacune offre mille couleurs, et chaque groupe représente un groupe de peuples. On aura beau imaginer le plus extravagant assemblage de types, de costumes et de gens de toutes classes, on n'arrivera jamais à avoir une idée de la fabuleuse confusion qu'on voit là dans l'espace de vingt pas et de dix minutes. Derrière une troupe de porte-faix turcs, qui passent en courant, courbés sous des poids énormes, s'avance une chaise à porteurs incrustée de nacre et d'ivoire, d'où regarde à la dérobée une dame arménienne ; à côté, un Bédouin enveloppé d'un burnous blanc et un vieux Turc au turban de mousseline et au cafetan bleu, près duquel cavalcade un jeune Grec suivi de son drogman en veste brodée et d'un derviche avec son grand chapeau conique et sa tunique de poil de chameau, qui s'efface pour laisser passer le carrosse d'un ambassadeur européen, précédé d'un coureur galonné ! Tout cela s'entrevoit plutôt que cela ne se voit. Avant d'avoir eu le temps de vous retourner, vous vous trouvez au milieu d'une troupe de Persans avec le haut bonnet d'astrakan, après lesquels vous voyez venir un Juif, revêtu d'une espèce de sac jaune fendu sur les côtés ; une bohémienne échevelée, qui porte un enfant dans un sac pendu sur son dos, un prêtre catholique avec son bâton et son bréviaire, pendant qu'au milieu d'une foule confuse de Grecs, de Turcs et d'Arméniens s'avance en criant : « Place ! » un gros eunuque à cheval qui précède un carrosse turc peint de fleurs et d'oiseaux, qui contient les femmes d'un harem, vêtues de violet et de vert et enveloppées de grands voiles blancs. Derrière vient une sœur de charité d'un hôpital

de Péra, suivie d'un esclave africain qui porte un singe, et d'un conteur d'histoires en habit de nécromancien. Et, chose toute naturelle, mais qui paraît étrange aux nouveaux venus, tous ces gens si différents se rencontrent et passent outre sans se regarder, comme la foule de Londres ; personne ne s'arrête, tous pressent le pas et sur cent visages on n'en voit pas un qui sourie. L'Albanais avec la fustanelle blanche et les pistolets à la ceinture passe auprès du Tartare vêtu de peaux de mouton ; le Turc, monté sur un âne pompeusement harnaché, se démène entre deux files de chameaux ; derrière l'aide de camp d'un petit prince, perché sur un cheval arabe, vacille une charrette chargée des matériaux bizarres d'une maison turque. La musulmane à pied, l'esclave voilée, la Grecque avec sa calotte rouge et ses tresses pendantes, la Maltaise encapuchonnée dans la *faldetta* noire, la Juive vêtue de l'ancien costume de la Judée, la négresse enveloppée dans un châle bariolé du Caire, l'Arménienne de Trébizonde toute noire et voilée comme une apparition funèbre, se trouvent quelquefois à la file, comme si elles s'y fussent mises exprès pour se servir réciproquement de repoussoir. C'est une mosaïque changeante de races et de religions qui se compose et se décompose continuellement avec une rapidité que l'œil peut à peine suivre. Il faut tenir les yeux fixés sur le tablier du pont, ne regardant que les pieds ; on voit passer toutes les chaussures de la terre, depuis celle d'Adam jusqu'aux bottines à la dernière mode de Paris ; babouches jaunes de Turcs, rouges d'Arméniens, bleues de Grecs, noires d'Israélites, sandales, grandes bottes du Turkestan, guêtres albanaises, petits souliers découverts, *gambass* de mille couleurs des cavaliers de l'Asie Mineure, pantoufles brodées d'or, *alpargatas* à l'espagnole, chaussures de velours, de ficelle, de chiffon,

de bois, en si grand nombre que pendant qu'on en regarde une on en entrevoit cent. Si l'on n'y prend garde, il y a de quoi être renversé à chaque pas. Tantôt c'est un porteur d'eau avec une outre colossale sur le dos, tantôt une dame russe à cheval, tantôt une troupe de soldats impériaux vêtus en zouaves, qui ont l'air de monter à l'assaut. Ensuite c'est une horde de portefaix arméniens qui passent, portant sur leurs épaules, deux par deux, de longues barres auxquelles sont suspendus d'énormes ballots de marchandises ; puis ce sont des groupes de Turcs qui descendent à droite et à gauche du pont pour s'embarquer sur les paquebots. C'est un trépignement, un bruit, un concert de voix exotiques, de notes gutturales, d'aspirations, d'interjections incompréhensibles, parmi lesquelles le peu de mots français ou italiens qui arrivent de temps en temps à l'oreille font l'effet de points lumineux dans d'épaisses ténèbres. Ce qu'on remarque le plus dans cette foule, ce sont les Circassiens, qui vont le plus souvent trois ou cinq ensemble, à pas lents ; grands gaillards barbus à la figure terrible, qui portent un grand bonnet de fourrure comme la vieille garde de Napoléon Ier, un long cafetan noir, un poignard dans la ceinture et une cartouchière d'argent sur la poitrine ; vraies figures de brigands, dont chacun a l'air d'être venu à Constantinople pour y vendre une fille ou une sœur, et d'avoir les mains teintes de sang russe. Puis les Syriens, avec leur vêtement en forme de dalmatique byzantine, la tête couverte d'un mouchoir rayé d'or ; les Bulgares, vêtus d'un sayon grossier, avec un béret entouré de fourrure ; les Géorgiens, avec une casquette de cuir verni et une tunique serrée à la taille par une ceinture de métal ; les Grecs de l'Archipel, couverts de la tête aux pieds de broderies, de glands et de boutons brillants. De temps en temps la foule s'éclaircit

un peu ; mais tout à coup s'avancent d'autres groupes serrés, houle de fez rouges et de turbans blancs, du milieu desquels s'élèvent des chapeaux pointus, des ombrelles et des coiffures en pyramide de dames européennes, qui ont l'air de flotter sur ce torrent musulman. Il y a de quoi être ébahi rien qu'à noter la variété des nationalités et des religions. Ici reluit le crâne d'un père capucin, là s'élève comme une tour le turban à la janissaire d'un uléma, plus loin flotte le voile noir d'un prêtre arménien. On voit passer des imans en tunique blanche, des religieuses, des chapelains de l'armée turque, vêtus de vert, avec le cimeterre au flanc, des frères dominicains, des pélerins revenus de la Mecque, avec un talisman pendu au cou, des jésuites, des derviches; et, chose étrange, ces derviches, qui dans les mosquées se déchirent la chair en expiation de leurs péchés, sur le pont se garantissent du soleil avec un parasol. En y regardant bien, on démêle dans cette confusion mille petits incidents très-drôles. C'est un eunuque qui fait les gros yeux à un élégant chrétien qui a regardé avec trop de curiosité dans le carrosse de sa maîtresse ; c'est une *cocotte* française, habillée comme la dernière gravure de mode, qui agace le fils d'un pacha, ganté et couvert de bijoux ; c'est une dame de Stamboul qui fait semblant d'ajuster son voile pour lorgner la queue d'une dame de Péra ; c'est un sergent de cavalerie en uniforme de gala qui s'arrête au beau milieu du pont, se prend le nez entre deux doigts et lance dans l'espace un.... gare à qui l'attrapera : il y a de quoi frémir ! C'est un charlatan qui après avoir extorqué un sou à un pauvre diable, lui trace sur la figure un signe cabalistique qui doit le guérir des maux d'yeux ; c'est une famille de voyageurs grands et petits, arrivée le jour même, qui s'est égarée au milieu d'un ramassis

de canaille asiatique ; la mère cherche ses bambins qui crient, et les hommes poussent vigoureusement pour se faire faire place. Les chameaux, les chevaux, les chaises à porteurs, les carrosses, les bœufs, les charrettes, les tonneaux qu'on roule, les ânes sanguinolents, les chiens pelés forment de longues files qui partagent la foule en deux. Quelquefois passe un gros pacha à trois queues, étalé dans une voiture magnifique, suivi de son porte-pipe à pied, de sa garde et d'un nègre ; alors tous les Turcs saluent en se touchant le front et la poitrine, et les mendiantes musulmanes, horribles mégères au sein découvert, à la tête embéguinée, s'élancent aux portières en demandant l'aumône. Les eunuques hors de service passent par groupes de deux, de trois, de cinq, avec la cigarette à la bouche ; ils se reconnaissent à leur molle corpulence, à leurs longs bras, à leurs grands vêtements noirs. Les belles petites filles turques, vêtues comme des garçons, avec les pantalons verts et la veste rose ou jaune, courent et sautillent avec une agilité féline, en écartant les gens avec leurs petites mains teintes en couleur de pourpre. Le décrotteur avec sa boîte dorée, les barbiers ambulants avec l'escabeau et le bassin à la main, les marchands d'eau et de confitures fendent la foule dans toutes les directions, en hurlant en turc et en grec. A chaque pas on voit briller un uniforme : des officiers en fez et en pantalons écarlates, avec la poitrine constellée de décorations ; des palefreniers du sérail, qu'on prendrait pour des généraux ; des gendarmes, avec tout un arsenal à la ceinture ; des zeibeks, avec ces énormes pantalons gonflés par derrière qui leur donnent le profil de la Vénus hottentote ; des gardes de l'empereur, le casque orné d'un long plumet blanc et la poitrine couverte de galons ; des gardiens de ville, qui circulent avec des menottes ans les mains. Des gardiens de ville à Constantinople !

c'est comme qui dirait des gens chargés de tenir en respect l'Océan atlantique. Rien n'est bizarre comme le contraste de tout cet or et de toutes ces guenilles, de ces gens aux vêtements surchargés d'ornements qui ont l'air de bazars ambulants, et de la foule presque nue. Le seul spectacle de la nudité est une cause d'étonnement. On voit toutes les teintes de la peau humaine, depuis le blanc lacté de l'Albanie jusqu'au noir de corbeau de l'Afrique centrale et au noir bleuâtre du Darfour. On voit des poitrines qui semblent, si on les heurtait, devoir résonner comme des vases de bronze ou se casser comme des statues d'argile ; des échines huileuses, pierreuses, ligneuses, hérissées comme des dos de sanglier ; des bras couverts d'arabesques rouges et bleues, représentant des fleurs, des branchages, des versets du Coran et de grossières images de bateaux et de cœurs percés d'une flèche. Mais dans une première promenade sur le pont, on n'a ni le temps ni le moyen d'observer tous ces détails. Pendant que vous regardez les arabesques d'un bras, votre guide vous avertit qu'il est passé un Serbe, un Monténégrin, un Valaque, un Cosaque de l'Ukraine, un Cosaque du Don, un Égyptien, un Tunisien. On a à peine le temps de distinguer les nationalités. On dirait que Constantinople est toujours ce qu'elle a été : la capitale de trois continents et la reine de vingt vice-royaumes. Mais cette idée même ne répond pas à la grandeur du spectacle, et l'on s'imagine voir comme un croisement d'émigrations produit par quelque immense cataclysme qui aurait bouleversé l'ancien continent. Un œil expert discerne encore dans cette vaste mer les costumes de la Caramanie et de l'Anatolie, ceux de Chypre et de Candie, de Damas et de Jérusalem, le Druse, le Kurde, le Maronite, le Croate et d'autres innombrables variétés de l'innombrable confédération d'anarchies qui s'étend du Nil

au Danube et de l'Euphrate à l'Adriatique. Celui qui cherche le beau et celui qui cherche l'horrible trouvent ici également surpassés leurs plus audacieux désirs : Raphaël demeurerait en extase et Rembrandt s'arracherait les cheveux. La plus pure beauté de la Grèce et des races caucasiennes est mêlée parmi les nez camards et les faces écrasées ; on voit passer à côté de soi des figures de reines et des faces de furies, des visages fardés et d'autres déformés par les maladies et par les blessures, des pieds énormes et des pieds circassiens longs comme la main, des portefaix gigantesques, des Turcs obèses, des nègres décharnés comme des squelettes, fantômes qui excitent l'horreur et la pitié ; enfin tous les aspects les plus étranges sous lesquels puissent se présenter la vie ascétique, l'abus des voluptés, les fatigues extrêmes, l'opulence qui règne et la misère qui agonise. Et cependant la variété des vêtements est incomparablement plus étonnante que celle des hommes. Qui a le sentiment de la couleur a de quoi en perdre la tête. Il n'y a pas deux personnes vêtues de la même façon. On voit des châles tortillés autour de la tête, des coiffures de sauvages, des guirlandes de guenilles, des chemises et des vestes rayées et quadrillées comme l'habit d'Arlequin, des ceintures hérissées de couteaux qui montent jusqu'aux aisselles, des pantalons à la mameluck, des caleçons courts, de petites jupes, des toges, des draperies qui traînent, des vêtements ornés d'hermine, des vestes qui ressemblent à des cuirasses d'or, des manches à gigot et des manches pendantes, des habits monacaux, des hommes déguisés en femmes, des femmes qui ont l'air d'hommes, des mendiants qui ressemblent à des princes, une élégance dans les haillons, une extravagance de couleurs, une profusion de franges, de galons, de découpures, de volants, d'ornements théâtraux et enfantins,

qui fait penser à une assemblée tenue dans une immense galerie où tous les fripiers de l'univers auraient vidé leurs boutiques. Par-dessus le vague murmure qui sort de cette multitude, on entend les clameurs aiguës des gamins grecs, qui crient des journaux de toutes langues ; les voix de stentor des portefaix, les éclats de rire des femmes turques, les voix d'enfant des eunuques, les trilles en fausset des aveugles qui chantent des versets du Coran, le bruit sourd du pont qui se balance, les sifflets et les cloches de cent bateaux à vapeur, dont par instants le vent rabat la fumée noire sur la foule, si bien que pendant quelques minutes on ne voit plus rien du tout. Toute cette mascarade de peuples descend dans les bateaux qui partent à tout moment pour Scutari, pour les villages du Bosphore et pour les faubourgs de la Corne-d'Or ; elle se répand à travers Stamboul dans les bazars, dans les mosquées, dans le Phanar et Balata, jusqu'aux points les plus éloignés de la mer de Marmara; elle fait irruption sur la rive franque, à droite vers les palais du Sultan, à gauche vers les autres quartiers de Péra; d'où elle revient ensuite au pont par les innombrables petites ruelles qui serpentent le long des flancs des collines ; et elle enlace ainsi l'Asie et l'Europe, dix villes et cent bourgades dans un fouillis d'affaires, d'intrigues et de mystères qui épouvante l'imagination.

On croirait que ce spectacle est égayant : point du tout. La première surprise passée, les couleurs de fête se ternissent ; ce n'est plus une grande procession de carnaval qui vous passe sous les yeux, c'est l'humanité entière qui défile avec toutes ses misères, toutes ses folies, toute la discorde sans limite de ses croyances et de ses lois ; c'est un pèlerinage de peuples en décadence et de races avilies. C'est une immensité d'infortunes à secourir, de hontes à laver, de chaînes à briser ; un amas de problèmes

effrayants écrits en caractères de sang, et qui ne se résoudront qu'avec des torrents de sang: et cet immense désordre vous attriste. Et puis le sens de la curiosité est plutôt émoussé que satisfait par cette excessive variété de choses étranges. Comme l'âme humaine a des retours mystérieux! Je n'étais pas depuis un quart d'heure sur le pont, que déjà je m'appuyais mélancoliquement sur le parapet, griffonnant avec distraction sur une poutre avec un crayon et me disant à moi-même entre deux bâillements, qu'il y a quelque chose de vrai dans la parole célèbre de Mme de Staël: « Voyager est le plus triste des plaisirs. »

STAMBOUL

Pour se remettre de son ébahissement, on n'a qu'à enfiler une des mille ruelles qui serpentent sur les flancs des collines de Stamboul. Là règne une paix profonde, et l'on peut y contempler tranquillement sous tous ses aspects cet Orient mystérieux et jaloux qu'on ne voit, sur l'autre rive de la Corne-d'Or, que fugitivement, à travers la confusion bruyante de la vie européenne. Ici tout est strictement oriental. Au bout d'un quart-d'heure de marche, on ne voit plus personne et l'on n'entend plus aucun bruit. De çà et de là, il y a de petites maisons de bois, peintes de mille couleurs, dont le premier étage avance sur le rez-de chaussée et le second sur le premier; les fenêtres sont pourvues d'espèces de tribunes vitrées de tous côtés et fermées par des grilles de bois très-serrées, qui semblent autant de petites maisons attachées aux maisons principales, et qui donnent aux rues un aspect tout particulier, plein de tristesse et de mystère. En quelques endroits, les rues sont si étroites que les parties saillantes des maisons opposées se touchent

presque, et l'on marche à l'abri de ces cages humaines, sous les pieds des femmes turques qui y passent une grande partie de la journée, ne voyant qu'une étroite bande de ciel. Toutes les portes sont closes, toutes les fenêtres du rez-de chaussée, garnies de grilles ; tout respire la défiance et la jalousie, on dirait qu'on traverse une ville de monastères. A chaque instant, vous entendez un éclat de rire, et, levant la tête, vous voyez par quelque fente une tresse ou un œil brillant qui disparaît aussitôt. Par moments, vous surprenez une conversation animée d'un côté à l'autre de la rue ; mais elle cesse tout à coup au bruit de vos pas ; et vous troublez pour un instant quelque combinaison de commérages et d'intrigues. Vous ne voyez personne, et mille yeux vous voient ; vous êtes seul, et vous vous sentez au milieu d'une foule ; vous voudriez passer inaperçu, vous pressez le pas, vous composez votre maintien, vous baissez les yeux. Une porte qui s'ouvre ou une fenêtre qui se ferme, vous fait tressaillir brusquement comme un grand bruit. On croirait que ces rues doivent être tristes : il n'en est rien. Une tache verte d'où sort un minaret blanc, un Turc vêtu de rouge qui descend vers vous, une servante noire arrêtée devant une porte, un tapis de Perse pendu à une fenêtre suffisent pour former un petit tableau si plein de vie et d'harmonie, qu'on resterait une heure à le contempler. Peu de gens passent près de vous, aucun ne vous regarde ; seulement, vous entendez quelquefois crier derrière vous : « Giaour ! » et, vous retournant, vous voyez disparaître d'une imposte la tête d'un petit garçon. D'autres fois, on ouvre la porte d'une des petites maisons ; vous vous arrêtez, espérant l'apparition d'une beauté de harem, et au lieu de cela, il en sort une dame européenne avec un chapeau et une robe à queue, qui murmure un *adieu* ou un *au revoir*, et qui s'éloigne rapide-

ment vous laissant bouche béante. Dans une autre rue, toute turque et toute silencieuse, vous entendez tout à coup retentir une corne et galoper des chevaux : vous vous retournez, que voyez-vous ? A peine en croyez-vous vos yeux. C'est un grand omnibus, qui marche sur deux rails que vous n'aviez pas remarqués, un omnibus plein de Turcs et de Francs, avec son conducteur en uniforme et ses affiches de tarif, comme un tramway de Vienne ou de Paris. L'effet que produit cette apparition dans une pareille rue ne peut se rendre en paroles ; cela vous paraît une plaisanterie ou une erreur, vous vous mettez à rire, et vous regardez ce véhicule stupide comme si vous n'en aviez jamais vu. Quand l'omnibus a passé, il vous semble que vous avez vu passer l'image vivante de l'Europe, et vous vous retrouvez en Asie comme par un changement de décor. De ces rues solitaires, vous débouchez dans de petites places ouvertes, presque entièrement ombragées par un platane gigantesque. D'un côté, il y a une fontaine où boivent des chameaux ; de l'autre, un café, avec une file de matelas étendus devant la porte, où est couché quelque Turc, qui fume ; et auprès de la porte, un grand figuier, enlacé par une vigne dont les branches pendent jusqu'à terre, laissant voir entre leurs feuilles l'azur lointain de la mer de Marmara et quelque voile blanche. Une lumière éclatante et un silence de mort donnent à ces lieux un caractère si solennel et si mélancolique qu'on ne saurait les oublier quand on les a vus une fois. On va en avant, toujours en avant, attiré par cette paix cachée, qui entre peu à peu dans l'âme comme une légère somnolence, et au bout de peu de temps on perd tout sentiment de la distance et de l'heure. On trouve de vastes espaces qui portent les marques d'un grand incendie récent ; des vallées où il n'y a que de rares maisons éparpillées, entre lesquelles croît l'herbe

et serpentent des sentiers de chèvres; des buttes d'où le regard embrasse des rues, des sentiers, des jardins, une centaine de maisons, et d'où l'on n'aperçoit ni une créature humaine, ni un nuage de fumée, ni une porte ouverte, ni le moindre indice d'habitation et de vie ; si bien qu'on pourrait se croire seul dans cette immense cité, et qu'en y pensant on est presque pris de peur. Mais descendez la pente, arrivez au bout de ces petites rues : tout est changé. Vous êtes dans une des grandes voies de Stamboul, bordée de monuments à fatiguer vos yeux et votre admiration. Vous marchez au milieu des mosquées, des kiosques, des minarets, des galeries en arcades, des fontaines de marbre et de lapis-lazuli, des mausolées de sultans tout resplendissants d'arabesques et d'inscriptions d'or, des murs couverts de mosaïques, sous les toitures en marqueterie de bois de cèdre, à l'ombre d'une luxuriante végétation qui déborde par-dessus les murs et les balustres dorés des jardins, et remplit la rue de parfums. Dans ces rues, on rencontre à chaque pas des carrosses de pachas, des officiers, des employés, des aides de camp, des eunuques de grandes maisons, une procession de serviteurs et de parasites, qui vont et viennent d'un ministère à l'autre. Là, on reconnaît la métropole d'un grand empire, et on l'admire dans toute sa magnificence. Il y a partout une blancheur, une grâce d'architecture, un murmure d'eaux, une fraîcheur d'ombre, qui caresse les sens comme une musique mystérieuse, et remplit l'esprit d'images riantes. Par ces rues, on arrive aux grandes places où s'élèvent les mosquées impériales,et devant ces masses imposantes on reste interdit. Chacune d'elle forme comme le centre d'une petite ville de colléges, d'hôpitaux, d'écoles, de bibliothèques, de magasins, de bains, qu'on ne voit presque pas, tant ils sont écrasés par la coupole énorme qu'ils entourent. L'architecture, qui semblait

très-simple, présente, au contraire, une variété de détails qui attire les regards de toutes parts. Ce sont de petites coupoles revêtues de plomb, des toits de formes bizarres qui s'élèvent l'un sur l'autre, des galeries aériennes, de grands portiques, des fenêtres à colonnades, des arcs à festons, des minarets cannelés, ceints de petites terrasses travaillées à jour, avec des chapiteaux à stalactites ; des portes et des fontaines monumentales, qui semblent revêtues de dentelle ; des murs mouchetés d'or et de mille couleurs ; le tout, brodé, ciselé, léger, hardi, ombragé de chênes, de cyprès et de saules, d'où sortent des nuées d'oiseaux qui errent autour des coupoles et remplissent d'harmonie tous les coins de l'immense édifice. Ici, on commence à éprouver quelque chose qui est plus profond et plus fort que le sentiment de la beauté.

Ces monuments, qui sont comme une colossale affirmation de marbre d'un ordre d'idées et de sentiments différent de celui où nous sommes nés, où nous avons grandi, qui sont comme la manifestation d'une race et d'une foi hostiles, qui nous racontent dans un langage muet de lignes superbes et de hauteurs téméraires les gloires d'un Dieu qui n'est pas le nôtre et d'un peuple qui a fait trembler nos pères, nous font ressentir un respect mêlé de défiance et de crainte, qui d'abord vainc la curiosité et nous tient à distance. On voit, dans les cours ombragées, des Turcs qui font leurs ablutions aux fontaines, des mendiants accroupis au pied des pilastres, des femmes voilées qui se promènent lentement sous les arcades ; tout cela est tranquille et comme recouvert d'une teinte de tristesse et de volupté : l'esprit, qui ne comprend pas bien d'où elle vient, s'y arrête et travaille dessus comme sur une énigme. Galata, Péra, combien vous êtes loin ! On se sent isolé dans un autre monde et dans un autre temps, dans la Stamboul de Soliman le Grand et de Baja-

zet II, et l'on éprouve un vif sentiment de stupeur quand, sorti de cette place et ayant perdu de vue ce monument gigantesque de la puissance des Osmanlis, on se retrouve au milieu de la Constantinople de bois, misérable, croulante, pleine d'ordures et de misère. A mesure que vous avancez les maisons se décolorent, les tonnelles s'affaissent, les vasques des fontaines se couvrent de mousse; vous trouvez des mosquées naines, aux murs lézardés et aux minarets de bois, entourées de ronces et d'orties; des mausolées en ruine, des escaliers rompus, des passages couverts, encombrés de matériaux, des quartiers décrépits, d'une tristesse infinie, où l'on n'entend d'autre bruit que le frôlement des ailes des éperviers et des cigognes, ou la voix gutturale d'un muezzin solitaire, qui crie la parole de Dieu du haut d'un minaret caché! Aucune cité ne représente mieux que Stamboul la nature et la philosophie de son peuple. Tout ce qu'il y a de grand et de beau appartient à Dieu ou au sultan, image de Dieu sur la terre; tout le reste est passager, et porte l'empreinte d'une profonde incurie des choses de ce monde. La tribu de pasteurs est devenue nation, mais son amour instinctif de la nature champêtre, de la contemplation et de l'oisiveté a conservé à la métropole l'aspect d'un campement. Stamboul n'est pas une ville : elle ne travaille pas, elle ne pense pas, elle ne crée pas; la civilisation enfonce ses portes et assaille ses rues, elle sommeille et rêve à l'ombre des mosquées, et la laisse faire. C'est une cité sans lien, dispersée, difforme, qui représente plutôt la halte d'une race voyageuse que la puissance d'un État stable; une immense ébauche de métropole, un grand spectacle plutôt qu'une grande ville. Et on ne peut en avoir une idée juste, à moins de l'avoir parcourue entièrement. Il faut partir de la première colline, celle qui forme la pointe du triangle, et est baignée par la mer de Marmara.

Là est, pour ainsi dire, la tête de Stamboul : un quartier monumental, rempli de souvenirs, de majesté et de lumière. Ici, l'antique sérail, où s'élevait autrefois Byzance avec son acropole et son temple de Jupiter, et ensuite le palais de l'impératrice Placidie et les Thermes d'Arcadius ; là, Sainte-Sophie et la mosquée d'Ahmed, et l'Atméidan, qui occupe la place de l'Hippodrome antique, où, au milieu d'un Olympe de bronze et de marbre, aux cris d'une foule vêtue de soie et de pourpre, volaient les quadriges d'or, devant les empereurs étincelants de perles. De cette colline on descend dans une vallée peu profonde, où s'étendent les murs occidentaux du sérail qui marquent les confins de l'ancienne Byzance, et où s'élève la Sublime-Porte, par laquelle on entre dans le palais du grand vizir et dans le ministère des affaires étrangères ; quartier austère et silencieux, dans lequel semble réunie toute la tristesse des destinées de l'empire. De cette vallée, on monte sur la seconde colline, où se trouve la mosquée de marbre de Nuri-Osmanieh, lumière d'Osman, et la colonne brûlée de Constantin, qui soutenait un Apollon de bronze avec la tête du grand empereur, et était au milieu de l'ancien Forum, entouré de portiques, d'arcs de triomphe et de statues. Au delà de cette colline s'ouvre la vallée des bazars, qui va de la mosquée de Bajazet à celle de la sultane Validé, et embrasse un immense labyrinthe de rues couvertes, pleines de monde et de bruit, d'où l'on sort les yeux éblouis et les oreilles étourdies. Sur la troisième colline, qui domine à un endroit la mer de Marmara et la Corne-d'Or, apparaît, gigantesque, la mosquée de Soliman, rivale de Sainte-Sophie, *joie et splendeur de Stamboul*, comme disent les poëtes turcs, et la tour merveilleuse du ministère de la guerre, qui s'élève sur les ruines des antiques palais des Constantins, habités un temps par Mahomet le Conqué-



Constantinople. — Vue prise des hauteurs d'Eyoub. (Page 39.)

rant, puis convertis en sérail pour les vieilles sultanes. Entre la troisième et la quatrième hauteur s'étend comme un pont aérien l'aqueduc énorme de l'empereur Valens, formé de deux ordres d'arcades légères, revêtues de verdure qui pend en guirlandes sur la vallée peuplée de maisons. On passe sous l'aqueduc, on gravit la quatrième colline. Ici, sur les ruines de l'église fameuse des Saints-Apôtres, fondée par l'impératrice Hélène et rebâtie par Théodora, s'élève la mosquée de Mahomet II, entourée d'écoles, d'hôpitaux et d'auberges pour les caravanes; auprès de la mosquée, le bazar des esclaves, les bains de Mahomet et la colonne granitique de Marcien, qui porte encore son cippe de marbre orné des aigles impériales; et, près de la colonne, l'endroit où était la place de l'Atméidan, où fut consommé le fameux massacre des janissaires.

On traverse une autre vallée, couverte d'une autre ville, et on monte sur la cinquième colline, sur laquelle est bâtie la mosquée de Sélim, près de l'antique citerne de Saint-Pierre, convertie en jardin. En bas, le long de la Corne-d'Or, s'étend le Phanar, quartier grec, siége du patriarche, où s'est réfugiée l'ancienne Byzance, avec les descendants des Paléologues et des Commènes, et où eurent lieu les horribles boucheries de 1821. On descend dans une cinquième vallée, on gravit une sixième colline. Ici, on est déjà sur le terrain qu'occupaient les huit cohortes des quarante mille Goths de Constantin, hors du cercle des premières murailles, qui n'embrassaient que la quatrième colline, et précisément sur l'espace occupé par la septième cohorte, qui a laissé à cet endroit le nom d'Hebdomon. Sur la septième colline restent encore les murs du palais de Constantin Porphyrogénète, où l'on couronnait les empereurs, et que les Turcs appellent aujourd'hui Tekir Serai,

palais des princes. Au pied de la colline, Balata, le ghetto de Constantinople, quartier immonde, qui s'allonge sur la rive de la Corne-d'Or jusqu'aux murs de la ville; et au delà de Balata, le faubourg antique des Blaquernes, orné autrefois de palais aux toits dorés, séjour de prédilection des empereurs, fameux par la grande église de l'impératrice Pulchérie et par le sanctuaire des reliques, maintenant plein de ruines et de tristesse. Aux Blaquernes commencent les murs crénélés qui de la Corne-d'Or vont jusqu'à la mer de Marmara, embrassant la septième colline, où était le Forum Boarium, et où est encore le piédestal de la colonne d'Arcadius : la colline plus orientale et plus grande de Stamboul, séparée des autres par le petit fleuve Lykus, qui entre dans la ville près de la porte de Carisio et va se jeter dans la mer près de l'ancienne porte de Théodose. Des murs des Blaquernes on voit encore le faubourg d'Ortaksiler qui descend doucement couronné de jardins, vers la rade; au delà d'Ortaksiler, le faubourg d'Eyoub, terre sainte des Osmanlis, avec sa gracieuse mosquée et son vaste cimetière ombragé par un bois de cyprès et tout blanc de mausolées et de tombes; derrière Eyoub, la plaine de l'ancien camp militaire, où les légions élevaient sur leur bouclier les nouveaux empereurs; et, au delà, d'autres villages dont les vives couleurs brillent gaîment au milieu des bosquets verts baignés par les dernières ondes de la Corne-d'Or.

Voilà Stamboul. Elle est divine. Mais le cœur est consterné à l'idée que cet énorme village asiatique s'étend sur les ruines de cette seconde Rome, de cet immense musée de trésors ravis à l'Italie, à la Grèce, à l'Égypte, à l'Asie-Mineure, dont le seul souvenir éblouit l'esprit comme un songe divin. Où sont les grands portiques qui traversaient la ville de la mer aux murailles,

les coupoles dorées, les colosses équestres qui s'élevaient sur les pilastres titanesques devant les amphithéâtres et les thermes, les sphinx de bronze assis sur des piédestaux de porphyre, les temples et les palais qui élevaient leurs frontons de granit au milieu d'un peuple aérien de dieux de marbre et d'empereurs d'argent? Tout a disparu ou est transformé. Les statues équestres en bronze ont été fondues en canons; les revêtements de cuivre des obélisques, réduits en monnaie; les sarcophages des impératrices, changés en fontaines; l'église de Sainte-Irène est un arsenal; la citerne de Constantin, une officine; le piédestal de la colonne d'Arcadius, une boutique de maréchal-ferrant; et l'Hippodrome, un marché aux chevaux; le lierre et les décombres couvrent les fondations des palais impériaux, sur le sol des amphithéâtres pousse l'herbe des cimetières, et de rares inscriptions calcinées par les incendies ou mutilées par le cimeterre de l'envahisseur rappellent que sur ces collines fut la métropole merveilleuse de l'empire d'Orient. Sur cette déplorable ruine est assise Stamboul, comme une odalisque sur un sépulcre, attendant son heure.

A L'HOTEL

Et maintenant, que les lecteurs viennent avec moi à l'hôtel pour respirer un peu.

Une grande partie de ce que j'ai décrit jusqu'ici fut vue par mon ami et par moi le jour même de notre arrivée; que le lecteur imagine dans quel état nous devions avoir la tête en retournant le soir à l'auberge. Dans la rue, nous ne dîmes pas une parole; et, à peine entrés dans notre chambre, nous nous laissâmes tomber

sur le canapé, nous regardant en face et nous demandant tous deux ensemble :

« Qu'en penses-tu ?

— Qu'en dis-tu?

— Et penser que je suis venu ici pour peindre!

— Et moi pour écrire ! »

Et nous nous rîmes au nez en manière de compassion fraternelle.

Ce soir là, en effet, et pendant plusieurs jours encore, sa Majesté Abdul-Aziz aurait pu m'offrir en salaire une province de l'Asie-Mineure, que je n'aurais pas réussi à mettre ensemble dix lignes sur la capitale de ses Etats, tant il est vrai que pour décrire les grandes choses il faut en être éloigné, et pour bien s'en souvenir, les avoir un peu oubliées. Et puis, comment aurais-je pu écrire, dans une chambre d'où l'on voyait le Bosphore, Scutari et la cime de l'Olympe? L'auberge elle-même était un spectacle. A toutes les heures du jour, allaient et venaïent par les escaliers et les corridors des gens de tous pays. A la table ronde s'asseyaient chaque jour vingt nations. Quand je dînais, je ne pouvais m'ôter de la tête que j'étais un délégué du gouvernement italien, et que je devais au dessert prendre la parole sur quelque grande question internationale. Il y avait là des visages rosés de ladies, des têtes chevelues d'artistes, des mines d'aventuriers, à battre monnaie dessus, de petites têtes de vierges byzantines auquelles il ne manquait que le nimbe d'or, des faces bizarres et sinistres ; et elles changeaient tous les jours. Au dessert, quand tous parlaient, on se croyait dans la tour de Babel. J'y fis connaissance dès le premier jour avec plusieurs infatués de Constantinople. Tous les soirs nous nous retrouvions, de retour des points extrêmes de la ville, et chacun avait un voyage à raconter. L'un était monté en haut de la

tour du Séraskier, l'autre avait visité le cimetière d'Eyoub; celui-ci venait de Scutari, celui-là avait fait une promenade sur le Bosphore, la conversation était tissue de descriptions pleines de couleur et de lumière; et quand la parole nous manquait, les vins dorés et parfumés de l'archipel nous venaient en aide. Il y avait aussi quelques-uns de mes concitoyens, riches gandins, qui m'agaçaient très-fort : du potage au dessert, ils ne faisaient que déblatérer contre Constantinople : Il n'y avait pas de trottoirs, les théâtres étaient obscurs, on ne savait comment passer ses soirées.... Ils étaient venus à Constantinople pour passer leurs soirées! L'un d'eux avait fait le voyage sur le Danube. Je lui demandai si le grand fleuve lui avait plu. Il me répondit que nulle part au monde on n'accommodait l'esturgeon comme sur les paquebots de la Compagnie royale et impériale autrichienne. Un autre était un excellent type de voyageur amoureux, un de ceux qui voyagent pour séduire, avec la manie des conquêtes. C'était un jeune comte long et blond, largement doté du huitième don du Saint-Esprit, qui dodelinait de la tête avec un sourire mystérieux quand on parlait des femmes turques, et qui ne prenait part à la conversation que par des bouts de phrases, coupés toujours par un petit coup de vin. Il arrivait tous les jours à dîner un peu plus tard que les autres, tout haletant, avec l'air d'un homme qui vient de faire le Sultan; et, entre deux plats, il faisait passer de poche en poche, avec prudence, de petits billets pliés qui cherchaient à paraître des lettres d'odalisques, et qui étaient bien plutôt des notes d'aubergistes. Mais que de sujets de s'étonner on aurait dans ces hôtels de villes cosmopolites! Il y avait un jeune Hongrois d'environ trente ans, grand, nerveux, avec deux yeux endiablés et une parole fébrile, qui après avoir été secrétaire d'un

riche personnage à Paris, était allé s'enrôler dans les zouaves en Algérie, avait été blessé et fait prisonnier par les Arabes ; puis, échappé dans le Maroc, il était revenu en Europe et était allé à La Haye demander le grade d'officier pour combattre les naturels d'Atchin. Refusé, il avait décidé de s'enrôler dans l'armée turque ; mais, en passant par Vienne pour venir à Constantinople, il s'était fait loger une balle dans le cou, dans un duel à propos d'une femme, et il en montrait la cicatrice. Repoussé encore à Constantinople : « Que ferai-je? » disait-il. « Je suis enfant de l'aventure ; il faut bien que je me batte ; j'ai déjà trouvé une occasion d'aller aux Indes — et il montrait son billet d'embarquement —. Je me ferai soldat anglais : dans l'intérieur du pays il y a toujours quelque chose à faire ; je ne cherche qu'à me battre : qu'est-ce que cela me fait d'être tué? aussi bien j'ai un poumon perdu. » Un autre original était un Français, dont la vie ne paraissait qu'un combat perpétuel avec la poste. Il avait une querelle pendante avec la poste autrichienne, une avec la poste française, une avec la poste anglaise ; il envoyait des protestations à la *Neue Freie Presse;* il lançait des impertinences télégraphiques à toutes les stations postales du continent, il avait chaque jour un dialogue à quelque guichet de poste ; il ne recevait pas une lettre en temps utile, il n'en envoyait pas une qui arrivât à son adresse, et il racontait à table toutes ses mésaventures et toutes ses disputes, concluant toujours que la poste lui abrégerait la vie. Je me souviens aussi d'une dame grecque, une figure de visionnaire, bizarrement vêtue, toujours seule, qui se levait de table à la moitié du dîner, et s'en allait en faisant sur son assiette un signe cabalistique dont personne n'a jamais compris la signification. Je n'ai pas non plus oublié un couple valaque, un beau jeune homme d'environ

vingt-cinq ans et une jeune fille à peine épanouie, apparus un seul soir, et qui étaient évidemment deux fugitifs, lui ravisseur, elle complice; car il n'y avait qu'à les regarder un moment pour les faire rougir, et à chaque fois que la porte s'ouvrait, ils se levaient comme poussés par un ressort. De qui me souviendrai-je encore? de cent autres, si j'y réfléchissais. C'était une lanterne magique. Nous nous amusions, mon ami et moi, les jours d'arrivée des paquebots, à voir entrer les gens par la porte de la rue; tous fatigués, ébahis, quelques uns encore émus du spectacle de la première entrée; des figures qui disaient clairement : « Qu'est-ce que c'est que ce monde-ci? Où sommes-nous tombés? » Un jour, il entra un jeune homme, nouvellement arrivé, qui paraissait fou de joie d'être enfin à Constantinople. Il serrait dans ses deux mains la main de son père, et son père lui disait d'une voix basse et émue : « Je suis heureux de te voir heureux, mon cher enfant! » Et puis nous passions les heures chaudes du jour à la fenêtre, regardant la tour de la Jeune Fille, qui s'élève, blanche comme la neige, sur un écueil isolé du Bosphore, vis-à-vis Scutari; et pendant que nous rêvions à la légende du prince de Perse qui suce le venin sur le bras de la belle sultane mordue par un aspic, tous les jours, à la même heure, d'une fenêtre de la maison d'en face un petit drôle de cinq ans nous faisait les cornes. Tout était curieux dans cette auberge. Entre autres choses, nous trouvions chaque soir devant la porte un ou deux personnages de figure équivoque, qui étaient probablement pourvoyeurs de modèles pour les peintres, et qui, nous prenant tous pour des peintres, nous demandaient à tous, à voix basse : « Une Turque? une Grecque? une Arménienne? une Juive? une négresse? »

CONSTANTINOPLE

Mais retournons à Constantinople, et errons y comme les oiseaux du ciel. Ici on peut se passer tous les caprices. On peut allumer son cigare en Europe et aller en jeter la cendre en Asie. Le matin, en nous levant, nous pouvons nous demander : « Quelle partie du monde verrons-nous aujourd'hui ? » On peut choisir entre deux continents et deux mers. Il y a à notre disposition des chevaux sellés sur toutes les places, des canots à voiles dans toutes les criques, des paquebots à cent cales ; le caïque qui glisse, la talika qui vole, et une armée de guides qui parlent toutes les langues de l'Europe. Voulez-vous entendre la Comédie italienne ? voir tourner les derviches ? entendre les bouffonneries de Karagheuz, le polichinelle turc ? entendre les chansonnettes licencieuses des petits théâtres de Paris ? assister aux représentations gymnastiques des zingari ? vous faire réciter une légende arabe par un rhapsode ? aller au théâtre grec ? entendre prêcher un iman ? voir passer le sultan ? Demandez, ordonnez. Toutes les nations sont à votre service : l'Arménien pour vous faire la barbe, le Juif pour vous cirer vos bottes, le Turc pour vous conduire en bateau, le nègre pour vous frictionner dans le bain, le Grec pour vous servir le café, et tous pour vous duper. Pour vous désaltérer à la promenade, vous trouvez des sorbets faits avec la neige de l'Olympe ; si vous êtes friand, vous pouvez boire de l'eau du Nil, comme le sultan ; si vous avez l'estomac délicat, de l'eau de l'Euphrate ; si vous êtes nerveux, de l'eau du Danube. Vous pouvez dîner comme l'Arabe du désert, ou comme le gourmet de la Maison-Dorée. Pour faire la sieste, vous avez les cimetières ; pour vous étourdir, le

pont de la sultane Validé; pour rêver, le Bosphore; pour passer le dimanche, l'Archipel des Princes; pour voir l'Asie-Mineure, le mont Bulgurlù; pour voir la Corne-d'Or, la tour de Galata ; pour voir tout, la tour du Séraskier. Mais c'est une ville encore plus étrange que belle. Des choses qui jamais ne se sont présentées ensemble à notre esprit s'y présentent ensemble à notre regard. De Scutari part la caravane pour la Mecque, et aussi le train express pour Brousse, l'antique métropole; entre les murs mystérieux du Vieux Sérail passe la voie ferrée qui va à Sophia; les soldats turcs escortent le prêtre catholique qui porte le Saint-Sacrement; le peuple s'amuse dans les cimetières; la vie, la mort, les plaisirs, tout s'enlace et se confond. C'est le mouvement de Londres et la léthargie de l'oisiveté orientale, une immense vie publique et un impénétrable mystère dans la vie privée; un gouvernement absolu et une liberté sans frein. Pendant les premiers jours, on n'y comprend rien ; il vous semble que d'une heure à l'autre ce désordre va cesser, ou qu'il s'en suivra une révolution; chaque soir, en rentrant, il vous semble revenir d'un voyage : chaque matin on se demande : « Mais est-ce que Stamboul est réellement près d'ici ? » On ne sait où donner de la tête, une impression efface l'autre, les désirs s'entassent les uns sur les autres, et le temps fuit; on voudrait rester là toute sa vie, on voudrait partir le lendemain. Qu'est-ce donc, quand ensuite on a à décrire tout ce chaos ? Par moments il me vient la tentation de faire un paquet de tous les livres et de tous les papiers que j'ai sur ma table, et de jeter le tout par la fenêtre.

GALATA

Mon ami et moi, nous ne prîmes un parti que le quatrième jour après notre arrivée. Nous étions sur le pont, de bonne heure, encore incertains de ce que nous ferions dans la journée, quand Yunk me proposa de faire une première grande promenade. « Parcourons, me dit-il, toute la rive septentrionale de la Corne-d'Or, quand même nous devrions marcher jusqu'à la nuit. Nous déjeunerons dans une taverne turque, nous ferons la sieste à l'ombre d'un platane, et nous reviendrons en caïque. » J'acceptai la proposition; nous nous pourvûmes de cigares et d'albums, et, ayant jeté un coup d'œil sur la carte de la ville, nous nous mîmes en route pour Galata.

Que le lecteur qui désire bien connaître Constantinople prenne la peine de nous accompagner.

Nous arrivons à Galata. D'ici doit commencer notre excursion. Galata est bâtie sur une colline qui forme promontoire entre la Corne-d'Or et le Bosphore, là où était le grand cimetière des anciens Byzantins. C'est la *City* de Constantinople. Presque toutes les rues sont étroites et tortueuses, bordées de tavernes, de boutiques de pâtissiers, de barbiers et de bouchers, de cafés grecs et arméniens, de comptoirs de négociants, de bureaux, de baraques; le tout sombre, humide, fangeux, visqueux, comme dans les bas quartiers de Londres. Une foule pressée et affairée va et vient dans les rues, s'ouvrant sans cesse pour livrer passage aux portefaix, aux voitures, aux ânes, aux omnibus. Presque tout le commerce de Constantinople passe par ce faubourg. Ici la Bourse, la douane, les bureaux du Lloyd autrichien, ceux des Messageries françaises; églises, couvents, hôpitaux,

magasins. Un chemin de fer souterrain unit Galata à Péra. Si vous ne voyiez pas dans les rues des turbans et des fez, vous ne vous croiriez pas en Orient. De tous côtés on entend parler français, italien et génois. Ici les Génois sont comme chez eux, et ils prennent encore un peu des airs de maîtres, comme quand ils fermaient le port selon leur bon plaisir, et répondaient à coups de canon aux menaces impériales. Mais il ne reste plus d'autres monuments de leur puissance que quelques vieilles maisons soutenues par de gros piliers et des arcades pesantes, et l'antique édifice où résidait le podestat. La Galata d'autrefois a presque entièrement disparu. Un millier de pauvres habitations ont été rasées pour faire place à deux longues rues; l'une remonte la colline du côté de Péra, et l'autre court parallèlement au rivage de la mer, d'un bout à l'autre de Galata. Ce fut cette dernière que nous prîmes, mon ami et moi, nous réfugiant à tout moment dans les boutiques pour laisser passer les grands omnibus, précédés de Turcs en chemise qui débarrassaient le chemin à coups de baguette. A chaque pas un nouveau cri retentissait à notre oreille. Le portefaix turc criait : « Sacun ha! (place); » le porteur d'eau arménien : « Varme su ! » le porteur d'eau grec : « Crio nero ! » l'ânier turc : « Burada ! » le marchand de friandises : « Cherbet ! » le marchand de journaux : « Neologos! » le cocher franc : « Guarda ! guarda ! » Au bout de dix minutes nous étions assourdis. A un certain endroit, à notre grand étonnement, nous nous aperçûmes que la rue n'était plus pavée, et on eût dit qu'elle venait d'être dépavée depuis peu. Nous nous arrêtâmes à regarder, cherchant à deviner ce que cela signifiait. Un marchand italien satisfit notre curiosité. Cette rue conduit au palais du sultan. Peu de mois auparavant, le cortége impérial passant par là, le cheval de sa Majesté Abdul

Aziz avait bronché, s'était abattu, et le bon sultan, irrité, avait ordonné que les pavés fussent immédiatement enlevés depuis le lieu de la chute jusqu'à son palais. A cet endroit mémorable nous fixâmes la limite orientale de notre pèlerinage, et, tournant le dos au Bosphore, nous nous dirigeâmes, par une série de petits chemins sombres et malpropres, vers la tour de Galata. La ville de Galata a la forme d'un éventail déployé, et la tour, postée sur le haut de la colline, en représente le pivot. C'est une tour ronde, très-haute, de couleur foncée, que termine une pointe conique formée par un toit de cuivre, sous lequel s'abrite un cercle de larges fenêtres vitrées, une espèce de terrasse couverte et transparente, où nuit et jour veille un gardien chargé de signaler le moindre indice d'incendie qui apparaît dans l'immense cité. La Galata des Génois arrivait jusqu'à cette tour, qui s'élève précisément sur la ligne des murs qui séparaient Galata de Péra, murs dont il ne reste plus trace. Et la tour elle-même n'est plus l'antique tour du Christ, érigée en l'honneur des Génois morts en combattant ; car le sultan Mahmoud II la rebâtit, et elle avait déjà été restaurée par Sélim II ; mais c'est toujours un monument de la gloire de Gênes, et un Italien ne peut la contempler sans penser avec un sentiment d'orgueil à cette poignée de marchands, de marins et de soldats, audacieux et héroïques, qui tinrent déployée pendant des siècles la bannière de la mère patrie, traitant d'égal à égal avec les empereurs d'Orient.

A peine a-t-on dépassé la tour, qu'on se trouve dans un cimetière musulman.

LE CIMETIÈRE DE GALATA

C'est ce qu'on appelle le cimetière de Galata ; un grand bois de cyprès, qui du haut de la colline de Péra descend en pente rapide jusqu'à la Corne-d'Or, ombrageant une myriade de colonnettes de pierre et de marbre, inclinées dans toutes les directions, et éparses sans ordre du haut en bas du coteau. Quelques-unes de ces colonnettes sont terminées en forme de turban arrondi, et gardent des traces de couleurs et d'inscriptions ; d'autres finissent en pointe ; beaucoup sont renversées ; quelques-unes sont tronquées, avec le turban coupé si net, qu'on croirait que ce sont celles des janissaires, que le sultan Mahmoud a voulu décapiter encore après leur mort. La plupart des fosses ne sont indiquées que par un renflement du terrain, en forme de prisme, et par deux pierres, placées aux deux extrémités. C'est sur ces pierres, selon la superstition musulmane, que doivent s'asseoir les deux anges Nékir et Munkir pour juger l'âme du défunt. Çà et là, on voit de petits terres-pleins, entourés d'un petit mur ou d'une barrière, au milieu desquels s'élève une colonnette surmontée d'un gros turban, et entourée d'autres colonnettes plus petites : c'est un pacha ou un grand seigneur, enterré au milieu de ses femmes et de ses enfants. Deux petits sentiers serpentent et se croisent en mille endroits d'un bout à l'autre du bois ; quelque Turc fume sa pipe, assis à l'ombre ; des enfants courent et sautillent entre les tombes ; des vaches paissent ; une centaine de tourterelles roucoulent sur les branches des cyprès ; on voit passer des groupes de femmes voilées ; et à travers les

cyprès, brille là-bas l'azur de la Corne-d'Or, rayé de blanc par les minarets de Stamboul.

PÉRA

Nous sortons du cimetière, nous repassons au pied de la tour de Galata, et nous enfilons la grande rue de Péra. Péra est à cent mètres au-dessus du niveau de la mer ; elle est sereine et gaie, et regarde la Corne-d'Or et le Bosphore. C'est le West-End de la colonie européenne, la ville de l'élégance et des plaisirs. La rue que nous parcourions est bordée d'hôtels anglais et français, de riches cafés, de boutiques brillantes, de théâtres, de consulats, de clubs, de palais d'ambassadeurs, entre lesquels s'élève le palais de pierre de l'ambassade russe, qui domine comme une forteresse Péra, Galata, et le faubourg de Foundouklü, situé sur la rive du Bosphore. Ici s'agite une foule bien différente de celle de Galata. On ne voit presque que des chapeaux en tuyau de poêle, et des chapeaux de femmes ornés de plumes et de fleurs. Il y a des élégants grecs, italiens et français, de gros négociants, des employés de légations, des officiers des marines étrangères, des voitures d'ambassadeurs, et des figures équivoques de tous pays. Les Turcs s'arrêtent pour admirer les poupées de cire des boutiques de coiffeurs, les Turques se plantent bouche béante devant les vitrines des modistes; l'Européen parle haut, rit et plaisante au milieu de la rue; le musulman sent qu'il n'est pas chez lui, et porte la tête moins haute qu'à Stamboul.

Tout à coup mon ami me fit retourner pour me montrer Stamboul : d'où j'étais, en effet, on voyait dans le lointain, derrière un voile bleuâtre, la colline du Sérail, Sainte-Sophie et les minarets du sultan Ahmed : un

autre monde que celui où nous étions ; puis il me dit · « Regarde ici, à présent ! » Je regardai, et je lus dans une vitrine : « *La Dame aux camélias, Madame Bovary, Mademoiselle Giraud ma femme.* » Et ce contraste me saisit, moi aussi, et je restai un moment songeur. Une autre fois j'arrêtai mon compagnon pour lui montrer un café merveilleux : un long et large corridor obscur, au fond duquel, par une grande fenêtre ouverte, on voyait à une distance qui paraissait énorme Scutari illuminé par le soleil.

Nous allions devant nous, dans la grande rue de Péra, et nous étions presque arrivés au bout, quand nous entendons crier d'une voix tonnante : « Je t'aime, Adèle ! je t'aime plus que la vie ! Je t'aime autant qu'on peut aimer sur la terre ! » Nous nous regardons, ébahis. D'où vient cette voix ? En nous retournant, nous voyons par les fentes d'une clôture un jardin plein de siéges, un théâtre et des comédiens qui font une répétition. Une dame turque, non loin de nous, regarde aussi par les fentes, et rit de tout son cœur. Un vieux Turc qui passe secoue la tête d'un air de pitié. Tout à coup la Turque jette un cri et se sauve ; d'autres femmes qui étaient là poussent des clameurs aiguës et s'enfuient. Qu'est-il arrivé ? C'est un Turc, un homme d'une cinquantaine d'années, connu de tout Constantinople, qui se promène par les rues dans l'état où le fameux moine Turk voulait réduire tous les musulmans sous le règne de Mahomet IV, c'est à dire nu de la tête aux pieds. Le malheureux sautille sur les cailloux, hurlant et grimaçant, et une horde de gamins le suit en faisant un sabbat d'enfer. « Il faut espérer qu'on l'arrêtera, » dis-je au portier du théâtre. « Point du tout, me répond-il ; voilà des mois qu'il se promène librement par la ville. » En même temps je vois dans toute la rue des gens qui sortent des boutiques, des femmes qui se

sauvent, des jeunes filles qui se cachent les yeux, des portes qui se ferment, des têtes qui se retirent des fenêtres. Et cela arrive tous les jours, et personne n'y fait attention !

En sortant de la rue de Péra, nous nous trouvons devant un autre cimetière musulman, ombragé par un petit bois de cyprès et entouré d'un mur élevé. Si on ne nous l'eût pas dit, nous n'aurions jamais deviné pourquoi on a bâti ce mur, qui n'est là que depuis peu : c'est que le bois sacré des morts était devenu un nid d'amours soldatesques ! En avançant, en effet, nous trouvons l'immense caserne d'artillerie de Chialil-Pacha : un solide édifice de forme rectangulaire, du style moresque de la renaissance turque, avec une porte flanquée de colonnes légères et surmontée du croissant et de l'étoile d'or de Mahmoud, avec des galeries saillantes et de petites fenêtres ornées d'armoiries et d'arabesques. Devant la caserne passe la rue de Dgiedessy, qui est un prolongement de celle de Péra ; au-delà s'étend une vaste place d'armes, et après la place d'autres faubourgs. Ici, où pendant les jours ouvrables règne un profond silence, passe le dimanche soir un torrent humain et une procession de voitures ; toute la société de Péra, qui va se répandre dans les jardins, dans les brasseries et dans les cafés au-delà de la caserne. C'est dans un de ces cafés qu'a lieu notre première pause ; dans le café de la *Belle Vue*, lieu de réunion de la fleur de la société de Péra, et vraiment digne de son nom ; car de son vaste jardin, qui s'avance comme une terrasse sur le haut de la colline, on voit le grand faubourg musulman de Foundouklü, le Bosphore couvert de navires, la rive asiatique semée de jardins et de villages, Scutari avec ses blanches mosquées, une splendeur de verdure, d'azur et de lumière qui semble un rêve. Nous nous levâmes de là avec regret,

et nous nous fîmes l'effet de deux gueux, quand nous jetâmes sur le comptoir huit misérables sous pour deux tasses de café, après avoir joui de cette vision du paradis terrestre.

LE GRAND CHAMP DES MORTS

En sortant de la *Belle Vue*, nous nous trouvons au grand Champ des Morts, où sont enterrés dans des cimetières distincts des gens de toutes les religions, excepté les Juifs. C'est un bois épais de cyprès, d'acacias et de sycomores, où blanchissent des milliers de pierres sépulcrales, qui de loin ont l'air d'être les ruines d'un immense édifice. A travers les arbres on voit le Bosphore et la rive asiatique. Entre les tombes serpentent de larges allées où se promènent des Grecs et des Arméniens. Sur quelques pierres sont assis des Turcs aux jambes croisées qui regardent le Bosphore. Il y a là tant d'ombre, de fraîcheur et de paix qu'en y entrant on éprouve une sensation délicieuse comme quand on entre en été dans une grande cathédrale à demi-obscure. Nous nous arrêtâmes dans le cimetière arménien. Les pierres sépulcrales sont toutes grandes et plates, couvertes d'inscriptions écrites avec les caractères réguliers et élégants de la langue arménienne ; sur presque toutes est sculpté un signe qui rappelle le métier ou la profession du mort. Il y a des marteaux, des scies, des plumes, des écrins, des colliers ; le banquier est représenté par une balance, le prêtre par une mitre, le barbier par un bassin, le chirurgien par une lancette. Sur une pierre nous voyons une tête séparée du tronc, et le tronc ruisselant de sang : c'était le tombeau d'un assassiné ou d'un décapité. Un Arménien dormait auprès, étendu dans l'herbe la face en l'air. Nous entrâmes dans le cimetière musulman. Là

aussi, une infinité de colonnettes, en files et en groupes, sans ordre ; quelques-unes avec la tête peinte et dorée ; celles des femmes terminées par un groupe d'ornements en relief qui représentaient des fleurs ; beaucoup d'autres entourées d'arbustes et de petites plantes fleuries. Pendant que nous examinions une de ces colonnes, deux Turcs qui tenaient un enfant par la main passèrent près de nous, allèrent cinquante pas plus loin, s'arrêtèrent à un tombeau, s'assirent dessus, et, ouvrant un ballot qu'ils portaient sous le bras, se mirent à manger. Je restai à les regarder. Quand ils eurent fini, le plus vieux enveloppa quelque chose dans une feuille de papier (cela me parut être un poisson et du pain), et, d'un air respectueux, mit le petit paquet dans un trou auprès du sépulcre. Ensuite, tous les deux allumèrent leur pipe et fumèrent tranquillement ; l'enfant se leva et se mit à courir çà et là dans le cimetière. Ce poisson et ce pain, à ce qu'on nous expliqua depuis, étaient la part de nourriture que les Turcs laissaient comme marque d'affection à leur parent, enterré probablement depuis peu ; et ce trou était l'ouverture qu'on laisse dans la terre auprès de la tête de tous les musulmans enterrés, afin qu'ils puissent entendre les lamentations et les plaintes de leurs amis, et recevoir quelque goutte d'eau de rose ou sentir le parfum des fleurs. Quand ils eurent fini leur pipe funèbre, les deux pieux Turcs se levèrent, et, ayant repris l'enfant par la main, ils disparurent parmi les cyprès.

PANCALDI

Nous sortons du cimetière, nous nous trouvons dans un autre quartier chrétien, Pancaldi, traversé par des rues spacieuses bordées d'édifices neufs, entouré de

villas, de jardins, d'hôpitaux et de grandes casernes. C'est le faubourg de Constantinople le plus éloigné de la mer; après l'avoir visité, nous retournâmes en arrière pour redescendre vers la Corne-d'Or. Mais dans la dernière rue du faubourg, nous assistâmes à un spectacle nouveau et solennel : le passage d'un convoi funèbre grec. Une foule silencieuse se range des deux côtés de la rue: un groupe de prêtres grecs avec des toges brodées marche en avant; puis l'archimandrite, avec une couronne sur la tête et un long vêtement ruisselant d'or; de jeunes ecclésiastiques habillés de couleurs vives; un groupe de parents et d'amis avec leurs vêtements les plus riches, et au milieu d'eux un cercueil enguirlandé de fleurs, sur lequel est étendue une jeune fille de quinze ans, habillée de satin et toute resplendissante de bijoux, avec le visage découvert, un délicat visage blanc comme la neige, à la bouche légèrement contractée comme par un spasme, et deux opulentes tresses noires pendantes sur ses épaules et sur son sein. Le cercueil passe, la foule se referme, le convoi s'éloigne, et nous demeurons seuls et pensifs dans une rue déserte.

SAN DIMITRI

Nous descendons la colline de Pancaldi, nous traversons le lit desséché d'un petit torrent, nous gravissons une autre colline, nous nous trouvons dans un autre faubourg : San Dimitri. Ici la population est presque toute grecque. On voit de tous les côtés des yeux noirs et des nez aquilins et effilés; des vieillards d'aspect patriarcal; des jeunes gens sveltes et hardis; des femmes avec des tresses sur les épaules; des gamins aux petites figures rusées qui jouent au milieu de la rue pêle mêle

avec les poules et les porcs, remplissant l'air de cris argentins et de paroles mélodieuses. Nous nous approchons d'un groupe de ces gamins qui jouent avec des pierres, en babillant tous à la fois. L'un d'entre eux, qui porte à peu près huit ans, le plus endiablé de tous, qui à chaque instant jetait son petit fez en l'air en criant : Zito! zito! (vivat!) se tourne tout à coup vers un autre enfant assis devant une porte, et crie : « Cecchino! buttami la palla! (Cecchino! jette-moi ma balle.) » Je le saisis par le bras avec un mouvement de bohémien ravisseur d'enfants, et je lui dis : « Tu es Italien? — Non, monsieur, répondit-il, je suis de Constantinople. — Et qui t'a appris à parler italien? demandai-je. — Maman, bien sûr! dit-il. — Et où est-elle, ta maman? »

Là-dessus je vis s'approcher une femme avec un marmot au cou, toute souriante ; elle me dit qu'elle était de Pise, et mariée à un tailleur de pierre de Livourne ; qu'elle était à Constantinople depuis huit ans, et que l'enfant était son fils. Cette brave femme aurait eu un visage de matrone, une couronne de créneaux sur la tête et un manteau sur les épaules, qu'elle n'aurait pas représenté plus vivement l'Italie à mes yeux et à mon cœur. « Comment vous trouvez-vous ici? lui demandai-je ; que dites-vous de Constantinople? — Ce que j'ai à en dire? répondit-elle avec un sourire naïf. C'est une ville qui.... à dire vrai, il me semble toujours y être au dernier jour de carnaval. » Et ici, lâchant la bride à son parler toscan, elle nous apprit que *pour les musulmans leur Jésus était Mahomet*; qu'un Turc peut épouser quatre femmes ; que la langue turque est bonne pour ceux qui y comprennent quelque chose, et autres nouveautés de la même valeur, mais qui, dites dans notre langue, au milieu de ce quartier grec, nous charmèrent plus que tout autre discours ; si bien qu'avant de nous en aller nous mîmes un petit

souvenir monnayé dans la main de l'enfant, et qu'en nous éloignant nous nous écriâmes tous deux à la fois : « Ah! une bouchée d'Italie de temps en temps, comme cela fait du bien! »

TATAOLA

Nous traversons une seconde fois la petite vallée, et nous nous trouvons dans un autre quartier grec, Tataola, où sur les réclamations de notre estomac nous profitons de l'occasion pour visiter une de ces innombrables tavernes de Constantinople qui ont si singulier aspect, et qui sont toutes faites de la même manière. C'est une très-grande salle, dont on pourrait faire un théâtre, éclairée tout au plus par la porte, et entourée d'une haute galerie de bois à balustres. D'un côté, il y a un énorme fourneau, où un homme très-affairé, en manches de chemise, fait frire des poissons, tourne des rôtis, accommode des ragoûts, et travaille de plusieurs autres manières à raccourcir la vie humaine. De l'autre côté, il y a un comptoir où une autre face menaçante distribue du vin blanc et du vin rouge dans des verres à pied; au milieu et en avant, des tabourets bas, sans dossiers, et de petites tables guère plus hautes que les tabourets, rappelant les tables des cordonniers. Nous entrâmes, l'oreille un peu basse, parce qu'il s'y trouvait un groupe de Grecs et d'Arméniens de la basse classe, et que nous redoutions leurs regards curieux et moqueurs; mais personne ne daigna nous jeter un coup-d'œil. Les habitants de Constantinople sont, en général, la race la moins curieuse du monde; il faut pour le moins être sultan, ou courir les rues tout nu comme le fou de Péra, pour que quelqu'un s'aperçoive de votre existence. Nous nous assîmes dans un coin et nous attendîmes; mais personne ne vint. Alors nous com-

prîmes que dans les tavernes de Constantinople c'est l'usage de se servir soi-même. Nous allâmes au fourneau nous faire donner un morceau de rôti, Dieu sait de quel quadrupède, puis au comptoir prendre un verre de vin résineux de Ténédos, et, ayant porté le tout sur la table qui nous venait aux genoux, nous nous regardâmes tristement, et nous consommâmes le sacrifice. Nous payâmes avec résignation, et, sortant en silence de peur qu'il ne nous sortît de la bouche un braiement ou un aboiement, nous reprîmes notre voyage vers la Corne-d'Or.

KASSEM-PACHA

Au bout de dix minutes de chemin, nous nous trouvâmes tout à coup en pleine Turquie, dans le grand faubourg musulman de Kassem-Pacha, dans une vraie ville peuplée de mosquées et de couvents de derviches, pleine de parterres et de jardins, qui occupe une vallée et une colline, et s'étend jusqu'à la Corne-d'Or, embrassant toute l'antique baie de Mandracchio, depuis le cimetière de Galata jusqu'au promontoire qui regarde le faubourg de Balata sur l'autre rive. Du haut de Kassem-Pacha, on jouit d'un spectacle enchanteur. On voit en bas, sur le rivage, l'immense arsenal de Ters-Hané : un labyrinthe de bassins, de chantiers, de places, de magasins et de casernes, qui s'étend sur l'espace d'un mille le long de toute la partie de la Corne-d'Or qui sert de port de guerre ; le palais du ministre de la marine, élégant et léger, qui a l'air de flotter sur l'eau, et dont la forme blanche se détache sur le vert sombre du cimetière de Galata ; le port, parcouru en tous sens par les petits bateaux à vapeurs et les caïques, pleins de monde, qui glissent entre les immobiles bateaux cuirassés et les vieilles fré-

gates de la guerre de Crimée. Sur la rive opposée, Stamboul, l'aqueduc de Valens qui élève ses hautes arcades dans l'azur du ciel, les grandes mosquées de Mahomet et de Soliman, et une myriade de maisons et de minarets. Pour mieux jouir de ce spectacle, nous nous assîmes devant un café turc, et nous bûmes la quatrième ou la cinquième des dix tasses que, bon gré mal gré, il faut avaler chaque jour quand on se trouve à Constantinople. C'était un café misérable, mais très-original, comme tous les cafés turcs ; peu différent, sans doute, des premiers cafés du temps de Soliman le Grand, ou de ceux où pénétrait tout à coup, le cimeterre au poing, Amurat IV, quand il faisait sa ronde nocturne, pour châtier de sa main les buveurs de la liqueur défendue. De combien d'édits impériaux, de combien de disputes théologiques et de luttes sanglantes a été cause « cet ennemi du sommeil et de la fécondité, » comme l'appelaient les ulémas austères ; ce « génie des songes, source de l'imagination », comme le nommaient les ulémas à la manche large, qui est maintenant, après l'amour et le tabac, la plus douce consolation du plus pauvre musulman ! Maintenant on boit le café sur la cime de la tour de Galata et de la tour de Séraskier, le café dans tous les yachts à vapeur, le café dans les cimetières, dans les boutiques des barbiers, dans les bains, dans les bazars. En quelque endroit de Constantinople que l'on se trouve, on n'a qu'à crier, sans même regarder autour de soi ; « Cafédji ! » Trois minutes après, une tasse de café fume devant vous.

LE CAFÉ

Notre café était une chambre toute blanche, lambrissée à hauteur d'homme, avec un divan très-bas le long

des quatre murs. Dans un coin il y avait un fourneau, sur lequel un Turc au nez fendu faisait le café dans de petites cafetières de cuivre, qu'il vidait à mesure dans de toutes petites tasses, y mettant lui-même le sucre ; car partout à Constantinople on tient le café tout prêt pour les consommateurs, et on le leur sert tout sucré, avec un verre d'eau, que les Turcs boivent toujours avant d'approcher la tasse de leurs lèvres. A une des parois était acccroché un petit miroir, et à côté du miroir une espèce de râtelier plein de rasoirs ; car la plupart des cafés turcs sont en même temps des boutiques de barbiers, et il n'est pas rare que le cafetier soit aussi dentiste et chirurgien, et martyrise ses victimes dans la salle même où les autres clients prennent le café. A la paroi opposée était accroché un autre râtelier, plein de narghilés de cristal avec leurs longs tuyaux flexibles entortillés comme des serpents, et de chibouks en terre cuite avec le tuyau en bois de cerisier. Cinq Turcs rêveurs étaient assis sur le divan, fumant le narghilé, trois autres étaient devant la porte, accroupis sur de petites chaises basses sans dossier, l'un contre l'autre, avec le dos appuyé au mur et la pipe aux lèvres ; un garçon de la boutique rasait, devant un miroir, la tête d'un gros derviche serré dans une tunique de poil de chameau. Personne ne nous regarda quand nous nous assîmes ; personne ne parlait, excepté le cafetier et son garçon, personne ne faisait le moindre mouvement. On n'entendait pas d'autre bruit que le murmure de l'eau des narghilés, qui ressemble au ron-ron des chats. Tous regardaient droit devant eux, les yeux fixes, avec un visage qui n'exprimait absolument rien. On aurait dit un petit musée de figures de cire. Combien de ces scènes sont restées empreintes dans ma mémoire ! Une maison de bois, un Turc assis, une belle vue lointaine, une



Barbier turc. (Page 62.)

grande lumière et un grand silence : voilà la Turquie. Chaque fois que ce nom me traverse l'esprit, toutes ces images y apparaissent en même temps, comme le nom de la Hollande évoque en moi l'idée d'un moulin et d'un canal.

PIALÉ-PACHA

De là, côtoyant un grand cimetière musulman, qui descend de la colline de Kassem Pacha à Ters-Hané, nous remontâmes au nord, nous descendîmes dans la petite vallée de Pialé-Pacha, petit faubourg à demi caché au milieu de la verdure des jardins, et nous nous arrêtâmes devant la mosquée qui lui donne son nom. C'est une mosquée blanche, surmontée d'une gracieuse coupole, avec une cour entourée d'arcs et de colonnettes, et un léger minaret ; le tout couronné de cyprès gigantesques. A cette heure toutes les maisons d'alentour étaient closes, les rues étaient vides, la cour même de la mosquée était solitaire ; la lumière et l'ombre vigoureuse de midi enveloppaient toutes choses, et on n'entendait que le bourdonnement des insectes. Nous regardâmes nos montres ; il ne s'en fallait que de trois minutes qu'il fût midi, une des cinq heures canoniques des musulmans, où les *muezzins* paraissent à la terrasse des minarets pour crier aux quatre points cardinaux les formules sacramentelles de l'Islam. Nous savions bien que dans tout Constantinople il n'est pas un minaret où n'apparaisse à cette heure, ponctuel comme l'automate d'une horloge, le messager du prophète. Et pourtant, il nous paraissait étrange qu'à cette extrémité reculée de l'immense cité, sur cette mosquée solitaire, à cette heure, dans ce silence profond, cette figure dût apparaître et que cette voix dût se faire entendre. Je tirai ma montre, et, regar-

dant attentivement l'aiguille des minutes, et la porte de la terrasse du minaret, haute comme le troisième étage d'une maison ordinaire, j'attendis avec une vive curiosité. L'aiguille toucha la soixantième petite ligne noire, et personne ne se montra. « Il ne vient pas! dis-je. — Le voici! répondit Yunk. » Il était apparu. Le parapet de la terrasse le cachait entièrement, excepté son visage, dont l'éloignement empêchait de distinguer la physionomie. Il resta quelques secondes immobile; puis il se boucha les oreilles avec ses doigts, et, levant la tête vers le ciel, il cria d'une voix lente, tremblante et aiguë, avec un accent solennel et plaintif, les paroles sacrées, qui résonnent au même instant sur tous les minarets de 'Afrique, de l'Asie et de l'Europe. « Dieu est grand! Il n'y a qu'un Dieu! Mahomet est le prophète de Dieu! Venez à la prière! Venez au salut! Dieu est grand! Dieu est unique! Venez à la prière! » Puis, il fit un demi-tour sur la terrasse et répéta les mêmes paroles, tourné vers le septentrion, puis au levant, puis au couchant: et il disparut. Au même moment parvenaient à notre oreille, vagues et affaiblies, les derniers sons d'une autre voix lointaine: on eût dit la plainte de quelqu'un qui crie au secours. Puis tout se tut, et nous restâmes un moment silencieux, avec un vague sentiment de tristesse, comme si ces deux voix eussent conseillé la prière à nous seuls, et comme si, ces fantômes une fois disparus, nous fussions restés seuls dans la vallée comme deux abandonnés de Dieu. Aucun son de cloche ne m'a jamais si intimement touché le cœur: ce jour-là seulement je compris pourquoi Mahomet, pour appeler les fidèles à la prière, a préféré la voix humaine à la trompe juive et à l'antique crécelle chrétienne. Il hésita longtemps dans son choix, et peu s'en fallut que l'Orient ne prît un aspect tout différent de celui qu'il a; car s'il eût choisi la cré-

Place de l'Ok-Meidan. (Page 65.)

celle, qui depuis a été changée en cloche, le minaret ne serait certainement pas ce qu'il est, et un des traits les plus originaux et les plus gracieux de la ville et du paysage oriental eût été perdu.

OK-MEIDAN

En remontant de Pialé-Pacha sur la colline, vers l'Occident, nous nous trouvâmes dans un vaste espace de terrain dévasté, d'où l'on voyait toute la Corne-d'Or et tout Stamboul, depuis le bourg d'Eyoub jusqu'à la colline du Sérail : quatre milles de jardins et de mosquées, une grandeur et une beauté à contempler à genonx comme une apparition du paradis terrestre. C'était l'Ok-Meidan, la place du tir, où les sultans allaient tirer l'arc selon l'usage des rois de Perse. On y voit encore éparses, à des distances inégales, quelques petites côlonnes de marbre, portant des inscriptions qui indiquent les endroits où tombèrent les flèches impériales. Il y a aussi un kiosque élégant, avec une tribune d'où les sultans tendaient l'arc. A droite, dans les champs, s'étendait une longue file de pachas et de beys, points d'admiration vivants avec lesquels le padischa rendait hommage à sa propre adresse ; à gauche, douze pages de la famille impériale, chargés de ramasser les flèches et de marquer le point où elles étaient tombées ; aux environs, derrière les arbres et les buissons, de téméraires Turcs, venus pour contempler en cachette les traits sublimes du Grand-Seigneur. Sur la tribune, enfin, se tenait, dans l'attitude d'un athlète superbe, Mahmoud, le meilleur archer de l'empire, dont l'œil étincelant faisait courber le front aux spectateurs, et dont la barbe fameuse, noire comme le corbeau du Taurus, ressortait de

loin sur le grand manteau blanc souillé du sang des janissaires. Maintenant tout est changé et devenu prosaïque : le Sultan tire à la cible dans les cours de son palais, et l'infanterie s'exerce sur l'Ok-Méidan à la façon des bersaglieri. D'un côté se trouve un couvent de derviches, de l'autre un café solitaire; et toute la campagne est désolée et triste comme un steppe.

PIRI-PACH

En descendant de l'Ok-Méidan vers la Corne-d'Or, nous nous trouvons dans un petit faubourg musulman, appelé Piri-Pacha, peut-être de ce fameux grand-vizir de Sélim Ier, qui éleva Soliman le Grand. Piri-Pacha regarde le faubourg israélite de Balata, bâti sur l'autre rive de la Corne-d'Or. Nous n'y rencontrâmes que quelques chiens et quelques vieilles mendiantes turques. Mais cette solitude nous permit de regarder à notre aise la structure du faubourg. C'est une chose singulière. Dans ce faubourg, comme en n'importe quelle partie de Constantinople où l'on entre après l'avoir vue de la mer ou des hauteurs voisines, on éprouve la même impression que quand on regarde un ballet de la scène après l'avoir vu de la salle : on se demande comment cet ensemble de choses laides et misébles peut produire un si bel effet. Il n'y a je crois, aucune ville au monde où la beauté soit autant qu'à Constantinople une pure apparence extérieure. Vue de Balata, Piri-Pacha est une jolie petite ville, aux couleurs riantes, enguirlandée de verdure, qui se mire dans les eaux de la Corne-d'Or comme une nymphe, et qui éveille mille images d'amour et de délices. Entrez-y, tout s'évanouit. Ce ne sont que grandes vilaines maisons dont les couleurs rappellent celles des baraques de la foire

petites cours étroites et sales qu'on prendrait pour des repaires de sorcières ; groupes de figuiers et de cyprès poudreux, jardins encombrés de plâtras, sentiers déserts, misère, immondices, tristesse. Mais descendez la pente, sautez dans un caïque : après cinq coups d'avirons, vous revoyez la jolie petite ville rêvée dans tout le charme de sa beauté et de sa grâce.

HASSKEUÏ

Avançant toujours le long de la rive de la Corne-d'Or, nous descendons dans un autre faubourg, vaste, peuplé, d'aspect étrange, où nous nous apercevons dès les premiers pas que nous ne sommes plus en pays musulman. De tous côtés on voit des enfants malpropres qui se roulent par terre ; des vieilles hideuses et déguenillées qui travaillent avec des mains de squelettes sur les portes de maisons encombrées de chiffons et de vieilles ferrailles, des hommes enveloppés de longs vêtements sales, avec un mouchoir en lambeaux autour de la tête, qui se coulent furtivement le long des murs ; des visages maladifs aux fenêtres ; des loques étendues d'une maison à l'autre, de la paille et de la boue partout. C'est Hasskeuï, le faubourg israélite, le Ghetto de la rive septentrionale de la Corne-d'Or, qui fait vis-à-vis à celui de l'autre bord, auquel le réunissait pendant la guerre de Crimée un pont de bois, dont il ne reste plus trace. De là commence une autre longue chaîne d'arsenaux, d'écoles militaires, de casernes et de places d'armes, qui s'étend presque jusqu'au fond de la Corne-d'Or. Mais nous n'en vîmes rien : nos jambes ni notre tête ne nous le permettaient plus. Déjà tout ce que nous avions vu se confondait dans notre esprit : il nous semblait être en route depuis une semaine ;

nous pensions à Péra déjà si lointaine avec un léger sentiment de nostalgie, et nous serions retournés sur nos pas, si nous n'avions pas été retenus par l'engagement solennel pris sur le vieux pont, et si Yunk ne m'eût ranimé, selon sa coutume, en entonnant la grande marche d'Aïda.

HALIDJI-OGHLI

En avant donc ! Nous traversons un autre cimetière musulman, nous montons sur une autre colline, nous entrons dans un autre faubourg, dans le faubourg de Halidgi-Oghli, habité par une population mixte ; une petite ville où à chaque tournant de ruelle on trouve une race nouvelle et une nouvelle religion. On monte, on descend, on grimpe, on passe au milieu des tombes, des mosquées, des églises, des synagogues ; on contourne des cimetières et des jardins ; on rencontre de belles Arméniennes aux formes opulentes, et des Turques sveltes qui lorgnent à travers leur voile ; on entend parler grec, arménien et espagnol — l'espagnol des Juifs — et on marche, on marche ! On arrivera pourtant au bout de cette Constantinople ! nous disons nous : tout a une fin sur cette terre ! Déjà les maisons de Halidgi-Oghli deviennent plus rares, les champs commencent à verdoyer, il n'y a plus qu'un groupe d'habitations, nous passons au milieu, nous sommes finalement arrivés....

SUDLUDJÉ

Aïe ! nous ne sommes arrivés qu'à un autre faubourg. C'est le faubourg chrétien de Sudludjé, qui s'élève sur une colline entourée de champs et de cimetières ; sur cette col-

line même au pied de laquelle commençait le seul pont qui unît autrefois les deux rives de la Corne-d'Or. Mais ce faubourg, Dieu merci, est le dernier, et notre excursion est finie. Nous sortons d'entre les maisons pour chercher un lieu de repos ; nous gravissons une hauteur rapide et nue qui s'élève derrière Sudludjé, et nous nous trouvons devant le plus grand cimetière israëlite de Constantinople : une vaste plaine, couverte d'une myriade de pierres abattues, qui présente l'aspect sinistre d'une ville renversée par un tremblement de terre, sans un arbre, sans une fleur, sans un brin d'herbe, sans la moindre trace de sentier : une solitude désolée, qui serre le cœur comme le spectacle d'une grande infortune. Nous nous asseyons sur une tombe, et, tournés vers la Corne-d'Or, nous admirons, en nous reposant, le panorama immense et séduisant qui s'étend autour de nous. On voit, au bas, Sudludjé, Halidgi-Oghli, Hasskeuï, Piri-Pacha, une suite de bourgades enfermées entre l'azur du ciel et la verdure des cimetières et des jardins ; à gauche, l'Ok-Méidan solitaire, et les cent minarets de Kassem-Pacha; plus loin, Stamboul, immense et confuse ; et par delà Stamboul, les contours élevés des montagnes d'Asie, qui se perdent dans le ciel. Devant nous, vis-à-vis Sudludjé, de l'autre côté de la Corne-d'Or, le faubourg mystérieux d'Eyoub, dont on distingue séparément les riches mausolées, les mosquées de marbre, les coteaux ombreux semés de tombes, les sentiers solitaires, les retraites pleines de tristesse et de grâce ; et à droite d'Eyoub, d'autres villages qui se mirent dans l'eau, et ensuite le dernier détour de la Corne-d'Or, qui se perd entre deux hautes rives revêtues d'arbres et de fleurs. En parcourant du regard tout ce panorama, las, entre la veille et le sommeil, sans nous en apercevoir nous mettions en musique cette beauté, en chantonnant je ne sais quoi ; nous nous demandions ce

qu'avait été le mort sur lequel nous étions assis ; nous tourmentions une fourmilière avec un brin de paille ; nous disions mille folies, répétant de temps en temps : « Sommes-nous bien à Constantinople ? » puis, nous pensions que la vie est courte et que tout est vanité ; et puis nous tressaillions de joie ; mais au fond, nous sentions que nulle beauté terrestre ne donne une joie complète, si en la contemplant on ne sent pas dans sa main la petite main de la femme que l'on aime.

EN CAIQUE

Vers le coucher du soleil nous descendons à la Corne-d'Or ; nous entrons dans un caïque à quatre rames, et nous n'avons pas encore prononcé le mot : Galata ! que la petite barque est déjà loin de la rive. Et le caïque est vraiment le plus charmant petit bateau qui ait jamais fendu les ondes. Il est plus long que la gondole, mais plus étroit et plus effilé ; il est sculpté, peint et doré ; il n'a ni gouvernail, ni bancs, et on s'y assied sur un coussin ou un tapis, de façon qu'on n'a que la tête et les épaules au-dessus du bordage. Il est pareil à l'avant et à l'arrière, de manière à pouvoir aller dans toutes les directions sans virer de bord ; il vacille au moindre mouvement, il s'éloigne du rivage comme une flèche de l'arc, il a l'air de voler à fleur d'eau comme une hirondelle, il passe partout, il fend l'air et fuit en mirant dans les eaux ses mille couleurs comme un dauphin poursuivi. Nos rameurs étaient deux beaux jeunes Turcs à fez rouges, à chemises bleues, à grands pantalons blancs, avec les jambes et les bras nus; deux athlètes de vingt ans couleur de bronze, propres, gais et hardis, qui à chaque coup de rame lançaient la barque en avant de toute sa longueur.

D'autres caïques passaient tout près de nous, si vite qu'à peine nous avions le temps de les voir. Il passait aussi des troupes de canards ; des oiseaux tournaient au-dessus de nos têtes; de grandes barques pleines de Turques voilées nous rasaient de près, et par moments les algues nous cachaient tout. Vue du fond de la Corne-d'Or, à cette heure, la ville offrait un aspect tout nouveau. La courbure de la rade empêchait de voir la rive asiatique ; la Pointe du Sérail fermait la Corne-d'Or et en faisait comme un grand lac ; les collines des deux rives semblaient être exhaussées, et Stamboul, dans le lointain, estompée par une douce gradation de teintes cendrées et azurées, énorme et légère comme une ville de fées, semblait flotter sur la mer et se perdre dans le ciel. Le caïque volait, les deux rives fuyaient, les criques succédaient aux criques, les bois aux bois, les faubourgs aux faubourgs ; et à mesure que nous avancions, tout s'élargissait et s'élevait autour de nous, les couleurs de la ville pâlissaient, l'horizon s'enflammait, les eaux envoyaient des reflets d'or et de pourpre, et il nous entrait peu à peu dans l'âme un engourdissement profond, d'une douceur indéfinissable, qui nous faisait sourire, mais ne nous permettait pas de parler. Quand le caïque s'arrêta à la cale de Galata, un des bateliers dut nous crier aux oreilles : « *Monsù ! Arrivar* ! » et nous nous éveillâmes comme d'un songe.

LE GRAND BAZAR

A présent que nous avons vu à vol d'oiseau Constantinople entière, en parcourant les deux rives de la Corne-d'Or, il est temps d'entrer dans le cœur de Stamboul, d'aller voir cette foire universelle et perpétuelle, cette ville cachée, obscure, pleine de merveilles, de trésors

et de souvenirs, qui s'étend entre la colline de Nouri-Osmanieh et celle du Séraskier, et qui s'appelle le Grand Bazar.

Partons de la place où est la mosquée de la sultane Validé.

Ici, peut-être, voudrait s'arrêter plus d'un lecteur gourmand, pour donner un coup d'œil au Balouk-Bazar, marché aux poissons, célèbre depuis l'époque de ce vieux Andronic Paléologue, qui, comme on sait, faisait face aux dépenses culinaires de toute sa cour, rien qu'avec le produit de la pêche le long des murs de la ville. La pêche, encore aujourd'hui, est très-abondante à Constantinople, et le Balouk-Bazar, dans ses beaux jours, pourrait offrir à l'auteur du *Ventre de Paris* une description pompeuse, appétissante comme les grands repas des vieux tableaux hollandais. Les marchands sont presque tous Turcs, et ils sont rangés autour de la place, avec les poissons amoncelés sur des nattes étendues à terre, ou sur de longues tables antour desquelles se pressent une foule d'acheteurs et une armée de chiens. Là se trouvent les rougets exquis du Bosphore, quatre fois plus gros que ceux de nos mers; les huîtres des îles de la mer de Marmara, que les Grecs et les Arméniens seuls savent bien faire cuire sur la braise; les pélamides et les thons, qui sont salés presque exclusivement par des Juifs; les anchois, que les Marseillais ont appris aux Turcs à préparer; les sardines, dont Constantinople fournit tout l'Archipel; les *ulufer*, les poissons les plus estimés du Bosphore, qui se prennent au clair de lune; les maquereaux de la Mer Noire, qui font sept invasions successives dans les eaux de la ville, avec un bruit qu'on entend des deux rives; des poissons-épée énormes, des turbots, ou comme les Turcs les appellent, Kalkan-baluk, des poissons-boucliers, et mille autres poissons moins renommés, qui

glissent entre les deux mers, suivis par les dauphins, et chassés par d'innombrables alcyons, à qui les grèbes arrachent la proie du bec. Des cuisiniers des pachas, de vieux gourmets musulmans, des esclaves et des garçons de tavernes s'approchent des tables, regardant les poissons d'un air méditatif, marchandant par monosyllabes, et s'en vont avec leur achat suspendu à une ficelle, tous graves et taciturnes, comme s'ils portaient la tête d'un ennemi. A midi la place est débarrassée, et les vendeurs sont déjà dispersés dans les cafés voisins, où ils restent jusqu'à la brune, rêvant les yeux ouverts, le dos au mur et le bouquin du narghilé entre les lèvres.

Pour aller au Grand Bazar, on enfile une rue qui débouche sur le marché aux poissons, rue si étroite que les saillies des maisons opposées se touchent presque, et on marche assez longtemps entre deux rangées de boutiques basses et obscures, où l'on vend le tabac : « le quatrième poteau de la tente de la volupté. » après le café, l'opium et le vin, ou « le quatrième sofa des jouissances » ; le tabac, frappé lui aussi jadis par des édits de sultans et des sentences de muphtis, et cause de tortures et de supplices, qui ne firent qu'en augmenter le goût. Toute la rue est occupée par des marchands de tabac. Le tabac est mis en montre sur des tablettes, disposées en pyramide ou en forme de meules, dont chacune est surmontée d'un citron. Il y a des pyramides de *latakié* d'Antioche, de *tabac du Sérail* blond et fin comme la soie la plus fine, de tabac à cigarettes ou à chibouks, de tous les degrés de saveur et de force, depuis celui que fume le portefaix gigantesque de Galata jusqu'à celui qui endort l'ennui des odalisques dans les kiosques des jardins impériaux. Le *tombéki*, tabac très-fort, qui ferait mal à la tête du plus vieux fumeur, si sa fumée n'arrivait dans la bouche purifiée par l'eau du narghilé,

est enfermé dans des bocaux de verre comme un médicament. Les marchands de tabac sont presque tous des Grecs et des Arméniens, cérémonieux, qui affectent des manières distinguées; les chalands tiennent des conciliabules; il s'y arrête des employés du ministère des affaires étrangères et du Séraskiérat; parfois on y est salué par quelque personnage d'importance. On y parle politique, on y recueille les nouvelles et on s'y raconte la petite chronique; c'est un petit bazar particulier et aristocratique qui invite au repos, et qui fait comprendre, rien qu'à y passer, la volupté de bavarder et de fumer.

En avançant, on passe sous une vieille porte voûtée, enguirlandée de pampres, et l'on se trouve en face d'un grand édifice de pierre, traversé par une rue longue, droite et couverte, bordée de boutiques obscures, et encombrée de gens, de caisses, de sacs, d'amas de marchandises. En entrant, on sent une odeur d'arômes si pénétrants qu'on en recule presque. C'est le bazar égyptien où sont réunies toutes les denrées de l'Inde, de la Syrie, de l'Égypte et de l'Arabie, qui, réduites ensuite à l'état d'essences, de pastilles, de poudres, d'onguents, vont teindre le visage et les mains des odalisques, parfumer les habitations, les bains, les bouches, les barbes et les mets, rendre des forces aux pachas énervés, endormir les épouses malheureuses, stupéfier les fumeurs, répandre les songes, l'ivresse et l'oubli dans l'immense cité. Au bout de quelques pas, on commence à se sentir la tête lourde, et l'on se sauve; mais l'influence de cette atmosphère chaude et pesante et de ces parfums enivrants se fait encore subir quelque temps, même à l'air libre, et vous reste ensuite vive dans la mémoire, comme une des impressions les plus intimes et les plus significatives de l'Orient.

En sortant du bazar égyptien, on passe entre de

bruyants ateliers de chaudronniers, des tavernes turques qui remplissent la rue de puanteurs nauséabondes, et mille petites boutiques, petits nids et petits coins obscurs, où se fabriquent et se vendent une infinité de menus objets sans nom, et on arrive enfin au Grand Bazar.

Mais, longtemps avant d'y arriver, on a été assailli et il a fallu se défendre.

A cent pas de la grande porte d'entrée, sont postés, comme des *bravi*, les agents des marchands, et les agents de ces agents, qui au premier coup d'œil vous ont reconnu pour un étranger, qui ont compris que vous alliez au bazar pour la première fois, et qui ont à peu près deviné de quel pays vous êtes, si bien qu'ils se trompent rarement de langue en vous adressant la parole.

Ils s'approchent, le fez à la main et le sourire sur les lèvres, et ils vous offrent leurs services.

Alors vient presque toujours un dialogue semblable au suivant :

« Je n'achète rien.

— Qu'importe, Monsieur? Je ne veux que vous faire voir le bazar.

— Je ne veux pas voir le bazar.

— Mais je vous accompagnerai gratis.

— Je ne veux pas être accompagné gratis.

— Eh bien, je ne vous accompagnerai que jusqu'au bout de la rue, pour vous donner des informations qui vous seront utiles un autre jour, lorsque vous viendrez pour acheter.

— Mais si je ne veux pas même entendre parler d'acheter !

— Nous parlerons d'autre chose, Monsieur!

Êtes-vous à Constantinople depuis longtemps? Êtes-vous content de votre hôtel? Avez-vous obtenu la permission de visiter les mosquées?

— Mais si je vous dis que je ne veux pas parler, que je veux être seul!

— Eh bien, je vous laisserai seul; je vous suivrai à dix pas.

—Mais pourquoi voulez-vous me suivre?

— Ponr empêcher qu'on ne vous trompe dans les boutiques.

— Mais si je n'entre pas dans les boutiques?

— Alors.... pour empêcher que les gens ne vous ennuient dans la rue.»

En somme, bon gré malgré, il faut se laisser accompagner.

Le grand bazar n'a rien d'extérieur qui attire les yeux et fasse deviner l'intérieur. C'est un immense édifice de pierre de style byzantin, de forme irrégulière, entouré de hautes murailles grises, et surmonté d'une centaine de petites coupoles revêtues de plomb et percées à jour, qui éclairent le bazar. L'entrée principale est une porte voûtée sans caractère architectural; des sentiers voisins on n'entend aucun bruit; à quatre pas de la porte on peut encore croire que derrière ces murs de forteresse il n'y a que la solitude et le silence. Mais à peine est-on entré, qu'on reste stupéfait. On ne se trouve pas dans un édifice, mais dans un labyrinthe de rues couvertes de voûtes en arc soutenues par des piliers sculptés et des colonnes; une vraie ville, avec ses mosquées, ses fontaines, ses carrefours, ses petites places; éclairée par une lumière douteuse, comme celle d'une épaisse forêt où pénètre un rayon de soleil, et parcourue par une foule immense. Chaque rue est un bazar, et presque toutes aboutissent à une rue principale, couverte par une voûte à arceaux de pierres noires et blanches, et décorée d'arabesques, comme la nef d'une mosquée. Dans ces rues à demi obscures, au milieu de la foule ondoyante,

passent des voitures, des chevaux et des cavaliers, qui font un bruit assourdissant. De tous les côtés on est apostrophé par des paroles et par des signes. Le marchand grec vous appelle et gesticule d'une manière presque impérieuse; l'Arménien, tout aussi fourbe, mais d'apparence plus modeste, sollicite avec des façons obséquieuses; le Juif vous murmure ses offres à l'oreille; le Turc silencieux, accroupi sur un coussin au seuil de sa boutique, ne vous invite que du regard et s'en remet au destin. Dix voix ensemble vous appellent: « Monsieur! Captan! Caballero! Signore! Eccellenza! Kyrie! Milord! » A chaque détour, par les portes latérales, on voit des suites d'arcades et de piliers, de longs corridors, des ruelles en raccourci, des perspectives confuses et lointaines du bazar et partout des boutiques, des marchandises pendues aux murs et aux voûtes, des marchands affairés, des portefaix chargés, des troupes de femmes voilées, des groupes bruyants qui s'arrêtent ou qui se dispersent, une confusion de choses et de gens, à vous mettre la tête à l'envers.

Pourtant la confusion n'est qu'apparente. Cet immense bazar est aussi bien ordonné qu'une caserne, et peu d'heures suffisent pour qu'on se mette en état d'y trouver sans guide tout ce qu'on cherche. Chaque genre de marchandise a son petit quartier, sa petite rue, son petit corridor, sa petite place. Ce sont cent petits bazars qui conduisent l'un dans l'autre, comme les salles d'un grand appartement; et chaque bazar est en même temps un musée, une promenade, un marché et un théâtre, dans lequel on peut voir tout sans rien acheter, boire le café, prendre le frais, converser en dix langues et échanger des œillades avec les plus jolies femmes de l'Orient.

On peut prendre un bazar au hasard et y passer une

demi-journée sans s'en apercevoir : par exemple, le bazar des étoffes et des vêtements. C'est une foire, un grand marché de richesses et de splendeurs à en perdre les yeux, la cervelle et la bourse ; et il faut être sur ses gardes, car le moindre caprice peut avoir pour conséquence de vous forcer à appeler à votre aide par le télégraphe. On se promène au milieu d'amas, de monceaux de brocarts de Bagdad, de tapis de Caramanie, de soieries de Brousse, de toiles de l'Hindoustan, de mousselines du Bengale, de châles de Madras, de cachemires des Indes et de la Perse, de tissus bariolés du Caire, de coussins brodés d'arabesques d'or, de voiles de soie rayés d'argent, d'écharpes de gaze à raies d'incarnat et d'azur, légères et transparentes, qui ressemblent à des vapeurs, d'étoffes de tout tissu et de tout dessin, où le cramoisi, le vert, le bleu, le jaune, les couleurs les plus rebelles aux combinaisons sympathiques se rapprochent et s'entrelacent avec une audace et une harmonie qui vous font rester bouche béante. Il y a des tapis de table de toute grandeur, à fond rouge ou blanc, brodés d'arabesques, de fleurs, de versets du Coran, de monogrammes impériaux, qu'on resterait tout un jour à contempler comme les parois de l'Alhambra. Ici nous pouvons, comme si nous étions dans l'alcôve d'un harem, admirer une à une toutes les parties du costume des dames turques, depuis les férédjés verts, orangés et couleur de jacinthe qui enveloppent toute la femme, jusqu'aux mouchoirs brodés d'or et aux ceintures de velours auxquelles ne peut arriver d'autre regard d'homme que celui de l'effendi ou de l'eunuque. Ici les cafetans de velours rouge, bordés d'hermine et couverts d'étoiles; les corsets de velours jaune, les pantalons de soie rose, les robes de dessous de damas blanc chamarré de fleurs d'or, les voiles de mariée scintillants de paillettes d'argent, les casaques vertes bor-

dées de cygne ; les vestes grecques, arméniennes et circassiennes, de mille formes capricieuses, surchargées d'ornements, dures et éblouissantes comme des cuirasses ; et, au milieu de tous ces trésors, les étoffes prosaïques de France et d'Angleterre, aux couleurs sinistres, qui font l'effet de notes de tailleur égarées entre les pages d'un poème. Quiconque aime une femme ne peut passer dans ce bazar sans se trouver très malheureux de n'être point millionnaire, et sans se sentir un moment bouillonner dans l'âme la fureur du carnage.

Pour se délivrer de telles idées, il n'y a qu'à se réfugier dans le bazar des pipes. Ici l'imagination est ramenée à des idées plus paisibles. Il y a des faisceaux de chibouks de jasmin, de merisier, d'érable et de rosier ; des bouquins d'ambre jaune de la Baltique, polis et brillants comme du cristal, d'innombrables variétés de couleur et de transparence, ornés de rubis et de diamants ; des pipes de Césarée, avec le tuyau entouré de fils d'or et de soie ; des blagues à tabac du Liban, aux losanges de couleurs variées, brodées d'arabesques splendides ; des narghilés de cristal de Bohême, d'acier et d'argent, aux belles formes antiques, damasquinés, niellés, chargés de pierres précieuses, avec leurs tuyaux de maroquin scintillants de dorures et d'anneaux, enveloppés dans du coton, et gardés perpétuellement par deux yeux perçants qui à l'approche de tout curieux se dilatent comme des prunelles de chat, et font mourir la demande du prix sur les lèvres de quiconque n'est pas vizir ou pacha et n'a pas saigné à blanc pendant plusieurs années quelque province de l'Asie-Mineure. Ici, il n'y a guère d'autres acheteurs que le messager de la sultane qui veut donner un témoignage de gratitude au grand vizir accommodant, ou le haut dignitaire de la Cour qui, en prenant possession de sa nouvelle charge, est contraint, par décorum,

à mettre cinquante mille livres dans un râtelier de pipes; ou encore l'ambassadeur du Sultan qui veut porter à un monarque d'Europe un souvenir splendide de Stamboul. Le Turc modeste y jette un regard mélancolique, et passe outre, paraphrasant pour se consoler la parole du prophète : « Le feu de l'enfer tonnera comme le mugissement du chameau dans le ventre de celui qui *fume dans une pipe* d'or ou d'argent. »

D'ici, on retombe dans les tentations en entrant dans le bazar des marchands de parfums, qui est un des plus strictement orientaux et des plus chers au Prophète, qui disait : « Les femmes, les enfants, et les parfums, » pour désigner ses trois plus doux plaisirs. Ici se trouvent les fameuses pastilles du Sérail qui parfument les baisers, les capsules de gomme odorante, que tirent du lentisque les robustes filles de Chio, pour l'envoyer raffermir les gencives des molles musulmanes; les essences exquises de bergamote et de jasmin, et ces orgueilleuses essences de rose, renfermées dans des étuis de velours brodé d'or, et d'un prix à faire dresser les cheveux sur la tête. Ici l'on voit la pommade pour les sourcils, l'antimoine pour les yeux, le henné pour les ongles, les savons qui adoucissent la peau des belles Syriennes, les pâtes qui font tomber le duvet du visage des Circassiennes un peu trop masculines, les essences de cèdre et d'oranger, les sachets de musc, l'huile de santal, l'ambre gris, l'aloès pour parfumer les tasses et les pipes, une myriade de poudres, d'eaux et de pommades, portant des noms fantastiques et destinées à des usages indicibles, qui représentent chacune un caprice amoureux, un projet de séduction, un raffinement de volupté, et qui toutes ensemble répandent un parfum pénétrant et sensuel, qui vous fait voir comme en songe de grands yeux languissants et de petites mains

caressantes, et entendre un murmure mystérieux de soupirs et de baisers.

Tous ces rêves s'évanouissent quand on entre dans le bazar des joailliers, qui est une petite rue obscure et déserte, bordée de laides boutiques d'aspect misérable, où l'on ne soupçonnerait jamais les trésors fabuleux qui y sont cachés. Les bijoux sont renfermés dans des coffrets de chêne cerclés et cuirassés de fer, et placés sur le devant de la boutique, sous les yeux des marchands, vieux Turcs ou vieux Juifs, à la longue barbe et au regard pénétrant qui semble s'insinuer dans les poches et traverser les porte-monnaies. Quelques-uns se tiennent debout devant leur tanière, et quand vous passez près d'eux, ils vous mettent sous les yeux un diamant de Golconde, un saphir d'Ormuz ou un rubis de Dgiamschid, que sur un signe négatif de votre part ils retirent aussi vite qu'ils vous l'ont présenté. D'autres se promènent lentement, vous arrêtent au milieu de la rue, et, après avoir jeté aux alentours un regard soupçonneux, tirent de leur sein une sale guenille, et, la déployant, vous font voir une belle topaze du Brésil ou une belle turquoise de Macédoine, en vous faisant des yeux de démons tentateurs. D'autres ne font que vous jeter un coup d'œil scrutateur, et, ne voyant pas en vous un acheteur de pierres précieuses, ne daignent rien vous offrir. Aucun d'ailleurs ne fait mine d'ouvrir son coffret, eussiez-vous la figure d'un saint ou l'air d'un Crésus. Les colliers d'opales, les fleurs et les étoiles d'émeraudes, les croissants et les diadêmes enrichis des perles d'Ophir, les monceaux éb ouissants d'aigues-marines, de chrysobérils, d'aventurines, d'agates, de grenats, de lapis-lazuli, restent inexorablement cachés aux yeux des curieux sans argent, et particulièrement à ceux d'un écrivain italien. Tout au plus peut-il se risquer à demander le prix de quelques *tespi*, ou chapelets d'ambre,

de santal, ou de corail, à faire courir entre ses doigts, comme les Turcs, pour passer le temps dans l'intervalle de ses travaux forcés.

Pour se divertir, il faut entrer dans les boutiques des Francs, marchands d'étoffes, qui ont de la marchandise pour toutes les bourses. A peine entrés, nous voilà entourés d'un cercle de gens qui sortent d'on ne sait où. Il n'est jamais possible d'avoir affaire à un seul. Entre le marchand, ses compagnons, ses commis, etc, ils sont toujours une-demi douzaine. Si l'un ne vous assomme pas, l'autre vous étrangle : il n'y a pas moyen d'esquiver une vilaine fin. Il est impossible de dire avec quel art, avec quelle patience, avec quelle obstination, et par quels diable de détours ils réussissent à vous faire acheter ce qu'ils veulent. Ils demandent de tout des prix fous : vous en offrez le tiers ; ils laissent tomber leurs bras en signe de profond découragement ou se frappent e front d'un air désespéré sans vous répondre ; ou bien ils se répandent en un flux de paroles passionnées pour vous attendrir. Vous êtes un homme cruel, vous voulez les forcer à fermer boutique, vous voulez les réduire à la misère, vous n'avez pas compassion de leurs enfants, ils ne comprennent pas ce qu'ils peuvent vous avoir fait pour que vous les traitiez ainsi. Pendant qu'ils vous disent le prix d'un objet, le commis d'une boutique voisine vous souffle à l'oreille : « N'achetez pas, ils vous volent. »

Vous le croyez sincère, point du tout : il s'entend avec le marchand, pour gagner votre confiance ; il vous dit qu'on vous attrape avec le châle, et une minute après il vous assomme en vous conseillant d'acheter le tapis. Pendant que vous examinez l'étoffe, ils se parlent par gestes, par œillades, à coups de coude, à demi-mots. Si vous savez le grec, ils parlent turc ; si vous savez le turc, ils parlent



Marchands turcs. (Page 83.)

arménien ; si vous savez l'arménien, ils parlent espagnol ; mais de toutes façons ils s'entendent et vous entortillent. Si vous êtes dur à la détente, ils vous font des compliments ; ils vous disent que vous parlez bien leur langue, que vous avez des manières de grand seigneur, et qu'ils n'oublieront jamais votre belle figure ; ils vous parlent de votre pays où ils sont allés il n'y a pas longtemps, car ils sont toujours allés partout ; ils vous font du café, ils vous offrent de vous accompagner à la douane quand vous partirez, pour empêcher qu'on ne vous fasse des chicanes, ou plutôt pour vous duper, vous, les douaniers et vos compagnons de voyage, si vous en avez. Ils mettent tout sens dessus dessous dans leur boutique, et ne vous font point la mine si vous n'achetez pas : si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera un autre jour. Vous reviendrez au bazar, et leurs chiens de chasse vous reconnaîtront : s'ils ne vous égratignent pas comme marchands, ils vous écorcheront comme courtiers ; si vous ne vous arrangez pas avec eux dans leur boutique, ils vous rattraperont à la douane : leur coup ne peut manquer. A quel peuple appartiennent-ils ? On n'en sait rien. A force de parler différentes langues, ils ont perdu leur accent primitif ; à force de jouer la comédie, ils ont altéré la physionomie de leur race ; ils sont du pays qu'on veut, ils font le métier qu'on désire, ils sont interprètes, guides, marchands, usuriers, et par dessus tout, artistes incomparables dans l'art d'escroquer.

Les marchands musulmans offrent un champ d'observations tout à fait différent. Parmi eux, l'on retrouve encore ces vieux Turcs, rares aujourd'hui dans les rues de Constantinople, qui sont comme la personnification des temps des Mahomet et des Bajazet, les restes vivants du vieil empire ottoman, à qui les réformes de Mahmoud portèrent le premier coup, et qui de jour en jour, pierre

par pierre, se détruit et se transforme. Il faut venir dans le grand bazar, et regarder tout au fond des vieilles boutiques les plus obscures des ruelles les plus écartées, pour retrouver les énormes turbans du temps de Soliman, en forme de coupoles de mosquées ; les visages impassibles, les yeux vitreux, les nez crochus, les longues barbes blanches, les antiques cafetans orange ou pourpre, les grands pantalons à mille plis serrés autour de la taille par des écharpes immenses, les attitudes fières et tristes de l'ancien peuple dominateur, les visages abrutis par l'opium ou illuminés par une foi ardente. Ils sont là au fond de leurs niches, jambes et bras croisés, immobiles et graves comme des idoles, et ils attendent, sans ouvrir la bouche, les acheteurs que la destinée leur envoie. Si leurs affaires vont bien, ils murmurent : « Mach Allah ! (Dieu soit loué !) » si elles vont mal : « Olsum ! (ainsi-soit-il !) » et ils baissent la tête avec résignation. Quelques-uns lisent le Koran, d'autres font courir entre leurs doigts les grains de leur chapelet, en murmurant avec distraction les cent épithètes d'Allah ; d'autres, qui ont fait de bonnes affaires, *boivent leur narghilé*, selon l'expression turque, en promenant lentement autour d'eux un regard voluptueux et endormi ; d'autres se tiennent courbés, les yeux à demi fermés et le front sillonné de rides, comme des gens absorbés dans de profondes pensées. A quoi pensent-ils ? Peut-être à leurs fils morts sous les murs de Sébastopol, ou à leurs caravanes dispersées, ou à leurs voluptés perdues, ou aux jardins éternels promis par le prophète, où, à l'ombre des palmiers et des grenadiers, ils épouseront des vierges aux yeux noirs que jamais homme ni génie n'a profanées. Tous ont quelque chose de bizarre, tous sont pittoresques ; chaque boutique est le cadre d'un tableau plein de couleur et de sentiment, qui fait passer devant l'esprit la vision d'une vie aventureuse et fantas-

tique. Cet homme sec et bronzé, aux lignes hardies, est un Arabe qui a guidé lui-même du fond de sa lointaine patrie ses chameaux chargés de pierreries et d'albâtre, et qui a entendu plus d'une fois siffler à son oreille les balles des voleurs du désert. Cet autre, au turban jaune et à l'air distingué, a traversé à cheval les solitudes de la Syrie, chargé des soieries de Tyr et de Sidon. Ce nègre, la tête enveloppée d'un vieux châle de Perse, et le front sillonné de cicatrices que lui ont faites des nécromanciens pour le sauver de la mort, qui tient le visage haut, comme s'il regardait encore les têtes des colosses de Thèbes et les cimes des Pyramides, est venu de la Nubie. Ce beau Maure à la face pâle et aux yeux noirs, vêtu d'un grand burnous blanc, a apporté ses haïques et ses tapis des dernières croupes occidentales de la chaîne de l'Atlas. Ce Turc au turban vert et au visage exténué a fait cette année même le grand pèlerinage ; il a vu des parents et des amis mourir de soif dans les plaines interminables de l'Asie Mineure, et il est arrivé à la Mecque à bout de forces ; il a fait sept fois à genoux le tour de la Kaaba, et il est tombé en pâmoison, en couvrant la Pierre-Noire de baisers furieux. Ce colosse à la figure blanche, aux sourcils arqués, aux yeux fulminants, qui a plutôt l'air d'un guerrier que d'un marchand, et respire dans toute sa personne l'ambition et l'orgueil, a apporté ses pelleteries des régions septentrionales du Caucase, où, dans ses belles années, il a fait tomber la tête de plus d'un Cosaque. Et ce pauvre marchand de laine, au visage écrasé et aux petits yeux obliques, membru et fort comme un athlète ! Il a dit ses prières, il n'y a pas longtemps, à l'ombre de l'immense coupole qui protége le tombeau de Timour ; il est parti de Samarcande, il a traversé les déserts de la grande Boukharie, il a passé au milieu des hordes des Turcomans, il a traversé la mer Morte, il a échappé aux

balles des Circassiens, il a rendu grâce à Allah dans les mosquées de Trébizonde, et il est venu chercher fortune à Stamboul, d'où il retournera, quand il sera vieux, au fond de sa Tartarie qui lui tient toujours au cœur.

Un des bazars les plus splendides est celui de la chaussure, et c'est peut-être celui qui vous donne le plus de tentations. Ce sont deux files de boutiques semblables, qui donnent à la rue l'aspect d'une galerie de palais, ou d'un de ces jardins des légendes arabes où les arbres ont des feuilles d'or et des fleurs de perles. Il y a là de quoi chausser tous les pieds de toutes les cours de l'Asie et de l'Europe. Les parois sont couvertes de pantoufles de velours, de fourrure, de brocart, de satin, des couleurs les plus pétulantes et des formes les plus capricieuses, ornées de filigrane, bordées de clinquant, embellies par des glands de soie et du duvet de cygne, étoilées et fleuries d'argent et d'or, couvertes d'arabesques entrelacées qui ne laissent plus voir l'étoffe, et étincelantes de saphirs et d'émeraudes. Il y en a pour les femmes des bateliers et pour les beautés du Sultan, de cinq francs et de mille francs la paire ; on y voit les souliers de cuir qui fouleront les cailloux de Péra, les babouches qui se traîneront sur les tapis du harem, les sandales qui feront retentir les marbres des bains impériaux, les mules de satin blanc sur lesquelles s'attacheront les lèvres ardentes des Pachas, et peut-être quelque paire de pantoufles brodées de perles qui attendront chaque matin le réveil d'une belle Géorgienne auprès du lit du Grand-Seigneur. Mais quels pieds pourront entrer dans ces babouches ? Il y en a qui semblent faites pour le pied des houris ou des fées : longues comme une feuille de lys, larges comme une feuille de rose, d'une petitesse à désespérer toute l'Andalousie, d'une grâce à faire rêver ; des bibelots à mettre sur une étagère, des boîtes à mettre des bonbons

ou des billets d'amour. On ne peut imaginer que ce soit un pied qui doive entrer là dedans, sans désirer le tourner dans ses mains pendant un mois, en le pressant de demandes et de caresses. Ce bazar est un des plus fréquentés par les étrangers. On y voit souvent de jeunes Européens, qui ont sur un morceau de papier la mesure d'un pied italien ou français, dont ils sont peut-être fiers, et qui font une mine stupéfaite ou vexée, en reconnaissant que cette mesure dépasse de beaucoup la longueur d'une certaine petite babouche sur laquelle ils avaient jeté les yeux : on en voit d'autres qui, en ayant demandé le prix, se sauvent sans mot dire comme s'ils avaient reçu un coup de fusil. Ici se promènent souvent les dames musulmanes, les hanums aux grands voiles blancs, et il arrive souvent de recueillir en passant quelques fragments de leurs longs dialogues avec les marchands, quelques mots harmonieux de leur belle langue, prononcés d'une voix claire et douce qui caresse l'oreille comme le son d'une mandoline.

« *Bouni catchia veresin?* (Combien vaut ceci ?) *Pahalli dir* (C'est trop cher) *Ziade veremem.* (Je ne paierai pas davantage) » Et puis un rire enfantin et sonore qui donne envie de leur pincer les joues.

Le bazar le plus riche et le plus pittoresque est celui des armes. Ce n'est pas un bazar, c'est un musée, débordant de trésors, plein de souvenirs et d'images qui transportent la pensée dans la région de l'histoire et des légendes, et éveillent un sentiment indicible d'admiration et d'effroi. Toutes les armes les plus étranges, les plus épouvantables et les plus féroces qui ont été brandies de la Mecque au Danube pour la défense de l'Islam, sont là, brillantes et fourbies comme si on venait de les enlever aux mains des soldats fanatiques de Mahomet ou de Sélim ; et il semble voir briller entre leurs lames les

yeux injectés de sang de ces sultans formidables, de ces janissaires forcenés, de ces spahis, de ces azebs, de ces silidars sans peur et sans pitié qui semèrent l'Asie Mineure et l'Europe de têtes coupées et de corps déchirés. Là se retrouvent les fameux cimeterres qui tranchaient la plume en l'air et coupaient les oreilles aux ambassadeurs insolents; les kangiars pesants qui d'un coup fendaient la tête et parvenaient jusqu'au cœur; les masses d'armes qui écrasaient les casques serbes et hongrois, les yataghans à la poignée incrustée d'ivoire et ornée d'améthystes et de rubis, qui gardent encore, gravé dans la lame, le chiffre des têtes qu'ils ont coupées: les poignards aux fourreaux d'argent, de velours et de satin, avec des manches d'agate et d'ivoire, ornés de grenats, de corail et de turquoises, historiés de versets du Coran en lettres d'or, et des lames recourbées et tordues qui semblent chercher un cœur. Qui sait si dans tout cet arsenal confus et terrible on ne trouverait pas le cimeterre d'Orkhan, ou le sabre de bois avec lequel le bras vaillant d'Abd-el-Mourad, le derviche guerrier, faisait voler les têtes d'un seul coup; ou le fameux yatagan dont se servit le sultan Mouza pour fendre Hassan des épaules au cœur; ou le sabre énorme du gigantesque Bulgare qui appuya la première échelle aux murailles de Constantinople; ou la masse d'armes avec laquelle Mahomet II frappa le soldat pillard sous les voûtes de Sainte-Sophie, ou le grand cimeterre damasquiné de Scanderberg qui partagea en deux Firouz-Pacha sous les murs de Seftigrad? Les plus formidables coups d'épée et les massacres les plus horribles de l'histoire ottomane s'offrent à la mémoire; il vous semble que tout ce sang tache encore ces lames, et que les vieux Turcs cachés au fond de ces boutiques ont recueilli armes et cadavres sur le lieu du carnage, et gardent encore les squelettes fracassés dans

quelque coin obscur. Au milieu des armes on voit aussi les grandes selles de velours écarlate et azur, brodées d'étoiles et de croissants d'or et de perles, les chanfreins emplumés, les mors d'argent niellé et les caparaçons splendides comme des manteaux royaux ; des harnais de chevaux des mille et une nuits, faits pour l'entrée triomphale d'un roi des Génies dans une ville d'or du pays des songes. Au-dessus de ces trésors, sont suspendus aux parois de vieux mousquets à roue et à mèche, de grands pistolets albanais, de longs fusils arabes travaillés comme des joyaux, des boucliers antiques d'écaille de tortue et de peau d'hippopotame, des cottes de mailles circassiennes, des boucliers cosaques, des casques mongols, des arcs, des carquois, des coutelas de bourreau, de grandes vilaines lames de forme sinistre, dont chacune semble la révélation d'un crime, et fait penser aux spasmes d'une agonie. Au milieu de cet appareil menaçant et magnifique sont assis, les jambes croisées, les marchands les plus purement Turcs du grand bazar, vieux pour la plupart, d'aspect sombre, maigres comme des anachorètes et superbes comme des sultans, figures d'un autre siècle, vêtus à la manière des premiers ottomans, qui semblent ressuscités pour rappeler leurs descendants abâtardis à l'austérité de l'antique race.

Un autre bazar qu'il faut voir est celui des vieux habits. Ici, Rembrandt aurait élu domicile et Goya aurait dépensé sa dernière *peceta*. Qui n'a jamais vu une boutique de fripier oriental ne peut imaginer quelle extravagance de haillons, quelle pompe de couleurs, quelle ironie de contrastes, quel spectacle à la fois carnavalesque, lugubre et repoussant présente ce bazar, ce cloaque de guenilles, où tous les restes des harems, des casernes, de la Cour, des théâtres, viennent attendre que le caprice d'un peintre ou le besoin d'un mendiant les rappelle à la

clarté du soleil. De longues perches fichées dans les murs pendent de vieux uniformes turcs, des vestes en queue d'hirondelle, des dolmans de grands seigneurs, des tuniques de derviches, des burnous de Bédouins, en lambeaux, pleins de graisse et de trous qui ont l'air d'avoir été criblés de coups de poignard et rappellent les sinistres dépouilles de gens assassinés qu'on voit sur les tables des Cours d'assises. Entre ces guenilles brille encore çà et là quelque arabesque d'or; on voit pendiller de vieilles ceintures de soie, des turbans déroulés, de riches châles déchirés, des corselets de velours auxquels on dirait que la main furieuse d'un voleur a arraché à la fois le poil et les perles, des pantalons et des voiles qui ont peut-être appartenu à quelque belle infidèle qui dort cousue dans un sac au fond des eaux du Bosphore, et d'autres vêtements et ornements de femme, de mille couleurs gracieuses, emprisonnés entre les grossiers cafetans circassiens, les gibernes rouillées, les longues robes noires des Juifs, les casaques rugueuses et les lourds manteaux qui ont caché tant de fois le fusil du brigand ou le stylet de l'assasin. Vers le soir, à la lueur mystérieuse qui descend des ouvertures de la voûte, tous ces vêtements accrochés prennent une vague apparence de corps de pendus; et quand au fond d'une boutique on voit briller les yeux rusés d'un vieux Juif qui se gratte le front avec des doigts crochus, on dirait que c'est cette main-là qui a serré la corde, et on regarde avec inquiétude si la porte du bazar n'est pas fermée.

On n'aurait pas assez d'un jour, si l'on voulait voir toutes les ruelles de cette étrange cité. Il y a le bazar des fez, où se trouvent des fez de tous les pays, depuis ceux du Maroc jusqu'à ceux de Vienne, ornés d'inscriptions du Coran qui préservent des mauvais esprits; les fez que les belles Grecques de Smyrne portent sur le

sommet de la tête, sur la couronne de leurs tresses noires scintillantes de pièces d'or; les petites calottes rouges des Turques; des fez de soldats, de généraux, de sultans, d'élégants, de toutes les nuances de rouge et de toutes les formes, depuis les formes primitives du temps d'Orkan jusqu'au grand fez élégant du sultan Mahmoud, emblème de la réforme et abomination des vieux musulmans. Il y a le bazar des pelleteries,où se trouve la peau sacrée de renard noir, réservée autrefois au seul Sultan et à son grand vizir, la martre, avec laquelle on doublait les cafetans de gala; l'ours blanc, l'ours noir, le renard bleu, l'astrakan, l'hermine, la zibeline, fourrures pour lesquelles les sultans prodiguèrent autrefois des trésors fabuleux. Il faut aussi voir le bazar des couteliers, ne fût-ce que pour toucher une paire de ces énormes ciseaux turcs, aux lames bronzées et dorées, ornées de dessins d'oiseaux et de fleurs fantastiques, qui se croisent d'une façon féroce laissant entre elles un vide où pourrait entrer la tête d'un critique malin. Il y a encore le bazar des filateurs d'or, celui des brodeurs, celui des quincailliers, celui des tailleurs, celui des potiers, tous différents de forme et de degrés de clarté, mais tous semblables en ceci, qu'on n'y voit ni vendre, ni travailler aucune femme. Tout au plus, il peut arriver que quelque Grecque assise pour un moment devant une boutique vous offre timidement un foulard dont on vient d'achever la broderie. La jalousie orientale interdit la boutique au beau sexe comme une école de coquetterie et une officine d'intrigues.

Mais il y a encore d'autres parties du grand bazar où un étranger ne peut s'aventurer s'il n'est accompagné d'un marchand ou d'un courtier; ce sont les parties intérieures des petits quartiers de cette ville singulière, le dedans des petits ilots autour desquels tournent les rues

parcourues par la foule. Si dans les rues on court risque de s'égarer, là, il est impossible de ne pas se perdre. De corridors à peine plus larges que le passage d'un homme, on arrive dans de petites cours grandes comme des cellules, encombrées de caisses et de ballots, et à peine éclairées d'une faible lueur; on descend à tâtons par de petits escaliers de bois, on repasse par d'autres petites cours éclairées par des lanternes, on redescend sous terre, on remonte à la lumière du jour, on marche la tête baissée dans de longs couloirs qui serpentent, sous des voûtes humides, entre des murs noirs et visqueux, qui conduisent à de petites portes secrètes, qui vous ramènent sans qu'on s'y attende au lieu d'où l'on était parti; et partout ce sont des ombres qui vont et viennent, des spectres immobiles dans les angles, des gens qui mélangent des denrées, et qui comptent de l'argent; des lumières qui apparaissent et qui disparaissent, des voix et des pas pressés qui résonnent on ne sait où; et on rencontre à l'improviste des obstacles noirs dont on ne comprend pas la nature, des jeux de lumière qu'on n'a jamais vus, des contacts suspects, des odeurs étranges, si bien qu'on croit suivre les méandres d'une caverne enchantée dont on ne voit pas venir l'issue.

Ordinairement, les courtiers font passer les étrangers par ces lieux pour les conduire à ces boutiques à part où l'on vend un peu de tout; espèces de Grands Bazars en miniature, boutiques de fripiers comme il faut, fort curieuses à voir, mais très-dangereuses, parce qu'elles contiennent en si grand nombre des choses si étranges et si rares, qu'il y a de quoi faire vider la bourse même à l'avarice incarnée. Ces marchands d'un peu de tout, fripons enregistrés, bien entendu, et polyglottes comme leurs frères de la même bande, se servent pour tenter les gens d'un certain dramatique qui est fort amusant,

et qui manque rarement son but. Presque toutes leurs boutiques sont de grandes chambres obscures pleines de caisses et d'armoires, où il faut allumer de la lumière et où l'on a à peine la place de se retourner. Après vous avoir montré quelque vieux cabinet en marqueterie d'ivoire et de nacre, quelque porcelaine de Chine, quelque vase du Japon, le marchand vous dit qu'il a quelque chose de spécial pour vous, et il prend une cassette et vous vide sur la table un tas de bagatelles : un éventail de plumes de paon, par exemple, un bracelet de vieilles monnaies turques, un petit coussin en poil de chameau avec le chiffre du Sultan brodé en or, un petit miroir de Perse sur lequel on a peint une scène du *livre du Paradis*, une cuiller d'écaille avec laquelle les Turcs mangent la compote de cerises, un vieux grand-cordon de l'ordre de l'Osmanieh. Il n'y a rien là qui vous plaise? Il renverse une autre cassette, et pour le coup celle-ci est une cassette qui vous attendait, vous seul. C'est une dent d'éléphant cassée, un bracelet de Trébizonde qui semble une tresse de cheveux d'argent, une petite idole japonaise, un peigne de bois de santal de la Mecque, une grande cuiller turque ornée d'arabesques à jour, un antique narghilé d'argent, doré et historié, des pierres des mosaïques de Sainte-Sophie, une plume de héron qui a orné le turban de Selim III, le marchand vous en donne sa parole d'honneur. Vous ne trouvez rien de votre goût? Il vide une autre cassette, d'où tombe un œuf d'autruche de Sennaar, un encrier persan, une bague damasquinée, un arc de Mingrélie avec son carquois de peau d'élan, un petit casque circassien à deux pointes, un chapelet de jaspe, une boîte à parfums en or émaillé, un talisman turc, un couteau de chamelier, une petite fiole d'atargull. « Par Dieu ! rien ne vous tente là dedans? Vous n'avez donc pas de cadeaux à faire? vous ne pensez donc pas à

vos parents? vous n'avez donc pas de cœur pour vos amis ? » Mais peut-être avez-vous la passion des étoffes et des tapis : pour cela encore il peut vous servir en ami. « Voici un manteau rayé du Kurdistan, *milord* ; voici une peau de lion, voici un tapis d'Alep, avec ses grands clous d'acier; voici un tapis de Casablanca, épais de trois doigts, qui dure quatre générations, c'est garanti; voici, *Excellence*, de vieux coussins, de vieilles ceintures de brocart et de vieux couvre-pieds de soie, un peu passés, un peu usés, mais brodés comme on n'en trouve plus à présent, dût-on les payer un trésor. A vous, *caballero*, qui êtes venu ici conduit par un ami, je donnerai cette vieille ceinture pour quatre napoléons, et je me résignerai à vivre de pain et d'ail pendant une semaine. » Si cependant, vous ne vous laissez pas tenter, il vous dira à l'oreille qu'il peut vous vendre la corde avec laquelle les terribles muets du sérail ont étranglé Nassuh-Pacha, le grand vizir de Mahomet III ; et si vous lui riez au nez en lui disant que vous ne la gobez pas, il laisse tomber l'affaire en homme d'esprit, et fait une dernière tentative en jetant devant vous une queue de cheval, de celles qu'on portait devant et derrière les pachas ; une marmite de janissaire, emportée encore toute dégouttante de sang, le jour même du fameux massacre ; un lambeau d'un drapeau de Crimée, avec le croissant et les étoiles d'argent ; un vase à laver les mains, marqueté d'agates ; un brassard de cuivre ciselé ; un collier de dromadaire avec ses coquilles et ses clochettes, un fouet d'ennuque, en cuir d'hippopotame, un Coran relié en or, une écharpe du Khorassan, une paire de babouches de cadine, un chandelier fait avec une serre d'aigle ; si bien qu'enfin votre fantaisie s'allume, que le caprice vous prend, et qu'il vous vient une folle envie de jeter sur son comptoir porte-monnaie, montre, manteau, et

de crier : « Chargez-moi de tout cela ! » Il faut vraiment être un jeune homme sans le sou ou un vieillard de haute sagesse pour résister à la tentation. Que d'artistes sont sortis de là gueux comme Job, et que de richards y ont enfoui leur patrimoine !

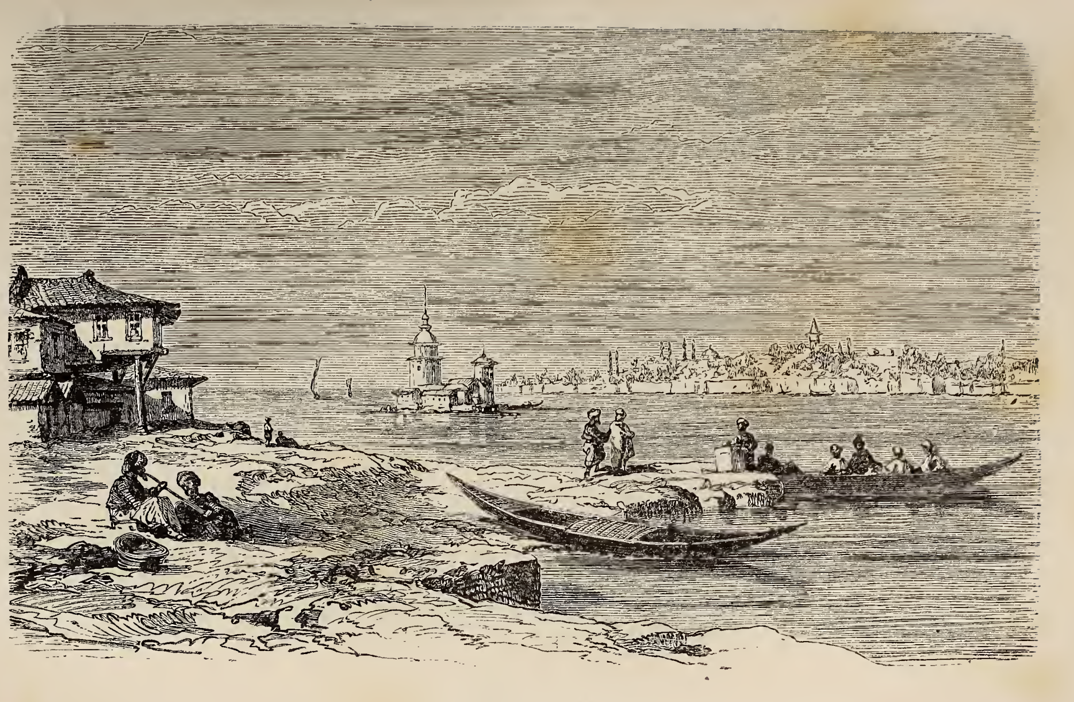
Mais avant que le grand bazar se ferme, il faut encore faire un tour pour voir son aspect à la dernière heure. Le mouvement de la foule se précipite, les marchands vous appellent avec des gestes plus impérieux, les Grecs et les Arméniens courent en criant par les rues avec un châle ou un tapis sur le bras, des groupes se forment, on trafique à la hâte, les groupes se dispersent et se refont plus loin ; les chevaux, les voitures, les bêtes de somme passent en longues files qui se dirigent vers la sortie. A cette heure, tous les marchands avec qui vous avez eu affaire sans acheter voltigent autour de vous comme des chauves-souris ; vous les voyez embusqués derrière les colonnes, vous les rencontrez à chaque tournant, ils traversent la rue devant vous, et ils vous marchent sur les pieds en regardant en l'air, pour vous rappeler par leur présence tel tissu, telle agrafe, et vous en faire renaître le désir. Parfois vous en avez un bataillon derrière vous ; si vous vous arrêtez, ils s'arrêtent ; si vous fuyez, ils vous poursuivent ; si vous vous retournez, vous rencontrez dix paires d'yeux perçants et fixes qui vous mangent tout vif. Mais déjà la lumière manque, la foule s'éclaircit. Sous les longues voûtes en arceaux retentit la voix de quelque muezzin invisible qui annonce le coucher du soleil du haut d'un minaret de bois ; des Turcs étendent leurs tapis devant leurs boutiques et murmurent la prière du soir : d'autres font leurs ablutions à la fontaine. Déjà les vieux centenaires du bazar des armes ont fermé les grandes portes de fer ; les petits bazars sont déserts, les corridors se perdent dans les ténèbres, les entrées des rues

ressemblent à des ouvertures de cavernes, les chameaux vous arrivent à l'improviste sur le dos, la voix des marchands d'eau meurt sous les arcades lointaines, les Turques pressent le pas, les eunuques aiguisent leurs yeux, les étrangers sortent, les portes se ferment : la journée est finie.

Et maintenant je m'entends demander de toutes parts : « Et Sainte-Sophie? Et le Vieux-Sérail? Et les palais du sultan? Et le château des Sept-Tours? Et Abdul-Aziz? Et le Bosphore? » Je décrirai tout, et de tout mon cœur; mais d'abord j'ai encore besoin de voguer un peu librement à travers Constantinople, en changeant de titre à chaque page, comme j'y changeais de pensées à chaque pas.

LA LUMIÈRE

Et, avant toute chose, la lumière! Un de mes plus vifs plaisirs, à Constantinople, était de voir lever et coucher le soleil, du pont de la sultane Validé. A l'aube, en automne, la Corne-d'Or est presque toujours couverte d'une brume légère, derrière laquelle on voit confusément la ville, comme à travers ces voiles blancs qu'on tend sur un théâtre pour cacher les apprêts du spectacle. Scutari en est toute couverte, on ne voit que les contours obscurs et incertains de ses collines. Le pont et les rivages sont déserts, Constantinople dort : la solitude et le silence rendent le spectacle plus solennel. Le ciel commence à se dorer derrière les collines de Scutari. Sur cette bande lumineuse se dessinent une à une, noires et précises, les cimes des cyprès du vaste cimetière, comme une armée de géants rangés sur les hauteurs; et d'un bout à l'autre de la Corne-d'Or court un frisson de



Pointe du Sérail. (Page 97.)

lumière qui est comme le premier frémissement de la grande ville qui renaît à la vie. Puis, derrière les cyprès de la rive asiatique monte un œil de feu, et au même instant les sommets blancs des quatre minarets de Sainte-Sophie se colorent en rose. En quelques moments, de colline en colline, de mosquée en mosquée, jusqu'au fond de la Corne-d'Or, tous les minarets, l'un après l'autre, s'empourprent, toutes les coupoles, l'une après l'autre, s'argentent, la teinte rose descend de terrasse en terrasse, la clarté grandit, le grand voile tombe et Stamboul apparaît tout entière, rosée et resplendissante sur les hauteurs, bleuâtre et violacée sur les rives, élégante et fraîche; elle semble sortir des eaux. A mesure que le soleil s'élève, la délicatesse des premières teintes se fond dans une immense clarté, et tout reste comme voilé par la blancheur de la lumière, jusque vers le soir. Mais alors le spectacle divin recommence. L'air est si limpide qu'on voit nettement, un par un, les arbres lointains de la dernière pointe de Kadi Keui. Tout l'immense profil de Stamboul se détache sur le ciel avec une telle netteté de lignes et une telle vigueur de coloris qu'on pourrait compter, pointe par pointe, tous les minarets, toutes les pyramides, tous les cyprès qui couronnent les hauteurs, de la Pointe du Sérail au cimetière d'Eyoub. La Corne-d'Or et le Bosphore prennent un ton d'outremer admirable; le ciel, couleur d'améthyste à l'orient, s'enflamme derrière Stamboul, teignant l'horizon d'innombrables scintillements de rubis et d'escarboucles qui font penser au premier jour de la création; Stamboul s'assombrit, Galata se dore, et Scutari frappée par le soleil couchant, toute resplendissante de vitres en feu, semble une ville incendiée. C'est le plus beau moment pour contempler Constantinople. C'est une rapide succession de teintes d'une suavité infinie, d'or pâle, de rose et de lilas, qui tremblent et fuient sur les

flancs des collines et sur les eaux, donnant et retirant tantôt à une partie de la ville, tantôt à l'autre, le prix de la beauté, et révélant mille petites grâces pudiques du paysage qui n'osaient se montrer en plein jour. On voit de grands faubourgs mélancoliques, perdus dans l'ombre des vallées; de petites cités purpurines qui rient sur les hauteurs; des villes et des villages qui languissent comme si la vie leur manquait; d'autres qui meurent tout d'un coup, comme étouffés par l'incendie; d'autres qui, déjà crues mortes, ressuscitent, tout à coup, tout en feu, et tressaillent encore quelques moments sous le dernier rayon du soleil. Puis il ne reste plus que deux cimes resplendissantes sur la rive asiatique : le sommet du mont Boulgourlou, et la pointe du cap qui garde l'entrée de la Propontide. Ce sont deux couronnes d'or, puis deux bérets de pourpre, puis deux rubis; puis Constantinople entière est dans l'ombre, et dix mille voix annoncent le coucher du soleil du haut de dix mille minarets.

LES OISEAUX

Constantinople a une gaîté et une grâce qui lui sont propres, et qui lui viennent d'une infinité d'oiseaux de toute espèce, pour lesquels les Turcs ont un vif sentiment de sympathie et de respect. Mosquées, bosquets, vieux murs, jardins, palais, tout chante, tout roucoule, tout gazouille, tout babille, tout piaille; partout on sent des frôlements d'ailes, la vie et l'harmonie sont partout. Les moineaux entrent hardiment dans les maisons et mangent dans la main des enfants et des femmes; les hirondelles font leur nid sur les portes des cafés et sous les voûtes des bazars; les pigeons, en essaims innombrables, nourris par des legs des sultans ou des particuliers, for-

ment des guirlandes blanches et noires le long des corniches des coupoles et autour des terrasses des minarets; les mouettes voltigent joyeusement, des milliers de tourterelles se caressent dans les cyprès du cimetière ; autour du château des Sept-Tours croassent les corbeaux et volent en cercle les vautours; les alcyons vont et viennent en longues files entre la mer Noire et la mer de Marmara; et les cigognes croquètent sur les dômes des mausolées solitaires. Pour le Turc, chacun de ces oiseaux a une grâce particulière ou une vertu bienfaisante : les tourterelles protégent les amours, les hirondelles préservent des incendies les maisons où elles suspendent leurs nids, les cigognes font chaque hiver un pèlerinage à la Mecque, les alcyons portent en paradis les âmes des fidèles. Aussi il les protége et les nourrit, par reconnaissance et par piété, et ils lui font fête autour de sa maison, sur la mer et parmi les tombeaux. Partout à Stamboul on les a au-dessus de sa tête, autour de soi : on est effleuré par leurs troupes sonores, qui répandent en ville la gaîté de la campagne et vous rafraîchissent en renouvelant continuellement dans l'âme le sentiment de la nature.

LES SOUVENIRS

En aucune autre ville d'Europe les lieux et les monuments légendaires ou historiques n'émeuvent aussi vivement l'imagination qu'à Stamboul, car en aucune autre ville ils ne rappellent des événements aussi récents et en même temps aussi extraordinaires. Ailleurs, pour retrouver la poésie des souvenirs. il faut rétrograder de plusieurs siècles par la pensée; à Stamboul, il suffit de rétrograder de quelques années. La légende, ou ce qui a toutes les qualités de la légende, est d'hier. Il y a peu

d'années que sur la place de l'Et-Meidan fut consommée l'hécatombe fabuleuse des janissaires; il y a peu d'années que la mer de Marmara rejetait sur la rive des jardins impériaux les vingt sacs qui contenaient les odalisques de Moustapha; que la famille de Brancovano fut égorgée dans le château des Sept-Tours; que deux capidjï-bachï amenaient par les deux bras les ambassadeurs européens devant le Grand-Seigneur, dont ils ne pouvaient voir qu'à demi le visage éclairé par une lueur mystérieuse; et que dans les murs du Vieux-Sérail finit cette vie si étrangement tissue d'amours, d'horreurs et de folies, qui nous paraît déjà si lointaine. En errant dans Stamboul avec ces pensées, on éprouve presque un sentiment de stupeur, à voir la ville si paisible, si riante de végétation et de couleurs. « Ah! perfide! pourait-on lui dire, qu'as-tu fait de ces montagnes de têtes et de ces lacs de sang? Est-il possible que tout cela soit déjà si bien caché, dispersé, lavé, qu'on n'en trouve plus trace? Sur le Bosphore, en face de la tour de Léandre, qui sort des eaux comme un monument d'amour, sous les murs des jardins du Sérail, on voit encore le plan incliné par où l'on faisait rouler dans la mer les odalisques infidèles; au milieu de l'Et-Meidan la colonne Serpentine porte encore la trace du fameux coup de sabre de Mahomet le Conquérant; sur le pont de Mahmoud, on vous montre le lieu où le sultan irritable fendit en deux le derviche téméraire qui lui lança l'anathème en plein visage. Dans la citerne de la vieille église de Balouklù nagent encore les poissons miraculeux qui annoncèrent la chute de la ville des Paléologues; sous les arbres des Eaux-douces d'Asie on montre les cachettes où une sultane dissolue imposait à ses favoris d'un instant un amour qui se terminait par la mort. Chaque porte, chaque tour, chaque mosquée, chaque place, rappelle un prodige, un massacre, un

amour, un mystère, une prouesse de padischah ou un caprice de sultane. Tout a sa légende, et, presque partout, les objets voisins et les perspectives lointaines, les odeurs de l'air et le silence concourent à emporter hors de son siècle et hors de soi-même l'imagination de l'étranger qui se plonge dans ces souvenirs ; si bien qu'il arrive souvent, à Stamboul, de se trouver tout à coup fort étonné à l'étrange idée de retourner à l'hôtel. « Comment ! pense-t-on, il y a un hôtel? »

LES RESSEMBLANCES

Dans les premiers jours, frais émoulu comme je l'étais de lectures orientales, je voyais partout les personnages fameux des histoires et des légendes, et les figures qui me les rappelaient ressemblaient quelquefois tellement à celles qu'avait forgées mon imagination, que je m'arrêtais pour les contempler. Combien de fois j'ai saisi mon ami par le bras, et, lui montrant un passant, je lui ai dit : « Mais c'est *lui* ! que diable ! ne le reconnais-tu pas? » Sur la petite place de la sultane Validé, j'ai vu bien des fois le Turc géant qui des murs de Nicée précipitait les rochers sur les têtes des soldats de Godefroy de Bouillon ; j'ai vu, devant une mosquée, Oumm Dgiemil, la vieille mégère de la Mecque, qui répandait des ronces et des orties devant la maison de Mahomet ; j'ai trouvé dans les bazars des libraires, avec un livre sous le bras, Digiemal-Eddin, le grand savant de Brousse, qui savait par cœur tout le dictionnaire arabe ; j'ai passé auprès d'Ayesha, l'épouse bien-aimée du Prophète, qui m'a regardé en plein visage de ses yeux brillants et humides *comme l'étoile dans un puits ;* j'ai reconnu dans l'Et-Meidan la beauté fameuse de la pauvre Grecque tuée au pied de

la colonne Serpentine par un boulet des canons d'Orkhan; j'ai reconnu Koswa, la chamelle de Mahomet; j'ai retrouvé Karaboulout, le cheval noir de Sélim. Je me suis trouvé, au tournant d'une petite rue du Phanar, avec Kara Abderrhaman, le plus beau jeune homme turc des temps d'Orkhan; j'ai vu le pauvre poëte Fighani, condamné à parcourir Stamboul, lié à un âne, pour avoir attaqué le grand vizir d'Ibrahim dans un distique insolent; j'ai trouvé dans un café Soliman le Gros, le monstrueux amiral que quatre esclaves robustes réussissaient à peine à soulever de son divan; Ali, le grand vizir, qui ne trouva pas dans toute l'Asie un cheval qui pût le porter; Mahmoud Pacha, l'hercule féroce qui étrangla le fils de Soliman, et le stupide Ahmed II qui répétait continuellement : *kosc! kosc!* (cela va bien! cela va bien!), accroupi à la porte du bazar des Scribes, près de la place de Bajazet. Tous les personnages des Mille et une Nuits, les Aladin, les Zobéide, les Sindbad, les Gulnare, les vieux marchands juifs, possesseurs de tapis enchantés et de lampes merveilleuses, passèrent devant moi comme une procession de fantômes.

LE COSTUME

Nous sommes au meilleur temps pour voir la population musulmane de Constantinople : au siècle passé il y avait trop d'uniformité, et il y en aura probablement trop dans le siècle à venir. Maintenant, on saisit ce peuple dans la crise de sa transformation, et c'est pour cela qu'il présente une variété merveilleuse. Le progrès des réformateurs, la résistance des vieux Turcs, les incertitudes et les transactions de la grande masse qui flotte entre ces deux extrêmes, toutes les phases, en un mot, de

la lutte entre la vieille et la nouvelle Turquie, sont fidèlement représentées par la variété des vêtements. Le vieux Turc inflexible porte encore le turban, le cafetan et les chaussures traditionnelles en maroquin jaune; et les plus obstinés ont le plus gros turban. Le Turc réformé porte un long pardessus noir boutonné jusqu'au menton et un pantalon à sous-pieds, de couleur sombre, ne conservant de turc que le fez. Et encore, parmi ceux-ci, les jeunes gens les plus hardis ont rejeté le long pardessus noir, et portent des redingotes ouvertes, des pantalons de couleurs claires, de petites cravates élégantes, des breloques, des cannes, et des fleurs à la boutonnière. Entre les uns et les autres, entre les porteurs de cafetans et les porteurs de paletots, il y a un abîme : ils n'ont de commun que le nom, ce sont deux peuples absolument différents. Le Turc en turban croit encore fermement au pont Sirath, qui passe au-dessus de l'enfer, plus étroit qu'un cheveu, plus affilé qu'un cimeterre; il fait ses ablutions aux heures prescrites, et rentre dans sa maison au coucher du soleil. Le Turc en paletot se rit du Prophète, se fait photographier, parle français et passe la soirée au théâtre. Entre l'un et l'autre il y a aussi des hésitants, dont quelques-uns gardent encore le turban, mais tout petit, de sorte qu'ils pourront inaugurer le fez sans scandale; d'autres portent encore le cafetan, mais ils ont déjà adopté le fez; d'autres s'habillent encore à l'antique, mais ils n'ont plus ni ceinture, ni babouches, ni couleurs voyantes, et peu à peu ils laisseront là tout le reste. Les femmes seulement conservent toutes l'ancien voile et le manteau qui cache les formes; mais le voile est devenu transparent et laisse entrevoir un chapeau à plume, et le manteau couvre souvent une robe taillée d'après une gravure de mode de Paris.

Chaque année tombent des milliers de cafetans et sur-

gissent des milliers de paletots; chaque jour meurt un vieux Turc et naît un Turc réformé. Le journal succède au chapelet, le cigare au chibouk, le vin à l'eau pure, le carosse à l'araba, le piano-forte au tambour de basque, la grammaire française à la grammaire arabe, la maison de pierre à la maison de bois. Tout s'altère, tout se transforme. Peut-être dans moins d'un siècle il faudra aller chercher les restes de la vieille Turquie au fond des provinces les plus reculées de l'Asie Mineure, comme on va chercher ceux de la vieille Espagne dans les villages les plus cachés de l'Andalousie.

CONSTANTINOPLE FUTURE.

Cette pensée m'assaillait souvent, quand je contemplais Constantinople du pont de la sultane Validé. Que sera cette ville dans un ou deux siècles, même si les Turcs n'étaient pas chassés d'Europe? Hélas! le grand holocauste de la beauté à la civilisation sera déjà consommé. Je la vois, cette Constantinople de l'avenir, cette Londres de l'Orient qui dressera sa majesté menaçante et triste sur les ruines de la plus riante cité de la terre. Les collines seront aplanies, les bois rasés, les petites maisons multicolores démolies; l'horizon sera coupé de tous côtés par les longues lignes rigides des palais, des fabriques et des ateliers, du sein desquels s'élèvera une myriade de hautes cheminées d'usines, et de toits pyramidaux de clochers; de longues rues droites et uniformes diviseront Stamboul en parallélipipèdes énormes; les fils du télégraphe s'entrecroiseront comme une immense toile d'araignée sur les toits de la bruyante cité; sur le pont de la sultane Validé on ne verra plus qu'un noir torrent de chapeaux cylindriques et de bérets; la mystérieuse Pointe du

Sérail sera un jardin zoologique, le château des Sept-Tours un pénitencier, l'Hebdomon un muséum d'histoire naturelle ; tout sera solide, géométrique, utile, gris, ennuyeux, et un immense nuage noir voilera perpétuellement le beau ciel de la Thrace, vers lequel ne s'élèveront plus ni prières ardentes, ni regards amoureux, ni chants de poëtes. Quand cette image se présentait à moi, je sentais un serrement de cœur ; mais je me consolais en pensant: Qui sait si quelque nouvelle mariée italienne du vingt-et-unième siècle, venant faire par ici son voyage de noces, ne s'écriera pas quelquefois : « Hélas ! quel dommage que Constantinople ne soit plus comme la décrit ce vieux livre vermoulu du dix-neuvième siècle que j'ai retrouvé par hasard au fond de l'armoire de ma grand'mère ! »

LES CHIENS

Et dans ce temps-là, Constantinople aura aussi perdu une des curiosités les plus curieuses : les chiens. Ici, je veux laisser courir un peu ma plume, car le sujet le mérite. Constantinople est un immense chenil : à peine arrivés, tous le remarquent. Les chiens constituent une seconde population de la ville, moins nombreuse, mais non moins étrange que la première. Tout le monde sait combien les Turcs les aiment et les protégent. Je n'ai pu savoir s'ils le font par le sentiment de charité que le Coran recommande même envers les bêtes ; ou parce qu'ils croient que les chiens, comme certains oiseaux, portent bonheur, ou parce que le Prophète les aimait ; ou parce que leurs histoires sacrées en parlent, ou, comme quelques-uns le prétendent, parce que Mahomet le Conquérant menait derrière lui un nombeux état-major de chiens qui entra en triomphe avec lui par la brèche de

la porte Saint-Romain. Le fait est que ces animaux leur tiennent au cœur, que beaucoup de Turcs laissent par testament des sommes fort rondes pour leur alimentation, et que, quand le sultan Abdul-Medjid les fit porter tous dans l'île de Marmara, le peuple en murmura, et quand ils revinrent, les reçut en leur faisant fête : le gouvernement, pour ne pas provoquer d'agitation, les laissa en paix pour toujours. Pourtant, comme le chien, selon le Coran, est un animal immonde, et qu'un Turc, en lui donnant asile, croirait souiller sa maison, aucun des innombrables chiens de Constantinople n'a de maître. Ils forment tous ensemble une grande république de vagabonds fort libres, sans colliers, sans fonctions, sans noms, sans habitations, sans lois. Ils font tout dans la rue : ils s'y creusent de petites tanières, ils y dorment, ils y mangent, ils y naissent, ils y allaitent leurs petits, et ils y meurent, et personne, au moins à Stamboul, ne les dérange le moins du monde de leurs occupations ni de leur repos. Ils sont les maîtres de la route. Dans nos villes, c'est le chien qui se range pour laisser passer les chevaux et les gens. Là, ce sont les gens, les chevaux, les chameaux, les ânes qui font un détour pour ne pas marcher sur les chiens. Dans les endroits les plus fréquentés de Stamboul, quatre ou cinq chiens couchés en rond dormant au beau milieu de la rue font faire un détour pendant une demi-journée à toute la population d'un quartier. Et la même chose arrive à Péra et à Galata ; seulement là ce n'est pas précisément par respect qu'on les laisse en paix, mais parce qu'ils sont si nombreux que si on voulait les chasser de son chemin, on ne ferait que donner des coups de pieds et des coups de canne depuis le moment où l'on sort jusqu'à celui où l'on rentre. Tout au plus ils se dérangent quand, dans les rues, ils voient venir une voiture à quatre chevaux, qui

va comme le vent et n'a plus le temps de changer de route. D'autres se lèvent, mais pas avant le dernier moment, quand ils ont les pieds des chevaux à un pouce de leur tête, et transportent tranquillement leur paresse quatre doigts plus loin : juste le nécessaire pour sauver leur vie. La paresse est le trait distinctif des chiens de Constantinople. Ils s'accroupissent au milieu des rues, cinq, six, dix, en file ou en cercle, couchés en rond de façon à ne plus avoir l'air de bêtes, mais de tas d'ordures, et ils y dorment des journées entières, au milieu d'un mouvement et d'un tapage assourdissants, et il n'y a ni pluie, ni soleil, ni froid qui les fasse bouger. Quand il neige, ils restent sous la neige ; quand il pleut, ils restent plongés dans la boue jusque par-dessus la tête ; si bien que quand ensuite ils se lèvent, ils ont l'air de chiens ébauchés dans de l'argile, et qu'on n'y distingue plus ni yeux, ni oreilles, ni museau. A Péra et à Galata, pourtant, ils sont moins indolents qu'à Stamboul, parce qu'ils y trouvent moins facilement à manger. A Stamboul, ils sont en pension, à Péra et à Galata ils mangent à la carte. Ce sont les balais vivants des rues. Ce que les cochons dédaignent est de la friandise pour eux. Excepté les pierres, ils mangent tout ; et à peine ont-ils dans le ventre de quoi ne pas mourir de faim, qu'ils reviennent se coucher en rond par terre et se rendorment jusqu'à ce que la faim les réveille. Ils dorment presque toujours dans le même lieu. La population canine de Constantinople est divisée par quartiers comme la population humaine. Chaque région, chaque rue est habitée, ou plutôt possédée par un certain nombre de chiens, parents et amis, qui ne s'en écartent jamais, et n'y laissent pas pénétrer d'étrangers. Ils exercent une espèce de service de police. Ils ont leurs corps de garde, leurs postes avancés, leurs sentinelles ; ils font des rondes et des

inspections. Gare au chien d'un autre quartier, qui, poussé par la faim, s'aventure dans les possessions de ses voisins ! Une horde de molosses endiablés lui tombe dessus, et si elle l'attrape, elle l'extermine ; si elle ne l'attrape pas, elle le poursuit avec rage jusqu'aux confins du quartier. Jusqu'aux confins, pas davantage : le pays ennemi est presque toujours respecté et redouté. On ne peut donner une idée des batailles, des mêlées qui s'engagent pour un os, pour une belle, pour une violation de territoire. A tout moment on voit une horde de chiens se jeter furieusement dans un groupe serré et confus, et disparaître dans un nuage de poussière : ce sont alors des hurlements, des aboiements, des cris de rage à déchirer les oreilles d'un sourd : puis la troupe se disperse, et à travers la poussière qui se dissipé on voit étendues sur le terrain les victimes du combat. Amours, jalousies, duels, sang, pattes cassées et oreilles déchirées, sont des incidents de toute la journée. Parfois les chiens se rassemblent en si grand nombre et font un tel tapage devant une boutique, que le marchand et ses commis sont forcés de s'armer de barres et de bancs et de faire une sortie dans toutes les règles pour débarrasser la voie ; et alors on entend résonner les têtes, les échines et les panses, et il y a des hurlements à faire crouler la voûte du ciel. A Péra et à Galata en particulier, les pauvres bêtes sont si malmenées, si habituées à recevoir un coup à chaque fois qu'elles voient un bâton, que rien qu'à entendre le bout d'une canne ou d'une ombrelle frapper le pavé, elles se sauvent ou se préparent à se sauver ; et même quand elles paraissent dormir, elles tiennent presque toujours un œil entr'ouvert, un point imperceptible de leur prunelle, avec lequel elles suivent attentivement, aussi loin et aussi longtemps qu'il est utile, tous les plus légers mouve-

ments de quelque objet que ce soit ayant l'apparence d'un bâton. Et ils sont si peu habitués à être traités avec douceur, qu'il suffit d'en flatter un en passant pour que dix autres accourent en frétillant, en jappant d'une manière caressante, en remuant la queue, et qu'ils accompagnent leur généreux protecteur jusqu'au bout de la rue, avec des yeux humides de joie et de reconnaissance. La condition d'un chien à Péra et à Galata est pire, et c'est tout dire, que c'est celle d'une araignée en Hollande, où elle est l'être le plus persécuté de tout le règne animal. En les voyant si malheureux, on ne peut croire qu'il n'y ait pour eux aussi une compensation après la mort. Eux aussi, comme tout autre chose à Constantinople, éveillaient en moi des réminiscences historiques : c'étaient les chiens des chasses fameuses de Bajazet, qui couraient à travers les forêts impériales de l'Olympe avec des housses de pourpre et des colliers brodés de perles. Quelle différence de position sociale ! Leur sort malheureux vient aussi en partie de leur laideur. Ce sont presque tous des chiens de la race des mâtins ou des chiens-loups, et ils ont un peu du loup et du renard ; ou plutôt, ils ne ressemblent à rien ; ce sont d'horribles produits de croisements fortuits tachetés de couleurs bizarres, de la taille des chiens dits chiens de boucher, et si maigres qu'on peut leur compter les côtes à vingt pas. Et puis, la plupart, outre leur maigreur, sont réduits par les batailles à un tel état, que si on ne les voyait pas marcher, on les prendrait pour des carcasses de chiens massacrés. On en voit avec la queue coupée, avec les oreilles arrachées, avec le dos pelé, le cou écorché, borgnes, boiteux de deux jambes, couverts de plaies et dévorés par les mouches, réduits enfin aux dernières extrémités auxquelles on puisse réduire un chien vivant ; vrais débris de la guerre, de la faim et de la belle déesse des

amours. On peut dire que la queue est un membre de luxe ; il est bien rare, le chien de Constantinople qui la garde entière plus de deux mois de vie publique. Pauvres bêtes ! elles attendriraient un cœur de rocher ; pourtant on les voit quelquefois écorchés et rongés d'une si étrange manière, ils marchent avec certains mouvements si maladroits, certains dandinements si grotesques, qu'on ne peut s'empêcher d'en rire. Et ce ne sont ni la faim, ni la guerre, ni les coups de bâton qui sont leur pire fléau ; c'est un usage cruel qui s'est établi depuis quelque temps à Galata et à Péra. Souvent, la nuit, les pacifiques habitants de Péra sont éveillés dans leur lit par un bacchanal infernal ; et, se mettant aux fenêtres, ils voient en bas dans la rue un branle épouvantable de chiens qui font des bonds, des sauts, qui tournoient comme des furieux et se frappent la tête contre les murs ; et le matin à l'aube la rue est couverte de cadavres. C'est le médecin ou l'apothicaire du quartier, qui, ayant l'habitude d'étudier la nuit, et ne voulant pas être troublé par la gent canine, s'est procuré une semaine de silence avec une distribution de boulettes. Ces raisons et d'autres font diminuer continuellement le nombre des chiens à Péra et à Galata : mais à quoi bon ? Pendant ce temps-là, ils croissent et se multiplient à Stamboul, jusqu'à ce que ne trouvant plus à vivre dans la ville turque, ils émigrent peu à peu sur l'autre rive, et remplissent dans la grande famille tous les vides qu'ont faits les batailles, la famine et le poison.

LES EUNUQUES

Mais il y a d'autres êtres à Constantinople qui font pitié plus que les chiens : ce sont les eunuques, qui, comme ils s'introduisirent parmi les Turcs malgré les préceptes

formels du Coran qui condamnent cette infâme dégradation de la nature, subsistent malgré la loi récente qui en prohibe le trafic; car la loi est faible contre la scélérate avidité de l'or qui fait commettre le crime et l'égoïsme sans pitié qui en profite. Ces malheureux se rencontrent à chaque pas dans la rue, comme à chaque page dans l'histoire. Au fond de tout tableau de l'histoire turque apparaît une de ces figures sinistres, tenant en main les fils d'une conspiration; couvert d'or ou souillé de sang, victime, favori ou bourreau, formidable à découvert ou en secret, debout comme un spectre dans l'ombre du trône, ou se montrant au soupirail d'une porte mystérieuse. Ainsi, à travers Constantinople, au milieu de la foule affairée des bazars, dans la gaie multitude des Eaux-Douces, entre les collines des mosquées, auprès des carrosses, sur les paquebots, dans les caïques, dans toutes les foules, on voit cette larve d'homme, cette figure douloureuse qui fait une tache lugubre sur les riants aspects de la vie orientale. La toute-puissance de la cour étant diminuée, leur importance politique l'est aussi, comme leur importance dans les maisons particulières est diminuée par le relâchement de la jalousie orientale. Les avantages de leur état sont désormais fort amoindris; ils ne trouvent plus que rarement dans la richesse et le pouvoir une compensation à leur malheur. On ne trouverait plus un Ghaznefer Agha qui consentît à la mutilation pour devenir le chef des eunuques blancs : tous sont certainement des victimes, et des victimes sans consolation. Achetés ou volés tout enfants, en Abyssinie ou en Syrie, ils survivent un sur trois à l'infâme opération; et ils sont revendus au mépris de la loi avec un secret hypocrite plus odieux qu'un marché public. Il n'y a pas besoin de se les faire montrer; on les reconnaît à leur aspect. Ils sont presque tous de haute taille, gros, mous, avec le

visage imberbe et flétri, le buste court, les jambes et les bras très-longs. Ils portent un fez, un long paletot foncé, un pantalon à l'européenne, et un fouet de cuir d'hippopotame qui est l'insigne de leurs fonctions. Ils marchent à grands pas, mollement, comme de grands enfants. Ils accompagnent les dames à pied ou à cheval, devant et derrière les voitures, tantôt un seul, tantôt deux ensemble, et ils regardent sans cesse autour d'eux d'un œil vigilant, qui, au moindre regard, au moindre geste inquiétant d'un passant, prend une expression de rage bestiale qui donne le frisson. Hors ce cas, leur figure ne dit absolument rien, ou n'exprime qu'un dégoût infini de toute chose. Je ne me rappelle pas en avoir vu rire aucun. Il y en a de très-jeunes, qui paraissent avoir cinquante ans ; il y en a de vieux, qui ont l'air d'adolescents vieillis en un jour ; il y en a qui sont gras, mous, lourds, luisants, qui semblent enflés et engraissés tout exprès comme des porcs pour le charcutier ; tous vêtus de drap fin, propres et parfumés comme des petits-maîtres vaniteux. Il y a des hommes sans cœur, qui en passant à côté de ces malheureux les regardent et rient. Croient-ils donc qu'étant ce qu'ils sont depuis l'enfance, ils ne comprennent pas leur infortune ? On sait qu'au contraire ils la comprennent et la sentent ; mais quand même on ne le saurait pas, comment pourrait-on en douter ? N'appartenir à aucun sexe, n'être qu'une apparence d'homme ; vivre au milieu des hommes et être séparé d'eux par un abîme ; sentir la vie s'agiter autour de soi comme une mer, et devoir y rester immobile et solitaire comme un écueil ; sentir toutes ses pensées et tous ses sentiments étranglés par un cercle de fer que nulle force humaine ne pourrait briser ; avoir perpétuellement sous les yeux une image de félicité à laquelle tout aspire, vers laquelle tout converge, dont tout se colore et s'illumine, et s'en

voir démesurément éloignés, dans l'obscurité, dans un vide immense et glacé, comme des créatures maudites de Dieu ; être les gardiens de cette félicité, la barrière que l'homme jaloux met entre ses plaisirs et le monde, le verrou avec lequel il assure sa porte, le voile dont il couvre son trésor ; et devoir vivre au milieu des parfums, des séductions, de la jeunesse, de la beauté, des fêtes, avec la honte sur le front et la rage dans l'âme, méprisés, raillés, sans nom, sans famille, sans mère, sans un souvenir de tendresse, séquestrés hors de l'humanité et de la nature; ah! ce doit être un tourment que l'esprit humain ne peut comprendre, comme celui de vivre avec un poignard planté dans le cœur. Et cette infamie existe encore! ces infortunés parcourent les rues d'une ville d'Europe, vivent au milieu des autres hommes, et ils ne hurlent pas, ils ne mordent pas, ils ne tuent pas, ils ne crachent pas au visage de la lâche humanité qui les regarde sans rougir et sans pleurer, et fait des associations internationales pour la protection des chiens et des chats!

Leur vie n'est qu'un supplice continuel. Quand les femmes ne les trouvent pas complaisants pour leurs intrigues, elles les haïssent comme des geôliers et des espions, et les tourmentent avec une coquetterie cruelle, jusqu'à les faire devenir furieux ou insensés, comme le pauvre eunuque noir des Lettres Persanes quand il mettait sa maîtresse dans le bain. Tout est sarcasme pour eux : ils portent des noms de parfums et de fleurs, par allusion aux femmes dont ils sont les gardiens; on les appelle : *possesseurs de jacinthes, gardiens de lis, surveillants de roses et de violettes.* Et quelquefois ils aiment, les misérables! car chez eux les effets des passions sont éteints, mais non pas les causes; et ils sont jaloux, et ils se rongent le cœur et pleurent des larmes de sang; et parfois, quand un regard téméraire s'arrête sur celle qu'ils

aiment, et qu'ils s'aperçoivent qu'elle y répond, ils perdent la tête et frappent. Au temps de la guerre de Crimée, un eunuque cingla d'un coup de fouet le visage d'un officier français, et celui-ci lui ouvrit le crâne d'un coup d'épée. Qui peut dire ce qu'ils souffrent, combien la beauté les désole, comme une caresse les déchire, comme un sourire leur perce le cœur, et combien de fois, quand le bruit d'un baiser arrive à leur oreille, leur main serre le manche de leur poignard ! Il n'est pas étonnant que les passions qui se développent le plus dans le vide immense de leur cœur soient la froide haine, la vengeance et l'ambition; qu'ils soient ou stupidement dévots ou astucieusement traîtres, et que, quand ils sont puissants, ils cherchent à se venger sur l'homme de l'affront fait en eux à la nature. Mais, si dépravés qu'ils soient, ils sentent toujours dans le cœur le besoin suprême de la femme, et ne pouvant l'avoir comme amante, ils la recherchent comme amie; ils se marient; ils épousent des femmes enceintes, comme Sounboullou, le grand-eunuque d'Ibrahim Ier, pour avoir un enfant à aimer; ils se font un harem de jeunes filles, comme le grand-eunuque d'Ahmed II, pour avoir au moins le spectacle de la grâce et de la beauté, un embrassement affectueux, une illusion d'amour; ils adoptent une fille, pour avoir un sein de femme où appuyer leur tête quand ils sont vieux, pour ne pas mourir sans savoir ce que c'est qu'une caresse, pour entendre dans leurs dernières années une voix amicale, après avoir entendu toute leur vie le rire de l'ironie et du dédain; et ils ne sont pas rares ceux qui, enrichis à la cour ou dans les grandes maisons, où ils sont à la fois intendants et chefs des eunuques, achètent sur leurs vieux jours une belle villa sur le Bosphore, et cherchent à y oublier, à y endormir le sentiment de leur disgrâce dans l'allégresse des fêtes et des banquets.

Entre les nombreuses histoires qui me furent contées sur ces malheureux, il en est une qui m'est restée dans la mémoire plus nette que les autres : c'est un jeune médecin de Péra qui me l'a racontée. Combattant les arguments de ceux qui croient que les eunuques ne souffrent pas, il me dit : « Un soir, je sortais de la maison d'un riche musulman, où j'étais allé visiter pour la troisième fois une de ses quatre femmes atteinte d'une maladie de cœur. A ma sortie comme à mon entrée, j'avais été accompagné par un eunuque qui criait la formule accoutumée : « Femmes, retirez-vous! » pour avertir maîtresses et esclaves qu'un homme était dans le harem, et qu'elles ne devaient pas se laisser voir. Quand je fus dans la cour, l'eunuque me quitta, et je me dirigeai seul vers la porte. Comme j'allais l'ouvrir, je me sentis toucher le bras, et, me retournant, je vis, dans le demi-jour, un autre eunuque, un jeune homme de dix-huit ou vingt ans, d'un aspect sympathique, qui me regardait fixement, les yeux humides de larmes. Je lui demandai ce qu'il voulait. Il hésita un moment : puis il me saisit la main dans les deux siennes, et me la serrant convulsivement, il me dit d'une voix tremblante où l'on sentait un désespoir profond : « Docteur! toi qui sais un remède pour tous les maux, n'en saurais-tu pas un pour le mien? » Je ne puis dire l'effet que me produisirent ces simples paroles; je voulus répondre, la voix me manqua, et ne sachant que faire ni que dire, j'ouvris brusquement la porte et je m'enfuis. Mais toute la soirée, et bien des jours après, il me sembla voir ce jeune homme et entendre ses paroles, et plus d'une fois je dus faire effort pour ne pas pleurer de pitié. » O philanthropes, publicistes, ministres, ambassadeurs, et vous, messieurs les députés au Parlement de Stamboul, et les sénateurs du Croissant, élevez la voix, au nom de Dieu, pour que cette sanguinaire ignominie,

cette tache horrible sur l'honneur humain, ne soit plus au vingtième siècle, qu'un souvenir douloureux, comme les massacres de Bulgarie.

L'ARMÉE

Bien que je susse avant d'arriver à Constantinople que je n'y trouverais plus trace de la splendide armée des beaux temps antiques, cependant, à peine arrivé, je cherchai avec une vive curiosité les soldats, pour qui j'ai toujours tant de sympathie. Mais, hélas ! je trouvai la réalité fort inférieure à mon attente. Au lieu des antiques vêtements, amples, pittoresques et guerriers, je trouvai les uniformes noirs et ajustés, les pantalons rouges, les jaquettes étriquées, les galons de livrée, les ceinturons de collége, et, sur toutes les têtes, depuis celle du sultan jusqu'à celle du soldat, ce déplorable fez, qui, outre qu'il est mesquin et enfantin, surtout sur le crâne des corpulents musulmans, est cause de beaucoup d'ophtalmies et de migraines. L'armée turque n'a plus la beauté d'une armée turque, et elle n'a pas encore la beauté d'une armée européenne ; les soldats me parurent tristes, ennuyés et malpropres ; ils peuvent être courageux, mais ils ne sont pas sympathiques. Et quant à leur éducation, il me suffit de ceci ; j'ai vu les sergents et les officiers se moucher avec leurs doigts au milieu de la rue ; j'ai vu un soldat, en sentinelle sur le pont, où il est interdit de fumer, arracher le cigare de la bouche à un vice-consul ; et, dans la mosquée des derviches tourneurs de la rue de Péra, un autre soldat, devant moi, pour faire comprendre à trois Européens qu'il fallait ôter leur chapeau, les décoiffer tous les trois d'un revers de main. Et j'ai appris que, si on se plaint dans des cas semblables, le moins

qui puisse vous arriver est d'être empoigné comme un sac de guenilles et porté ainsi au corps de garde. C'est pourquoi, tout le temps que j'ai passé à Constantinople, j'ai toujours montré un profond respect aux soldats. Et d'autre part, je cessai de m'étonner de leurs manières, après avoir vu ce que sont ces gens-là avant d'avoir revêtu l'uniforme. Je vis un jour passer par une rue de Scutari une centaine de conscrits qui venaient probablement de l'intérieur de l'Asie Mineure. Ils m'inspirèrent compassion et dégoût. Il me sembla voir ces affreux bandits d'Hassan le fou, qui traversèrent Constantinople à la fin du seizième siècle, pour aller mourir sous la mitraille autrichienne dans la plaine de Pesth. Je vois encore ces faces sinistres, ces longues mèches de cheveux, ces corps demi-nus et tatoués, ces ornements sauvages, et je sens l'odeur fauve qu'ils laissèrent après eux. Quand on eut les premières nouvelles des massacres de Bulgarie, je pensai tout de suite à eux. « Ce doivent être mes amis de Scutari, » me dis-je. Ils forment pourtant l'unique image pittoresque qui me soit restée des soldats musulmans. Belles armées de Bajazet, de Soliman et de Mahomet, qui pourrait vous revoir pour une minute, du haut des murailles de Stamboul, rangés sur la plaine de Daoud-Pacha ! Chaque fois que je passais devant la porte triomphale d'Andrinople, ces belles armées s'offraient à ma mémoire comme une vision lumineuse, et je m'arrêtais à contempler la porte, comme si de moment en moment dût apparaître le pacha quartier-maître, héraut des troupes impériales.

Le pacha quartier-maître, en effet, marchait à la tête de l'armée, avec deux queues de cheval, insignes de sa dignité. Derrière lui, on voyait de loin briller de vives lueurs. C'était huit mille cuillers de cuivre, plantées dans les turbans de huit mille janissaires, au milieu desquels ondoyaient les plumes de héron et scintillaient les

armures des colonels, suivis d'un essaim de serviteurs chargés d'armes et de vivres. Derrière les janissaires, venait une petite armée de volontaires et de pages, avec des vestes de soie, des cottes de mailles, des casques reluisants, accompagnés d'une troupe de musiciens ; derrière les pages, les canonniers avec leurs canons unis par des chaînes de fer ; et puis une autre petite armée d'aghas, de pages, de chambellans, de soldats feudataires, sur des chevaux cuirassés et empanachés. Et ce n'était encore que l'avant-garde. Au-dessus des bataillons serrés voltigeaient des étendards de mille couleurs, ondoyaient des queues de cheval, se heurtaient des lances, des épées, des arcs, des carquois, des arquebuses, entre lesquels on voyait à peine les figures noircies par le soleil dans les guerres de Candie et de Perse ; et les sons discordants des tambours, des flûtes, des trompes et des timbales, la voix des chanteurs qui accompagnaient les janissaires, les bruits d'armures heurtées, de chaînes entrechoquées, les cris d'Allah ! se confondaient en une rumeur joyeuse et terrible, qui du camp de Daoud-Pacha s'entendait jusqu'à l'autre rive de la Corne-d'Or.

Peintres et poètes qui avez étudié avec amour ce beau monde oriental, évanoui pour toujours, aidez-moi à faire sortir des vieilles murailles de Stamboul, l'armée fabuleuse de Mahomet III.

L'avant-garde est passée : un autre éblouissement s'avance. Est-ce le Sultan ? Non : le dieu n'est pas encore sorti de son temple. Ce n'est que le cortége de son vizir favori. Ils sont quarante aghas vêtus de zibeline, montés sur quarante chevaux aux caparaçons de velours et aux rênes d'argent, que suivent une foule de pages et de palefreniers fastueux, qui tiennent en main quarante autres coursiers bardés d'or, chargés de boucliers, de masses d'armes et de cimeterres.

Vient ensuite un autre cortége. Ce n'est pas encore le Sultan. Ce sont les membres de la Chancellerie d'État, les grands dignitaires du sérail, le grand trésorier, accompagnés d'une troupe de musiciens et d'un essaim de volontaires aux toques pourpres ornées d'ailes d'oiseaux, vêtus de fourrures, de taffetas incarnat, de peaux de léopard, de kolpaks hongrois, et armés de longues lances entortillées de soie et enguirlandées de fleurs.

Un autre flot de cavaliers fulgurants sort par la porte d'Andrinople. Ce n'est pas encore le Sultan. C'est le cortége du grand vizir. Vient d'abord une foule d'arquebusiers à cheval, de fourriers et d'aghas qui ont bien mérité du Grand-Seigneur, et puis quarante autre aghas du grand vizir, au milieu d'une forêt de douze cents lances de bambou, tenues par douze cents pages; et quarante autres pages du grand vizir, vêtus de couleur orange et armés d'arcs et de carquois brodés d'or, et deux cents autres jeunes gens divisés en six bataillons de six couleurs,au milieu desquels chevauchent les gouverneurs, et les parents du premier ministre, suivis d'une foule de palefreniers, d'écuyers, d'employés, de serviteurs, de pages, d'aghas aux vêtements dorés et de porte-enseignes aux bannières de soie; et enfin le kiaya, ministre de l'intérieur, au milieu de douze *tschaousch*, exécuteurs de la justice, suivis de l'escorte du grand-vizir.

Une autre foule débouche hors des murs. Ce n'est pas encore le Sultan. C'est une foule de tschaousch, de fourriers, d'employés, vêtus de livrées splendides, qui font cortége aux jurisconsultes, aux mollahs, que suit le grand-veneur pour les chasses au faucon, au vautour, à l'épervier et au milan, puis une file de cavaliers qui portent en selle les chats-pards dressés pour la chasse, et une procession de fauconniers, d'écuyers, de gardiens de

furets, de joueurs de trompettes et de meutes de chiens caparaçonnés et couverts de joyaux.

Une autre foule apparaît. Les spectateurs se prosternent ; c'est le Sultan ! Non, ce n'est pas encore le sultan : ce n'est pas la tête, mais le cœur de l'armée, le foyer du courage et de la fureur sacrée, l'arche sainte, le *Carroccio* des musulmans, autour duquel s'élèveront des monceaux de cadavres et couleront des torrents de sang : la bannière verte du Prophète, le drapeau des drapeaux, enlevé à la mosquée du sultan Ahmed, qui flotte au milieu d'une horde féroce de derviches couverts de peaux d'ours et de lion ; au milieu d'un cercle de cheiks prédicateurs à l'aspect inspiré, enveloppés de manteaux de poil de chameau ; entre deux bataillons d'émirs, descendants de Mahomet, couronnés de turbans verts, qui élèvent tous ensemble vers le ciel une clameur menaçante et sinistre de vivats, de rugissements, de chants et de prières.

Il sort un autre flot d'hommes et de chevaux. Ce n'est pas encore le Sultan. C'est une bande de tschaousch qui brandissent leurs bâtons argentés pour ouvrir la voie au juge de Constantinople et au grand juge de l'Europe et de l'Asie : leurs turbans se dressent comme des tours au-dessus de la foule. Ce sont les vizirs, le vizir favori et le vizir caïmacan, avec des turbans étoilés d'argent et galonnés d'or ; tous les vizirs du Divan, devant lesquels ondulent les queues de cheval teintes de henné, portées en haut de lances rouges et azur ; et enfin les juges de l'armée, et une queue sans fin de serviteurs vêtus de peaux de léopard et armés d'épée quadrangulaires, de pages, d'écuyers et de vivandiers.

Un autre éblouissement de couleurs et de splendeurs annonce un autre cortége : c'est le Sultan, enfin ! Ce n'est pas encore le sultan. C'est le grand vizir, vêtu d'un

cafetan de pourpre bordé de zibeline, monté sur un cheval couvert d'acier et d'or, suivi d'un essaim de serviteurs en costumes de velours rouge, entouré d'une foule de hauts dignitaires et de lieutenants généraux des janissaires, entre lesquels brille le muphti vêtu de blanc, comme un cygne au milieu d'une troupe de paons; et derrière ceux-ci, entre deux escadrons de lanciers aux justaucorps dorés, entre deux rangées d'archers aux plumets ornés du croissant, les somptueux palefreniers du sérail, conduisant par la bride une troupe de chevaux arabes, turcomans, persans, caramaniens, aux selles de velours ornées de franges, de clinquant, aux rênes dorées, aux étriers damasquinés, chargés de boucliers et d'armes resplendissantes de rubis et d'émeraudes; et enfin, deux chameaux consacrés, dont l'un porte le Coran et l'autre une relique de la Kaaba.

Le cortége du grand vizir est passé. Tout à coup éclate une musique bruyante de trompes et de tambours; les spectateurs fuient, le canon tonne, une bande de coureurs se précipitent hors de la porte en faisant le moulinet avec le cimeterre; et voici, au milieu d'une épaisse forêt de lances, de plumets et d'épées, et d'une splendeur éblouissante de casques d'or et d'argent, sous un nuage d'étendards de satin, voici le Sultan des sultans, le Roi des rois, le distributeur des couronnes aux princes du monde, l'ombre de Dieu sur la terre, l'Empereur et le souverain seigneur de la mer Blanche et de la mer Noire, de la Roumélie et de l'Anatolie, de la province de Soulkadr, du Diarbékir, du Kurdistan, de l'Aderbidgian, de l'Agian, de Siam, d'Alep, de l'Egypte, de la Mecque, de Médine, de Jérusalem, de toutes les contrées de l'Arabie et de l'Yémen et de toutes les autres provinces conquises par ses glorieux prédécesseurs et augustes ancêtres, ou soumises à sa glorieuse majesté par son épée flamboyante et triom-

phante. Le cortége solennel et redoutable passe lentement, laissant tantôt ici, tantôt là une échappée pour les yeux des spectateurs ; et alors on entrevoit les trois aigrettes de perles du turban du dieu, son visage pâle et grave, sa poitrine étincelante de diamants ; puis le cercle se resserre, la cavalcade s'éloigne, les cimeterres menaçants s'abaissent, les spectateurs prosternés relèvent le front,la vision s'est évanouie.

Derrière le cortége impérial vient une foule d'officiers de cour, dont l'un porte sur sa tête l'escabeau du sultan, un autre son sabre, un autre son turban, un autre son manteau, un cinquième sa cafetière d'argent, un sixième sa cafetière d'or. Ensuite passent d'autres compagnies de pages; la troupe des eunuques blancs ; trois cents chambellans à cheval, vêtus de cafetans blancs ; les cent voitures du harem, aux roues argentées, traînées par des bœufs enguirlandés de fleurs ou par des chevaux couverts de housses de velours, et flanquées d'une légion d'eunuques noirs. Viennent ensuite trois cents groupes de mules qui portent les bagages et le trésor de la cour ; mille chameaux chargés d'eau, mille dromadaires chargés de vivres ; une armée de mineurs, d'armuriers et d'ouvriers de Stamboul, accompagnés d'une bande de bouffons et de baladins ; et enfin passe le gros de l'armée combattante : les cohortes des janissaires, les silidars jaunes, les azebs pourpres, les sipahis aux enseignes rouges, les cavaliers étrangers aux étendards blancs, les canons qui vomissent des blocs de marbre et de plomb, les milices feudataires des trois continents, les volontaires sauvages des provinces extrêmes de l'empire : nuages de bannières, forêts d'aigrettes, torrents de turbans, avalanches de fer, qui vont se précipiter sur l'Europe comme une malédiction de Dieu, laissant derrière eux un désert semé de décombres fumants et de pyramides de têtes.

L'OISIVETÉ

Bien qu'à toute heure du jour Constantinople paraisse fort occupée, en réalité c'est peut-être la ville la plus paresseuse de l'Europe. Là-dessus les Turcs et les Francs peuvent se donner la main. Ils se lèvent tous le plus tard possible. Même l'été, à l'heure où nos villes sont déjà en mouvement d'un bout à l'autre, Constantinople dort encore. Avant que le soleil soit haut, il est difficile de trouver une boutique ouverte et de prendre une tasse de café. Les hôtels, les études, les bazars, les banques, tout ronfle de bon cœur et ne se dérangerait pas pour un coup de canon. Les fêtes ajoutent à cette paresse : le vendredi des Turcs, le samedi des Juifs, le dimanche des Chrétiens, les fêtes des innombrables saints des calendriers grecs et arméniens, scrupuleusement observées; fêtes qui, quoique spéciales à chaque religion, obligent à l'oisiveté même une partie de la population à qui elles sont étrangères : on a une idée du travail que peut faire Constantinople dans le cercle d'une semaine. Il y a des agences qui ne sont pas ouvertes plus de vingt-quatre heures par semaine. Chaque jour, il y a un des cinq peuples de la grande cité qui rôde par les rues en habits de fête, sans autre idée que de tuer le temps. Les Turcs sont maîtres dans cet art. Ils sont capables de faire durer une demi-journée une tasse de café de deux sous, et de rester cinq heures immobiles au pied des cyprès d'un cimetière. Leur oisiveté est réellement le farniente absolu, frère de la mort comme le sommeil, un repos profond de toutes les facultés, une suspension de tous les soucis, un mode d'existence absolument inconnu en Europe. Ils ne veulent pas même qu'il leur vienne l'envie de se promener.

A Stamboul il n'y a pas de promenades faites exprès, et s'il y en avait, le Turc ne s'y rendrait pas. parce qu'aller dans un lieu déterminé pour s'y donner du mouvement lui paraîtrait une espèce de travail. Il entre dans le premier cimetière, ou il enfile la première rue qui se présente à lui, et va sans dessein là où le portent ses jambes, où le conduisent les détours du sentier, où l'entraîne la foule. Rarement il va dans un lieu pour voir ce lieu. Il y a des Turcs de Stamboul qui ne sont jamais allés plus loin que Kassem-Pacha, de puissants personnages musulmans qui ne se sont jamais transportés au delà des îles des Princes où ils ont un ami, ou du Bosphore où ils ont une villa. Pour eux, le comble de la béatitude consiste dans l'inertie de l'esprit et du corps. C'est pourquoi ils laissent aux chrétiens remuants les industries qui réclament des soins, du mouvement et des voyages ; et ils se restreignent au commerce de détail qu'on peut exercer assis, et plus avec ses yeux qu'avec sa pensée. Le travail, qui chez nous est ce qui règle et domine toutes les autres occupations de la vie, est chez eux subordonné, comme une occupation sans importance, à toutes les commodités et à tous les plaisirs de la vie. Chez nous le repos n'est qu'une interruption du travail ; chez eux le travail n'est qu'une suspension du repos. Il faut d'abord à tout prix sommeiller, rêver, fumer un certain nombre d'heures ; et, dans les rognures du temps, faire quelque chose pour gagner sa vie. Le temps, pour les Turcs, signifie tout autre chose que chez nous. Sa monnaie, jour, mois, année, n'a pour eux que la centième partie de la valeur qu'elle a en Europe. Le moindre délai que demande un employé d'un ministère turc pour donner une réponse quelconque à l'affaire la plus simple est d'une quinzaine de jours. Ils ne savent pas ce que c'est que la hâte de finir une chose

pour le plaisir de la finir. Depuis les portefaix jusqu'aux gens des plus hautes classes, on ne voit jamais dans les rues de Stamboul un Turc affairé qui presse le pas. Tous marchent dans le même mouvement, comme s'ils réglaient tous leur allure sur le son d'un même tambour. Pour nous, la vie est un torrent qui se précipite : pour eux, c'est une eau qui dort.

LA NUIT

Constantinople est la cité de l'Europe la plus splendide le jour et la plus ténébreuse la nuit. De rares fanaux, fort éloignés les uns des autres, rompent à peine l'obscurité des rues principales; les autres sont noires comme des cavernes, et personne ne s'y risque sans une lanterne à la main. A cause de cela, la nuit tombée, la ville devient déserte; on n'y voit plus que les gardes de nuit, des troupes de chiens, des pécheresses furtives, quelques bandes de jeunes gens qui sortent des brasseries souterraines, et des lanternes mystérieuses qui paraissent et disparaissent comme des feux follets, çà et là sur les chemins et dans les cimetières. Il faut alors contempler Stamboul des lieux élevés de Péra et de Galata. Les innombrables petites fenêtres illuminées, les fanaux des bâtiments , les reflets de la Corne-d'Or et les étoiles forment sur un horizon de quatre milles un immense tremblotement de pointes de feu; le port, le ciel et la ville se confondent, on dirait que tout est firmament. Et quand le ciel est nuageux et que la lune resplendit dans un petit espace serein, on voit, au-dessus de Stamboul toute sombre, au-dessus des masses noires des bosquets et des jardins, blanchir les mosquées impériales, comme une rangée d'énormes tombes de marbre, et la cité présente

l'image de la nécropole d'un peuple de géants. Mais elle est plus belle et plus solennelle encore dans les nuits sans étoiles et sans lune, à l'heure où toutes les lumières sont éteintes. Alors on ne voit qu'une immense masse noire, de la Pointe du Sérail au faubourg d'Eyoub, une silhouette démesurée, où les collines semblent des montagnes, et où les pointes sans nombre qui les dépassent prennent des apparences fantastiques de forêts, d'armées, de ruines, de châteaux, de rochers, qui font errer l'esprit dans le pays des rêves. Dans ces nuits obscures, il est beau de contempler Stamboul du haut d'un terrasse et de s'abandonner à son imagination; de pénétrer par la pensée dans cette grande ville ténébreuse, des découvrir cette myriade de harems éclairés par une lumière languissante, de voir les belles favorites qui dansent, les abandonnées qui pleurent, les eunuques frémissants qui écoutent aux portes; de suivre les amants nocturnes dans le labyrinthe des sentiers montueux; d'errer dans les galeries silencieuses du Grand-Bazar, de se promener dans les vastes cimetières déserts, de s'égarer entre les innombrables abîmes des grandes citernes souterraines; de se figurer qu'on est resté enfermé dans la gigantesque mosquée de Soliman, et de faire résonner les nefs obscures de cris d'épouvante et d'horreur, en s'arrachant les cheveux et en invoquant la miséricorde de Dieu.... et puis, tout à coup, l'on s'écrie: Quelle folie! Je suis sur la terrasse de mon ami Santoro, et dans une salle au-dessous, m'attend un souper de sybarite en compagnie des plus aimables convives de Péra. »

LA VIE A CONSTANTINOPLE

Dans la maison de mon bon ami Santoro se réunissent chaque soir un bon nombre d'Italiens, avocats, artistes, médecins, négociants, avec lesquels j'ai passé de bien douces heures. C'était là une conversation ! Si j'eusse été sténographe, j'aurais pu en tirer chaque soir un livre charmant : le médecin qui avait visité un harem, le peintre qui était allé faire sur le Bosphore le portrait d'un pacha, l'avocat qui avait défendu une cause devant un tribunal, racontaient leurs aventures, et chaque récit était un gracieux croquis de mœurs orientales. A chaque instant on entendait quelque chose de nouveau. Un visiteur entrait : « Savez-vous ce qui est arrivé ce matin ? Le Sultan a jeté son écritoire à la tête du ministre des finances. » Un autre entrait : « Avez-vous entendu la nouvelle ? Le gouvernement, au bout de trois mois, a fini par payer les traitements aux employés, et Galata est inondé d'un torrent de monnaie de billon. » Un troisième arrivait, ct racontait qu'un Turc, président de tribunal, irrité des mauvaises raisons avec lesquelles un avocat français défendait une mauvaise cause, lui avait fait ce beau compliment en présence de tout l'auditoire : « Cher avocat, il est inutile que tu te donnes tant de peine pour faire paraître bonne cette cause : la .... — et il avait prononcé le mot de Cambronne — qu'on la tourne et retourne tant qu'on voudra, est toujours de la .... — et il avait répété le même célèbre mot. » La conversation, naturellement, se mouvait dans un espace géographique tout nouveau pour moi. Comme on parle entre Européens de choses et de gens de Paris, de Vienne, de Genève, là on parlait de personnes et de choses de Tiflis, de Trébizonde, de Téhéran, de Damas,

où l'un avait un ami, où l'autre avait été, ou un troisième voulait aller. Je me sentais au centre d'un nouveau monde, et tout autour de moi s'ouvraient de nouveaux horizons. Et je pensais quelquefois tristement au jour où il me faudrait rentrer dans le cercle étroit de ma vie ordinaire. Comment pourrai-je désormais m'accommoder, me disais-je, à ces discours et à ces événements de chaque jour? C'est là un sentiment qu'éprouvent tous les Européens de Constantinople. Il semble à celui qui a vécu de cette vie que toute autre sera décolorée et uniforme. C'est une vie plus légère, plus facile, plus jeune que celle de toute autre ville d'Europe. Vivre là, comme campés en pays étranger, au milieu d'une succession continuelle d'événements étranges et impossibles à prévoir, finit par vous infuser un sentiment de l'instabilité et de la vanité des choses de ce monde, qui ressemble beaucoup au fatalisme des musulmans, et vous donne une sérénité insouciante d'aventuriers. Le caractère de ce peuple qui vit, comme dit un poète, dans une espèce de familiarité intime avec la Mort, considérant la vie comme un pélerinage où l'on n'a pas le temps, et où ce n'est pas la peine de se proposer de grands résultats à atteindre au moyen de grandes fatigues, gagne peu à peu l'Européen même, et le réduit à vivre au jour le jour, sans fouiller trop au-dedans de soi, et à jouer dans le monde, autant que possible, le rôle simple et peu fatigant de spectateur. Avoir affaire à des peuples si divers et devoir penser et parler un peu à la façon de chacun donne à l'esprit une certaine légèreté qui le fait pour ainsi dire voltiger au-dessus de beaucoup de sentiments et d'idées, auxquels, dans nos pays, nous voudrions voir le monde se conformer, quelque vains que soient nos efforts pour arriver à ce résultat. En outre, la présence du peuple musulman, sujet continuel de curiosité et d'observation, est un spectacle de tous les jours,

qui égaie et qui détourne l'esprit de bien des pensées et de bien des soins. A cela concourt encore la forme de la ville, beaucoup plus que ne pouraient le faire des cités comme les nôtres, où le regard et la pensée sont presque toujours comme emprisonnés dans un étroit espace ; pendant que là, à chaque instant, l'œil et l'esprit trouvent une échappée par laquelle ils s'élancent vers des lointains immenses et riants. Là, enfin, on jouit d'une liberté illimitée, à cause de la grande variété des mœurs ; là, on peut tout faire sans étonner personne ; la plus étrange aventure passe presque inaperçue au milieu de cette immense anarchie morale. Les Européens vivent là comme dans une confédération de républiques ; on y jouit de la liberté qu'on goûterait dans une ville européenne quelconque au moment d'un grand bouleversement : c'est comme une fête interminable ou un perpétuel mardi-gras. A cause de cela plutôt encore qu'à cause de sa beauté, Constantinople est une ville qu'on ne peut avoir habitée un certain temps sans se la rappeler ensuite avec un sentiment qui ressemble à de la nostalgie ; à cause de cela, les Européens l'aiment ardemment et y prennent profondément racine ; et il est juste en ce sens de l'appeler, comme font les Turcs, « la Fée aux mille amants ; » ou de dire avec leur proverbe que pour celui qui a bu de l'eau de Top-Hané il n'y a plus de remède : il est amoureux pour toute sa vie.

LES ITALIENS.

La colonie italienne est une des plus nombreuses de Constantinople, mais non une des plus prospères. Elle possède peu de riches et beaucoup de misérables, surtout des ouvriers de l'Italie méridionale qui ne trouvent pas

d'ouvrage ; et c'est la colonie la plus misérablement représentée par la presse périodique, quand elle est représentée, encore ! car ses journaux ne font que naître et mourir. Quand j'y étais, on attendait l'apparition du *Levantin*, et il avait même paru un numéro d'essai, qui énumérait les titres académiques et les mérites particuliers du directeur : soixante-sept en tout, sans compter la modestie. Il faut passer, le dimanche, dans la rue de Péra, au moment où les familles italiennes vont à la messe. On entend parler tous les dialectes de l'Italie. J'en jouissais : pas toujours, pourtant. Quelquefois je sentais presque de la pitié, en voyant tant de mes concitoyens sans patrie, dont beaucoup devaient avoir été lancés là par je ne sais quels événements douloureux ou bizarres ; en voyant ces vieillards, qui peut-être ne reverraient jamais l'Italie ; ces enfants, chez qui ce nom ne devait éveiller qu'une image confuse d'un pays cher et lointain ; ces jeunes filles, dont plusieurs devaient sans doute épouser des étrangers, et fonder des familles auxquelles il ne resterait d'italien que le nom et les souvenirs de leur mère. Je voyais de belles Génoises qui semblaient arriver des jardins de l'Acqua Sola, de gracieux visages napolitains, de petites têtes capricieuses qu'il me semblait avoir rencontrées cent fois sous les portiques du Pô, ou sous la Galerie de Milan. J'aurais voulu les attacher toutes, deux à deux, avec un ruban rose, les mettre sur un bateau et les reconduire en Italie en filant quinze nœuds à l'heure. Comme curiosité, j'aurais encore voulu emporter en Italie un échantillon de la langue italienne que parlent à Péra les Italiens nés dans la colonie, particulièrement ceux de la troisième ou de la quatrième génération. Un académicien de la Crusca qui les entendrait s'en mettrait au lit avec la fièvre tierce. La langue que formeraient en mêlant leur italien un officier

piémontais, un cocher lombard et un portefaix de la Romagne, serait, je crois, moins défigurée que celle qu'on parle sur le rivage de la Corne-d'Or. C'est un italien déjà bâtard, incrusté de quatre ou cinq autres langues abâtardies à leur tour. Et le plus curieux, c'est que, parmi des barbarismes infinis, on entend prononcer de temps en temps par ceux qui ont quelque culture des phrases choisies et des expressions distinguées, souvenirs de lectures de l'anthologie, avec lesquelles beaucoup de nos bons compatriotes cherchent à leurs moments de loisir à se remettre au *pur toscan, ce langage céleste*. Mais, comparés aux autres, ceux-ci peuvent prétendre, comme disait Cesari, au renom de beaux parleurs. Il y en a qu'on ne comprend presque plus. Un jour, je fus accompagné je ne sais où par un jeune Italien de seize ou dix-sept ans, ami d'un de mes amis, né à Péra. En route, je lui adressai la parole. Il me sembla qu'il ne voulait pas parler. Il me répondait à demi-voix, en phrases tronquées, baissant la tête, rougissant : on voyait qu'il souffrait. « Mais qu'avez vous? lui demandai-je. — J'ai, répondit-il en soupirant, que je parle si mal ! » En effet, en continuant à causer, je m'aperçus qu'il baragouinait un italien bizarre, plein de mots défigurés et incompréhensibles, assez semblables à la langue dite franque, laquelle, comme dit un humoriste français, consiste en un certain nombre de vocables et de tours italiens, espagnols, français, grecs, qui se précipitent l'un après l'autre sans arrêter, jusqu'à ce qu'il s'en trouve un qui soit compris de la personne qui écoute. Il est pourtant rare d'avoir à faire ce travail à Péra et à Galata, où un peu d'italien est compris et parlé par presque tout le monde, même par les Turcs. Mais c'est une langue, si on peut l'appeler une langue, presque exclusivement parlée, si on peut dire parlée ! La langue qu'on écrit le plus communément est le français. Il n'y a pas de

littérature italienne. Je me rappelle pourtant avoir trouvé un jour, dans un café de Galata fréquenté par des négociants, au bas d'un petit journal commercial écrit moitié en français et moitié en italien, sous les nouvelles de la Bourse, huit petits vers mélancoliques qui parlaient de zéphirs, d'étoiles et de soupirs. O pauvre poëte ! Il me sembla le voir en personne enseveli sous un amas de marchandises, exhalant avec ces vers son souffle suprême.

LES THÉATRES

A Constantinople, on peut, si l'on n'est pas dégoûté, passer la soirée au spectacle, et choisir dans un tas de méchants petits théâtres de toute espèce, dont beaucoup sont en même temps des jardins et des brasseries, et dans chacun desquels on retrouve la comédie italienne, ou plutôt une meute de comédiens italiens qui font souvent désirer de voir la scène convertie en marché aux légumes. Cependant les Turcs fréquentent de préférence les théâtres où certaines Françaises maquillées, décolletées et effrontées chantent des chansonnettes accompagnées par un orchestre de guinguette. Un de ces théâtres se nommait alors l'Alhambra, et il était situé dans la grande rue de Péra : une longue salle, toujours pleine, et toute rouge de fez de l'estrade à la porte. Ce que sont ces chansonnettes, et par quelle sorte de gestes ces dames intrépides s'ingénient à faire comprendre aux Turcs les sous-entendus, c'est ce qu'on ne peut ni imaginer ni croire. Celui-là seul qui est allé au théâtre *los Capellanes*, de Madrid, peut dire qu'il a vu et entendu quelque chose d'analogue. Aux plaisanteries les plus effrontées, aux gestes les plus impudents, tous ces gros Turcs, assis en longues rangées, éclataient en gros rires; et, laissant tomber le

masque de leur dignité habituelle, ils montraient le fond de leur nature et tout le secret de leur vie grossièrement sensuelle. Et pourtant, il n'y a rien que le Turc cache ordinairement aussi bien que la sensualité de son caractère et de sa vie. Dans les rues, l'homme n'accompagne jamais la femme ; il la regarde rarement, il parle d'elle plus rarement encore; il considère presque comme une offense qu'on lui demande des nouvelles de ses femmes : à en croire les apparences, on dirait que ce peuple est le plus chaste et le plus austère de la terre. Mais ce sont de pures apparences. Ce même Turc qui rougit jusqu'aux oreilles si on lui demande comment va sa femme, envoie ses enfants, garçons et filles, entendre les honteuses obscénités de Karagheuz, qui corrompent leur imagination avant que leurs sens soient éveillés. Quand il n'y aurait que Karagheuz, il suffit à lui seul pour donner à la fois une image et une preuve de la profonde corruption qui se cache sous le voile de l'austérité musulmane. C'est une figurine grotesque qui représente la caricature d'un Turc de la classe moyenne, une espèce d'ombre chinoise, qui remue les bras, les jambes et la tête derrière un voile transparent, et joue toujours le premier rôle dans certaines comédies singulièrement bouffonnes, dont le sujet est le plus souvent une intrigue amoureuse. C'est un congénère, mais dépravé, de Polichinelle; sot, fourbe et cynique, luxurieux comme un satyre, aussi mal embouché qu'une drôlesse de bas étage, et qui fait rire et même hurler d'enthousiasme son auditoire par toutes sortes de bons mots, de calembours et de gestes extravagants qui sont ou qui cachent ordinairement une obscénité.

LA CUISINE

Voulant étudier un peu la cuisine turque, je me fis conduire par mes bons amis de Péra dans un restaurant *ad hoc*, où l'on trouve tous les mets orientaux, depuis les plus exquises friandises du Sérail jusqu'à la viande de chameau accommodée à l'arabe, et à la chair de cheval arrangée à la façon des Turcomans. Mon ami Santoro commanda un repas rigoureusement turc, depuis les entrées jusqu'au dessert, et moi, m'encourageant avec la pensée de tant d'hommes illustres morts pour la science, je goûtai un peu de tout sans pousser une plainte. On nous servit plus d'une vingtaine de plats. Les Turcs, comme les autres peuples de l'Orient, sont un peu des enfants : ils aiment mieux becqueter un peu de beaucoup de choses que de se rassasier d'un petit nombre. Des campagnards d'hier, devenus citadins, se donnent des airs de dédaigner la simplicité de la table comme une lésinerie de paysan. Je ne pourrais rendre un compte exact de tous les mets, car de beaucoup d'entre eux il ne m'est resté qu'un vague souvenir désagréable. Je me rappelle le *Rehab*, qui se compose de petits morceaux de mouton rôtis à feu vif, assaisonnés avec beaucoup de poivre et de girofle, et servis sur deux biscuits mous et gras : plat bon à servir pour la punition des fautes légères. Je sens encore quelquefois la saveur du pilav, composé de riz et de mouton, qui est le *sine qua non* de tous les dîners, et pour ainsi dire le plat sacramentel des Turcs, comme le macaroni pour les Napolitains, le couscoussou pour les Arabes et le *puchero* pour les Espagnols. Je me rappelle, et c'est la seule chose dont le souvenir me soit agréable, le *Rosh'ab*, qui se prend avec une cuiller à la

fin du repas; il est fait de raisins secs, de pommes, de prunes, de cerises et d'autres fruits, cuits dans l'eau avec beaucoup de sucre, et aromatisés avec de l'essence de musc ou de l'eau de rose et de cèdre. Il y avait aussi beaucoup d'autres petits plats de viande d'agneau et de mouton, réduite en miettes et bouillie au point de n'avoir plus de goût; des poissons nageant dans l'huile, des boulettes de riz enveloppées de feuilles de vigne, du sirop de citrouille, de petites salades frites dans de la pâte, des compotes, des conserves, des ragoûts assaisonnés de toutes sortes d'herbes aromatiques, qu'il faudrait noter un à un au bas de chaque article du code pénal, pour les coupables en état de récidive. Enfin, un grand plat de sucreries, chef-d'œuvre de quelque pâtissier arabe, où l'on voyait un petit bateau à vapeur, un petit lion de forme chimérique, et une petite maison de sucre avec ses petites fenêtres grillées. En somme, il me sembla m'être vidé dans le corps une pharmacie portative, et avoir assisté à une de ces dînettes que préparent les enfants, quand ils couvrent une table de petits plats pleins de briques cassées, d'herbes pilées et de fruits verts, qui font un bel effet de loin. Tous ces plats étaient servis rapidement, quatre ou cinq à la fois, et les Turcs y pêchaient avec leurs doigts, ne connaissant que l'usage du couteau et celui de la cuiller; et tout le monde se sert d'une seule coupe, dans laquelle un serviteur verse continuellement de l'eau fraîche. Cependant, nous avions pour voisins dans le restaurant des Turcs qui s'y prenaient autrement. Ceux-là aimaient leurs aises, tellement qu'ils mettaient leurs babouches sur la table; chacun avait son assiette, ils se servaient bravement de fourchettes, et trinquaient à tout propos à la barbe de Mahomet. J'observai aussi qu'ils ne baisèrent pas le pain, comme fait tout bon musulman, avant de commencer à manger, et qu'ils

n'avaient pas honte de lancer à tous moments un regard de concupiscence à nos bouteilles, quoique, d'après la sentence des muphtis, ce soit un péché même de regarder une bouteille de vin. Du reste, ce « père des abominations » dont une goutte suffit pour faire tomber sur la tête du musulman « les anathèmes de tous les anges du ciel et de la terre » va de jour en jour faisant des prosélytes parmi les Turcs, et on peut dire que ce n'est qu'un reste de respect humain qui les empêche de lui rendre un hommage public. Je crois que si un jour Constantinople se trouvait tout à coup plongée dans les ténèbres, et que le jour reparût à l'improviste au bout d'une heure, on surprendrait cinquante mille Turcs avec la bouteille à la bouche. Et en cela encore, comme dans beaucoup d'autres écarts des musulmans, les sultans furent la pierre d'achoppement; et il est curieux que la dynastie qui règne sur un peuple pour lequel boire du vin est une offense à Dieu, soit peut-être celle de toutes les dynasties d'Europe qui a fourni á enregistrer à l'histoire le plus grand nombre d'ivrognes : tant le fruit défendu a paru doux même à l'ombre de Dieu sur la terre. Ce fut, dit-on, Bajazet Ier qui commença l'interminable série des ivrognes impériaux, et là encore la première coupable fut la femme : l'épouse de ce même Bajazet, fille du roi de Serbie, offrit à son mari le premier verre de vin de Tokay. Puis Bajazet II s'énivra de vin de Chypre et de vin de Schiraz. Ensuite, ce même Soliman Ier qui fit brûler dans le port de Constantinople tous les bâtiments chargés de vin, et verser du plomb fondu dans la bouche des buveurs, mourut ivre, tué par un archer. Puis vint Sélim II, surnommé le *messth* (l'ivrogne), qui se grisait trois jours de suite; sous son règne, les hommes de loi et les religieux trinquèrent publiquement. En vain Mahomet III tonne contre « l'abomination suggérée par le démon; »

en vain Ahmed Ier fait détruire toutes les tavernes et combler toutes les caves de Stamboul; en vain Mourad IV parcourt la ville accompagné du bourreau et fait tomber la tête de quiconque sent le vin. Lui-même, l'hypocrite féroce, s'en va titubant dans les salles du Sérail comme un buveur plébéien; et après lui la bouteille, joyeux petit follet noir, pénètre dans les sérails, se cache dans les boutiques des bazars, repose sa tête argentée ou purpurine sous le divan des belles, et, violant le seuil des mosquées, fait jaillir ses gouttes sacriléges sur les pages jaunies du Coran.

MAHOMET

A propos de religion, je ne pouvais en me promenant à Constantinople, m'ôter de la tête cette pensée : si l'on n'entendait pas la voix des muezzins, comment un chrétien s'apercevrait-il que la religion de ce peuple n'est pas la sienne? L'architecture byzantine des mosquées les fait ressembler à des églises : on ne voit aucun signe extérieur des rites de l'Islam ; les soldats turcs escortent le viatique : un chrétien ignorant pourrait vivre un an à Constantinople sans s'apercevoir que c'est Mahomet, et non le Christ, qui règne sur la plus grande partie de la population. Et cette pensée me ramenait toujours à ces petites différences, à ces brins d'herbe, comme disaient les chrétiens d'Abyssinie aux premiers disciples de Mahomet, qui séparent les deux religions ; et à la petite cause pour laquelle il arriva que l'Arabie se convertit à l'islamisme, au lieu de se convertir au christianisme, ou, sinon au christianisme, du moins à une religion si proche de lui, que, en se confondant un jour avec lui, ou même en restant telle qu'elle était, elle aurait complétement changé le sort du monde oriental. Et

cette petite cause, ce fut la nature voluptueuse d'un beau jeune homme d'Arabie, grand, blanc, aux yeux noirs, à la parole grave, à l'âme ardente, qui, n'ayant pas la force de maîtriser ses sens, au lieu de trancher dans ses racines le vice dominant de son peuple, se contenta de l'émonder ; et au lieu de proclamer la monogamie comme il proclama l'unité de Dieu, ne fit qu'enserrer dans un cercle plus étroit consacré par la religion, la licence et l'égoïsme de l'homme. Certes, il aurait eu à vaincre une résistance plus forte ; mais il ne paraît pas impossible qu'il l'eût vaincue, celui qui, pour fonder le culte d'un Dieu unique chez un peuple idolâtre, jeta par terre un énorme édifice de traditions, de superstitions, de priviléges, d'intérêts de toute nature, étroitement tressés par les siècles, et qui fit accepter parmi les dogmes de sa religion, pour lesquelles moururent des milliers de croyants, un paradis dont la première description éveilla dans tout son peuple un sentiment d'indignation et de mépris. Mais le beau jeune homme d'Arabie pactisa avec ses sens, et la moitié de la terre changea de face ; car la polygamie fut vraiment le vice capital de sa législation, et la principale cause de décadence de tous les peuples qui embrassèrent sa foi. C'est cette dégradation d'un sexe en faveur de l'autre, c'est la sanction de cette énorme injustice qui trouble tout l'ordre des devoirs humains, qui corrompt la richesse, qui opprime la pauvreté, qui fomente la mollesse, qui énerve la famille, et qui, engendrant la confusion du droit de naissance des dynasties régnantes, bouleverse les palais royaux et les États ; qui s'oppose enfin comme une barrière insurmontable à l'union de la société musulmane avec les sociétés d'autres religions qui peuplent l'Orient.

Si, pour revenir à ma première raison, le beau jeune homme d'Arabie avait eu le malheur de naître un

peu moins robuste ou la force de vivre un peu plus continent, qui sait ? peut-être y aurait-il maintenant un Orient bien ordonné et civilisé, et peut-être la civilisation universelle serait-elle plus avancée d'un siècle.

LE RAMAZAN

Comme je me trouvais à Constantinople dans le mois du Ramazan, qui est le neuvième mois de l'année turque, où tombe le carême musulman, je vis chaque soir une scène comique qui mérite d'être décrite. Pendant tout le carême il est défendu aux Turcs de manger, de boire et de fumer entre le lever et le coucher du soleil. Presque tous font bombance pendant toute la nuit ; mais tant que le soleil luit, ils respectent le précepte religieux, et personne n'ose le transgresser publiquement. Un matin nous allâmes, mon ami et moi, visiter un aide de camp du Sultan que nous connaissions, un jeune officier sans préjugés, et nous le trouvâmes dans une chambre du rez-de-chaussée du palais impérial, avec une tasse de café dans les mains. « Comment, lui dit Yunk, vous osez prendre le café après le lever du soleil ? » L'officier haussa les épaules et répondit qu'il se moquait du Ramazan et du jeûne ; mais juste à ce moment, une porte s'ouvrit à l'improviste, et il fit pour cacher sa tasse un mouvement si rapide qu'il s'en renversa la moitié sur les pieds. On peut conclure de cette petite histoire quelle rigoureuse abstinence doivent garder les gens qui sont toute la journée sous les yeux du public : les bateliers par exemple. Pour s'en convaincre, il faut aller les voir du pont de la sultane Validé, quelques minutes avant le coucher du soleil. En comptant ceux qui sont au repos et ceux qui naviguent, ceux qui sont

tout près et ceux qui sont éloignés, on en voit environ un millier. Ils sont tous à jeun depuis l'aube, ils meurent de faim, ils ont déjà leur souper prêt dans le caïque, leurs yeux vont continuellement du soleil au souper et du souper au soleil, ils s'agitent, haletants, comme les bêtes d'une ménagerie au moment de la distribution de la viande. Le coucher du soleil est annoncé par un coup de canon. Il n'y a pas de risque qu'avant cet instant désiré ils se mettent dans la bouche une goutte d'eau ni une bouchée de pain. Quelquefois, dans un coin retiré de la Corne-d'Or, nous avons engagé à manger les bateliers qui nous conduisaient; mais ils nous ont toujours répondu : « Iok! iok! iok! (non, non, non!) » en montrant le soleil d'un air effrayé. Quand le soleil est caché plus d'à moitié derrière les montagnes, ils commencent à prendre leurs pains entre leurs mains, à les palper et à les flairer voluptueusement. Quand on ne voit plus qu'un mince arc de lumière, alors tous ceux qui sont au repos et tous ceux qui rament, ceux qui traversent la Corne-d'Or, ceux qui glissent sur le Bosphore, ceux qui voguent dans la mer de Marmara, ceux qui sont mouillés dans les golfes les plus solitaires de la rive asiatique, tous se tournent vers l'occident, la bouche ouverte, le pain en l'air, la joie dans les yeux. Et quand on ne voit plus qu'un point de feu, déjà les mille pains touchent les mille bouches. Enfin le point de feu s'éteint, le canon tonne, et, dans le même moment, trente-deux mille dents détachent des mille pains mille énormes morceaux. Mais que dis-je, mille! dans toutes les maisons, dans tous les cafés, dans toutes les tavernes, la même chose arrive au même instant; et, pendant quelques minutes, la ville turque n'est plus qu'un monstre à cent mille bouches qui engloutit et qui dévore.

CONSTANTINOPLE ANTIQUE

Mais que devait être cette ville dans les beaux temps de la gloire ottomane! Je ne pouvais m'ôter cette pensée de la tête. Alors, du Bosphore tout blanc de voiles, ne s'élevait pas ce nuage de fumée noire qui ternit l'azur du ciel et des eaux. Dans le port et dans les baies de la mer de Marmara, entre les vieilles nefs de guerre aux hautes poupes sculptées, aux croissants d'argent, aux lanternes d'or, flottaient les carcasses fracassées et ensanglantées des galères génoises, vénitiennes et espagnoles. Il n'y avait point de ponts sur la Corne-d'Or : d'une rive à l'autre glissait perpétuellement une myriade de petites barques élégantes, au milieu desquelles brillaient de loin les chaloupes blanches du sérail, couvertes de baldaquins écarlates aux franges dorées, et conduites par des rameurs vêtus de soie. Scutari était encore un village; au delà de Galata on ne voyait que des maisons éparpillées dans la campagne; aucun grand palais n'élevait encore la tête au-dessus de la colline de Péra; l'aspect de la cité était moins grandiose qu'aujourd'hui, mais il était plus purement oriental. La loi qui réglait les couleurs étant encore en vigueur, on reconnaissait aux couleurs des maisons la religion de leurs habitants; Stamboul était toute jaune et rouge, excepté les édifices publics et les édifices sacrés qui étaient blancs comme la neige; les quartiers arméniens étaient gris-cendré clair, les quartiers grecs gris-foncé, les quartiers juifs violets. La passion des fleurs était universelle comme en Hollande, et les jardins ressemblaient à de grands bouquets de jacinthes, de tulipes et de roses. La végétation luxuriante des collines n'ayant pas encore fait place aux

nouveaux faubourgs, Constantinople présentait l'image d'une ville cachée dans une forêt. A l'intérieur, il n'y avait que des ruelles ; mais ces ruelles étaient embellies par une foule merveilleusement pittoresque. On ne voyait que des turbans énormes qui donnaient à la population masculine un aspect colossal et superbe. Toutes les femmes, à l'exception de la mère du Sultan, rigoureusement voilées de façon à ne laisser voir que les yeux, formaient une population à part, anonyme et énigmatique, qui répandait dans toute la ville comme un souffle gracieux de mystère. Comme une loi sévère déterminait le costume de chacun, on reconnaissait aux formes des turbans et aux couleurs des cafetans les classes, les grades, les fonctions, les âges, comme si Constantinople eût été une immense cour. Le cheval étant encore « le seul char de l'homme » on rencontrait dans les rues des milliers de cavaliers, et les longues files des chameaux et des dromadaires de l'armée qui traversaient la ville dans toutes les directions lui donnaient l'aspect sauvage et grandiose d'une ancienne métropole asiatique. Les arabas dorées, traînées par des bœufs, se croisaient avec les carosses revêtus de drap vert des ulémas, avec ceux revêtus de drap rouge des kadi-aschiers, avec les légères talikas aux rideaux de satin, avec les chaises à porteurs ornées de peintures fantastiques. Des esclaves de tous les pays, de la Pologne à l'Ethiopie, passaient en troupes, faisant résonner leurs chaînes rivées sur les champs de bataille. Dans les carrefours, sur les places, dans les cours des mosquées, on voyait des groupes de soldats vêtus de haillons glorieux, qui montraient leurs bras mutilés et les cicatrices encore fraîches des blessures reçues à Vienne, à Belgrade, à Rhodes, à Damas. Des centaines de rhapsodes à la voix puissante et au geste inspiré racontaient au milieu de cercles de musul-

mans orgueilleux les hauts faits des armées qui combattaient à trois mois de marche de Stamboul. Les pachas, les beys, les aghas, les mousselims, une infinité de dignitaires et de grands seigneurs vêtus avec un faste théâtral, accompagnés de leurs escortes de serviteurs, fendaient la foule qui s'inclinait à leur passage comme la moisson au souffle du vent. Les ambassadeurs de tous les États d'Europe, venus pour demander paix ou alliance, passaient avec un cortége de princes; on voyait défiler les caravanes chargées des dons de rois africains ou asiatiques et des essaims de silidars et de sipahis fastueux et insolents, traînant par les chemins leurs grands sabres souillés du sang de vingt peuples; et les beaux pages grecs ou hongrois du sérail, vêtus comme de petits rois, passaient fièrement au milieu de la foule obséquieuse, qui respectait en eux les favoris de son seigneur. Çà et là, devant les portes, on voyait un trophée de bâtons noueux; c'était un corps de garde de janissaires, qui étaient alors chargés de la police dans l'intérieur de la ville. On rencontrait des juifs qui portaient au Bosphore les corps des suppliciés; on trouvait chaque matin, dans le Balik-bazar, quelque cadavre étendu à terre, la tête sous l'aisselle droite, la sentence sur la poitrine et une pierre sur la sentence. On voyait dans les rues des nobles pendus au premier croc où à la première poutre qu'avaient rencontrée les bourreaux pressés; on trébuchait la nuit contre quelque malheureux jeté au milieu de la rue, hors d'une chambre de torture où on lui avait brisé les pieds et les mains avec une massue; on voyait sous le soleil de midi des marchands pris en flagrant délit de fraude, cloués par une oreille à la porte de leur boutique. Et comme on n'avait pas encore restreint par une loi la liberté illimitée des sépultures, on voyait creuser des fosses et enterrer des morts, à toute heure du jour, dans les jardins, dans

les sentiers, sur les places, devant la porte des maisons. On entendait dans les cours les hurlements des moutons et des agneaux immolés en holocauste à Allah, pour les naissances et pour les circoncisions. De temps en temps passait au galop une troupe d'eunuques criant et menaçant; alors les rues se vidaient, les portes se fermaient, les fenêtres se voilaient, tout un quartier prenait l'apparence de la mort; et dans une file de carrosses brillants passaient les odalisques du Grand Seigneur, qui emplissaient l'air de rires et de parfums. Quelquefois un personnage de la cour, traversant une rue pleine de foule, pâlissait tout à coup à la vue de six hommes d'apparence misérable qui entraient dans une boutique : ces six hommes étaient le sultan, quatre officiers et un bourreau, qui allaient de boutique en boutique pour vérifier les poids et les mesures. Dans tous le corps énorme de Constantinople bouillonnait une vie pléthorique et fébrile. Le trésor regorgeait de joyaux, les arsenaux d'armes, les casernes de soldats, les caravansérails de voyageurs; le marché aux esclaves était une fourmilière de beautés, de marchandes et de grands seigneurs; les savants se pressaient dans les grandes salles des archives des mosquées; les vizirs puissants préparaient, pour les générations futures, les annales sans fin de l'empire; les poëtes, pensionnés par le sérail, se réunissaient dans les bains pour chanter les guerres et les amours de l'empereur; des cohortes d'ouvriers bulgares et arméniens travaillaient à élever des mosquées avec des blocs de granit d'Égypte et de marbre de Paros, pendant que par mer arrivaient les colonnes des temples de l'Archipel, et par terre les dépouilles des églises de Pesth et d'Ofen. Dans le port on ornait les flottes de trois cents voiles qui devaient porter la terreur sur toutes les rives de la Méditerranée; entre Stamboul et Andrinople se répandaient

des cavalcades de sept mille fauconniers et de sept mille garde-chasses, et dans l'intervalle des révoltes militaires, des guerres lointaines, des incendies qui réduisaient en cendres vingt mille maisons en une nuit, on célébrait des fêtes de trente jours devant les plénipotentiaires de tous les États de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe. Alors l'enthousiasme musulman devenait de la folie. En présence du sultan et de la cour, au milieu de ces énormes palmiers des noces, chargés d'oiseaux, de fruits et de miroirs, si hauts que, pour leur livrer passage, il fallait abattre les maisons et les murailles; entre des files de lions et de sirènes de sucre, portés par des chevaux caparaçonnés de damas d'argent; entre les monceaux de dons royaux apportés de toutes les parties de l'Empire et de toutes les cours du monde, alternaient les batailles feintes des janissaires, les danses furieuses des derviches, les mêlées sanglantes des prisonniers chrétiens, les banquets populaires de dix mille plats de couscoussou. Dans l'hippodrome dansaient les éléphants et les girafes; on lâchait à travers la foule des ours et des renards avec des fusées attachées à la queue. Aux pantomimes allégoriques succédaient les danses lascives, les mascarades grotesques, les processions fantastiques, les courses, les chars symboliques, les jeux, les comédies, les branles; la fête dégénérait peu à peu, à la tombée de la nuit, en un tumulte forcené; et cinquante mosquées scintillantes de lumière formaient au-dessus de la cité une immense auréole de feu qui annonçait aux pasteurs des montagnes de l'Asie et aux navigateurs de la Propontide les orgies de la nouvelle Babylone. Telle était Stamboul, la sultane formidable, voluptueuse, effrénée, auprès de laquelle la ville d'aujourd'hui n'est plus qu'une vieille reine malade d'hypocondrie.

LES ARMÉNIENS

Toujours occupé des Turcs, je n'eus pas le temps, on peut le comprendre, d'étudier beaucoup les trois nations, arménienne, grecque et juive, qui forment la population dite des raïas; étude d'ailleurs fort longue, car si chacun de ces peuples a conservé plus ou moins sa propre nature, la vie extérieure de tous les trois a pris comme une teinte musulmane, qui se perd à son tour dans la civilisation européenne ; aussi présentent-ils tous les trois à l'observateur la même difficulté que ferait un tableau mobile et changeant. Les Arméniens en particulier, « chrétiens par l'esprit et par la foi, et musulmans asiatiques par la naissance et la chair » non-seulement sont difficiles à étudier en particulier, mais ils le sont encore à distinguer des Turcs à la simple vue, parce que ceux d'entre eux qui n'ont pas encore pris le costume européen sont vêtus à la turque, sauf de très-petites différences ; et on ne porte presque plus l'antique grand bonnet de feutre qui était, avec certaines couleurs spéciales, la marque distinctive de la nation, ils ne diffèrent pas non plus beaucoup des Turcs par l'aspect. Ils sont pour la plupart de haute taille, robustes, corpulents, le teint clair, l'allure et les mouvements lents, et montrent sur leur visage les deux qualités particulières de leur caractère : cet esprit ouvert, vif, industrieux, perspicace, qui les rend merveilleusement aptes au commerce, et cette placidité, que d'autres appelleront souplesse servile, à l'aide de laquelle ils réussissent à faire leur trou partout, de la Hongrie à la Chine, et à se rendre particulièrement agréables aux Turcs, dont ils captivèrent la confiance en se montrant sujets dociles et



Dame arménienne. (Page 147.)

amis respectueux. Ils n'ont, ni intérieurement ni extérieurement, rien de belliqueux ni d'héroïque. Quelques-uns, pourtant, n'étaient pas originaires de la région asiatique, d'où ils viennent, et on assure que ceux de leurs frères qui l'habitent sont tout à fait différents d'eux; mais ceux qui furent transportés ici, de l'autre côté du Bosphore, sont vraiment un peuple doux et prudent, modeste dans sa vie, occupé seulement de ses trafics, et plus sincèrement religieux, dit-on, que tout autre peuple de Constantinople. Les Turcs les appellent *les chameaux de l'empire*, et les Francs disent que tout Arménien naît calculateur; ces deux opinions sont en grande partie justifiées par les faits, car en conséquence de leur force physique et de leur intelligence vive et entreprenante, ils fournissent à Constantinople, outre un grand nombre d'architectes, d'ingénieurs, de médecins, d'artisans patients et ingénieux, la plupart des portefaix et des banquiers : des portefaix qui portent des poids fabuleux et des banquiers qui amassent des trésors tout aussi fabuleux. A première vue, cependant, personne ne s'apercevrait qu'il y a un peuple arménien à Constantinople, tant la plante a pris, comme on dit, l'odeur de son terreau. Les femmes mêmes, à cause de qui la maison arménienne est fermée à l'étranger presque aussi hermétiquement que la maison musulmane, s'habillent à la turque, et un œil très-expert peut seul les reconnaître au milieu de leurs concitoyennes musulmanes. Elles sont, elles aussi, pour la plupart, blanches et grasses, et elles ont la ligne aquiline du profil oriental, de grands yeux et de longs cils; beaucoup d'entre elles, grandes et amples de formes, feraient des cheiks superbes si on les couronnait de turbans. Presque toutes ont un air modeste et distingué à la fois, et si quelque chose leur manque, c'est la lumière de l'âme, qui brille sur le visage de la femme grecque.

LES GRECS.

Autant il est difficile de reconnaître l'Arménien à la simple vue, autant il est facile de reconnaître le Grec, même en ne tenant pas compte du costume, tant il est différent d'aspect et de physionomie des autres sujets de l'empire, et en particulier du Turc. Pour se rendre compte de cette différence, ou plutôt de ce contraste, il faut observer un Turc et un Grec qui se trouvent assis l'un près de l'autre dans un café ou sur un paquebot. Ils ont beau être à peu près du même âge et de la même classe, être vêtus tous les deux à l'européenne, et même se ressembler de visage, il n'est pas possible de se tromper.

Le Turc est immobile, et toutes les lignes de sa personne expriment une espèce de tranquillité sans pensée, qui ressemble à celle d'un animal repu ; ou, si son visage révèle une pensée, il semble que ce doive être une pensée immobile comme son corps. Il ne regarde personne, et n'a pas l'air de s'apercevoir qu'on le regarde ; son attitude montre une profonde insouciance des choses et des gens qu'il a autour de lui ; son visage exprime quelque chose de la tristesse résignée d'un esclave et du froid orgueil d'un despote ; un je ne sais quoi de dur, de renfermé, d'obstiné, à désespérer tout d'abord quiconque se proposerait de lui persuader quelque chose ou de le détourner d'une résolution. Il a, en somme, la mine de ces hommes tout d'une pièce avec lesquels il semble qu'on ne pourrait vivre qu'en leur obéissant ou en leur commandant, et avec qui on ne doit jamais, si longtemps qu'on vive avec eux, prendre une familiarité complète. Le Grec, au contraire, est très-mobile, et révèle par mille mouvements furtifs des yeux et de la bouche tout ce qui

se passe dans son âme; il secoue la tête comme un cheval indompté; son visage exprime une fierté juvénile, et quelquéfois enfantine; s'il voit qu'on le regarde, il arrange sa pose; si on ne le regarde pas, il cherche à se faire voir; il a toujours l'air de rêver ou de désirer quelque chose : toute sa personne respire la pénétration et l'ambition; et il inspire de la sympathie, même quand il a la face d'un mauvais sujet, et on lui donnerait volontiers la main, quoi qu'on ne se souciât pas de lui confier sa bourse. Il suffit de voir ces deux hommes l'un près de l'autre pour comprendre que l'un doit paraître à l'autre un barbare, un orgueilleux, un tyran, un brutal, que celui-ci doit le juger léger, faux, turbulent, plein de malice, et qu'ils doivent se mépriser et se détester réciproquement de toutes leurs forces, et ne pas pouvoir s'accorder ensemble. La même différence se remarque entre les femmes grecques et les autres femmes du Levant. Au milieu des Turques et des Arméniennes fraîches et belles, mais qui frappent beaucoup plus les sens qu'elles ne parlent à l'âme, on reconnaît au premier coup d'œil avec un sentiment d'admiration reconnaissante les visages élégants et purs des femmes grecques, éclairés par deux yeux pleins de pensée, dont chaque regard vous fait venir sur les lèvres un vers d'une ode, et leurs beaux corps à la fois majestueux et légers, qui vous inspirent le désir de les serrer entre vos bras, plutôt pour les mettre sur un piédestal que pour les porter dans le harem. On en voit qui portent encore les cheveux tombant à l'antique en grosses mèches ondulées, avec une grosse tresse entourant la tête comme un diadême; si belles, si nobles, si classiques, qu'on les prendrait pour des statues de Praxitèle ou de Lysippe, ou pour des jeunes filles immortelles retrouvées au bout de vingt siècles dans quelque vallée ignorée de la Laconie

ou dans quelque petite île oubliée de la mer Egée. Cependant, ces beautés souveraines sont fort rares même parmi les Grecques, et maintenant on n'en trouve guère d'exemples que dans la vieille aristocratie de l'empire, dans le quartier silencieux et triste du Phanar, où s'est réfugiée l'âme de l'antique Bysance. Là, on voit encore quelquefois une de ces femmes admirables appuyée à un balcon à balustres, ou à la grille d'une haute fenêtre, les yeux fixes, regardant la rue solitaire dans l'attitude d'une reine prisonnière ; et quand les valets des descendants des Paléologues et des Comnènes ne sont pas là flânant devant les portes, on peut, en la contemplant à l'écart, croire pour un moment qu'on voit par le déchirement d'une nuée le visage d'une déesse de l'Olympe.

LES JUIFS

Pour ce qui est des Juives, je puis affirmer, après être allé au Maroc, que celles de Constantinople n'ont rien à faire avec celles de la côte septentrionale de l'Afrique, chez lesquelles les doctes observateurs croient voir encore dans toute sa pureté le premier type oriental de la beauté hébraïque. Dans l'espérance de trouver cette beauté, je m'armai de courage, et j'errai longtemps dans le vaste ghetto de Balata, qui s'allonge comme un serpent immonde sur la rive de la Corne-d'or. Je m'introduisis jusque dans les ruelles les plus misérables, au milieu de baraques « encroûtées de moisissure » comme les bords du cercle dantesque ; j'allai dans les carrefours où je ne voudrais plus repasser qu'avec des échasses et en me bouchant le nez, regardant par les fenêtres tapissées de guenilles nauséabondes, dans les chambres noires aux murs visqueux ; m'arrêtant devant les portes des cours humides

d'où sortait une odeur de moisi à vous couper la respiration, m'ouvrant un passage à travers des groupes de gamins scrofuleux et teigneux, touchant avec le coude d'horribles vieillards qui semblaient d'anciens pestiférés ressuscités ; j'avançai, évitant à chaque pas des chiens couverts de plaies, des mares de boue noire, des linges sales étendus sur des cordes crasseuses, et des tas d'ordures à faire tourner le cœur ; mais mon courage ne fut pas récompensé. Parmi les nombreuses femmes que je rencontrai encapuchonnées dans leur kalpak national, qui ressemble à un turban allongé et couvre les cheveux et les oreilles, je vis bien quelques visages où je reconnus cette régularité délicate et cet air suave et résigné qu'on considère comme le trait distinctif des juives de Constantinople ; je vis quelques vagues profils de Rebecca et de Rachel, des yeux en amande, pleins de douceur et de grâce, et quelques figures élégantes, droites sur le seuil d'une porte, dans une attitude raphaélesque, appuyant une main effilée sur la tête frisée d'un enfant. Mais chez la plupart, je ne vis que les signes de la décadence de la race. Quelle différence entre ces figures exténuées et les yeux de feu, les riches couleurs et les formes opulentes que j'admirais un an auparavant à Tanger et à Fez ! Et il en est de même pour les hommes, amaigris, jaunâtres, faibles ; toute leur vitalité semble s'être réfugiée dans leurs yeux brillants d'astuce et de cupidité, qu'ils tournent continuellement de tous les côtés, comme s'ils entendaient sonner des pièces de monnaie. Et maintenant, je m'attends à ce que mes bons critiques israélites, qui m'ont déjà donné sur les doigts à propos de leurs coréligionnaires du Maroc, me rechantent la même chanson, et mettent sur le compte des Turcs oppresseurs l'avilissement des juifs de Constantinople. Mais il suffit de dire que tous les autres sujets non-musulmans de la Porte se

trouvent dans les mêmes conditions politiques et civiles que les juifs ; et quand cela ne serait pas, il serait fort difficile de prouver que la saleté honteuse, la précocité des mariages et l'abstention de tous les métiers fatigants, considérées comme les causes efficaces de cette décadence, soient une conséquence logique du manque de liberté et d'indépendance. Et s'ils me disent que ce n'est pas l'oppression politique des Turcs, mais les persécutions mesquines et les mépris qui sont la cause de cet avilissement, qu'ils se demandent plutôt à eux-mêmes si par hasard ce ne serait point le contraire; s'il ne faut pas en rechercher la première cause dans leurs mœurs et dans leur vie ; et si au lieu de cacher la plaie, ils ne feraient pas mieux de la cautériser eux-mêmes avec un fer rouge.

Quand on a fait un tour dans Balata, ce n'est pas ce qu'on peut faire de pis, comme on dit à Florence, que d'aller prendre un bain turc. Les maisons de bain se reconnaissent du dehors ; ce sont des édifices sans fenêtres, en forme de petites mosquées, surmontées d'une coupole et de hautes cheminées coniques qui fument continuellement. Mais avant d'y entrer il faut s'y reprendre à deux fois, et se demander *quid valeant humeri*, car tout le monde n'est pas capable de résister au dur traitement qu'on fait subir à un homme entre ces murs salutaires. Je confesse que d'après ce que j'en avais entendu dire, j'y entrai avec un léger tremblement ; et les lecteurs verront qu'il y avait de quoi me plaindre. Quand j'y pense, je me sens perler sur les tempes deux petites gouttes de sueur qui attendent que je sois dans le vif de la description pour me couler sur les joues. Voici donc ce qui fut fait de ma pauvre personne. J'entre timidement, et je me trouve dans une grande salle : je reste un moment incertain si c'est un hôpital ou un théâtre. Au milieu jaillit une fontaine entourée de fleurs : le long des parois règne une

galerie de bois où dorment profondément, ou fument en rèvassant quelques Turcs étendus sur des matelas et enveloppés de la tête aux pieds dans des draps blancs comme neige. Pendant que je regarde autour de moi, en quête du baigneur, deux robustes mulâtres demi-nus, sortis de je ne sais où, se dressent devant moi comme deux spectres, et me demandent tous les deux à la fois d'une voix caverneuse : « *Hammamun?* (bain?) — *Evet,* (oui) » réponds-je avec un filet de voix. Ils me font signe de les suivre, et me remorquent en haut, par un petit escalier de bois, dans une salle pleine de nattes et de coussins, où ils me font comprendre que je dois me déshabiller. Ils m'entourent les reins d'une étoffe bleue et blanche, ils m'enveloppent la tête d'un morceau de mousseline, ils me font enfiler deux sandales colossales, ils me prennent sous les bras comme un ivrogne, et me conduisent ou plutôt me traînent dans une autre salle chaude et à demi-obscure, où ils m'étendent sur un tapis, et restent là, les mains sur les côtés, attendant que ma peau s'assouplisse. Tous ces apprêts, qui ressemblent beaucoup à ceux d'un supplice, me jettent dans une inquiétude qui se change en un sentiment encore moins honorable, quand les deux argousins me touchent le front, échangent un regard qui signifie : « il peut résister » et qui a l'air de vouloir dire : « à la roue. » Et, me reprenant sous les bras, ils me conduisent dans une autre salle. Ici, j'éprouve une sensation extraordinaire. Il me semble être dans un temple sous-marin. J'entrevois à travers un voile de vapeurs blanchâtres, de hautes parois de marbre, des colonnes, des arceaux, la voûte d'une coupole vitrée, d'où descendent des rayons de lumière rouge, bleue et verte, des fantômes blancs qui vont et viennent, rasant les murs, et, au milieu de la salle, des hommes demi-nus, étendus sur le pavé comme des cadavres, et sur lesquels d'autres hommes sont

penchés, dans l'attitude de médecins qui procèdent à une autopsie. La température de la salle est telle, qu'à peine entré je me sens tout en sueur, et qu'il me semble que je ne pourrai plus sortir de là que sous la forme d'un fleuve, comme l'amant d'Aréthuse. Les deux mulâtres transportent mon corps au milieu de la salle, et l'étendent sur une espèce de table anatomique, qui est une grande lame de marbre blanc, élevée au-dessus du pavé, et sous laquelle chauffent les étuves. La table brûle et je fais la grimace ; mais maintenant j'y suis, il faut y passer. Les deux mulâtres commencent la *vivisection*, en fredonnant un refrain funèbre. Ils me pincent les bras et les jambes, ils me pressent les muscles, ils me font craquer les articulations, ils me frottent, ils me froissent, ils me bouchonnent ; ils me tournent sur le ventre, et recommencent; ils me remettent sur le dos, et recommencent encore toute la cérémonie. Ils m'étirent et me pétrissent comme un bonhomme de pâte à qui ils craignent de ne pas pouvoir donner une forme qu'ils ont dans l'esprit ; puis ils prennent un petit instant pour respirer ; puis les pincements, le massage, les frictions recommencent, de façon à me faire craindre que ma dernière heure soit arrivée. Enfin, quand tout mon corps rend de l'eau comme une éponge pressée, quand ils voient circuler mon sang sous ma peau, quand ils s'aperçoivent que je n'en peux plus, ils enlèvent mes restes de ce lit de torture, et les portent dans un coin, devant une petite niche où sont deux robinets de cuivre qui versent de l'eau froide et de l'eau chaude dans une petite vasque de marbre. Mais, hélas ! ici commence un autre martyre. Et vraiment, la chose prend une telle allure que, sans plaisanterie, je me demande si ce n'est pas le cas d'asséner un bon coup à droite et un bon coup à gauche et de me sauver tel que je suis. Un des deux tourmenteurs met un gant de poil de chameau et commence à me

frotter l'échine, la poitrine, les bras et les jambes, avec autant de douceur que s'il étrillait un cheval, et cette opération se prolonge pendant cinq agréables minutes. Cela fait, ils m'inondent d'un torrent d'eau tiède, et reprennent haleine. Et je la reprends aussi, en remerciant le ciel de ce que c'est fini ! Mais ce n'est pas fini ! Le féroce mulâtre ôte son gant, et recommence l'opération avec sa main nue ; je me fâche et je lui fais signe de cesser, et lui, me montrant sa main, me prouve, à mon grand étonnement, qu'il doit frotter encore. La friction finie, voici un autre torrent d'eau, puis vient une nouvelle opération. Ils prennent chacun un bouchon d'étoupe imbibé de savon de Candie, et me savonnent de la tête aux pieds. Le savonnage fini, vient un autre déluge d'eau parfumée, et puis de haut en bas la friction à l'étoupe. Mais cette fois, Dieu merci, l'étoupe est sèche et ils frictionnent pour vous essuyer. Quand je suis essuyé, ils me renveloppent la tête, ils me remettent l'espèce de tablier, ils m'enveloppent dans un drap, ils me reconduisent dans la seconde salle, et après une station de quelques minutes, ils me font rentrer dans la première. Là, je trouve un matelas tiède, sur lequel je m'étends mollement, et les deux exécuteurs de la justice m'administrent les derniers chatouillements pour égaliser dans tous les membres la circulation du sang. Cela fait, ils me mettent un coussin brodé sous la tête, une pipe à la bouche, de la limonade auprès de moi, une couverture blanche sur le dos, et me laissent là, frais, léger, parfumé, l'esprit serein, le cœur content, avec un sentiment de l'existence si pur et si jeune, qu'il me semble que je viens de naître, comme Vénus, de l'écume de la mer, et que les Amours dans leur vol effleurent ma tête de leurs ailes.

LA TOUR DU SÉRASKIER

Quand on se sent ainsi, *pur et disposé à revoir les étoiles*, on n'a rien de mieux à faire que de grimper sur la tête de ce titan de pierre qu'on nomme la tour du Séraskier. Je crois que Satan, s'il voulait tenter une autre fois quelqu'un en lui offrant les royaumes de la terre, serait sûr de son affaire en transportant sa victime sur ce sommet. La tour, bâtie sous le règne de Mahmoud II, est plantée sur la plus haute colline de Stamboul, au milieu de la vaste cour du Ministère de la guerre, au point que les Turcs l'appellent le nombril de la cité. Elle est construite en grande partie avec du marbre blanc de Marmara, sur le plan d'un polygone régulier à seize pans, et elle s'élève en l'air, hardie et svelte comme une colonne, surpassant de beaucoup les minarets gigantesques de la mosquée voisine de Soliman. On y monte par un escalier en limaçon, éclairé par de rares fenêtres carrées par lesquelles on entrevoit en passant, tantôt Galata, tantôt Stamboul, tantôt les faubourgs de la Corne-d'Or ; et on n'est pas encore à mi-hauteur, que déjà, en lançant un regard au dehors, on se croit dans la région des nuages. Quelquefois, en montant, on entend un léger bruit au-dessus de sa tête, et presque au même instant on voit passer et disparaître un fantôme qui semble une chose qu'on précipite plutôt qu'un homme qui descend ; et c'est un des gardiens qui se tiennent nuit et jour en vedette sur le haut de la tour, qui a probablement vu un nuage de fumée suspect et qui court en donner avis au Séraskierat. L'escalier a environ deux cents marches, et conduit à une espèce de terrasse ronde, couverte en verre et vitrée tout autour, où se tient sans cesse un

gardien qui sert le café aux visiteurs. Quand on entre dans cette cage transparente qui paraît suspendue entre le ciel et la terre, qu'on voit tout autour de soi cet immense vide d'azur, qu'on entend le vent qui gronde et qui fait résonner les vitres et craquer les cloisons, on est presque pris de vertige et on est tenté de renoncer à voir le panorama. Mais en voyant l'échelle appuyée à la lucarne du toit, on reprend courage, on monte, le cœur palpitant, et on jette un cri d'admiration. C'est un moment sublime. On reste comme foudroyé. Tout Constantinople est là, et on l'embrasse d'un seul regard; toutes les collines et toutes les vallées de Stamboul, du Château des Sept-Tours au cimetière d'Eyoub; Galata et Péra tout entières, comme si le regard y tombait en ligne verticale; toute Scutari, comme si elle était au-dessous de vous; trois rangées de villes, de bois, de flottes, qui fuient à perte de vue le long de trois rives enchanteresses, et d'autres bandes innombrables de villages et de jardins qui se perdent en serpentant dans l'intérieur des terres; toute la Corne-d'Or, immobile, cristalline et semée d'innombrables caïques qui ont l'air de moucherons nageant; tout le Bosphore, qui paraît fermé de çà et de là par les collines les plus avancées des deux rives. Il présente l'image d'une succession de lacs : chaque lac paraît entouré par une ville, et chaque ville est enguirlandée de jardins. Au delà du Bosphore, la mer Noire, tout azurée, se confond avec le ciel; du côté opposé, la mer de Marmara, le golfe de Nicomédie, les îles des Princes, la rive européenne et la rive asiatique blanchissantes de villages; plus loin, le détroit des Dardanelles, qui brille comme un mince ruban d'argent; au delà des Dardanelles un vague éblouissement blanc, qui est la mer Egée, et une courbe obscure, qui est la rive de la Troade; au delà de Scutari, la Bithynie et l'Olympe; au-

delà de Stamboul, les solitudes onduleuses et jaunissantes de la Thrace; deux golfes, deux détroits, deux continents, trois mers, vingt villes, une myriade de coupoles argentées et d'aiguilles d'or, un rayonnement de couleurs et de lumière à faire douter si cette vue est une vue de notre planète ou d'un autre astre plus favorisé de Dieu.

CONSTANTINOPLE

Et, sur la tour du Séraskier, comme sur celle de Galata, comme sur le Vieux Pont, comme à Scutari, je me demandais cent fois : « Mais comment ai-je pu m'éprendre de la Hollande? » Et non-seulement ce pays, mais Paris, mais Madrid, mais Séville, me semblaient des villes obscures et mélancoliques où je n'aurais pu vivre un mois. Puis, je pensais à mes pauvres descriptions, et je me disais avec regret : « Ah ! malheureux ! Combien de fois as-tu prodigué les mots : beau, splendide, immense ! Et maintenant, que diras-tu de ce spectacle? » Déjà il me semblait que je ne tirerais pas une page de Constantinople. Et mon ami Rossasco me disait : « Mais pourquoi n'essayes-tu pas? » et je lui répondais : « Mais si je n'ai rien à dire! » Et parfois, qui le croirait? ce spectacle, sans pareil pendant quelques minutes, me paraissait misérable à certaines heures et par une certaine lumière, et je m'écriais presque avec effroi : « Hélas ! où est ma Constantinople? » D'autres fois la tristesse me prenait, quand je pensais que pendant que j'étais là, devant cette immensité et cette beauté, ma mère était dans une petite chambre d'où l'on ne voyait qu'une cour ombreuse et une petite bande de ciel ; il me semblait que j'étais coupable, et j'aurais donné un de mes yeux pour tenir la chère vieille femme sous le bras et la conduire à Sainte-Sophie.

La journée pourtant marchait presque toujours gaie et légère comme une heure d'ivresse. Et, les rares fois que l'humeur noire se montrait, mon ami et moi nous avions un sûr moyen de nous en délivrer. Nous descendions à Galata dans deux caïques à deux rames, les plus dorés et les plus bariolés, nous criions : « Eyoub ! » et nous étions déjà au milieu de la Corne-d'Or. Nos rameurs se nommaient Mahmoud, Bajazet, Ibrahim, Mourad, ils avaient chacun vingt ans et deux bras de fer, et ramaient à l'envi, s'excitant par des cris et riant comme des enfants. Le ciel était serein et la mer transparente, nous tournions la tête en arrière pour aspirer plus largement l'air plein de parfums, et nous laissions pendre une main dans l'eau ; les deux caïques volaient, de çà et de là fuyaient sous nos regards les kiosques, les palais, les jardins, les mosquées ; il nous semblait être emportés par le vent à travers un monde enchanté ; et nous sentions un plaisir inexprimable à être jeunes et à être à Stamboul. Yunk chantait, je récitais des ballades orientales de Victor Hugo, et je voyais tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt près, tantôt loin, m'apparaître dans l'air une douce figure couronnée de cheveux blancs et illuminée par un tendre sourire, qui disait : « Sois heureux, mon fils ! Je te bénis et je t'accompagne ! »

SAINTE-SOPHIE

Et maintenant, si un pauvre conteur de voyages peut se permettre d'invoquer une Muse, je l'invoque à mains jointes, car mon esprit s'égare « *en face de mon noble sujet* », et les grandes lignes de la basilique byzantine tremblent devant moi comme une image réfléchie par une eau agitée. Que la Muse m'inspire, que Sainte Sophie m'éclaire, et que l'empereur Justinien me pardonne.

Par une belle matinée d'octobre, accompagnés d'un kavas turc du Consulat italien et d'un drogman grec, nous allâmes enfin visiter le « paradis terrestre, le second firmament, le chariot des chérubins, le trône de la gloire de Dieu, la merveille de la terre, le plus grand temple du monde après Saint-Pierre. » Cette dernière opinion, mes amis de Burgos, de Cologne, de Milan et de Florence le savent, n'est pas mienne, et je n'oserais pas me l'approprier ; mais je l'ai citée avec les autres, parce que c'est une des nombreuses expressions consacrées de l'enthonsiasme des Grecs, que notre drogman nous répétait en chemin. Et nous avions choisi tout exprès ensemble un vieux kavas turc et un vieux drogman grec, avec l'espérance, qui ne fut pas déçue, d'entendre se heurter dans leurs explications et dans leurs légendes les deux religions, les deux histoires, les deux peuples ; l'un exaltant l'église, l'autre célébrant la mosquée, de façon à nous montrer Sainte-Sophie comme elle doit être vue : avec un œil de chrétien et un œil de Turc.

Mon attente était grande et ma curiosité ardente ; et pourtant, chemin faisant, je pensais, comme je le pense encore, qu'il n'y a pas de monument fameux, fût-il digne de sa renommée, dont la vue donne à l'âme une émotion aussi délicieuse que celle qu'on éprouve en allant le voir. Si je pouvais revivre une heure d'un des jours où j'ai vu quelque grande chose, je choisirais celle qui s'écoula entre le moment où je dis : allons! et le moment où je m'entendis dire : nous sommes arrivés. Ce sont là les plus belles heures des voyages. En allant, il semble qu'on sente son âme s'agrandir, comme pour contenir le sentiment de l'admiration qui va y naître ; on se rappelle les désirs de la première jeunesse, qui paraissent être des songes ; on revoit un vieux professeur de géographie, qui, après avoir montré Constantinople sur la

Fontaine du sultan Ahmed. (Page 161.)

carte d'Europe, traçait dans l'air, avec une prise de tabac entre les doigts, les lignes de la grande basilique; on voit cette chambre, cette petite cheminée devant laquelle, l'hiver prochain, on décrira le monument au milieu d'un cercle de visages émerveillés et immobiles; on s'entend résonner ce nom de Sainte-Sophie dans la tête, dans le cœur, dans les oreilles, comme le nom d'un être vivant qui nous attend et qui nous appelle pour nous révéler quelque grand secret; on voit apparaître au-dessus de sa tête des arceaux et des pilastres prodigieux d'édifices qui se perdent dans le ciel; et quand on n'est plus qu'à quelques pas du but, on éprouve encore un plaisir inexprimable à s'arrêter pour regarder un caillou, pour voir fuir un lézard, pour raconter une bagatelle, pour perdre un peu de temps, pour retarder de quelques minutes ce moment qu'on a désiré pendant vingt ans et qu'on se rappellera toute la vie. Certes, il resterait bien peu de chose de ces plaisirs tant vantés de l'admiration, si l'on en ôtait le sentiment qui les précède et celui qui les suit. C'est presque toujours une illusion, suivie d'un léger désenchantement, dont, obstinés que nous sommes, nous faisons découler une foule d'autres illusions.

La mosquée de Sainte-Sophie est placée vis-à-vis l'entrée principale du Vieux-Sérail.

Cependant, quand on arrive sur la place qui s'étend devant le Sérail, la première chose qui attire les yeux, ce n'est pas la mosquée, mais la célèbre fontaine du Sultan Ahmed III.

C'est un des plus originaux et des plus riches monuments de l'art turc. Mais, c'est, plutôt encore qu'un monument, un bijou de marbre, dont un galant sultan orna le front de sa Stamboul dans un moment d'amour. Je crois qu'une femme seule peut bien le décrire : ma plume n'est pas assez fine pour en retracer l'image. A première

vue, on ne dirait pas une fontaine. Elle a la forme d'un petit temple carré, couvert d'un petit toit chinois qui avance ses bords ondulés bien au delà des murs, et lui donne une vague apparence de pagode. Aux quatre angles sont quatre petites tours rondes, ou plutôt quatre petits kiosques d'une forme charmante, auxquels correspondent, sur le toit, autant de petites coupoles sveltes, surmontées chacune d'une flèche gracieuse; elles entourent une plus grande coupole, placée au milieu du toit. Dans chacun des quatre murs, il y a deux niches élégantes; entre les niches, un arc en ogive; sous l'arceau, un robinet qui verse l'eau dans une petite vasque. Autour de l'édifice tourne une inscription qui dit : « Cette fontaine te parle de son âge dans ces vers du sultan Ahmed : ouvre la clé de cette source tranquille et pure, et invoque le nom de Dieu ; bois de cette eau intarissable et limpide, et prie pour le Sultan. » Le petit édifice est tout en marbre blanc, qui se voit à peine sous les ornements sans nombre qui couvrent les murs; ce sont des miniatures d'arceaux, de niches, de colonnes, de rosaces; des polygones, des rubans, des broderies de marbre, des dorures sur fond bleu, des crépines autour des coupoles, de la marqueterie sous le toit, des mosaïques de cent couleurs, des arabesques de mille formes, qui ont l'air de s'entrelacer exprès pour retenir vos regards, et irritent presque le sens de l'admiration. Il n'y a pas l'espace d'une main qui ne soit sculpté, fouillé, tourmenté. C'est un prodige de grâce, de richesse et de patience, bon à mettre sous une cloche de cristal ; une chose qui ne paraît pas faite seulement pour les yeux, mais qui doit avoir un goût; on voudrait en sucer un petit morceau. C'est un écrin qu'on voudrait ouvrir pour voir ce qu'il y a dedans, si c'est une déesse enfant, une perle énorme ou un anneau enchanté. Le temps en a un peu affaibli les dorures, fondu les

couleurs et noirci les marbres. Que devait être ce joyau colossal quand il fut découvert pour la première fois, tout neuf et resplendissant, aux yeux du Salomon du Bosphore, il y a maintenant cent soixante ans! Mais, si vieux et si noirci qu'il soit, il tient encore le premier rang entre toutes les petites merveilles de Constantinople, et, outre cela, c'est un monument si franchement turc, que, quand on l'a vu une seule fois, il se fixe pour toujours dans la mémoire au milieu de certaines images préférées qui vous reviennent ensuite toutes ensemble à l'esprit chaque fois que le nom de Stamboul résonne à votre oreille, et forment comme le fond du tableau oriental où votre pensée aimera toujours à se mouvoir.

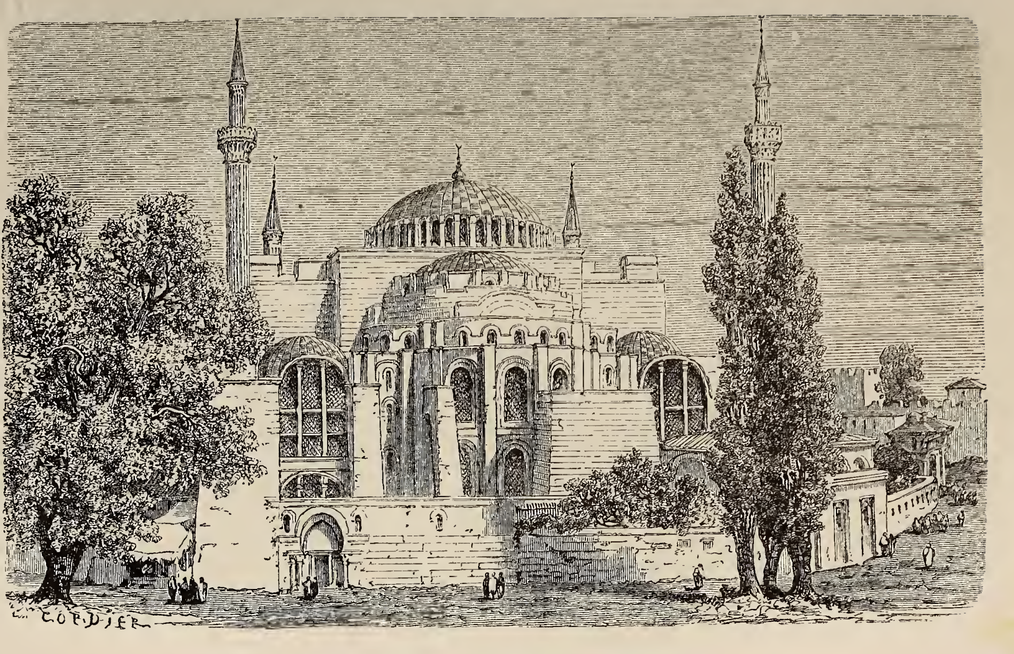
De la fontaine, on voit la mosquée de Sainte-Sophie, qui ferme un côté de la place.

Son aspect extérieur n'a rien de remarquable. La seule chose qui arrête le regard, ce sont les quatre hauts minarets blancs qui s'élèvent aux quatre angles de l'édifice sur des piédestaux grands comme des maisons. La célèbre coupole paraît petite. Il ne semble pas que ce puisse être la même coupole qu'on voit s'arrondir dans l'azur, comme la tête d'un Titan, de Péra, du Bosphore, de la mer de Marmara et des collines de l'Asie. C'est une coupole écrasée, flanquée de deux demi-coupoles, revêtue de plomb, entourée de fenêtres, qui s'appuie sur quatre murs peints de larges bandes blanches et roses, soutenues à leur tour par d'énormes contreforts, autour desquels s'élèvent confusément bon nombre de petits édifices d'aspect misérable : bains, écoles, mausolées, hospices, cuisines pour les pauvres, qui cachent l'antique forme architecturale de la basilique. On ne voit qu'une masse lourde, irrégulière, de couleur blafarde, nue comme une forteresse, et trop peu grande, en apparence, pour faire supposer à qui l'ignorerait qu'elle contient le vide immense de la nef

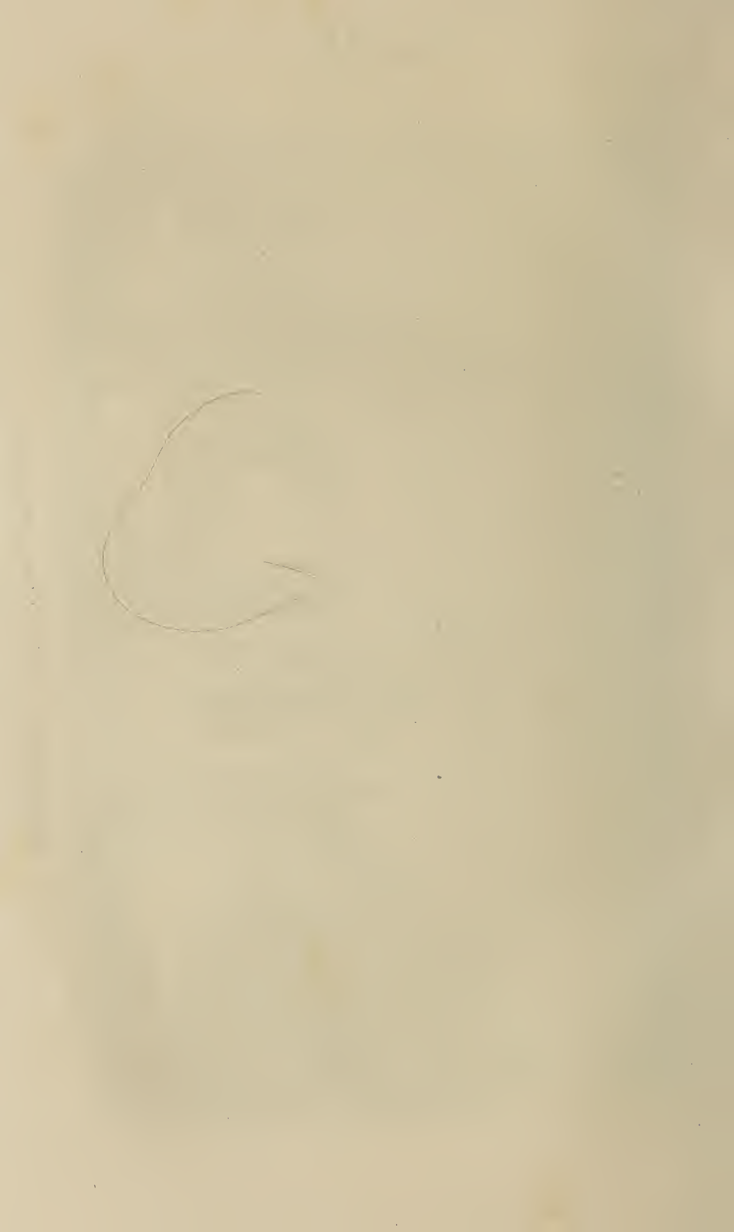
de Sainte-Sophie. De la basilique antique, on ne voit précisément que la coupole, et celle-ci a perdu son éclat argentin, qu'on voyait, au dire des Grecs, du sommet de l'Olympe. Tout le reste est musulman. Un minaret fut élevé par Mahomet le Conquérant, un autre par Sélim II, les deux autres par Amurat III. Du même Amurat sont les contreforts bâtis vers la fin du seizième siècle pour soutenir les murs ébranlés par un tremblement de terre, et l'énorme croissant de bronze planté sur le sommet de la coupole, et dont la dorure coûta cinquante mille ducats. L'antique atrium a disparu; le baptistère est devenu le mausolée des Mustapha et d'Ibrahim Ier; presque tous les petits édifices annexés à l'église grecque ont été détruits, ou cachés par de nouvelles murailles, ou transformés de façon à être méconnaissables. De toutes parts la mosquée enserre, opprime et masque l'église, qui n'a plus de libre que la tête, sur laquelle veillent encore, comme quatre sentinelles gigantesques, les quatre minarets impériaux. Du côté de l'Orient, il y a une porte ornée de six colonnes de porphyre et de marbre; du côté du midi, une autre porte, par où l'on entre dans une cour entourée d'édifices bas et inégaux, au milieu desquels jaillit une fontaine pour les ablutions, couverte par un petit temple à arcades soutenu par huit colonnettes. A la regarder du dehors, on ne distinguerait pas Sainte-Sophie des autres grandes mosquées de Stamboul, sinon en ce qu'elle est moins blanche et moins légère; et il ne vous viendrait pas à l'idée que c'est là « le plus grand temple du monde après Saint-Pierre. »

Nos guides nous conduisirent, par une petite rue qui longe le côté nord de l'édifice, à une porte de bronze, qui tourne lentement sur ses gonds; et nous entrâmes dans le vestibule.

Ce vestibule, qui est une salle très-longue et très-



Sainte-Sophie. — Vue extérieure. (Page 164.)



haute, revêtue de marbre, et où brillent encore çà et là des restes d'anciennes mosaïques, donne accès dans la nef du côté oriental, par neuf portes; du côté opposé, elle conduisait autrefois, par cinq autres portes, dans un autre vestibule, qui communiquait avec l'atrium par treize autres portes.

A peine eûmes-nous passé le seuil, qu'un sacristain en turban nous fit montrer notre firman d'entrée; nous enfilâmes les pantoufles, et, à un signe de notre guide, nous nous approchâmes, frémissants, de la porte du milieu du côté oriental, qui nous attendait, entr'ouverte.

A peine eûmes-nous mis le pied dans la nef, que nous demeurâmes tous les deux comme cloués à notre place. Le premier effet, en vérité, est grand et nouveau.

On embrasse d'un seul regard un vide énorme, une architecture hardie de demi-coupoles qui semblent suspendues en l'air, de pilastres démesurés, d'arcs gigantesques, de colonnes colossales, de galeries, de tribunes, de portiques, où descend de mille grandes fenêtres un torrent de lumière; un je ne sais quoi de théâtral et de princier, plutôt que de sacré; une ostentation de grandeur et de force, un air d'élégance mondaine, un mélange confus de classique, de barbare, de capricieux, de présomptueux, de magnifique; une grande harmonie, dans laquelle, aux notes tonnantes et formidables des piliers et des arceaux cyclopéens qui rappellent les cathédrales gothiques, se mêlent de suaves et mystérieuses cantilènes orientales, des musiques retentissantes des convives de Justinien et d'Héraclius, des échos de chants païens, des voix molles d'un peuple efféminé et las, et des cris lointains de Vandales, d'Avares et de Goths; une nudité sinistre, une paix profonde; un ressouvenir de la basilique de Saint-Pierre raccourcie et crépie, et de la basilique de Saint-Marc rendue géante et déserte; un mélange qu'on

n'a jamais vu de temple, d'église et de mosquée, d'aspects sévères et d'ornements puérils, de choses antiques et de choses neuves, de couleurs disparates et d'accessoires inconnus et bizarres ; un spectacle, en somme, qui éveille un sentiment de stupeur et de regret tout ensemble, et vous fait rester quelque temps l'esprit incertain, comme cherchant une parole qui exprime et affirme votre propre pensée.

L'édifice est construit en forme de rectangle presque équilatéral, au milieu duquel s'élève la grande coupole, soutenue par quatre grands arceaux, lesquels posent sur quatre piliers très-élevés, qui sont comme la charpente osseuse de toute la basilique. Aux deux arceaux qui se présentent en face lorsqu'on entre s'appuient deux grandes demi-coupoles, qui couvrent tout le vaisseau, et chacune d'elles s'ouvre en deux autres demi-coupoles plus petites, qui forment comme quatre petits temples ronds dans le grand temple. Entre les deux petits temples de la partie opposée à l'entrée, s'ouvre l'abside, couverte elle aussi d'une voûte en quart de sphère. Cela fait donc sept demi-coupoles qui entourent la grande coupole ; deux au-dessous d'elle, et cinq sous ces deux, sans point d'appui apparent, de sorte qu'elles présentent toutes ensemble un aspect d'une légèreté merveilleuse, et semblent vraiment, comme a dit un poëte grec, pendue par sept fils à la voûte du ciel. Toutes ces coupoles sont éclairées par de grandes fenêtres à arcades, toutes symétriques. Entre les quatre piliers énormes qui forment un carré au milieu de la basilique, s'élèvent à droite et à gauche huit merveilleuses colonnes de brèche verte, sur lesquelles se courbent de gracieux arceaux sculptés de feuillages, qui forment un très-élégant portique aux deux côtés de la nef, et supportent, à une grande hauteur, deux vastes galeries qui présentent deux autres ordres de colonnes

et d'arceaux sculptés. Une troisième galerie, qui communique avec les deux premières, court tout le long du côté par où l'on entre, et s'ouvre sur la nef par trois grands arceaux, soutenus par des colonnes accouplées. D'autres galeries plus petites, soutenues par des colonnes de porphyre, séparent les quatre petits temples placés aux extrémités de la nef, et supportent d'autres colonnes sur lesquelles s'appuient des tribunes. Telle est la basilique. La mosquée est comme éparpillée dans son sein et accrochée à ses murs. Le Mirab (la niche qui indique la direction de la Mecque) est creusé dans un pilier de l'abside. A sa droite, en haut, est pendu un des quatre tapis sur lesquels Mahomet faisait ses prières. Sur l'angle de l'abside le plus voisin du mirab, en haut d'un petit escalier très-rapide, muni de deux balustrades de marbre sculptées avec une délicatesse magistrale, sous un bizarre toit conique, entre deux bannières triomphales de Mahomet II, se voit la chaire où le *Ratib* se place pour lire le Coran, avec un cimeterre nu au poing, pour indiquer que Sainte-Sophie est une mosquée conquise. En face de la chaire est la tribune du sultan, entourée d'un grillage doré. D'autres chaires, ou espèces de terrasses munies de balustrades découpées à jour et soutenues par des colonnettes de marbre et des arcs ornés d'arabesques, s'étendent çà et là le long des murs et s'avancent vers le milieu de la nef. A droite et à gauche de l'entrée, il y a deux énormes urnes d'albâtre trouvées dans les ruines de Pergame, et qu'Amurat III fit transporter à Constantinople. Des piliers, à une grande hauteur, pendent d'immenses disques verts portant des inscriptions du Coran en lettres d'or. Au-dessous sont attachées aux murs de grandes tables de porphyre, où sont écrits les noms d'Allah, de Mahomet et des quatre premiers califes. Dans les angles formés par les quatre arceaux qui soutiennent la cou-

pole, on voit encore les ailes gigantesques de quatre chérubins de mosaïque, dont on a couvert le visage avec une rosace dorée. Des voûtes de la coupole pendent d'innombrables cordons de soie, qui mesurent presque toute la hauteur de la basilique, et soutiennent des œufs d'autruche, des lampes de bronze ciselé et des globes de cristal. Çà et là on voit des pupitres de bois incrustés de nacre et de cuivre, portant des exemplaires manuscrits du Coran. Le pavé est couvert de tapis et de nattes. Les murs sont nus, blanchâtres, jaunâtres, gris foncé, ornés encore en quelques endroits de mosaïques décolorées. L'aspect général est triste.

La première merveille de la mosquée, c'est la grande coupole. En la regardant du milieu de la nef, on croirait, comme dit Mme de Staël de la coupole de Saint-Pierre, voir un abîme suspendu au-dessus de sa tête. Elle est très-élevée, elle a une circonférence énorme, et sa profondeur n'est que d'un sixième de son diamètre, ce qui la fait paraître encore plus grande. A sa base règne une petite terrasse, et sur la terrasse un cercle de quarante fenêtres en arcades. Sur le sommet, on a écrit la sentence que Mahomet II prononça en arrêtant son cheval devant le grand autel de la basilique, le jour de la prise de Constantinople. « Allah est la lumière du ciel et de la terre ! » Et quelques-unes des lettres, blanches sur un fond sombre, ont neuf mètres de longueur. Comme chacun sait, ce prodige aérien n'aurait pu être accompli avec des matériaux ordinaires ; les voûtes furent construites avec de la pierre ponce, qui flotte sur l'eau, et avec des moellons de l'île de Rhodes, dont cinq pèsent à peine autant qu'un moellon ordinaire. Sur chaque pierre était gravée la sentence de David : « *Deus in medio eius non commovebitur. Adiuvabit eam Deus vultu suo.* » A chaque fois qu'on avait posé douze assises

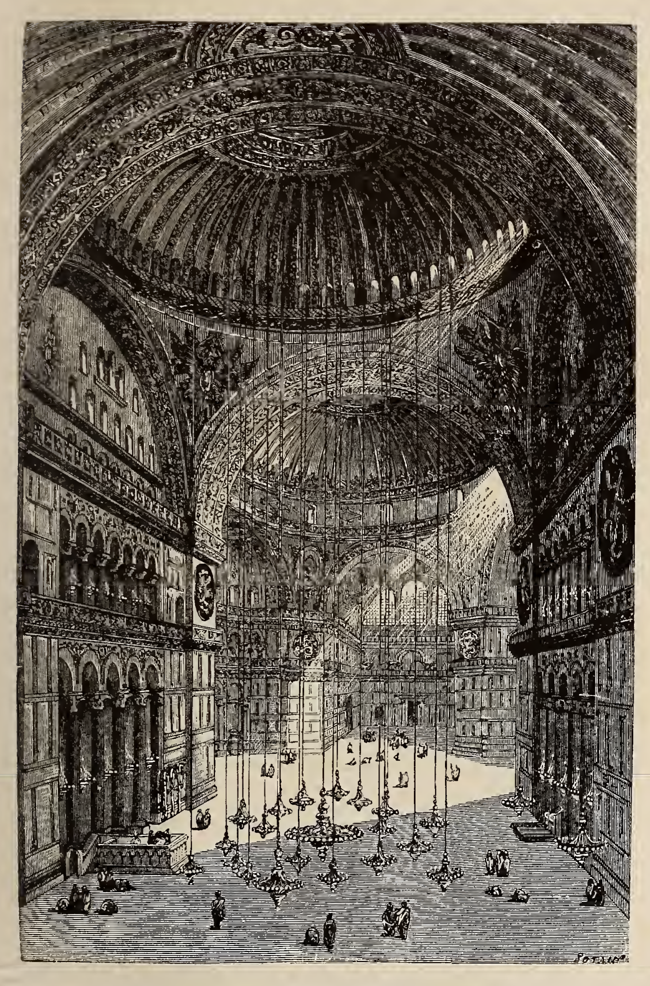
de pierres, on murait dans la voûte des reliques de saints. Pendant que les ouvriers travaillaient, les prêtres chantaient; Justinien, vêtu d'une tunique de lin, assistait aux travaux, et une foule immense admirait. Et on ne s'en étonne pas, quand on songe que la construction de ce « second firmament, » encore merveilleux de nos jours, était d'une audace sans exemple au sixième siècle. Le vulgaire croyait qu'elle se tenait debout par miracle, et les Turcs, longtemps après la conquête, durent, en priant dans la mosquée de Sainte-Sophie, faire effort pour tourner leurs regards vers l'Orient au lieu de les lever vers ce « ciel de pierre. » La coupole, en effet, couvre environ la moitié de la nef, de sorte qu'elle domine et éclaire tout l'édifice, et que de toutes les parties on en voit un segment; on finit toujours par se trouver dessous, et par revenir pour la centième fois y élever son regard et sa pensée, avec un frissonnement aigu de plaisir, qui ressemble à la sensation du vol.

Quand on a vu la nef et la coupole, on n'a fait que commencer à voir Sainte-Sophie.

Quiconque a une ombre de curiosité historique, par exemple, peut sacrifier une heure à l'examen des colonnes. On voit ici les dépouilles de tous les temples de la terre. Les colonnes de brèche verte qui soutiennent les deux grandes galeries, furent offertes à Justinien par les magistrats d'Éphèse, et appartenaient au temple de Diane, brûlé par Érostrate. Les huit colonnes de porphyre qui s'élèvent deux à deux entre les piliers appartenaient au temple du soleil élevé par Aurélien à Balbek. D'autres colonnes viennent du temple de Jupiter de Cyzique, du temple d'Hélios de Palmyre, des temples de Thèbes, d'Athènes, de Rome, de la Troade, des Cyclades, d'Alexandrie, et présentent une variété infinie de grandeurs et de couleurs. Parmi les colonnes, les balustrades, les

piédestaux, et les pierres qui restent de l'ancien revêtement des murs, on voit des marbres de toutes les carrières de l'Archipel, de l'Asie Mineure, de l'Afrique et de la Gaule. Le marbre du Bosphore, blanc moucheté de noir, fait contraste avec le celtique, noir moucheté de blanc; le marbre vert de Laconie se reflète dans le marbre azuré de Libye; le porphyre pointillé d'Égypte, le granit étoilé de Thessalie, le marbre du mont Jassi, rayé de blanc et de rose, mêlent leurs couleurs à la pourpre du marbre phrygien, au rose du marbre de Lynada, à l'or du marbre de Mauritanie, à la neige du marbre de Paros. A cette variété de couleurs s'ajoute la variété indescriptible des formes des frises, des corniches, des rosaces, des balustres, des chapiteaux, d'un bizarre style corinthien où s'entrelacent des animaux, des feuillages, des croix, des chimères, et d'autres objets qui n'appartiennent à aucun ordre, fantastiques de dessin et inégaux de grandeur, accouplés au hasard; des fûts de colonnes et des piédestaux ornés de sculptures capricieuses, usés par les siècles et saccagés par les cimeterres. Le tout ensemble présente un aspect bizarre de magnificence désordonnée et barbare; c'est la honte du bon goût, et pourtant on n'en peut détacher le regard.

Quand on reste dans la nef, cependant, on ne peut comprendre toute la grandeur de la mosquée. La nef n'en est en effet qu'une petite partie. Les deux portiques qui supportent les galeries latérales sont à eux seuls deux grands édifices dont on pourrait faire deux temples. Chacun d'eux est divisé en trois parties, séparées par de très-hautes arcades. Ici d'ailleurs, colonnes, architraves, piliers, voûtes, tout est énorme. En se promenant sous ces arcades, on entrevoit à peine, par les interstices des colonnes du temple d'Éphèse, la grande nef, et on se croirait presque dans une autre basilique. On éprouve le



Sainte-Sophie. — Vue intérieure. (Page 171.)

même effet dans les galeries où l'on va par un escalier en spirale très-légèrement incliné, ou plutôt par un chemin montant, car il ne s'y trouve pas de marches, et un homme à cheval pourrait le gravir facilement. Les galeries étaient le « gynécée, » ou la partie de l'église réservée aux femmes ; les pénitents se tenaient dans le vestibule, le commun des fidèles dans la nef. Chaque galerie pourrait contenir la population d'un faubourg de Constantinople. On ne se croirait plus dans une église ; il semble qu'on se promène dans les galeries d'un théâtre titanique, où va tout à l'heure s'entonner un chœur de cent mille voix. Pour voir la mosquée, il faut se pencher sur la balustrade, et alors toute sa grandeur vous apparaît. Les arcades, les voûtes, les piliers, tout semble devenu géant. Les disques verts, que vous auriez cru mesurer avec les bras, couvriraient une maison. Les fenêtres sont comme des portails de palais; les ailes des chérubins, comme des voiles de bâtiments, les tribunes comme des places; la coupole donne le vertige. En regardant en bas, on éprouve une autre surprise. On ne croyait pas être monté si haut. Le sol de la nef est là-bas, au fond d'un abîme, et les pupitres, les urnes de pergame, les nattes, les lampes, semblent extraordinairement rapetissées. De là, on voit mieux que d'en bas une particularité curieuse de la mosquée de Sainte-Sophie ; c'est que, la nef n'ayant pas la direction précise de la Mecque, vers laquelle tous les musulmans doivent se tourner en priant, toutes les nattes et tous les tapis sont disposés obliquement aux lignes de l'édifice, et offensent l'œil comme une grossière erreur de perspective.

De là haut, on embrasse avec le regard et avec la pensée toute la vie de la mosquée. On voit des Turcs agenouillés sur les nattes, le front contre terre ; d'autres, droits comme des statues, les mains devant le visage,

comme s'ils interrogeaient les lignes de leur main; quelques-uns assis les jambes croisées au pied d'un pilier, comme s'ils se reposaient à l'ombre d'un arbre; quelques femmes voilées, à genoux dans un angle solitaire; des vieillards assis devant les lecteurs qui lisent le Coran; un iman qui fait réciter des versets sacrés à un groupe d'enfants; et, çà et là, sous les arcades lointaines et dans les galeries, des imans, des ratibs, des nuezzins, des serviteurs de la mosquée, en habits étranges, qui vont et viennent sans bruit et ne paraissent pas toucher le pavé. La vague mélodie des voix basses et monotones qui lisent et qui prient, ces mille lampes bizarres, cette lumière claire et égale, cette abside déserte, ces vastes galeries silencieuses, cette immensité, ces souvenirs, cette paix, laissent dans l'âme une impression de grandeur et de mystère que la parole ne peut pas plus exprimer que le temps ne peut l'effacer.

Mais au fond, je l'ai dit, c'est une impression triste, et il n'a pas menti le grand poëte qui comparait la mosquée de Sainte-Sophie à un « colossal sépulcre » ; car on voit de tous les côtés les traces d'une horrible dévastation, et on éprouve en pensant à ce qui fut plus de regret qu'on n'a de plaisir à admirer ce qui est encore. Quand le sentiment de la première admiration est apaisé, la pensée se rejette invinciblement dans le passé. Et aujourd'hui encore, après trois ans, la grande mosquée ne se présente pas à mon esprit que je ne m'efforce de me représenter l'église à sa place. Je renverse les pupitres musulmans, j'ôte les lampes et les urnes, je détache les disques, les tables de porphyre, je rouvre les portes et les fenêtres murées, je râcle le badigeon qui couvre les voûtes et les parois, et voilà la basilique entière et neuve, comme il y a treize siècles, quand Justinien s'écria : « Gloire à Dieu qui m'a jugé digne d'accomplir cette

œuvre! Je t'ai vaincu, Salomon! » De quelque côté que se tourne le regard, tout brille, scintille, éclaire, comme dans les palais enchantés des légendes. Les immenses parois, revêtues de marbres précieux, envoient des reflets d'or, d'ivoire, d'acier, de corail, de nacre; les innombrables mouchetures des marbres offrent l'aspect de couronnes et de guirlandes de fleurs; les innombrables mosaïques de cristal donnent aux murs où frappe un rayon de soleil l'apparence de murs d'argent incrustés de diamants. Les chapiteaux, les corniches, les portes, les frises des arcades sont en bronze doré. Les voûtes des portiques et des galeries, peintes à l'encaustique, offrent des images colossales d'anges et de saints sur fond d'or. Devant les piliers, dans les chapelles, près des portes, entre les colonnes, se dressent des statues de marbre et de bronze, d'énormes candélabres d'or massif, des évangiles gigantesques posés sur des lutrins resplendissants comme des trônes, de hautes croix d'ivoire, des vases scintillants de perles. Au fond de la nef, on ne voit qu'un éblouissement confus, comme de choses qui brûlent. C'est la balustrade du chœur, en bronze doré; c'est la chaire incrustée de quarante mille livres d'argent, qui a coûté le tribut d'un an de l'Égypte; ce sont les siéges des sept prêtres, le trône du patriarche, celui de l'empereur, dorés, sculptés, incrustés, emperlés, sur lesquels on ne peut fixer le regard quand la lumière y donne directement. Au-delà de ces splendeurs, dans l'abside, on voit une splendeur plus éblouissante encore. C'est l'autel, dont la table, soutenue par quatre colonnes d'or, est faite d'un mélange d'argent, d'or, d'étain et de perles, et le tabernacle, formé de quatre colonnes d'argent pur sur lesquelles s'élève une coupole d'or massif, surmontée d'un globe et d'une croix d'or du poids de deux cent soixante livres. Derrière l'autel s'élève une figure gigan-

tesque de la Sagesse divine, qui touche le pavé de ses pieds et la voûte de l'abside de sa tête. Au-dessus de tous ces trésors resplendissent là haut les sept demi-coupoles revêtues de mosaïques de cristal et d'or, et la grande coupole, où s'allongent les images démesurées des apôtres, des évangélistes, de la Vierge et de la Croix, toute dorée, scintillante et colorée comme une voûte de pierreries et de fleurs. Et coupoles, colonnes, statues et candélabres se mirent dans l'immense pavé de marbre ondulé de l'île Proconnèse, qui, vu des quatre portes principales, présente l'image de quatre fleuves majestueux ridés par le vent. Tel était l'intérieur de la basilique. Mais il faut se représenter encore le grand atrium, entouré de colonnes et de murs revêtus de mosaïques, et orné de fontaines de marbre et de statuettes équestres; la tour, d'où trente-deux cloches faisaient entendre leur sonnerie formidable aux sept collines; les cent portes de bronze décorées de bas-reliefs et d'inscriptions d'argent; les salles des synodes, les chambres de l'empereur, les prisons des prêtres, le baptistère, les vastes sacristies qui regorgeaient de trésors, et un labyrinthe de vestibules, de corridors, d'escaliers cachés qui tournaient dans les flancs de l'édifice et conduisaient aux tribunes et aux oratoires secrets. Maintenant on peut imaginer quel spectacle offrait une telle basilique dans les grandes solennités des noces impériales, des conciles, des couronnements; quand de l'immense palais des Césars, par une rue bordée de mille colonnes, semée de myrte et de fleurs, parfumée d'encens et de myrrhe, entre les maisons ornées de vases précieux et de tentures de soie, entre deux troupes de *verts* et de *bleus*, au bruit des chants des poètes et les clameurs des hérauts qui criaient vivat! dans toutes les langues de l'empire, l'empereur s'avançait avec sa tiare surmontée d'une croix, couverte

de perles, assis comme une idole sur un char d'or aux rideaux de pourpre, traîné par deux mules blanches, et entouré par un cortége digne d'un roi de Perse. Le clergé fastueux allait à sa rencontre dans l'atrium de la basilique; et toute cette tourbe de courtisans, d'écuyers, de logothètes, de protospataires, de connétables, de généraux eunuques, de gouverneurs pillards, de magistrats vendus, de patriciennes sans pudeur, de sénateurs lâches, d'esclaves, de bouffons, de casuistes, de mercenaires de tout pays, toute cette canaille fastueuse, toute cette pourriture dorée se précipitait par vingt-sept portes dans la nef illuminée par six mille candélabres; et l'on voyait, le long de la balustrade du chœur, sous les portiques et dans les tribunes, un va et vient, une confusion onduleuse de têtes chevelues et de capes pourprées, un scintillement de bonnets ornés de pierreries, de colliers d'or, de cuirasses d'argent; un échange de politesses cérémonieuses un croisement de saluts et de sourires. Les simarres de soie et les épées de gala traînaient sur les dalles; un parfum enivrant remplissait l'air; et une immense foule avilie faisait résonner les voûtes de cris de joie et d'applaudissements profanes.

Après avoir fait en silence plusieurs tours dans la mosquée, nous laissâmes parler nos guides, qui commencèrent par nous faire voir les chapelles placées sous les galeries, et dépouillées de tous leurs ornements comme toutes les autres parties de la basilique. Quelques-unes servent de trésoreries, comme *l'opisthodomos* du Parthénon ; et les Turcs qui partent pour un long voyage et qui craignent les voleurs, y déposent leur argent et leurs objets précieux, et les y laissent, même pendant des années, sous la garde de Dieu. D'autres, fermées par un mur, sont converties en infirmeries, où gisent, attendant la guérison ou la mort, des malades

incurables ou des idiots, qui de temps en temps font retentir la mosquée de cris lamentables ou de rires enfantins. De là, nos guides nous reconduisirent au milieu de la nef, et le drogman grec commença à nous raconter les merveilles de la basilique. Le dessin en fut tracé, il est vrai, par les architectes athéniens Anthémius de Tralles et Isidore de Milet ; mais c'est un ange qui leur en a inspiré le plan. C'est aussi un ange qui a suggéré à Justinien de faire ouvrir dans l'abside trois fenêtres, qui représenteraient les trois personnes de la Trinité. De même, les cent sept colonnes de l'église représentent les cent sept colonnes qui portent la maison de la Sagesse. Pour réunir les matériaux nécessaires à la construction de l'édifice, il fallut employer sept années. Cent contre-maîtres surveillaient les travaux, et dix mille ouvriers travaillaient en même temps, cinq mille d'un côté et cinq mille de l'autre. Les murs n'étaient encore hauts que de quelques palmes,que déjà on avait dépensé plus de quatre cent cinquante quintaux d'or. La dépense totale pour le bâtiment seul monta à vingt-cinq millions de francs. L'église fut consacrée par le Patriarche, cinq ans, onze mois et dix jours, après la pose de la première pierre, et Justinien ordonna à cette occasion des sacrifices, des fêtes, des distributions d'argent et de vivres, qui durèrent deux semaines.

Ici, le kavas turc prit la parole, et ce fut pour nous montrer le pilier sur lequel le sultan Mahomet II, entrant vainqueur dans Sainte-Sophie, laissa l'empreinte sanglante de sa main droite, comme pour signer sa conquête. Puis il nous montra, près du mirab, la fenêtre dite *fenêtre froide*, par laquelle pénètre continuellement un souffle d'air frais qui inspira les plus belles prédications aux plus grands docteurs de l'islamisme. Il nous fit voir, à une autre fenêtre, la fameuse *pierre resplendissante ;* c'est une plaque

de marbre diaphane, qui brille comme un morceau de cristal quand le soleil y donne. A gauche du visiteur qui entre par la porte du nord, il nous fit toucher la *colonne qui sue* : une colonne revêtue de bronze, dont on voit par une petite crevasse du revêtement le marbre toujours humide. Et enfin, il nous indiqua un bloc de marbre creusé, apporté de Bethléem, où fut déposé sitôt sa naissance, dit-il, Sidi Yssa, « le fils de Marie, l'apôtre de Dieu, l'Esprit qui procède de lui, et qui mérite honneur en ce monde et dans l'autre. » Mais il me sembla que ni le Turc ni le Grec n'y croyaient beaucoup.

Le drogman prit encore la parole, en passant devant une porte murée de la galerie, pour raconter la célèbre légende de l'évêque, et cette fois il parla avec un accent de persuasion bien simulée si elle n'était pas vraie. Au moment où les Turcs se précipitèrent dans l'église de Sainte-Sophie, un évêque grec disait la messe au grand autel. A la vue des envahisseurs il abandonna l'autel, il monta sur la galerie, et, poursuivi par les soldats, il disparut par cette petite porte, qui se trouva à l'instant fermée par un mur de pierre. Les soldats se mirent à frapper le mur avec fureur, mais ils ne réussirent qu'à y laisser la trace de leurs armes. On appela des maçons ; mais après avoir travaillé un jour entier avec des pics et des barres, ils durent renoncer à l'entreprise ; tous les maçons de Constantinople s'y essayèrent par la suite, et tous tombèrent, épuisés inutilement, devant le mur miraculeux. Mais ce mur s'ouvrira ; il s'ouvrira le jour où la basilique profanée sera rendue au culte du Christ, et alors l'évêque grec en sortira, vêtu de ses habits pontificaux, avec le calice en main et le visage radieux, et, remontant les degrés de l'autel, il reprendra sa messe au point où il l'avait laissée. Et ce jour-là, l'aurore de siècles nouveaux brillera pour la ville de Constantinople.

Au moment de sortir, le sacristain turc, qui nous avait suivis jusqu'alors en se dandinant et en baillant, nous donna une poignée de débris de mosaïques qu'il venait de détacher d'un mur, et le drogman, s'arrêtant sur la porte, commença le récit, que nous ne lui laissâmes pas achever, des profanations de Sainte-Sophie.

Mais je ne voudrais pas qu'on m'imposât silence, à moi, à présent que la description de la basilique m'a remis en mémoire les détails de cette scène.

A peine la nouvelle s'était-elle répandue, vers sept heures du matin, que les Turcs avaient franchi les murailles, qu'une foule immense s'était réfugiée à Sainte-Sophie. Il s'y trouvait environ cent mille personnes : des soldats fugitifs, des moines, des prêtres, des sénateurs, des milliers de vierges échappées des monastères, des familles patriciennes avec leurs trésors, de grands dignitaires de l'État et des princes du sang impérial, qui couraient à travers la nef et les galeries, et se pressaient dans tous les recoins de l'édifice, confondus avec la foule du vulgaire,avec les esclaves, avec les malfaiteurs vomis par les prisons et les galères, et toute la basilique retentissait de cris de terreur, comme un théâtre affolé à l'invasion d'un incendie. Quand la nef, les galeries et les vestibules furent pleins de foule entassée, on ferma et on assujettit les portes, et au tumulte du premier moment succéda une immobilité épouvantée. Beaucoup croyaient encore que les vainqueurs n'oseraient pas profaner l'église de Sainte-Sophie ; d'autres attendaient avec une sécurité stupide l'apparition de l'ange annoncée par les Prophètes, qui devait exterminer l'armée musulmane avant que ses avant-gardes arrivassent à la colonne de Constantin ; d'autres, montés sur la terrasse intérieure de la grande coupole, épiaient des fenêtres l'approche du péril, et en informaient par signes les cent mille visages blêmes qui

regardaient en l'air, des galeries et de la nef. De là-haut, on voyait une immense nuée blanche qui couvrait les murs, des Blaquernes à la Porte-dorée; et en deçà des murs, quatre bandes étincelantes qui s'avançaient entre les maisons comme quatre torrents de lave, s'étendant avec un bruit sinistre au milieu de la fumée et des flammes. C'étaient les quatre colonnes assaillantes de l'armée turque, qui chassaient devant elle les restes en désordre de l'armée grecque, et convergeaient, en saccageant et en incendiant, vers Sainte-Sophie, l'Hippodrome et le palais impérial. Quand les avant-gardes des colonnes arrivèrent sur la seconde colline, les fanfares des trompettes résonnèrent tout à coup dans l'église, et la multitude attérée tomba à genoux. Mais, à ce moment même, beaucoup croyaient encore à l'apparition de l'ange, et d'autres espéraient qu'un sentiment de respect et de terreur arrêterait les envahisseurs devant la majesté de ce grand édifice consacré à Dieu. Mais cette dernière illusion ne tarda pas à se dissiper. Les sons des trompettes s'approchèrent: une rumeur confuse d'armes et de voix, pénétrant par les mille fenêtres, remplit la basilique, et une minute après, les premiers coups des haches ottomanes résonnèrent sur les portes de bronze du vestibule. Alors cette immense foule sentit le froid de la mort, et tous se recommandèrent à Dieu. Les portes, brisées ou arrachées de leurs gonds, s'écroulèrent, et une horde sauvage de janissaires, de sipahis, de timariots, de derviches, couverts de poussière et de sang, exaltés par la fureur de la bataille, de la rapine et du viol, apparut sur le seuil. En voyant la grande nef éblouissante de trésors, ils poussèrent un cri triomphant d'étonnement et de joie; puis ils se précipitèrent à l'intérieur comme un torrent furieux. Les uns se jetèrent sur les vierges, sur les nobles dames, sur les patriciens, esclaves précieux, qui rendus stupides par la

terreur, tendirent spontanément les bras aux cordes et aux chaînes ; les autres tombèrent sur les richesses de l'église. Les tabernacles furent pillés, les statues brisées, les crucifix d'ivoire mutilés ; les mosaïques, qu'ils prenaient pour des pierreries, défaites à coups de cimeterre, tombèrent en pluie scintillante dans les cafetans et dans les capes étendus pour les recevoir ; les perles des vases, enlevées à la pointe du poignard, se répandirent sur le pavé, où les envahisseurs les poursuivirent comme des choses vivantes, se les disputant à coups de dents et à coups de sabre. Le grand autel fut brisé et dispersé en mille débris d'or et d'argent ; les siéges, les trônes, la chaire, la balustrade du chœur disparurent comme écrasés par une avalanche de pierres. Cependant les hordes asiatiques, comme un flot sanglant, continuaient à se répandre dans l'église ; bientôt on ne vit plus qu'un tourbillon vertigineux de brigands ivres, travestis avec les tiares et les habits sacerdotaux, qui agitaient en l'air les calices et les ostensoirs, traînant des files d'esclaves liés avec les ceintures dorées des pontifes, au milieu des chameaux et des chevaux chargés de butin, piétinant sur le pavé encombré de débris de statues, d'évangiles lacérés et de reliques de saints ; une orgie forcenée et sacrilége, accompagnée d'un tumulte horrible de cris de triomphe, de menaces, de hennissements, de rires, de cris de jeunes filles et de sonneries de trompettes ; jusqu'à ce qu'enfin tout se tut subitement : sur le seuil de la grande porte apparut à cheval Mahomet II entouré d'une foule de princes, de vizirs et de généraux, superbe et impassible comme l'image vivante de la vengeance de Dieu. Se dressant sur ses étriers, il lança d'une voix tonnante à travers la basilique dévastée la première formule de la nouvelle religion : « Allah est la lumière du ciel et de la terre ! »

DOLMA BAGHTCHÉ

Tous les vendredis, le sultan va faire ses prières dans une mosquée de Constantinople.

Nous le vîmes un jour qu'il allait à la mosquée d'Abdul Medjid, située sur la rive européenne du Bosphore, près du palais impérial de Dolma-Baghtché.

Pour aller à Dolma-Baghtché, de Galata, on passe par le quartier populeux de Top-Hané, entre une grande fonderie de canons et un vaste arsenal; on parcourt tout le faubourg musulman de Foundouklù, qui occupe la place de l'ancien Aïanteiou, et on arrive dans une place spacieuse, ouverte sur la mer, au delà de laquelle, le long de la rive du Bosphore, s'élève le palais fameux où résident les sultans.

C'est la plus grande masse de marbre que reflètent les eaux, du détroit de la pointe du Sérail aux bouches de la mer Noire, et on ne peut l'embrasser tout entière d'un seul regard qu'en passant devant en caïque. La façade, qui s'étend sur une longueur d'environ un demi mille d'Italie, est tournée vers l'Asie, et on la voit blanchir à une grande distance entre le bleu de la mer et le vert sombre des collines du rivage. Ce n'est pas, à proprement parler, un palais; c'est une conception architecturale unique en son genre; les parties en sont détachées, et on y voit mêlés dans une confusion qu'on n'a jamais vue ailleurs le style arabe, le grec, le gothique, le turc, le roman, celui de la renaissance; il a, avec la majesté des palais royaux d'Europe, la grâce presque féminine des résidences royales de Séville et de Grenade. On pourrait l'appeler, plutôt que « le palais », « la ville impériale », comme celle de l'empereur de la Chine; et, par

sa forme plus encore que par son étendue, il semble qu'il doive être habité, non par un seul monarque, mais par dix rois frères ou amis, qui y passent le temps entre l'oisiveté et les plaisirs. Du côté du Bosphore, il présente une série de façades de théâtres ou de temples, sur lesquelles il y a une profusion indescriptible d'ornements, jetés là, comme dit un poëte turc, par la main d'un fou. Elles rappellent ces fabuleuses pagodes indiennes, sur lesquelles l'œil se fatigue au premier regard, et semblent l'image des caprices amoureux et fastueux des princes sans frein qui vivent entre ces murs. Ce sont des rangées de colonnes doriques et ioniques, légères comme des hampes de lances; des fenêtres encadrées dans des corniches à festons et des colonnettes cannelées; des arcs chargés de feuillages et de fruits, qui se courbent au-dessus de portes couvertes de broderies; des terrasses élégantes, à parapets sculptés à jour; des trophées, des rosaces, des vrilles de vigne; des guirlandes qui se nouent et s'entrelacent; des colliers de marbre qui s'entassent sur les corniches, le long des fenêtres, autour de tous les reliefs; un réseau d'arabesques qui s'étend des portes aux frontons, une fioriture, une magnificence et une finesse de chamarrures et d'ornements architecturaux qui donnent à chacun des petits palais dont se compose le grand édifice multiforme l'apparence d'un prodigieux travail de ciselure. Il semble que ce ne puisse pas être un paisible architecte arménien qui en ait eu la première idée, mais plutôt un sultan amoureux qui l'ait vu en songe en dormant dans les bras de la plus ambitieuse de ses amantes. En avant s'étend une rangée de piliers monumentaux en marbre blanc, unis par des treillis dorés qui représentent un entrelacement délicat de rameaux et de fleurs, et qui, vus de loin, semblent des rideaux de dentelle que le vent doive emporter.

De longues marches de marbre descendent des portes à la rive et se perdent dans la mer. Tout est blanc, frais, neuf, comme si le palais fût bâti d'hier. L'œil d'un artiste y pourrait voir mille fautes d'harmonie et de goût; mais l'ensemble de cette masse démesurée et somptueuse, le premier aspect de ce groupe de palais blancs comme la neige, niellés comme des bijoux, couronnés par cette verdure, réfléchis par ces eaux, laisse une impression de puissance, de mystère et d'amour, qui fait oublier la colline du Vieux-Sérail. Ceux qui ont la fortune de pénétrer dans ces murs, disent que l'intérieur répond à la façade; qu'on y voit de longues salles peintes à fresque de sujets fantastiques et de couleurs riantes, avec des portes de cèdre et d'acajou sculptées et ornées d'or, qui s'ouvrent sur d'interminables corridors éclairés par une douce lumière, desquels on passe dans d'autres salles colorées en pourpre par de petites coupoles de cristal rouge, et dans des salles de bains qui semblent creusées dans un seul bloc de marbre de Paros. Ils disent que de là on monte sur des terrasses aériennes, suspendues au-dessus de jardins mystérieux et de bosquets de cyprès et de roses, d'où l'on voit l'azur du ciel à travers de longues suites de portiques moresques ; et tout, fenêtres, terrasses, galeries, kiosques, tout déborde de fleurs; partout il y a de l'eau qui jaillit et retombe en pluie vaporeuse sur la verdure et sur les marbres, et de partout s'ouvrent des vues divines sur le Bosphore, dont l'air vif répand dans toutes les retraites de l'énorme palais une délicieuse fraîcheur marine.

Du côté de Foundouklù, il y a une porte monumentale, surchargée d'ornements; le sultan devait sortir par cette porte et traverser la place.

Il n'y a pas d'autre roi sur la terre qui ait une aussi belle place pour faire une sortie solennelle de son palais.

Du pied de la colline, on voit d'un côté la porte du palais, qui semble l'arc de triomphe d'une reine ; de l'autre, la mosquée gracieuse d'Abdul-Medjid, flanquée de deux légers minarets ; en face, le Bosphore ; au delà, les collines de l'Asie, toutes vertes, tachetées de couleurs diverses par les kiosques, les palais, les mosquées, les villas, qui présentent l'aspect d'une grande ville parée pour une fête ; plus loin, la majesté riante de Scutari avec sa couronne funèbre de cyprès ; et, entre les deux rives, un entrecroisement continu de bateaux à voiles, de navires de guerre pavoisés, de vapeurs pressés qui paraissent pleins de fleurs, de bâtiments asiatiques de formes anciennes et bizarres, de chaloupes du Sérail, de barques de plaisance, de troupes d'oiseaux qui rasent les eaux : une beauté pleine d'allégresse et de vie, devant laquelle un étranger qui attend la sortie du cortége impérial ne peut qu'imaginer un sultan beau comme un ange et serein comme un enfant.

Une demi-heure auparavant, il y avait déjà sur la place deux compagnies de soldats vêtus en zouaves, qui devaient faire la haie au passage du sultan, et un millier de curieux. Il n'y a rien de plus drôle que la réunion des gens qu'on voit ordinairement en de pareilles occasions. Çà et là stationnaient de splendides voitures fermées, contenant des Turques de haut rang, gardées par de gigantesques eunuques à cheval immobiles aux portières ; quelques dames anglaises en voitures de louage, découvertes ; différents groupes de voyageurs avec une longue-vue en bandoulière, parmi lesquels je remarquai le jeune comte conquérant de mon hôtel de Byzance, venu sans doute, le cruel, pour foudroyer d'un regard de triomphe son rival puissant et malheureux. Dans la foule circulaient plusieurs personnages chevelus, avec un album sous le bras, qui me firent l'effet de dessinateurs

venus pour esquisser furtivement les traits de l'empereur. Près des musiciens, il y avait une belle dame française, vêtue d'une façon un peu étrange, risquée d'aspect et de poses, qui se tenait en avant de tout le monde, et qui devait être quelque aventurière venue là pour donner dans l'œil au Grand-Seigneur, car on lui lisait sur le visage « la joie timorée d'un grand dessein ». Il y avait de ces vieux Turcs, sujets fanatiques et soupçonneux, qui ne manquent jamais de se trouver sur le passage du sultan, parce qu'ils veulent s'assurer par eux-mêmes qu'il est sain et sauf, pour la gloire et la prospérité de l'univers; et le sultan sort exprès tous les vendredis pour donner à son bon peuple la preuve de son existence, car il peut arriver, comme c'est arrivé plusieurs fois, que sa mort, naturelle ou violente, soit tenue secrète par une conjuration de palais. Il y avait des mendiants, des petits-maîtres musulmans, des eunuques fainéants, des derviches. Parmi ces derniers je remarquai un vieillard, grand et maigre, aux yeux terribles, immobile, qui regardait la porte du palais avec une expression sinistre; et je pensai qu'il attendait peut-être le sultan pour se planter devant lui et lui crier en face, comme le derviche des Orientales au pacha Ali de Tébélen : « Tu n'es qu'un chien et un maudit! » Mais on ne voit plus de ces hardiesses sublimes depuis le fameux coup de sabre de Mahmoud. Il y avait aussi divers groupes de femmes turques, qui se tenaient à l'écart et avaient l'air de masques; et ce ramassis accoutumé de comparses de théâtres qui est la foule de Constantinople. Toutes les têtes se détachaient sur l'azur du Bosphore, et probablement toutes les bouches disaient les mêmes paroles.

Précisément en ce temps-là, on commençait à parler des extravagances d'Abdul Aziz. Depuis longtemps déjà on parlait de son avidité d'argent. Le peuple disait :

« Mahmoud avide de sang, Abdul-Medjid de femmes, Abdul-Aziz d'or. » Toutes les espérances qui s'étaient fondées sur lui, prince impérial, quand, assommant un bœuf d'un coup de poing, il disait : « Ainsi je tuerai la barbarie » étaient déjà évanouies. Les tendances à une vie simple et sévère, dont il avait donné la preuve dans les premières années de son règne, en aimant, disait-on, une seule femme, et en restreignant inexorablement les énormes dépenses du sérail, n'étaient plus qu'un souvenir. Peut-être avait-il quitté depuis des années ces études de législation, d'art militaire et de littérature européenne, abandon qui avait excité tant de plaintes, comme si toutes les espérances de régénération de l'empire eussent reposé sur ces études. Depuis longtemps il ne pensait plus qu'à lui-même. A chaque instant on parlait de quelque grande colère qu'il avait eue contre le ministre des finances, qui ne voulait ou ne pouvait pas lui donner tout l'argent qu'il eût voulu. A la première objection, il jetait à la tête de la malencontreuse Excellence le premier objet qui lui tombait sous la main, en lui récitant sans reprendre haleine la formule antique du serment impérial : par le Dieu créateur du ciel et de la terre, par le prophète Mahomet , par les sept variantes du Coran, par les cent vingt-quatre mille prophètes de Dieu, par l'âme de mon aïeul et de mon père, par mes fils et par mon épée, apporte-moi de l'argent, ou je fais planter ta tête sur la pointe du plus haut minaret de Stamboul. Et, d'une façon ou d'une autre, il en venait à ses fins : l'argent extorqué de cette manière, tantôt il l'entassait et le couvait avec jalousie comme un avare vulgaire, tantôt il le dépensait à pleines mains en caprices puérils. Aujourd'hui il avait la manie des lions, demain celle des tigres, et en envoyait acheter en Afrique et dans les Indes; puis, pendant un mois entier, cinq cents perro-

quets faisaient retentir le palais impérial du même mot. Ensuite il était pris de la fureur des carrosses et de celle des pianos, qu'il ne voulait faire résonner que portés sur le dos de quatre esclaves; puis venait la manie des combats de coqs, auxquels il assistait avec enthousiasme ; il attachait de sa main une médaille au cou des vainqueurs et envoyait les vaincus en exil de l'autre côté du Bosphore; puis la passion du jeu, des kiosques, des tableaux; la cour semblait revenue au temps d'Ibrahim Ier. Mais le pauvre prince ne trouvait pas de paix; il ne faisait que passer d'un ennui mortel à une inquiétude tourmentée; il était brusque et triste; il semblait qu'il pressentît la fin malheureuse qui lui était réservée. Parfois il se figurait qu'il devait mourir empoisonné, et pendant quelque temps, se défiant de tout le monde, il ne mangeait plus que des œufs durs; d'autres fois, pris de la peur des incendies, il faisait enlever de ses appartements tous les objets de bois, jusqu'aux cadres des miroirs. En ce moment même on assurait que, de peur du feu, il lisait la nuit à la lueur d'une bougie plantée dans un seau d'eau. Et malgré toutes ces folies, dont la première cause était, disait-on, une cause qu'il n'est pas besoin de dire, il conservait toute la force impérieuse de sa volonté d'autrefois, et il savait se faire obéir et faire trembler les plus hardis. La seule personne qui eût de l'influence sur son esprit était sa mère, femme d'un caractère entier et vain, qui, dans les premières années de son règne, faisait couvrir de tapis de brocart les rues par où passait son fils pour aller à la mosquée, et le lendemain donnait tous ces tapis aux esclaves chargés de les enlever. Même dans le désordre de sa vie chagrine, entre deux de ses grands caprices, Abdul-Aziz en avait de fort petits, comme celui de vouloir sur une certaine porte une peinture à fresque représentant une nature morte, avec certains

fruits et certaines fleurs, combinés d'une certaine manière; il expliquait avec le plus grand soin tout cela au peintre, et restait là longtemps à compter les coups de pinceau, comme s'il n'eût pas eu autre chose à penser. Toute la ville parlait de ces bizarreries, exagérées, Dieu sait comment, par les mille bouches du sérail, et peut-être déjà ourdissait-on la trame de la conspiration qui le renversa du trône deux ans après. Sa chute, comme disent les Musulmans, était déjà écrite, et avec elle la sentence qui fut ensuite prononcée sur lui et sur son règne, et qui n'est guère différente de celle qu'on pourrait rendre sur presque tous les sultans des derniers temps. Princes impériaux, poussés vers la civilisation européenne par une éducation superficielle, mais variée et libérale, dans la ferveur de la jeunesse éprise de gloire et de nouveauté, ils rêvent avant de monter sur le trône, de grands desseins de réforme et de rénovation, et font un ferme et sincère propos de consacrer à cette œuvre toute leur vie, qui devra être une vie austère de travail et de lutte. Mais après quelques années de règne et de luttes inutiles, entourés de mille obstacles, entravés par des traditions et des habitudes mauvaises, combattus par les hommes et les choses, épouvantés par la grandeur de la tâche, qu'ils n'avaient pas calculée d'abord, ils perdent confiance, deviennent paresseux, demandent aux plaisirs ce qu'ils ne peuvent obtenir de la gloire, et perdent peu à peu, dans une vie toute sensuelle, jusqu'au souvenir de leurs premiers desseins et à la conscience de leur avilissement. C'est ainsi qu'à l'avènement de chaque nouveau sultan on annonce toujours, et non sans raison, un règne heureux, et qu'on est toujours détrompé par les événements.

Abdul Aziz ne se fit pas attendre. A l'heure fixée, on entendit une sonnerie de trompettes, la musique attaqua

une marche guerrière, les soldats présentèrent les armes, une troupe de lanciers sortit tout à coup par la porte du palais, et on vit paraître le sultan à cheval, qui s'avança lentement, suivi de son cortége.

Il passa à quelques pas de moi, et j'eus tout le temps de le considérer attentivement.

Mon imagination fut étrangement désappointée.

Le roi des rois, le sultan prodigue, violent, capricieux, impérieux, qui avait alors près de quarante-quatre ans, avait l'air d'une bonne pâte de Turc, qui se trouverait jouer le rôle de sultan sans le savoir. C'était un homme robuste et gras, une belle large face avec deux grands yeux calmes et une barbe entière et courte, déjà un peu mélangée de blanc; il avait une physionomie ouverte et douce, une pose naturelle, presque nonchalante, et un regard tranquille et lent, où l'on ne sentait pas la moindre préoccupation des mille regards qui s'attachaient sur lui. Il montait un cheval gris bardé d'or, de formes superbes, tenu en bride par deux palefreniers éblouissants. Son cortége le suivait à grande distance, et à cela seulement on pouvait reconnaître que c'était le sultan. Son costume était très-modeste. Il portait un simple fez, un long paletot de couleur sombre boutonné jusqu'au menton, un pantalon clair et des bottes de maroquin. Il s'avançait très-lentement, regardant autour de lui avec une expression à moitié bénévole et à moitié lasse, comme s'il eût voulu dire aux spectateurs : « Ah! si vous saviez comme je m'ennuie! » Les musulmans s'inclinaient profondément; beaucoup d'Européens se découvraient; il ne rendit le salut à personne. En passant devant nous, il accorda un regard à un officier de haute taille qui le saluait avec son épée, un autre regard au Bosphore, et puis un regard plus attentif à deux jeunes Anglaises qui le contemplaient d'une voiture, et qui

devinrent rouges comme deux fraises. Je remarquai qu'il avait la main blanche et bien faite, et c'était précisément la main droite, avec laquelle, deux ans plus tard, il s'ouvrit les veines dans le bain. Derrière lui vint un groupe de pachas, de courtisans, de grands dignitaires, à cheval; presque tous étaient de gros hommes à grandes barbes noires, vêtus simplement, silencieux, graves, sombres, comme s'ils accompagnaient un convoi funèbre; ensuite, une troupe de palefreniers qui tenaient en main des chevaux superbes; puis des officiers à pied, la poitrine couverte de cordons d'or; après quoi les soldats abaissèrent leurs armes, la foule s'éparpilla à travers la place, et je restai là immobile, les yeux fixés sur la cime du mont Boulgourlù, pensant à la singulière situation où se trouve un sultan à Stamboul.

C'est un monarque mahométan, pensais-je, et il a son palais au pied d'une ville chrétienne, Péra, qui s'élève au-dessus de sa tête. Il est le souverain absolu d'un des plus vastes empires du monde, et il y a dans sa métropole, tout près de lui, dans les grands palais qui dominent son sérail, quatre ou cinq étrangers cérémonieux qui sont les maîtres chez lui, et qui, en traitant avec lui, cachent sous un langage poli une menace perpétuelle qui le fait trembler. Il a dans les mains un pouvoir démesuré, les biens et la vie de millions de sujets, le moyen de satisfaire ses désirs les plus insensés, et il ne peut changer la forme d'une seule coiffure. Il est entouré d'une armée de courtisans et de gardes, qui baiseraient la trace de ses pas, et il tremble continuellement pour sa vie et pour celle de ses enfants. Il possède mille femmes choisies parmi les plus belles de la terre, et, seul parmi tous les musulmans de son empire, il ne peut donner le nom d'épouse à une femme libre; il ne peut avoir d'enfants que de ses esclaves, et il est lui-même appelé « Fils

d'esclave » par ce même peuple qui l'appelle « Ombre de Dieu. » Son nom retentit, révéré et terrible, des derniers confins de la Tartarie aux limites les plus reculées du Mahgreb, et dans sa capitale il y a un peuple immense, et qui s'accroît sans cesse, sur lequel il n'a pas l'ombre de pouvoir et qui se rit de lui, de sa force et de sa religion. Sur toute la face de son immense empire, dans les tribus les plus misérables des provinces les plus lointaines, dans les mosquées et dans les couvents les plus solitaires des terres les plus sauvages, on prie ardemment pour sa vie et pour sa gloire; et il ne peut faire un pas dans ses États sans se trouver au milieu d'ennemis qui l'exècrent et qui appellent sur sa tête la vengeance de Dieu. Pour toute la partie du monde qui s'étend devant son palais, il est un des plus augustes et des plus formidables monarques de l'univers; pour celle qui s'étend derrière, il est l'homme le plus faible, le plus pusillanime, le plus misérable qui porte une couronne sur la tête. Un courant énorme d'idées, de volontés, de forces contraires à la nature, aux traditions de son pouvoir, l'enveloppe, le submerge, transforme autour de lui, malgré lui, sans qu'il s'en aperçoive, les coutumes, les lois, les usages, les croyances, les hommes, tout! Et il est là, entre l'Europe et l'Asie, dans son palais démesuré baigné par la mer, comme un navire prêt à faire voile, au milieu d'une confusion infinie d'idées et de faits, entouré d'un faste fabuleux et d'une misère immense, n'étant déjà plus *ni l'un ni l'autre*, ni véritable musulman, ni véritable Européen, régnant sur un peuple déjà changé en partie, barbare de race, civilisé d'aspect, à deux visages comme Janus, servi comme un dieu, surveillé comme un esclave, adoré, épié, aveuglé; et en même temps, chaque jour qui s'écoule éteint un rayon de son auréole et détache une pierre de son piédestal. Il me semble

qu'à sa place, las de cette situation si singulière, rassasié de plaisirs, dégoûté des adulations, fatigué de soupçons, indigné de posséder cette souveraineté oisive et sans sécurité au-dessus de ce désordre sans nom, quelquefois, à l'heure où l'immense sérail est plongé dans le sommeil, je me jetterais à la nage dans le Bosphore comme un galérien fugitif, et j'irais passer la nuit dans une taverne de Galata au milieu d'une compagnie de matelots avec un verre de bière à la main et une pipe de terre entre les dents, et que j'y hurlerais la Marseillaise.

Au bout d'une demi-heure, le sultan repassa rapidement en voiture fermée, suivi d'un groupe d'officiers à pied, et le spectacle fut fini. Ce qui me frappa le plus là dedans, ce fut de voir ces officiers en grand uniforme, qui couraient en bondissant comme une troupe de laquais, derrière le carrosse impérial. Je n'ai jamais vu une telle prostitution de l'uniforme,

Ce spectacle du passage du sultan est aujourd'hui, comme on le voit, une chose fort mesquine. Les sultans d'autrefois sortaient en grande pompe, précédés et suivis d'une nuée de cavaliers, d'esclaves, de gardes des jardins, d'eunuques, de chambellans, qui, vus de loin, présentaient, comme disent les chroniqueurs enthousiastes, l'aspect d'un vaste massif de tulipes. Les sultans d'aujourd'hui, au contraire, semblent fuir la pompe comme une ostentation théâtrale de leur grandeur perdue. Je me demande souvent ce que dirait un de ces anciens monarques, si, sortant pour un moment de son sépulcre de Brousse ou de son *turbé* de Stamboul, il voyait passer un de ses descendants du dix-neuvième siècle, serré dans un paletot noir, sans turban, sans épée, sans pierreries, au milieu d'une foule d'étrangers insolents. Je crois qu'il rougirait de colère et de honte, et qu'en signe de mépris

suprême il lui ferait, comme Soliman Ier à Hassan, couper la barbe à coups de cimeterre, ce qui est la plus cruelle injure qu'on puisse faire à un musulman. Et vraiment, entre les sultans actuels et ceux dont les noms retentirent en Europe comme des coups de foudre, entre le douzième siècle et le seizième, il y a la même différence qu'entre l'empire ottoman de nos jours et celui des premiers siècles. Ceux d'autrefois réunissaient en eux la jeunesse, la beauté et la vigueur de leur race; et ils n'étaient pas seulement une image vivante de leur peuple, une belle enseigne, une perle précieuse de l'épée de l'islamisme; mais ils en constituaient par eux seuls une force réelle, si grande qu'on ne peut méconnaître en leurs qualités personnelles une des causes les plus efficaces du merveilleux accroissement de la puissance ottomane. La plus belle période est celle de la première jeunesse de la dynastie, qui embrasse cent quatre-vingt treize ans, d'Osman à Mahomet II. Il y eut vraiment là une série de princes très-puissants, et, à une seule exception près, et en tenant compte des temps et des conditions de la race, austères et sages, et aimés de leurs sujets; souvent féroce,s mais rarement injustes, et souvent même généreux et bienfaisants envers leurs ennemis; tels que devaient être les chefs de cette nation, beaux et terribles, vrais lions, comme leurs mères les appelaient, « dont le rugissement faisait trembler la terre. » Les Abdul Medgid, les Abdul-Aziz, les Mourad, les Hamid ne sont que des larves de padischah, auprès de ces jouvenceaux formidables, fils de mères de quinze ans et de pères de dix-huit, issus de la fleur du sang tartare et de la fleur de la beauté grecque, persane, circassienne. A quatorze ans, ils commandaient des armées et gouvernaient des provinces, et ils recevaient en récompense, de la main de leurs propres mères, des esclaves

belles et ardentes comme eux. A seize ans ils étaient déjà pères, et à soixante-dix ils le devenaient encore. Mais l'amour n'affaiblissait pas en eux la trempe vigoureuse de l'esprit et du corps. L'esprit était de fer, disaient les poëtes, et le corps était d'acier. Ils avaient tous certains traits communs qui se perdirent ensuite chez leurs descendants dégénérés : le front haut, les sourcils arqués et réunis comme ceux des Persans, les yeux bleus des enfants des steppes, le nez qui se courbait au-dessus de la bouche purpurine, « comme le bec d'un perroquet sur une cerise, » et d'épaisses barbes noires, pour lesquelles les poëtes du Sérail s'épuisaient à chercher des comparaisons gracieuses ou terribles. Ils avaient « le regard de l'aigle du Taurus et la force du roi du désert ; » ils avaient des cous de taureaux, de larges épaules, des poitrines saillantes, « qui pouvaient contenir toute la colère guerrière de leurs peuples ; » de longs bras, des articulations colossales, des jambes courtes et arquées, qui faisaient hennir de douleur les plus vigoureux chevaux turcomans, et de grandes mains velues qui maniaient comme des roseaux les massues et les arcs énormes de leurs soldats de bronze. Ils portaient des surnoms dignes d'eux : le Lutteur, le Champion, la Foudre, le Briseur d'os, le Répandeur de sang. La guerre était après Allah la première de leurs pensées : la mort était la dernière. Ils n'avaient pas le génie des grands capitaines, mais ils étaient tous doués de cette promptitude de résolution qui y supplée presque toujours, et de cette obstination féroce qui obtient souvent les mêmes effets. Ils volaient comme des Furies ailées, à travers les champs de bataille, montrant de loin les longues aigrettes de héron plantées dans leur turban blanc, et leurs amples cafetans tissus d'or et de pourpre ; et leurs cris sauvages lançaient devant eux les bataillons décimés par la mitraille serbe et autri-

chienne, quand il n'y suffisait plus des nerfs de bœuf de mille tschaousch furibonds. Ils lançaient leurs chevaux à la nage dans les fleuves, en faisant tournoyer au-dessus des eaux leur cimeterre ruisselant de sang ; ils égorgeaient et arrachaient de leur selle, en passant, les pachas paresseux ou lâches ; ils sautaient à bas de leur cheval, dans les déroutes, et plantaient leurs poignards scintillants de rubis dans le dos des fuyards ; et, frappés à mort, ils montaient, comprimant leur plaie, sur une éminence de leur camp, pour montrer à leurs janissaires leur visage mourant, mais encore menaçant et impérieux ; et ils tombaient enfin de rage plutôt que de douleur. Quel devait être le sentiment de ces jeunes Circassiennes ou Persanes, à peine sorties de l'enfance, lorsque pour la première fois, le soir d'un jour de bataille, sous une tente de pourpre, elles comparaissaient devant un de ces sultans effrayants et superbes, ivres de victoire et de sang? Mais alors ils devenaient doux et tendres, et, en pressant ces mains enfantines dans leurs gigantesques mains, encore crispées à force de serrer l'épée, ils cherchaient mille images tirées des fleurs de leurs jardins, des perles de leur poignard, des plus beaux oiseaux de leurs bosquets, des plus belles couleurs des aurores de l'Anatolie et de la Mésopotamie pour louer la beauté de leurs esclaves tremblantes, jusqu'à ce qu'enfin elles prissent courage, et leur répondissent dans leur langage passionné et fantastique : « Couronne de ma tête! Gloire de ma vie! Mon doux et redoutable Seigneur ! Que ton visage soit toujours blanc et resplendissant dans les deux mondes de l'Asie et de l'Europe ! Que la victoire te suive partout où te portera ton cheval ! Que ton ombre s'étende sur toute la terre ! Je voudrais être une rose pour répandre mes parfums sur le haut de ton turban, ou un papillon pour caresser ton front de mes ailes ! » Et puis, d'une voix voilée, elles ra-

contaient à ces terribles amants apaisés, qui s'endormaient sur leur sein, leurs histoires enfantines de palais d'émeraudes et de montagnes d'or, pendant qu'autour de la tente, dans la campagne ensanglantée et sombre, l'armée féroce dormait. Mais ces sultans laissaient la mollesse sur le seuil du harem, et sortaient de ces amours plus fiers et plus ardents. Ils étaient doux dans le harem, féroces dans le camp, humbles dans la mosquée, superbes sur le trône. Là, ils parlaient un langage plein d'hyperboles éblouissantes et de menaces fulminantes, et chacune de leurs sentences était une sentence irrévocable, qui déclarait une guerre, ou élevait un homme au faîte de la fortune, ou faisait rouler une tête au pied du trône, ou déchaînait un ouragan de fer ou de feu sur une province rebelle. Ainsi volant avec la rapidité d'une trombe, de la Perse au Danube et de l'Arabie à la Macédoine, à travers les batailles, les triomphes, les chasses, les amours, ils passaient de la fleur de l'âge à une virilité plus bouillante et plus audacieuse que la jeunesse, et ensuite à une vieillesse dont ne s'apercevaient, ni le sein des belles, ni le dos de leurs chevaux, ni la garde de leur épée. Et non-seulement dans la vieillesse, mais encore dans leur verdeur, il arrivait quelquefois qu'oppressés par le sentiment de leur puissance monstrueuse, effrayés tout à coup au milieu de l'enivrement des victoires et des triomphes, par la conscience d'une responsabilité plus qu'humaine, et pris d'une espèce de terreur dans la solitude de leur élévation, ils se tournaient vers Dieu de toute leur âme, et passaient les jours et les nuits dans les retraites de leurs jardins à composer des poésies religieuses, ou s'en allaient méditer le Coran sur les rives de la mer; ou bien ils se livraient aux danses frénétiques des derviches, ou se macéraient par des jeûnes et des cilices dans la caverne d'un vieil ermite. Et dans la mort comme dans la

vie, ils se présentèrent presque tous à leurs peuples avec une figure redoutable ou vénérable, soit qu'ils mourussent avec la sérénité des saints, comme le chef de la dynastie, ou chargés d'années, de gloire et de tristesse comme Orkhan, ou frappés par le poignard d'un traître comme Mourad Ier, ou dans les désespoirs de l'exil comme Bajazet, ou en conversant paisiblement avec un cercle de savants et de poëtes comme Mahomet Ier, ou du chagrin d'une défaite comme Mourad II; et l'on peut dire sans craindre de se tromper que leurs fantômes menaçants sont ce qui restera de plus grand et de plus poétique sur les horizons couleur de sang de l'histoire ottomane.

LES TURQUES

C'est un grand sujet d'étonnement pour quiconque arrive à Constantinople, de voir des femmes de tous les côtés, à toute heure, comme dans n'importe quelle ville d'Europe, après avoir tant entendu parler de l'esclavage des femmes turques. On croirait que ce jour-là précisément on vient de donner pour la première fois des ailes à toutes ces hirondelles prisonnières, et qu'une ère de liberté vient de commencer pour le beau sexe musulman. La première impression est bizarre. L'étranger se demande, en voyant toutes les femmes avec ces voiles blancs et ces longs manteaux de couleurs carnavalesques, s'il a affaire à des masques, à des nonnes ou à des folles ; et comme on n'en voit pas une seule accompagnée d'un homme, on peut croire qu'elles sont toutes veuves ou filles, ou qu'elles appartiennent toutes à quelque grand asile de « mal mariées. » Dans les premiers jours, on ne peut se persuader que tous ces Turcs et toutes ces Turques qui se rencontrent et se coudoient sans jamais se regarder ni

s'accompagner mutuellement, puissent avoir quelque chose de commun. A chaque instant on s'arrête pour observer ces étranges figures et pour méditer sur cet usage plus étrange encore. Ce sont donc, se dit-on, ce sont bien là ces « conquérantes de cœurs, » ces « fontaines de plaisirs, » ces « petites feuilles de rose ; » ces « raisins précoces, rosées du matin, aurores vivificatrices, lunes resplendissantes, » dont mille poëtes nous ont remplis la tête ? Ce sont là les *hanum* et les odalisques mystérieuses, dont, à vingt ans, lisant les ballades de Victor Hugo dans l'ombre d'un jardin, nous avons rêvé tant de fois, comme de créatures d'un autre monde, dont un seul embrassement aurait consumé toutes les forces de notre jeunesse? Ce sont là ces belles infortunées, cachées derrière des grilles, surveillées par des eunuques, séparées du monde, qui passent sur la terre comme des fantômes, jetant un cri de volupté et un cri de douleur ? Voyons ce qu'il y a encore de vrai dans toute cette poésie.

Avant tout, le visage de la femme turque n'est plus un mystère ; et c'est pourquoi la poésie qui l'entourait s'est en grande partie évanouie. Ce voile jaloux, qui, selon le Coran, devait être « une marque de sa vertu et un frein pour les discours du monde », n'est plus qu'une apparence. Chacun sait comment est fait le Yachmak. Il se compose de deux grands voiles blancs, dont l'un, serré autour de la tête, couvre le front jusqu'aux sourcils, se noue derrière sur les cheveux, au-dessus de la nuque, et retombe sur le dos, en deux pans, jusqu'à la ceinture ; l'autre couvre toute la partie inférieure du visage et va s'attacher au premier, de façon qu'ils ont l'air de former un seul voile. Mais ces deux voiles, qui devraient être en mousseline, et qu'on devrait mettre de façon à ne laisser voir que les yeux et le haut des joues, sont de tulle très-clair, et attachés si peu serré, qu'ils laissent voir non-

seulement le visage, mais les oreilles, le cou, les tresses, et souvent les petits chapeaux à la mode européenne, ornés de plumes et de fleurs, que portent les dames « réformées. » Et il arrive précisément le contraire de ce qui se voyait autrefois, quand il était permis aux femmes âgées de sortir avec le visage un peu plus découvert, tandis qu'il était imposé aux jeunes de se couvrir plus rigoureusement. A présent ce sont les jeunes, et surtout les belles, qui se montrent le mieux, et ce sont les vieilles, qui pour tromper les gens portent le voile épais et serré. Aussi, une infinité de beaux mystères et de charmantes surprises, que rapportaient les romanciers et les poëtes, ne sont plus possibles ; et c'est une fable entre tant d'autres, que cette opinion que l'époux voit pour la première fois le visage de sa femme dans la nuit des noces. Mais, excepté le visage, tout est encore caché ; on ne peut entrevoir ni le sein, ni la taille, ni le bras ; le *féredjé* cache soigneusement toute chose. C'est une espèce de tunique, garnie d'une pèlerine, aux manches très-longues, large, sans grâce, tombant comme un grand manteau des épaules aux pieds ; de drap en hiver, de soie en été, et d'une seule couleur, presque toujours très-vive : tantôt rouge, tantôt orange, tantôt verte ; l'une ou l'autre prédomine telle ou telle année, mais la forme reste toujours la même. Mais bien qu'enfermées là-dedans comme dans un sac, les Turques savent ajuster le *yachmak* avec un tel art, que les belles paraissent ravissantes, et les laides charmantes. On ne peut dire le parti qu'elles tirent de ces deux voiles, avec quelle grâce elles les disposent en couronne et en turban, avec quelle noblesse et quelle ampleur de plis elles s'en enveloppent et les drapent sur elles, avec quelle légèreté et quelle nonchalante élégance elles les relâchent et les laissent tomber, comment elles les font servir en même temps à montrer, à cacher, à promettre, à propo-

ser des énigmes et à révéler à l'improviste de petites merveilles. Quelques-unes semblent avoir autour de la tête un nuage blanc et diaphane qu'un souffle ferait évanouir ; d'autres semblent entourées de guirlandes de lys et de jasmin ; toutes paraissent très-blanches, et prennent de ces voiles ces teints de neige et cette apparence de grâce et de fraîcheur qui séduit. C'est un accoutrement à la fois austère et riant, qui a quelque chose d'hiératique et de virginal, et sous lequel il ne semblerait devoir naître que des pensées sereines et des caprices innocents.... Mais il y naît un peu de tout.

Il est difficile de définir la beauté de la femme turque. Je peux dire que quand j'y pense, je vois un visage très-blanc, deux yeux noirs, une bouche vermeille et une expression de douceur. Presque toutes pourtant sont fardées. Elles se blanchissent la figure avec une pâte d'amande et de jasmin, elles s'allongent les sourcils avec de l'encre de Chine, elles se teignent les paupières, elles s'enfarinent le cou, elles se font un cercle noir autour des yeux, elles se mettent des mouches sur les joues. Mais elles font cela avec grâce, et non pas comme les beautés de Fez, qui se peignent au pinceau avec du blanc. Elles ont pour la plupart un pur contour ovale, un petit nez un peu arqué, les lèvres un peu fortes, le menton rond, à fossette : beaucoup ont aussi des fossettes dans les joues ; un joli cou long et flexible, et de petites mains, presque toujours cachées, ce qui est dommage, par les manches du *féredjé*. Presque toutes sont grasses, beaucoup sont de taille au-dessus de la moyenne ; les femmes maigres et sèches, comme on en voit chez nous, sont très-rares. Si elles ont un défaut, c'est celui de marcher courbées avec un maintien composé, et avec une certaine démarche chancelante d'en-

fants qui auraient grandi tout d'un coup. Cela vient, dit-on, d'une mollesse causée par l'abus du bain, et aussi un peu de la chaussure qui ne tient pas au pied. On voit, en effet, des femmes très-élégantes qui doivent avoir un petit pied de rien du tout, chaussées de babouches d'homme ou de grandes bottes longues, larges et avachies, qu'une pauvresse d'Europe dédaignerait. Mais même ainsi, elles ont une certaine grâce enfantine qui ne déplaît pas, une fois qu'on s'y est habitué. On ne voit aucune de ces figures raides, de ces poupées de modistes, si répandues dans les villes d'Europe, qui marchent comme des marionnettes et ont l'air de sautiller sur un échiquier. Elles n'ont pas encore perdu la pesanteur et la nonchalance naturelles de l'allure orientale; et si elles la perdaient, elles seraient peut-être plus majestueuses, mais moins sympathiques. On voit des figures fort belles et de beautés infiniment variées, car il y entre avec le sang turc, le sang circassien, l'arabe et le persan. Il y a des matrones de trente ans, aux formes opulentes que le féredjé n'arrive pas à cacher, grandes avec de grands yeux sombres, les lèvres humides, les narines dilatées, des *hanum* à faire trembler cent esclaves avec un regard. Quand on les voit, on trouve que c'est vraiment une ridicule et téméraire bravade de la part de messieurs les Turcs, de prétendre être les maris de quatre femmes pareilles. Il y en a d'autres, petites et potelées, chez qui tout est rond, la figure, les yeux, le nez, la bouche, et qui ont un air si paisible, si bon enfant, si jeune, une apparence de résignation si docile à la destinée qui ne fait d'elles qu'un joujou et une récréation, qu'en passant près d'elles il vous vient l'envie de leur mettre un caramel dans la bouche. Il y a aussi de sveltes figures, des épouses de seize ans, à l'air vif et hardi, aux yeux pleins de caprice et d'astuce, qui font penser avec

un sentiment de pitié au pauvre effendi qui doit les tenir en bride et à l'eunuque infortuné qui doit les surveiller. Et la ville se prête admirablement à encadrer leur beauté et leur costume. Il faut voir une de ces figurines voilées de blanc, avec le *féredjé* pourpre, assise dans un caïque au milieu de l'azur du Bosphore, ou étendue sur l'herbe dans la verdure sombre d'un cimetière ; ou mieux encore, il faut la voir descendre par une petite rue rapide et solitaire de Stamboul, barrée au fond par un grand platane, quand il fait du vent et que les voiles et le féredjé voltigent et découvrent le cou, le pied et le bas du pantalon. Je vous assure qu'à ce moment, si l'indulgent décret de Soliman le Magnifique, qui punit d'une amende d'un *aspre* tout baiser donné à la femme ou à la fille d'autrui, était toujours en vigueur, Harpagon lui-même allongerait un coup de pied à l'avarice. Et il n'y a pas de risque que quand le vent souffle, la femme turque se fatigue à rabaisser son féredjé : la pudeur des musulmanes ne descend pas plus bas que les genoux, et elle s'arrête quelquefois beaucoup plus tôt.

Une chose qui surprend d'abord, c'est leur manière de regarder et de rire, qui excuserait les jugements les plus téméraires. Il arrive très-souvent qu'un jeune Européen, regardant en face une femme turque, même de haut rang, reçoive d'elle un regard souriant, ou même un franc sourire. Il n'est pas plus rare qu'une belle *hanum* en carrosse fasse, en cachette de l'eunuque, un salut gracieux de la main à un jeune Franc à qui elle s'est aperçue qu'elle plaisait. Quelquefois, dans un cimetière ou dans une rue écartée, une Turque capricieuse se risque jusqu'à jeter une fleur en passant, ou à la laisser tomber par terre avec l'intention manifeste qu'elle soit ramassée par l'élégant giaour qui la suit. Un voyageur quelque

peu fat peut en être ébloui, et il y a en effet des niais qui au bout d'un mois passé à Constantinople, croient de bonne foi qu'ils ont troublé la paix d'une centaine d'infortunées. Il y a sans doute dans ces actes une expression ingénue de sympathie ; mais il y entre beaucoup plus de l'esprit de rébellion que toutes les Turques ont dans le cœur, esprit né de la sujétion où elles sont tenues, et auquel elles donnent satisfaction comme elles peuvent et quand elles peuvent, par de petites agaceries, ne fût-ce que pour se moquer en secret de leurs maîtres. Elles le font plus par enfantillage que par coquetterie. Et leur coquetterie est d'un genre particulier, qui ressemble aux premières mines que font les fillettes quand elles commencent à s'apercevoir qu'on les regarde. Ce sont de grands éclats de rire, une façon de regarder en l'air la bouche béante comme très-étonnées, ou de faire semblant d'avoir mal à la tête ou à la jambe ; de certains airs fâchés contre le féredjé qui les embarrasse, de certains mouvements d'écolières, qui semblent plus faits pour faire rire que pour séduire. Jamais une pose de salon ou de photographie. Le peu d'art qu'elles montrent est un art rudimentaire. On voit, comme dirait Tommaseo, qu'elles n'ont pas beaucoup de voiles à écarter ; qu'elles ne sont pas habituées à être courtisées longuement, à « être approchées à la muette » comme les femmes mystérieuses de Giusti, et que quand elles éprouvent de la sympathie pour quelqu'un, au lieu de rester longtemps à soupirer et à jouer des prunelles, elles diraient franchement, si elles pouvaient exprimer leur sentiment. « Chrétien, tu me plais. » Ne pouvant le lui dire de vive voix, elles le lui disent tout aussi sincèrement, en lui montrant deux belles rangées de perles brillantes, ou en lui riant au nez. Ce sont de belles Tartares ennoblies.

Et elles sont libres : c'est une vérité que tout étranger

touche avec la main, à peine arrivé. C'est une exagération de dire, comme lady Montague, qu'elles sont plus libres que les Européennes; mais quiconque a été à Constantinople ne peut s'empêcher de rire quand il entend parler de leur « esclavage. » Les dames, quand elles veulent sortir, ordonnent aux eunuques de préparer leur voiture, sortent sans demander de permission à personne, et rentrent quand elles veulent, pourvu que ce soit avant la nuit. Autrefois, elles ne pouvaient sortir sans être accompagnées d'un eunuque, d'une esclave ou d'une amie, et les plus hardies, si elles ne voulaient pas d'autre escorte, devaient au moins emmener avec elles un enfant qui fût comme un titre au respect des gens. Si quelqu'une d'elles passait seule dans un lieu écarté, il n'était pas rare qu'un gardien de la ville ou un vieux Turc rigoriste l'arrêtât et lui demandât : « Où vas-tu? D'où viens-tu? Pourquoi n'as-tu personne avec toi? C'est ainsi que tu respectes ton Effendi? Retourne chez toi ! » Mais aujourd'hui elles sortent seules par centaines, et on en voit à toute heure dans les rues des faubourgs musulmans et de la ville franque. Elles vont faire des visites à des amies d'un bout à l'autre de Stamboul, elles vont passer des demi-journées dans les maisons de bains, elles font des promenades en bateau, le jeudi aux Eaux-Douces d'Europe, le dimanche aux Eaux-Douces d'Asie, le vendredi au cimetière de Scutari, les autres jours aux îles des Princes, à Thérapia, à Buyukdéré, à Kalender, où elles font collation avec leurs esclaves, en troupes de huit ou dix ; elles vont prier sur les tombes des padischahs et des sultanes, voir les couvents de derviches, visiter les expositions publiques des trousseaux de noce, et il n'y a pas l'ombre d'un homme, je ne dis pas qui les accompagne, ou qui les suive, mais qui, fussent-elles seules, ose leur faire une observation. Voir un Turc dans une rue de Cons-

tantinople, non pas donnant le bras à une femme, mais marchant près d'elle, mais arrêté pour un instant à causer avec une « voilée, » quand même ils porteraient écrit sur le front qu'ils sont mari et femme, paraîtrait à tous la plus étrange des étrangetés, ou pour mieux dire l'inconvenance la plus inouïe, comme si dans nos rues un homme et une femme se faisaient tout haut des déclarations d'amour. De ce côté les femmes turques sont vraiment plus libres que les Européennes, et l'on ne peut dire combien elles jouissent de cette liberté, et avec quelle folle ardeur elles courent au bruit, à la foule, à la lumière, au grand air, elles qui à la maison ne voient qu'un seul homme, et qui ont des fenêtres et des jardins de cloître. Elles sortent et courent la ville avec la gaieté de prisonnières libérées. Il y a de quoi se divertir à en suivre une au hasard, de loin, pour voir comment elles savent détailler et raffiner les plaisirs du vagabondage. Elles vont dire une prière dans la mosquée la plus proche, et s'arrêtent à bavarder un quart d'heure avec une amie sous les arcades de la cour; puis elles passent au bazar, où elles donnent un coup d'œil dans une dizaine de boutiques, et où elles en font mettre deux ou trois sens dessus dessous, pour acheter une bagatelle ; ensuite elles prennent le *tramway*, descendent au marché aux poissons, passent le pont, s'arrêtent à contempler toutes les tresses et toutes les perruques des perruquiers de la rue de Péra. Elles entrent dans un cimetière et mangent un bonbon sur une tombe ; elles rentrent en ville, redescendent à la Corne-d'Or en s'arrêtant cent fois et regardant chaque chose du coin de l'œil : vitrines, estampes, annonces, dames qui passent, voitures, enseignes, portes de théâtres; elles achètent un bouquet, boivent un verre de limonade, font l'aumône à un pauvre, repassent la Corne-d'Or en caïque, recommencent leurs zigzags dans

Stamboul; puis elles prennent de nouveau le tramway, et, arrivées à leur porte, elles sont capables de s'en aller faire encore un tour de cent pas autour d'un groupe de maisons; absolument comme les enfants qui sortent seuls pour la première fois, et qui dans cette petite heure de liberté veulent faire entrer un peu de tout. Un pauvre effendi obèse qui voudrait suivre sa femme pour découvrir si elle a quelque secret, s'arrêterait harassé à la moitié du chemin.

Pour voir le beau sexe musulman, il faut aller un jour de grande fête aux Eaux-Douces d'Europe, au fond de la Corne-d'Or, ou à celles d'Asie, près du village d'Anadoli-Hissar. Ce sont deux grands jardins publics, plantés de bosquets épais, traversés par deux petits fleuves, et semés de cafés et de fontaines. Là, dans une vaste plaine couverte d'herbe, à l'ombre des noyers, des térébinthes, des platanes, des sycomores, qui forment une succession continue de pavillons verts, que les rayons du soleil ne peuvent percer, on voit des milliers de Turques assises en groupe et en cercle, entourées d'esclaves, d'eunuques, d'enfants, qui mangent et folâtrent pendant une demi-journée au milieu d'un va-et-vient sans fin. A peine est-on arrivé là qu'on reste comme étourdi. Il vous semble voir une fête du paradis musulman. Cette myriade de voiles blancs et de *féredjés* écarlates, jaunes, verts et gris, ces innombrables groupes d'esclaves vêtues de mille couleurs, cette fourmillière de marmots en costumes de petits masques, ces grands tapis de Smyrne étendus par terre, ces vases argentés et dorés qui passent de main en main; les cafetiers musulmans, en habit de gala, qui courent en portant des fruits et des glaces; les zingari qui dansent, les bergers bulgares qui chantent, les chevaux bardés d'or et de soie qui piaffent attachés à des arbres, les pachas, les beys, les jeunes gens qui gâ-



Femmes turques à la promenade. (Page 206.)

lopent le long du fleuve, le mouvement de la foule lointaine qui semble l'ondulation d'un champ de camélias et de roses, les caïques bariolés, et les voitures superbes qui viennent continuellement verser des couleurs nouvelles dans cet océan de couleurs; le son confus des chants, des flûtes, des chalumeaux, des timbales, des cris d'enfants, au milieu de cette beauté de verdure et d'ombrage, variée çà et là de petites échappées lumineuses sur des paysages lointains, tout cela présente un spectacle si réjouissant et si nouveau, que la première fois qu'on le voit on a envie d'applaudir et de crier : « Bravo ! » comme à une scène de théâtre.

Et là encore, malgré la confusion, il est bien rare de prendre sur le fait un Turc et une Turque qui échangent des regards d'amour, des sourires et des gestes d'intelligence. La galanterie *coram populo* n'existe pas là comme dans nos pays ; on n'y trouve ni les sentinelles mélancoliques qui vont et viennent sous les fenêtres, ni les arrière-gardes fatiguées qui marchent pendant trois heures sur les traces de leur belle : tout se passe à l'intérieur des maisons. Si quelquefois, dans une rue solitaire, on surprend un jeune Turc qui regarde une fenêtre grillée derrière laquelle brille un œil noir ou se montre une petite main blanche, on peut être presque certain que c'est un fiancé. Aux fiancés seuls est permis le service de ronde et d'escorte, et tous les autres enfantillages de l'amour officiel, comme de se parler de loin avec une fleur, avec un ruban, ou par le moyen de la couleur d'un vêtement ou d'une écharpe. Et en cela les Turques sont habiles. Elles ont des milliers d'objets, fruits, fleurs, herbes, plumes, pierres, dont chacun possède une signification convenue, qui est une épithète, ou un verbe, ou même une proposition entière, si bien qu'elles peuvent écrire une lettre avec un bouquet,

et dire mille choses avec une petite boîte ou une bourse pleine de petits objets très-variés, qui paraissent réunis par hasard ; et comme la signification de chaque objet est le plus souvent exprimée par un vers, chaque amant est prêt à composer une poésie amoureuse ou même un petit poëme en vers de toute mesure dans l'espace de cinq minutes. Un clou de girofle, une bande de papier, un quartier de poire, un petit morceau de savon, une allumette, un peu de fil d'or et un peu de cannelle et de poivre, veulent dire : « Il y a longtemps que je t'aime — que je brûle — que je languis — que je meurs d'amour pour toi. — Donne-moi un peu d'espérance, — ne me repousse pas — réponds-moi un mot — » Et, sans parler d'amour, on peut ainsi se dire mille choses : on peut se faire des reproches, se donner des conseils, des avertissements, des nouvelles ; et c'est la grande occupation des jeunes filles dont le cœur commence à s'émouvoir, d'apprendre ce vocabulaire symbolique, et d'en composer de longues lettres adressées à de beaux sultans de vingt ans qu'elles ont vus en songe. Il y a aussi le langage des gestes, dont quelques-uns sont fort gracieux : celui, par exemple, que fait l'homme en feignant de s'ouvrir la poitrine avec un poignard, et qui signifie : « Je suis déchiré par les fureurs de l'amour ; » à quoi la femme répond en laissant tomber ses bras à ses côtés, de façon que le *féredjé* s'ouvre un peu par devant, et cela veut dire : « Je t'ouvre mes bras. » Mais il n'y a peut-être pas un Européen qui ait jamais vu faire ces choses, lesquelles, d'ailleurs, sont désormais plutôt des traditions que des usages ; et on ne les apprend pas des Turcs, qui rougiraient d'en parler, mais de quelque hanum ingénue, qui les confie à une amie chrétienne.

Par ce moyen aussi l'on connaît les vêtements que

portent les femmes turques dans l'intérieur du harem, ce beau costume pompeux et plein de fantaisie, dont chacun se fait une idée à soi, et qui donne à toute femme la dignité d'une princesse et la grâce d'une enfant. Nous ne le verrons jamais, à moins que la mode ne l'apporte dans nos pays ; car si le *féredjé* tombe un jour, il ne nous montrera que des Turques vêtues à l'européenne. Quel chagrin pour les peintres, et quel dommage pour tout le monde ! Il faut se représenter une belle Turque « svelte comme un cyprès » et colorée de « toutes les teintes des pétales de la rose » avec une calotte de velours rouge ou d'étoffe d'argent un peu inclinée à droite ; avec ses tresses noires tombant sur les épaules ; avec une robe de damas blanc, brodée d'or, à manches pendantes, et à longue traîne, ouverte par devant, de façon à laisser voir de grands pantalons de soie rose qui tombent avec mille plis sur deux petites pantoufles à pointes relevées à la chinoise ; avec une ceinture de satin vert, avec des diamants à ses colliers, à ses épingles, à ses bracelets, à ses agrafes, à ses tresses, au gland de sa calotte, sur ses babouches, sur le col de sa chemise, sur sa ceinture, autour de son front ; brillante de la tête aux pieds comme une madone espagnole, et couchée dans une pose enfantine sur un large divan, au milieu d'un cercle de belles esclaves circassiennes, arabes et persanes, enveloppées, comme des statues antiques, de longues draperies tombantes. Il faut imaginer une mariée, « blanche comme cime de l'Olympe; » vêtue de satin bleu et toute couverte d'un grand voile tissu d'or, assise sur une ottomane ornée de perles, devant laquelle son époux, agenouillé sur un tapis de Téhéran, fait sa dernière prière avant de découvrir son trésor ; ou se représenter une favorite amoureuse, qui attend son seigneur dans la chambre la plus retirée du harem, vêtue seulement de la veste et des pantalons, qui

mettent en relief toutes les grâces de son corps flexible, et lui donnent l'aspect d'un beau page mince et élégant ; et il faudra convenir que ces vilains Turcs « réformés », avec leur tête pelée et leur paletot noir, ont plus de bonheur qu'ils n'en méritent.

Pourtant ces vêtements de maison sont soumis aux caprices de la mode. Les femmes, n'ayant rien autre à faire, passent leur temps à chercher de nouveaux ajustements : elles se couvrent de galons et de colifichets, elles se mettent des plumes et des rubans dans les cheveux, des bandeaux autour de la tête, des fourrures au cou et aux bras ; elles empruntent quelque chose à tous les costumes de l'Orient ; elles mettent des perruques, elles se teignent les cheveux en noir, en blond, en roux, s'attifent de mille manières, et caquettent ensemble comme les plus effrénées bavardes des grandes villes d'Europe. Si, un jour de fête, aux Eaux-Douces, on pouvait faire disparaître d'un coup de baguette magique tous les *féredjés* et tous les voiles, on verrait probablement des Turques vêtues en reines asiatiques, d'autres en grandes dames habillées pour le bal, d'autres en marchandes en grande toilette, en vivandières, en amazones, en Grecques, en bohémiennes ; autant de variété de costumes qu'on en voit dans le sexe masculin sur le pont de la sultane Validé.

Les appartements où se tiennent ces belles et riches musulmanes répondent assez à leur vêtement séduisant et bizarre. Les chambres réservées aux femmes sont pour la plupart bien situées, et l'on y jouit de vues merveilleuses sur la campagne ou sur la mer, et sur une grande partie de Constantinople. Au-dessous, il y a un petit jardin clos de murs élevés revêtus de lierre et de jasmin : au-dessus une terrasse ; du côté de la rue, des espèces de

Intérieur d'un harem. (Page 211.)

balcons saillants et vitrés, comme les *miradores* des maisons espagnoles. L'intérieur est délicieux. Presque toutes les salles sont petites : les planchers sont recouverts de nattes chinoises et de tapis, les lambris peints de fruits et de fleurs; il y a de larges divans le long des parois, une fontaine de marbre au milieu, des vases de fleurs aux fenêtres, et cette lumière vague et suave qui est particulière à la maison orientale; une lumière de forêt, que sais-je? de cloître, de lieu sacré et respectable, qui vous impose de marcher sur la pointe des pieds, de parler avec un filet de voix, de ne dire que des paroles basses et douces, de ne s'entretenir que d'amour ou de Dieu. Cette lumière languissante, les parfums des jardins, le murmure de l'eau, les esclaves qui passent comme des ombres, le profond silence qui règne dans toute la maison, les montagnes de l'Asie, dont on voit l'azur à travers les interstices des grilles et les branches de chèvrefeuille qui forment des courtines aux fenêtres, éveillent chez les Européennes qui pénètrent dans ces murs pour la première fois un sentiment inexprimable de douceur et de mélancolie. La décoration de la plus grande partie de ces harems est simple et presque sévère; mais il y en a aussi de magnifiques, dont les parois sont couvertes de satin blanc à arabesques d'or, avec des lambris de cèdre, des grilles dorées, des meubles précieux. Les meubles font deviner la vie. On ne voit que des tabourets, des ottomanes grandes et petites, de petits tapis, des escabeaux, de petits bancs, des coussins de toutes formes et des matelas couverts de cachemire et de brocart : un mobilier qui respire la mollesse et la délicatesse, et qui dit de toutes les manières : « Assieds-toi, allonge-toi, aime, dors, rêve. » On trouve çà et là des miroirs à main et de larges éventails en plumes d'autruche; des chibouks ciselés pendent aux murs; il y a des cages d'oiseaux aux fenêtres, des casso-

lettes au milieu des chambres, des horloges à musique sur les petites tables, des brimborions et des bibelots de toutes sortes, qui accusent les mille caprices puérils d'une femme fatiguée qui s'ennuie. Le luxe n'est pas seulement dans les choses qui paraissent. Il y a des maisons où tout le service de table est d'argent doré, où les vases à mettre les eaux parfumées sont en or massif, où les serviettes sont de satin à franges d'or, où les pierres précieuses brillent sur les couverts, sur les tasses à café, sur les amphores, sur les pipes, sur les tapisseries, sur les éventails ; comme il y a d'autres maisons beaucoup plus nombreuses, on peut le comprendre, où rien ou presque rien n'est changé de l'ancienne tente ou cabane tartare, dont tout le mobilier tiendrait sur le dos d'un mulet, où tout est prêt pour un nouveau pèlerinage à travers l'Asie; maisons chastement mahométanes et austères, où, quand sonnera l'heure du départ, on n'entendra que la voix calme du maître, qui dira : « Olsun! » Ainsi soit-il !

La maison turque est divisée, comme on sait, en deux parties : le harem et le *Sélamlik*. Le Sélamlik est la partie réservée aux hommes. C'est là qu'on travaille, qu'on dîne, qu'on reçoit ses amis, qu'on fait la sieste, et qu'on dort la nuit quand l'amour « ne parle pas au cœur. » La femme n'y pénètre jamais. Et comme dans le Sélamlik l'homme est le maître, dans le harem la femme est maîtresse. Elle en a l'administration et le gouvernement, et y fait ce qu'elle veut, excepté de recevoir des hommes. Quand il ne lui plaît pas de recevoir son mari, elle peut lui faire dire poliment de revenir une autre fois. Une seule porte et un petit corridor séparent le plus souvent le Sélamlik du harem, et pourtant ils sont comme deux maisons très-éloignées l'une de l'autre. Les hommes vont visiter l'*Effendi*

et les femmes vont trouver la *Hanum* sans se rencontrer et sans s'entendre, et le plus souvent ils sont inconnus les uns aux autres. Les serviteurs sont séparés, et presque toujours les cuisines le sont aussi. Chacun se divertit et gaspille pour son compte. Rarement le mari dîne avec sa femme, surtout quand il en a plus d'une. Ils n'ont rien de commun, que le divan sur lequel ils s'asseyent ensemble. L'homme n'entre presque jamais dans le harem comme mari, c'est-à-dire comme compagnon, ou comme éducateur des enfants ; il n'y entre que comme amant. En y entrant, il laisse sur le seuil, s'il le peut, toutes les pensées qui pourraient troubler le plaisir qu'il va y chercher, toute la partie de lui-même qui n'a rien à faire avec son désir du moment. Il va là pour oublier les soucis ou les chagrins de la journée, ou plutôt pour en endormir en lui le sentiment, et non pas pour demander de la lumière à un esprit serein et des consolations à un cœur aimant. La femme ne serait pas apte à ce rôle. Il ne se préoccupe pas davantage de se présenter à elle entouré de cette auréole de gloire, d'esprit, de science ou de pouvoir, qui le rendrait plus digne d'amour. A quoi bon? Il est le dieu du temple, et l'adoration lui est due ; il n'a pas besoin de se faire valoir ; la préférence qu'il accorde à la femme qu'il recherche suffit pour qu'elle lui donne avec un sentiment de reconnaissance qui paraît être de l'amour les caresses qu'il désire. « Femme » pour lui, signifie « plaisir ». Ce mot porte sa pensée droit dans ce sens, c'est presque le même nom pour les deux : c'est pour quoi il trouve inconvenant de le prononcer, et il ne le prononce jamais. S'il a à dire : « Il m'est né une fille, » il dit : « Il m'est né une *voilée*, une *cachée*, une *étrangère*. » Aussi il ne peut y avoir de vraie intimité entre eux, parce qu'il y a toujours entre eux comme le voile des sens, qui cache ces profondeurs infinies de l'âme qui ne

se voient qu'à travers la limpidité d'une familiarité longue et tranquille. En outre, la femme, toujours préparée à la visite de son mari, parée et arrangée en vue de ce moment, toujours appliquée à vaincre une rivale ou à conserver une prédominance qui est continuellement en péril, doit être et est toujours un peu courtisane; elle doit faire effort pour que tout sourie autour de son seigneur, et, même quand son cœur est triste, lui montrer toujours le masque riant d'une femme heureuse et gaie, de peur qu'il ne s'ennuie et ne se dégoûte d'elle. Aussi le mari ne la connaît guère comme épouse; tout comme il n'a pu la connaître en qualité de sœur, de fille, d'amie, tout comme il ne la connaît pas en qualité de mère. Elle laisse donc se flétrir peu à peu en elle les nobles qualités qu'elle ne peut révéler ou dont on ne ferait pas de cas; elle s'habitue à ne se soucier que de ce qu'on lui demande, et elle étouffe souvent résolûment la voix de son cœur et celle de son esprit pour trouver dans une certaine somnolence de vie animale, la paix, sinon le bonheur. Elle a, il est vrai, la consolation de ses enfants, et le mari les cherche et les embrasse devant elle; mais cette consolation est rendue amère par la pensée que peut-être une heure auparavant il a embrassé les enfants d'une autre, qu'il embrassera peut-être une heure après les enfants d'une troisième, et qu'il embrassera ceux d'une quatrième un peu plus tard. L'amour de l'amant, la tendresse du père, l'amitié, la confiance, tout est divisé et subdivisé, tout a ses heures, ses précautions, ses mesures, ses cérémonies : aussi tout est froid est insuffisant. Et puis, au fond il y a toujours quelque chose de méprisant et de mortellement injurieux pour la femme dans l'amour d'un mari qui la fait garder par un eunuque. Il lui dit, en substance : « Je t'aime, tu es ma joie et ma gloire, tu es la perle de ma maison;

mais je suis sûr que si ce monstre qui te surveille était un homme, tu te livrerais à ton serviteur.

Cependant, les conditions de la vie conjugale varient beaucoup selon les moyens pécuniaires du mari, même en ne tenant pas compte de ce qu'un homme trop pauvre pour faire vivre plusieurs femmes est contraint de n'en avoir qu'une. Le riche vit séparé de sa femme d'habitation et d'esprit, parce qu'il peut lui donner un appartement ou même une maison pour elle seule, et parce que, voulant recevoir des amis, des clients, des flatteurs, sans que ses femmes soient vues ou dérangées, il est obligé d'avoir une maison à part. Le Turc de moyenne classe, par raison d'économie, est plus près de sa femme, la voit plus souvent et vit avec elle plus familièrement. Le Turc pauvre, enfin, qui est forcé de vivre dans le moindre espace et avec la moindre dépense possible, mange, dort, passe toutes ses heures de liberté avec sa femme et ses enfants. La richesse sépare, la pauvreté réunit. Dans la maison du pauvre il n'y a pas de réelle différence entre la vie de la famille chrétienne et celle de la famille turque. La femme, qui ne peut pas avoir une esclave, travaille, et son travail relève sa dignité et son autorité, Il n'est pas rare qu'elle aille arracher son mari oisif du café ou de la taverne, et qu'elle le ramène à la maison à coups de pantoufle. Ils traitent d'égal à égal, ils passent la soirée côte à côte devant la porte de la maison; dans les quartiers un peu déserts, ils vont souvent ensemble faire les emplettes pour la famille; et il arrive souvent de voir, dans un cimetière solitaire, le mari et la femme faire collation près du tombeau d'un parent, avec leurs enfants autour d'eux, comme une honnête famille d'ouvriers de nos pays. Et c'est un spectacle d'autant plus émouvant qu'il est plus singulier. Et, en le voyant, on est

obligé de comprendre qu'il y a quelque chose de nécessaire et d'universellement et éternellement beau dans cette union des âmes et des corps, dans ce groupe unique d'affections ; qu'une note de plus dans cette harmonie la gâte ou la détruit; qu'on aura beau dire et beau faire, que la force première, l'élément necessaire, la pierre angulaire d'une société bien ordonnée est là; que toute autre combinaison d'effets et d'intérêts est hors de la nature; que celle-là seule est une famille, et que l'autre n'est qu'un troupeau; que celle-là seule est une maison, et que l'autre n'est qu'un mauvais lieu.

Il y a des gens qui disent que les femmes d'Orient sont satisfaites de la polygamie et qu'elles n'en comprennent même pas l'injustice. Pour le croire, il faut ne connaître ni l'Orient, ni même l'âme humaine. Si c'était vrai, il n'arriverait pas ce qui arrive : qu'il n'y a guère de jeune fille turque qui en acceptant un mari, ne lui pose pour condition qu'il n'en épousera pas d'autre, tant qu'elle vivra; il n'y aurait pas tant de femmes qui rentrent dans leur famille quand leur mari manque à cette promesse, et il n'y aurait pas ce proverbe turc qui dit : « maison à quatre femmes, barque dans la bourrasque, » Même si elle est adorée de son mari, la femme d'Orient ne peut que maudire la polygamie, par laquelle elle vit toujours avec cet épée de Damoclès au-dessus de la tête, d'avoir un jour ou l'autre une rivale, non pas cachée, éloignée et toujours coupable, comme l'est nécessairement celle d'une Européenne, mais installée près d'elle, dans sa maison, au même titre qu'elle, avec des droits égaux aux siens; de voir peut-être une de ses esclaves, élevée au rang d'odalisque, lever tout à coup la tête devant elle, traiter d'égale à égale avec elle, et mettre au monde des enfants qui auront les mêmes droits que les

siens. Il est impossible que son cœur ne sente pas l'injustice d'une telle loi. Quand le mari qu'elle aime amène chez elle une autre femme, elle aura beau penser qu'en agissant ainsi l'homme ne fait qu'user d'un droit que lui donne la loi du prophète : au fond de son âme, elle sentira qu'il y a une loi plus ancienne et plus sacrée qui condamne cette action comme une trahison et un acte de tyrannie ; elle sentira que cet homme n'est plus sien, que leur nœud est délié, que sa vie est brisée, et qu'elle a le droit de se révolter et de le maudire. Et même si elle n'aime pas son mari, elle a mille raisons de détester cette loi : l'intêret lésé de ses enfants, son amour-propre blessé, l'alternative où elle se trouve, ou de vivre dans l'abandon, ou de n'être plus recherchée par l'homme que par compassion ou par désir, sans amour. On dira que la femme turque sait que ces choses-là arrivent aussi à la femme européenne : c'est vrai ; mais elle sait aussi que la femme européenne n'est pas contrainte par les lois civiles et religieuses à respecter et à appeler sa sœur celle qui empoisonne sa vie, qu'elle a au moins la consolation d'être regardée comme une victime, et qu'elle a mille moyens de se consoler et de se venger sans que le mari puisse lui dire, comme peut le dire le polygame à une de ses femmes infidèles : « C'est mon droit d'aimer cent femmes, et c'est ton devoir de n'aimer que moi seul. »

Il est vrai que la femme turque a beaucoup de garanties selon la loi, et beaucoup de priviléges selon les usages. Elle est généralement respectée, avec une sorte de politesse chevaleresque. Aucun homme n'oserait lever la main sur une femme au milieu de la rue. Aucun soldat, même dans le tumulte d'une émeute, ne se risquerait à maltraiter la plus insolente des femmes

du peuple. Le mari traite la femme avec une certaine déférence cérémonieuse. La mère est l'objet d'un culte particulier. Il n'y a pas d'homme qui ose faire travailler une femme pour tirer parti de son travail. C'est l'époux qui dote l'épouse ; elle n'apporte dans la maison de son mari que son trousseau et quelques esclaves. En cas de répudiation ou de divorce, le mari est obligé de donner à la femme autant qu'il lui faut pour vivre à l'aise; et cette obligation l'empêche d'user contre elle de mauvais traitements qui lui donnneraient le droit d'obtenir la séparation. La facilité du divorce remédie en partie aux tristes conséquences de mariages faits presque toujours à l'aveugle, à cause de la constitution particulière de la société turque, où les deux sexes vivent séparés. Il suffit de peu de chose à la femme pour obtenir le divorce : que le mari l'ait maltraitée une fois, qu'il l'ait offensée en parlant à d'autres, qu'il l'ait négligée pendant un certain temps. Quand elle a à se plaindre de son mari, elle n'a qu'à présenter par écrit ses plaintes au tribunal ; elle peut, s'il le faut, se présenter en personne à un vizir, au grand-vizir même, qui la reçoit et l'écoute presque toujours sans retard et avec bienveillance. Si elle ne peut s'accorder avec les autres femmes, le mari est tenu de lui donner une maison séparée; et si même elle s'accorde, elle a droit à un appartement pour elle seule. L'homme ne peut ni épouser les esclaves que la femme a amenées avec elle de la maison paternelle, ni faire d'elles ses odalisques. Une femme qui a été séduite et abandonnée peut se faire épouser par son séducteur, s'il n'a déjà quatre femmes; et, s'il en a quatre, elle peut se faire prendre chez lui comme odalisque, et le père doit reconnaître son enfant ; car chez les Turcs, il n'y a point de bâtards. Les célibataires et les vieilles filles sont très-rares ; les mariages forcés sont beaucoup moins fréquents

qu'on ne croit, parce que la loi punit les pères qui s'en rendent coupables. L'État fait une pension aux veuves sans parents et sans fortune, et élève les orphelines; beaucoup de petites filles perdues au milieu de la rue sont recueillies par des dames riches qui les élèvent et les marient; il est rare qu'une femme soit laissée dans la misère. Tout cela est vrai, et tout cela est bien : mais cela n'empêche pas que les Turcs ne vous fassent rire, quand ils veulent comparer avec avantage la condition sociale de leurs femmes et celle des nôtres, et soutenir que leur société est exempte de la corruption dont ils accusent la société européenne. De quoi servent à la femme les formes extérieures du respect, si sa condition de femme supplémentaire est humiliante par elle-même? De quoi lui sert la facilité de divorcer et de se remarier, si tout homme qui l'épousera a le droit de la remettre dans les mêmes conditions pour lesquelles elle s'est séparée de son premier mari? La belle affaire, que l'homme soit obligé de reconnaître son enfant illégitime, s'il n'a pas les moyens de le faire vivre, et s'il peut en avoir légitimement cinquante, qui, s'ils n'ont pas le titre de bâtards, en auront la misère et l'abandon? Ils disent qu'ils ne commettent pas d'infanticides; mais les avortements volontaires, pour lesquels ils ont des établissements spéciaux, pourquoi les comptent-ils? Ils disent que la prostitution n'existe pas chez eux. Mais quoi! Quel autre nom peut-on donner au métier de ces milliers de Caucasiennes achetées et revendues cent fois? Ils disent : Au moins celle-là n'est pas publique. Quelle plaisanterie! Mourad III n'ordonna-t-il pas un jour d'envoyer au-delà du Bosphore toutes les femmes de mauvaise vie? et l'on sait quel coup de filet ce fut ce jour-là. Voudraient-ils ensuite nous faire croire qu'il est plus facile à un homme de s'assurer la fidélité de quatre

femmes que d'une seule? Voudraient-ils nous donner à entendre que le Turc qui a quatre femmes ne commet plus de péchés hors de sa maison et hors de sa religion?

De tout cela, il est facile de se faire idée de ce que sont les femmes turques. Elles ne sont pour la plupart que des « femmes de plaisir ». Elles ne savent guère que lire et écrire, et elles ne lisent ni n'écrivent; celles qui ont une petite culture superficielle passent pour des créatures merveilleuses. Déjà les Turcs, selon qui les femmes « ont les cheveux longs et l'intelligence courte » ne se soucient guère qu'elles cultivent leur esprit, parce qu'il ne convient pas qu'elles soient en rien leurs égales ou leurs supérieures. Ainsi, ne puisant pas d'instruction dans les livres, et ne pouvant pas en acquérir dans la conversation des hommes, elles demeurent dans une ignorance crasse. Par suite de la séparation des deux sexes, il manque à l'un quelque chose de poli et à l'autre quelque chose d'élevé : les hommes deviennent des rustres et les femmes des commères. Et ne voyant de la société qu'un petit cercle féminin, elles gardent presque toutes jusqu'à la vieillesse quelque chose de puéril dans leurs idées et dans leurs manières; une curiosité folle de mille choses, une stupéfaction niaise à propos de tout, l'habitude de faire une grosse affaire de chaque bagatelle, une médisance mesquine, des indignations et des mépris d'écolières, des éclats de rire à tout propos, et la faculté de s'amuser pendant des heures à des jeux d'enfants, comme de se poursuivre de chambre en chambre pour s'arracher des bonbons de la bouche. Il est vrai qu'elles ont, dirai-je en retournant le proverbe français, les qualités de leurs défauts, et que ce sont des natures sincères et transparentes, dans lesquelles on lit à première vue; qu'elles sont ce qu'elles

paraissent, des *personnes vraies*, comme disait Mme de Sévigné, ni masques, ni caricatures, ni singes; des femmes naturelles, tout d'une pièce même dans la tristesse; et s'il est vrai qu'il suffit que l'une d'elles jure une chose pour que personne n'y croie, cela veut dire justement qu'elles n'ont pas assez d'art pour réussir dans la tromperie. Et ce n'est pas un petit éloge à faire d'elles, que de dire qu'il n'y a parmi elles ni lourdes pédantes, ni bas-bleus qui ne parlent que de langage et de style, ni créatures vaporeuses qui vivent en dehors de la vie. Mais il est vrai aussi que dans cette vie resserrée, privée des récréations élevées de l'esprit, où reste à jamais inassouvi le désir instinctif de la jeunesse et de la beauté d'être admirées et louées, leur âme s'aigrit; et que, n'ayant pas le frein de l'éducation, elles courent à tous les excès quand une passion brutale les pousse. Et l'oisiveté fomente en elles mille caprices insensés, dans lesquels elles s'obstinent avec fureur, et qu'elles veulent satisfaire à tout prix. En outre, dans cette atmosphère sensuelle du harem, dans cette société de femmes inférieures à elles par la naissance et par l'éducation, éloignées des hommes qui seraient pour elles un frein, elles prennent l'habitude d'une crudité incroyable de langage. Elles ne connaissent pas les nuances dans l'expression, elles disent les choses sans voile, elles aiment les mots qui font rougir, les plaisanteries inconvenantes, les équivoques grossières; elles deviennent mordantes et insolentes; si bien qu'il arrive quelquefois à un Européen qui comprend le turc d'entendre sortir de la bouche d'une *hanum* d'extérieur distingué, des impertinences qui n'échappent chez nous qu'aux femmes de la pire espèce. Et leur aigreur va croissant avec l'accroissement de leurs relations avec les femmes européennes et leur connaissance de nos mœurs, qui alimentent en elles l'es-

prit de rébellion ; et quand elles sont aimées, elles se vengent, en tyrannisant capricieusement leurs maris, de la tyrannie sociale à laquelle elles sont soumises. On a souvent dépeint les femmes turques comme douces, clémentes, timides ; mais il y a aussi parmi elles des âmes ardentes et fières. Là aussi, dans les émeutes, on voit les femmes au premier rang ; elles s'arment, elles s'assemblent, elles arrêtent les voitures des vizirs qui s'y cachent, elles les couvrent d'injures, les assaillent à coups de pierres et résistent à la force. Elles sont douces et paisibles, comme toutes les femmes, quand aucune passion ne les ronge ni ne les enflamme. Elles traitent amicalement leurs esclaves, si elles n'en sont pas jalouses ; elles montrent de la tendresse pour leurs enfants, bien qu'elles ne sachent pas les élever ou ne se soucient pas de s'en donner la peine ; elles contractent entre elles, surtout celles qui sont séparées de leurs maris et qui souffrent de la même peine, des amitiés très-tendres, pleines d'enthousiasme juvénile, et elles se témoignent leur tendresse en s'habillant des mêmes couleurs, en se parfumant avec les mêmes essences, et en se mettant des mouches de la même forme. Et ici je pourrais ajouter ce qu'a écrit plus d'une voyageuse européenne, « qu'on trouve parmi elles tous les vices de Babylone », mais il me répugne d'affirmer une chose aussi grave sur la foi d'autrui.

Tel est leur caractère, telles sont leurs manières. Elles ressemblent pour la plupart à ces jeunes filles de bonne famille, élevées à la campagne, qui, dans l'âge où elles ne sont plus des enfants et ne sont pas encore des femmes, commettent en société mille plaisantes inconvenances, et à qui à chaque instant leur maman fait de gros yeux. Il faut en entendre parler par quelque dame européenne

qui ait visité un harem. C'est une chose fort comique. La *hanum*, par exemple, qui pendant les premières minutes sera restée assise sur un sofa dans la même attitude composée que sa visiteuse, se croisera tout à coup les mains au dessus de la tête, ou bâillera longuement, ou se prendra un genou entre ses mains. Habituées à la liberté, pour ne pas dire à la licence du harem, aux poses nonchalantes de l'ennui et de l'oisiveté, et amollies comme elles sont par les bains prolongés, elles se fatiguent vite d'une attitude forcée. Elles se couchent sur le divan, elles se tournent et se retournent continuellement, tordant et déployant de mille manières la longue traîne de leur robe, elles s'accroupissent, elles se prennent les pieds avec les mains, elles mettent un coussin sur leurs genoux et appuient leurs coudes sur le coussin, elles s'allongent, elles s'étirent, elles se tordent, elles font le gros dos comme les chats, elles roulent du divan sur le matelas, du matelas sur le tapis, du tapis sur le pavé de marbre, et s'endorment où le sommeil les prend, comme les enfants. Une voyageuse française a dit qu'elles ont quelque chose du mollusque. Elles sont presque toujours posées de telle façon qu'on pourrait les prendre dans ses bras comme une chose ronde. Leur position la plus sévère est de rester assises les jambes croisées; et l'on dit que c'est de cette habitude contractée dès l'enfance que vient le défaut qu'elles ont presque toutes, d'avoir les jambes un peu arquées. Mais avec quelle grâce elles s'asseyent! Cela se voit dans les cimetières et dans les jardins. Elles se laissent tomber tout d'une pièce et demeurent assises à terre, sans s'être aidées de leurs mains, immobiles comme des statues; et elles se lèvent ensuite sans s'appuyer, d'un seul coup, comme un ressort qui se détend. Mais c'est peut-être le seul mouvement vif qu'elles fassent. La grâce de la femme turque est toute dans le repos, dans

l'art de mettre en évidence ses belles courbes, avec des poses fatiguées de belle endormie, la tête renversée en arrière, les cheveux dénoués, les bras pendants ; — art qui extorque l'or et les bijoux au mari, et qui bouleverse le sang et la raison à l'eunuque.

L'étude de cet art n'est pas le dernier des moyens par lesquels elles cherchent à alléger l'ennui mortel qui pèse sur la plupart des harems ; ennui qui découle moins du manque d'occupations et de distractions que de leur peu de variété ; comme ces livres, qui, malgré la diversité de leurs sujets, vous assomment par l'uniformité de leur style. Pour se sauver de l'ennui, elles essayent de tout : leur journée n'est souvent qu'une lutte continue contre ce monstre obstiné. Assises sur leurs coussins ou sur leurs tapis, près de leurs esclaves, elles ourlent d'innombrables mouchoirs pour offrir à leurs amies, elles brodent des bonnets de nuit ou des blagues à tabac pour les maris, les pères et les frères ; elles égrènent cent fois les boules du *tespi* ; elles comptent jusqu'au nombre le plus haut qu'elles connaissent ; elles suivent de l'œil longtemps, des petites fenêtres rondes des chambres hautes, les bâtiments qui passent sur le Bosphore ou sur la mer de Marmara, ou se mettent à rêver des richesses, la liberté et l'amour, en accompagnant du regard les spirales bleuâtres de la fumée de leur cigarette. Quand elles sont lasses de la cigarette, elles savourent dans le chibouk les « blonds cheveux du latakié » ; fatiguées de fumer, elles prennent une tasse de café de Syrie, elles grignottent des fruits et des bonbons ; elles font durer une glace une demi-heure ; puis elles fument dans le narghilé parfumé d'eau de rose ; ensuite elles sucent un peu de mastic pour s'ôter le goût de la fumée, après quoi elles prennent de la limonade pour s'ôter le goût du



Dans l'intérieur d'un harem. (Page 225.)

mastic. Elles s'habillent, elles se déshabillent, elles mettent toutes les robes de leurs coffres, elles se mettent et s'ôtent des mouches en forme d'étoiles et de croissants, et combinent de toutes les manières possibles une douzaines de glaces et de petits miroirs pour se voir de tous les côtés, jusqu'à ce que l'ennui les gagne. Alors deux esclaves de quinze ans dansent le ballet obligé avec les timbales et le tambourin; une troisième répète pour la centième fois une chansonnette ou une fable que tout le monde sait par cœur : ou bien les deux lutteuses habituelles vêtues en acrobates exécutent leur lutte ordinaire, qui finit par un coup de pied sur le pavé et un éclat de rire sans saveur. Quelquefois on a la nouveauté d'une troupe de danseuses égyptiennes, et alors c'est une petite fête; d'autres fois une bohémienne se présente, et alors la *hanum* se fait dire la bonne aventure dans le creux de la main, ou achète un talisman pour être toujours jeune, un philtre pour avoir des enfants, ou pour se faire aimer. Elles restent des heures le visage appuyé aux grilles, à regarder les gens et les chiens qui passent; elles enseignent un mot nouveau à un perroquet, elles descendent au jardin pour se balancer sur l'escarpolette, elles remontent à la maison pour dire leurs prières, elles retournent s'étendre sur le divan pour jouer aux cartes, elles reçoivent la visite d'une parente ou d'une amie, et alors recommence la même série de tasses de café, de cigarettes, de limonades, de collations, de rires énervants et de bâillements sonores. Enfin l'amie s'en va, et l'eunuque, apparaissant sur le seuil, dit à voix basse : « L'Effendi ». Ah! enfin! C'est Allah qui l'envoie, quand il serait le plus vilain mari de Stamboul.

Ceci arrive dans les harems où règne la paix à défaut de quelque chose de mieux; dans les autres, l'ennui est étouffé par la fureur des passions, et la vie qu'on y mène

est très-différente. La paix règne dans le harem où il y a une seule femme, aimée de son mari, qui ne s'occupe pas de ses esclaves et n'a pas d'intrigues hors de la maison. On trouve aussi, sinon le bonheur, du moins la paix, dans les harems où il y a plusieurs femmes de caractère léger ou froid, indifférentes envers le mari, qui ne fait pas de différence entre elles, et qui reçoivent chacune à leur tour ses préférences, sans amour, sans jalousie et sans désir de dominer. Ces bonnes pâtes de femmes cherchent à tirer de l'Effendi tout l'argent qu'elles peuvent, demeurent dans la même maison, vivent en bonne intelligence, s'appellent sœurs, se divertissent ensemble, etc.; la barque marche à la diable, mais elle avance tout de même. On trouve encore la paix, ou du moins une apparence de paix, dans les harems où la femme, délaissée pour une nouvelle venue, se résigne tristement à son destin, et, refusant les rognures d'amour que son mari voudrait lui accorder, reste son amie, dans sa maison, cherche une consolation dans ses enfants, et vit dans une retraite pleine de dignité. Mais tout autre est la vie dans les harems où il y a des femmes de cœur fier et de sang ardent, qui ne veulent pas se soumettre au triomphe d'une rivale, qui ne peuvent supporter la honte de l'abandon, et qui ne se résignent pas à voir leurs enfants relégués après ceux d'une autre mère. Dans ces harems, c'est l'enfer. On y pleure, on y trépigne, on y brise les porcelaines et les cristaux, on y fait mourir les esclaves à coups d'épingles, on y ourdit des complots, on y médite des crimes, et quelquefois on les consomme ; on empoisonne, on poignarde, on se jette des flacons de vitriol au visage; la vie n'y est qu'une trame horrible de persécutions, de haines implacables, de guerres sourdes et féroces.

Pour conclure, l'homme qui a plusieurs femmes, ou n'en aime réellement qu'une seule, et il n'a pas la paix,

ou les aime toutes de la même manière pour avoir la paix, et il n'a pas l'amour. Et dans les deux cas, il va presque toujours droit à la ruine, parce que, si entre ses femmes il n'y a pas de jalousie d'amour, il y a toujours jalousie d'amour-propre, rivalité d'ambition, émulation de magnificence; il ne peut faire cadeau à sa bien-aimée du jour d'un bijou, d'une voiture ou d'une villa sur le Bosphore, sans qu'il en advienne un bouleversement ; il est contraint de faire pour toutes ce qu'il voudrait faire pour une seule, c'est-à-dire qu'il achète la paix à prix d'or. Et ce qui arrive entre les femmes, arrive aussi entre les enfants : ou ils sont nés de la mère négligée, et ils haïssent, ou ils sont nés de la favorite, et ils sont haïs. Et il est facile d'imaginer quelle éducation ils peuvent recevoir dans le harem, dans ces maisons pleines de rancunes et d'intrigues, au milieu des esclaves et des eunuques, sans l'assistance du père, sans l'exemple du travail, dans cette atmosphère basse et sensuelle : les filles, particulièrement, qui s'exercent dès leurs premiers ans à fonder toutes leurs espérances de fortune sur l'art d'une séduction pour laquelle l'épithète d'amoureuse est trop relevée, et qui apprennent cet art de leur mère, et le reste des esclaves et surtout de Karagheuz.

Outre les harems pacifiques et les harems orageux, il y en a encore de deux sortes : le harem du Turc jeune et sans préjugés, qui seconde les tendances européennes de sa femme, et celui du Turc rigoriste par son propre sentiment ou dominé par ses parents, et en particulier par une vieille mère, musulmane inflexible, ennemie de toute nouveauté, qui lui fait gouverner la maison à sa manière. Il y a une grande différence entre ces deux harems. Le premier ressemble à la maison d'une dame européenne. Il s'y trouve un piano, et c'est une maîtresse

chrétienne qui apprend à la *hanum* à en jouer; on y voit des tables à ouvrage, de petites chaises de paille, une chaise longue, un secrétaire; un beau portrait au crayon de l'Effendi, fait par un peintre italien de Péra, est accroché au mur; il y a dans un coin une bibliothèque avec une vingtaine de volumes, parmi lesquels un petit dictionnaire turc-français, et le dernier numéro de la *Mode Illustrée*, que la *hanum* reçoit de seconde main, de la femme du consul d'Espagne. La maîtresse de la maison possède aussi tout ce qu'il faut pour peindre à l'aquarelle, et elle peint avec passion des fleurs et des fruits. Elle assure à ses amies qu'elle ne s'ennuie pas un instant. Entre un travail et l'autre elle écrit ses mémoires. A une certaine heure elle reçoit son maître de français, (un vieillard bossu et asthmatique, bien entendu) avec lequel elle s'exerce à la conversation. Quelquefois une Allemande qui fait des photographies vient faire son portrait. Quand elle est malade, un médecin européen vient la voir, et il peut même être jeune et beau, car son mari n'est pas aussi bêtement jaloux que certains de ses amis arriérés. Il arrive de temps en temps qu'une couturière française vient lui essayer un vêtement taillé d'après la dernière gravure de mode, avec lequel la dame veut faire une jolie surprise à son mari le jeudi soir, qui est la soirée sacramentelle des époux musulmans, dans laquelle l'Effendi a une sorte de lettre de change galante à payer à sa « feuille de rose ». Et l'Effendi, qui est un homme d'importance, lui a promis de lui faire voir par l'entrebâillement d'une porte le premier grand bal qui se donnera l'hiver prochain à l'ambassade d'Angleterre. En somme, la *hanum* est une dame européenne de la religion musulmane, et elle le dit avec complaisance à ses amies : Je vis comme une *cocona* (comme une chrétienne); ses amies et ses parentes

professent au moins les mêmes principes, si elles ne peuvent mener la même vie, et ces dames causent entre elles de modes et de théâtres, elles se moquent des « superstitions » des « pédanteries » des « bigoteries de la vieille Turquie » et elles finissent par dire : « qu'il est temps de commencer à vivre d'une manière plus raisonnable ». Mais dans l'autre harem? Là, tout est rigoureusement turc, depuis le costume de la dame jusqu'au plus petit ustensile. Il n'y entre pas d'autre livre que le Coran, il n'y pénètre pas d'autre journaux que le *Stamboul*. Si la hanum devient malade, on n'appelle pas le médecin, mais une de ces *doctoresses* turques qui ont un spécifique merveilleux pour tous les maux. Si le père et la mère de la jeune femme sont infectés de la corruption européenne, on ne leur permet de voir leur fille qu'une fois la semaine. Toutes les ouvertures de la maison sont bien grillées et verrouillées, et il n'y entre rien d'européen, si ce n'est l'air, excepté dans le cas où la hanum aurait eu le malheur d'apprendre un peu de français dans son enfance ; alors sa belle-mère est capable de lui mettre entre les mains quelque méchant roman de la pire espèce, pour pouvoir lui dire ensuite : « Voyez-vous ce que c'est que cette belle société que vous voulez singer? quelles honnêtes femmes cela produit? quels jolis exemples cela vous offre ?

Et pourtant la vie de la femme turque est remplie d'accidents, de brigues, de cancans, qu'on ne croirait pas possibles, dans une société où les deux sexes n'ont pas de communication directe entre eux. Dans un harem, par exemple, c'est la vieille mère qui veut enlever à une des femmes le cœur de son fils, pour le donner à une autre qu'elle préfère, et qui cherche tous les moyens de lui cacher les enfants de celle-là, et de faire négliger leur

éducation, pour qu'il ne s'attache pas à eux et ne les préfère pas à ceux de l'autre. Dans un autre, il y a une femme qui ne pouvant détacher son mari de sa rivale pour posséder son amour à elle seule, cherche au moins à soulager son chagrin en le détachant de celle là pour une autre, et dans ce but cherche par terre et par mer une belle esclave à mettre sous les yeux de l'Effendi, pour qu'il s'en éprenne et trahisse sa favorite pour elle. Une autre femme, qui par inclination naturelle s'occuppe de faire des mariages, s'arrange de façon qu'un de ses parents voie souvent une certaine jeune fille, qu'il en devienne amoureux, qu'il l'épouse, et qu'il l'enlève ainsi à son propre mari qui couvait depuis quelque temps le dessein de la prendre pour lui. Ici, c'est un groupe de dames qui se cotisent pour offrir, avec quelque arrière-pensée, une belle esclave au grand Vizir ou au Sultan; là, il y a d'autres dames, haut placées, qui, tenant les mille fils d'une parenté puissante, viennent à bout de ce qu'elles veulent, font tomber leurs ennemis de hautes charges pour y élever leurs amis, font divorcer l'un, et font partir l'autre pour quelque province lointaine. Et, bien qu'il y ait moins de relations sociales que dans nos villes, on sait tout autant que chez nous les actions d'autrui. La réputation d'une femme spirituelle, ou d'une grande médisante, ou d'une jalouse féroce, ou d'une engourdie, se répand bien au-delà du cercle de ses connaissances. Là aussi les saillies plaisantes et les jeux de mots, auxquels la langue turque se prête admirablement, courent de bouche en bouche et font un chemin sans fin. Les naissances, les circoncisions, les mariages, les fêtes, tous les plus petits évènements qui arrivent dans les colonies européennes ou dans le Sérail, sont des sujets de bavardages interminables. Avez-vous vu le nouveau chapeau de l'ambassadrice de France? Sait-on quelque chose de

Une visite au harem. (Page 231.)

la belle esclave géorgienne que la sultane Validé offrira au sultan le jour du grand Beïram? Est-il vrai que la femme d'Ahmed Pacha soit sortie avant-hier avec des bottines à l'européenne garnies de glands de soie? Les costumes sont-ils enfin arrivés de Paris pour la représentation du *Bourgeois Gentilhomme* au théâtre du sérail? Il y a une semaine que la femme de Mahmoud-Effendi va prier tous les matins dans la mosquée de Bajazet pour obtenir la grâce d'avoir deux jumeaux. Il y a eu un scandale chez tel photographe de la rue de Péra, parce qu'Ahmed-Effendi y a trouvé le portrait de sa femme. Madame Aïsché boit du vin. Madame Fatima s'est fait faire des cartes de visite. On a vu madame Haften entrer à trois heures dans la boutique d'un Franc et en sortir à quatre. La petite chronique maligne circule avec une rapidité incroyable dans ces innombrables petites maisons jaunes et vermeilles, s'augmente de celle de la Cour, se répand dans Scutari, s'allonge sur les deux rives du Bosphore jusqu'à la mer Noire, et arrive souvent jusqu'aux grandes villes de province, d'où elle revient brodée et ornée de façon à provoquer de nouveaux rires et de nouveaux commérages dans les mille harems de la métropole.

Ce serait un divertissement curieux, s'il y avait chez les Turcs, comme il y en a chez nous, de ces hommes qui sont les gazettes vivantes du beau monde, qui savent tout et qui divulguent tout; ce serait, dis-je, un divertissement curieux et en même temps une étude fort agréable des mœurs de Constantinople, d'aller se poster avec l'un d'eux à l'entrée des Eaux-Douces d'Europe, un jour de fête, et de se faire dire un mot sur chaque personne notable, pour un motif quelconque, qui viendrait à passer. Mais qu'importe qu'on ne l'ait pas fait? Les choses sont connues, et pour les personnes, on peut les imaginer.

Pour moi, c'est comme si j'y étais. La foule passe, et le Turc désigne et cause. Cette dame-là vient de se séparer de son mari, et elle s'en est allée à Scutari; Scutari est le refuge des mécontentes et des délaissées; elle est allée demeurer avec une amie, jusqu'à ce que son mari, qui l'aime au fond, aille lui annoncer qu'il s'est débarrassé d'une maîtresse, cause de la rupture, et la reconduise apaisée dans sa maison. Cet Effendi qui passe est un employé du ministère des affaires étrangères, qui pour ne pas avoir à faire à des parents et à des parents de parents, qui souvent mettent la discorde dans la maison, a fait comme tant d'autres : il a épousé une esclave arabe, qui prend précisément ces jours-ci ses premières leçons de langue turque de la sœur de son mari. Cette autre jolie petite femme est une divorcée, qui attend que l'Effendi un tel ait répudié une de ses quatre femmes pour aller prendre la place qui lui a été promise il y a déjà quelque temps. Cette autre là-bas est une dame qui après avoir divorcé deux fois d'avec le même mari, veut l'épouser de nouveau ; et il est d'accord avec elle ; et pour cela, elle épouse ces jours-ci, comme le veut la loi, un autre homme, qui sera son mari pour une seule nuit, et divorcera tout de suite, après quoi la belle capricieuse pourra célébrer son troisième mariage avec son premier époux. Cette petite moricaude aux yeux vifs est une esclave d'Abyssinie, donnée par une dame du Caire à une grande dame de Stamboul, qui est morte, et l'a laissée à sa place maîtresse de la maison. Cet effendi de cinquante ans a été déjà le mari de dix femmes. Cette vieille vêtue de vert peut se vanter d'avoir été la femme légitime de dix hommes. Cette autre est une dame qui s'enrichit en achetant des jeunes filles de quatorze ans à qui elle fait enseigner la musique, la danse, le chant, les belles manières de la haute société, et qu'elle revend

ensuite avec un bénéfice de cinquante pour cent. Voici une belle dame dont je peux vous dire le prix au juste : c'est une Circassienne qui fut achetée à Tophané pour cent vingt livres turques et revendue trois ans après pour la bagatelle de quatre cents. Celle qui ajuste son voile a passé par une filière bizarre ; elle a été d'abord esclave, puis odalisque, puis femme légitime, puis divorcée, puis mariée de nouveau, et maintenant elle est veuve et cherche à se remarier encore. Regardez cet effendi : il est dans une situation curieuse ; je vous la donne en mille à deviner. Sa femme s'est éprise d'un eunuque, et on dit qu'elle est capable de donner à son mari une tasse de café qui l'empêchera d'en prendre d'autres, pour s'en aller vivre en paix avec son amant ; et ce ne serait pas le premier exemple d'un amour aussi monstrueusement spirituel. Celui-là est un négociant qui pour des raisons de commerce a épousé quatre femmes, et en fait vivre une à Constantinople, une à Trébizonde, une à Salonique et une à Alexandrie ; il a ainsi quatre ports d'amour où il se repose des fatigues de ses voyages. Ce beau pacha de vingt-quatre ans n'était, il y a un mois, qu'un pauvre officier subalterne de la garde impériale, et le sultan l'a bombardé pacha pour lui faire épouser une de ses sœurs ; mais il paye pour les péchés des autres maris turcs, car avec une sultane on ne peut rien cacher, et on sait que celle-là est « jalouse comme un rossignol » ; et peut-être, si nous cherchions bien dans la foule, trouverions-nous une esclave qui le suit de loin pour découvrir qui il regarde et qui il ne regarde pas. Voyez ce beau morceau de femme ; il n'y a pas besoin de lunettes pour s'apercevoir que c'est une fleur sortie du sérail ; c'était une des belles du Grand-Seigneur, et elle a épousé il y a peu de mois un employé au Ministère de la guerre, qui par elle aura

un pied à la Cour et fera beaucoup de chemin en peu de temps. Voici une bambine de cinq ans, qu'on vient de fiancer à un garçon de huit; le petit fiancé est allé avec ses parents lui faire une visite, il l'a trouvée de son goût, et il a fait le diable parce qu'un petit cousin haut d'un mètre l'a embrassée en sa présence. Voici une vieille sorcière qui avant-hier a fait sacrifier deux moutons à Allah en actions de grâces de ce qu'il l'avait débarrassée d'une bru qu'elle détestait. Voici une scélérate de sage-femme entre les mains de laquelle une dame a mis une de ses esclaves, en la chargeant d'empêcher de venir à bien le fruit de son intrigue avec l'Effendi, parce que, si l'esclave met au monde un enfant, la maîtresse ne peut plus la vendre, et que le maître est obligé de la garder. Celle-ci est une femme du même genre que certains effendis chargent de temps en temps de vérifier si une esclave qu'ils veulent prendre dans leur maison est bien de la plus pure farine. Celle-là, qui a le visage entièrement couvert et porte un *férédjé* lilas, est la femme d'un Turc de mes amis; elle n'est pas turque, elle est chrétienne, et va tous les dimanches à l'église; mais n'en dites rien à personne, pour elle, non pour son mari, car le Coran ne défend pas d'épouser des chrétiennes, et pour se purifier des caresses d'une infidèle, il suffit de se laver le visage et les mains. Ah! qu'avons-nous perdu! Il est passé une voiture du sérail, qui contenait la troisième *cadine* du sultan; j'ai reconnu le ruban rose au cou de l'intendant; la troisième *cadine*, cadeau du pacha de Smyrne, qui a les yeux les plus grands et la bouche la plus petite de tout l'empire : une figure dans le genre de cette petite hanum au nez aquilin, qui hier offensa Jésus et Mahomet avec un peintre anglais de ma connaissance. La malheureuse! Quand je pense que lorsque les deux anges Nekir et Munkir jugeront son âme, elle

croira pouvoir s'excuser avec le mensonge connu, en disant qu'à ce moment là elle fermait les yeux et n'a pas reconnu l'infidèle !

Mais il y a donc des Turques infidèles ? S'il y en a ! En dépit de la jalousie des effendis et de la surveillance des eunuques, en dépit des cent coups de fouet dont le Coran menace les coupables, et quoique les maris turcs forment entre eux une espèce de société d'assurance mutuelle, et qu'il arrive là tout le contraire de ce qui se passe dans les autres pays, où il semble que tous conspirent tacitement pour la perte de la félicité conjugale, on peut presque affirmer que les « voilées » de Constantinople ne commettent pas moins de péchés que les « non-voilées » de beaucoup de villes chrétiennes. Si ce n'était pas vrai, Karagheuz n'aurait pas si souvent à la bouche le mot « Kerata », lequel traduit en un nom historique, signifie Ménélas. Et comment est-ce possible ? C'est possible de mille manières. Il faut dire d'abord qu'on ne jette plus de femmes au Bosphore, ni dans un sac, ni sans sac, et que les châtiments du jeûne, du silence, du cilice, de la bastonnade sur la plante des pieds, ne sont plus que des menaces de quelques Kerata brutaux. La jalousie tâche d'empêcher la trahison ; mais quand elle s'aperçoit qu'elle n'y a pas réussi, elle n'éclate plus en fureurs ni en vengeances comme autrefois, parce qu'il est devenu beaucoup plus difficile de tenir les tragédies domestiques cachées entre les murs de la maison, et parce que, dans la société musulmane, est entrée, avec beaucoup d'autres idées européennes, la crainte du ridicule, dont la jalousie a peur. En outre, la jalousie turque, qui est le plus souvent une jalousie froide, corporelle, d'amour-propre plutôt que d'amour, est sans doute sévère, dure, et même vindicative ; mais elle ne peut avoir les mille

yeux et l'activité investigatrice et infatigable de celle qui vient des profondeurs d'une âme amoureuse. Et puis, qui veille sur les femmes séparées de leur mari, ou même non-séparées de lui, mais qui demeurent dans une maison à part où il ne va pas tous les jours? Qui les suit dans les sentiers embrouillés de Péra et de Galata, et à travers les quartiers lointains de Stamboul? Qui empêche un bel aide-de-camp du Sultan de faire ce que je lui ai vu faire : de passer au galop autour d'une voiture, au tournant d'une rue, à l'instant où l'eunuque qui est en avant lui tourne le dos et où celui qui est en arrière ne peut le voir parce que la voiture se trouve entre eux, et de jeter en passant un billet par la portière? Et les soirées du Ramazan, où les femmes restent dehors jusqu'à minuit? Et les *cocone* complaisantes, particulièrement celles qui demeurent sur les confins d'un faubourg chrétien et d'un faubourg musulman, et qui reçoivent chez elles une amie voilée, sans fermer leur porte à un ami européen? Les aventures ne sont pourtant plus étranges et terribles comme autrefois. Elles ne sont plus, les grandes dames qui, la nuit, après avoir satisfait un caprice, précipitaient dans le Bosphore, par un soupirail, le garçon de boutique qui avait apporté dans le harem l'étoffe achetée par elle le matin, comme faisait une sultane du siècle passé. Maintenant tout procède prosaïquement. Les premières conventions se font ordinairement dans les arriére-boutiques : on sait qu'il y a partout des marchands qui font marchandise de toute chose. Et il ne faut pas demander si les autorités turques cherchent à empêcher ces abus. Il suffit de dire que parmi les règlements pour le bon ordre que publie la police de Constantinople à l'occasion des grandes fêtes, la plupart s'adressent directement aux femmes, en forme de conseils et de menaces. Il est défendu aux femmes, par exemple,

d'entrer dans les chambres intérieures des magasins; elles doivent se tenir de façon à être vues de la rue. Il est défendu aux femmes d'aller en tramway pour s'amuser : elles doivent descendre à la fin de la course et ne pas s'en revenir tout de suite en arrière par la même voie. Il est défendu aux femmes de faire des signes aux gens qui passent, de s'arrêter ici, de passer par là, de rester plus d'un certain temps en certains endroits désignés : on peut imaginer si ces prescriptions sont respectées, et s'il est possible de les faire respecter. Et puis, il y a ce bienheureux voile, qui fut inventé comme une sauvegarde pour l'homme, et qui n'est plus qu'une sauvegarde pour la femme; car ces dames le mettent transparent pour exciter les caprices, et épais pour pouvoir les satisfaire. On dit que cela fait naître mille accidents bizarres : d'amants heureux qui ne savent pas encore, après longtemps, qui est leur belle ; de femmes qui se cachent sous le nom d'une autre pour se venger ; d'intrigues, de reconnaissances, d'embrouillamini qui donnent lieu à des cancans et à des caquetages sans fin.

Les cancans vont enfin tous se confondre et se renouveler dans les maisons de bains, qui sont les lieux ordinaires de conciliabules des femmes turques. Le bain est en un certain sens leur théâtre. Elles y vont par couples et par troupes, avec leurs esclaves portant des coussins. des tapis, des objets de toilette, des friandises, et quelquefois même leur dîner, pour qu'elles puissent y rester du matin au soir. Là, dans ces salles à peine éclairées, parmi les marbres et les fontaines, se trouvent quelquefois ensemble plus de deux cents femmes, nues comme des nymphes, ou peu vêtues, et qui présentent, au dire des dames européennes qui y sont allées, un spectacle à faire tomber le pinceau de la main à cent peintres. On

y voit les *hanum* blanches à côté des esclaves noires comme l'ébène; les belles matrones aux formes puissantes qui représentent l'idéal de la beauté pour les Turcs de l'ancien temps; de jeunes fiancées sveltes, aux cheveux courts et frisés, qui ressemblent à de jeunes garçons; des Circassiennes aux cheveux d'or tombant jusqu'aux genoux; des Turques qui ont jusqu'à cent tresses noires comme le jais éparses sur le sein et les épaules; d'autres, avec les cheveux divisés en une infinité de petites mèches désordonnées qui font l'effet d'une énorme perruque. L'une a un amulette au cou, l'autre a une gousse d'ail attachée sur la tête pour conjurer les maux d'yeux; d'autres, à demi-sauvages, ont des tatouages sur les bras. Les dames à la mode portent autour de la taille les traces du corset, et aux chevilles la marque des bottines; et quelquefois aussi de pauvres esclaves montrent sur leurs épaules les empreintes du fouet de l'eunuque. On voit des attitudes et des groupes gracieux et bizarres. Quelques femmes fument étendues sur les tapis, d'autres se font peigner par les esclaves, d'autres brodent, d'autres chantonnent, rient, s'arrosent et se poursuivent, ou crient sous les douches, ou gazouillent, assises en cercle, ou, groupées dans des coins, médisent de leur prochain. Et, en dévoilant leur corps, elles dévoilent aussi, là plus qu'ailleurs, leur caractère enfantin. L'une dit franchement : « Je suis belle; » une autre : « Je suis passable; » une autre : « Je suis fâchée d'avoir ce défaut; » ou bien : « Mais sais-tu que tu es plus belle que moi, toi? » Et quelqu'une dit à son amie avec un accent de reproche : « Mais regarde donc Mme Ferideh, comme elle est devenue grasse à manger des écrevisses pilées! toi qui me disais que les boulettes de riz réussissaient mieux! » Et quand il y a une *cocona* de haut rang, elles l'entourent et lui font mille questions. « Est-ce qu'il est vrai que vous êtes allée

à des bals, décolletée jusque-là? Qu'en pense votre effendi? Et les autres hommes, qu'en disent-ils? Comment vous prennent-ils pour danser? De quelle manière? Mais c'est bien vrai? Ce sont vraiment des choses qu'il faudrait voir pour pouvoir y croire! »

Et non-seulement dans les bains, mais partout et dans toutes les occasions, elles cherchent à connaître des dames européennes, et elles sont heureuses quand elles peuvent lier conversation avec elles, et surtout quand elles peuvent les recevoir dans leur maison. Alors elles rassemblent leurs amies, elles mettent en évidence toutes leurs femmes de service, elles font une fête, elles bourrent la visiteuse de confitures et de fruits, et la laissent rarement s'en aller sans lui faire un présent. Le sentiment qui les pousse à de telles démonstrations est, on le comprend, plutôt la curiosité que la bienveillance. Dès qu'elles ont pris un peu de familiarité avec leur nouvelle amie, elles se font dire mille détails de la vie européenne, elles examinent son costume pièce à pièce, du chapeau aux bottines, et ne sont contentes que quand elles l'ont conduite au bain et ont bien vu comment est faite une nazaréenne, une de ces femmes extraordinaires qui étudient tant de choses, qui peignent, qui se font imprimer, qui travaillent dans les établissements publics, qui montent à cheval, qui gravissent jusqu'à la cime des montagnes. Depuis longtemps, pourtant, elles n'ont plus sur elles les singulières idées qu'elles avaient avant la réforme : elles ne croient plus, par exemple, que le corset soit une espèce de cuirasse mise par les maris à leurs femmes pour s'assurer de leur fidélité, et dont eux seuls ont la clef; ni que les dames européennes appartiennent à tous les gens à qui elles donnent le bras. Autrefois, pour ces raisons, elles les regardaient avec

défiance et parlaient d'elles avec mépris, ne leur enviant même pas leur culture, dont elles ne se faisaient pas idée et qu'elles ne pouvaient apprécier. Maintenant elles ont pour elles de tout autres sentiments, et sont devenues défiantes dans un autre sens ; elles ont honte de leur ignorance devant les dames franques, elles craignent de leur paraître grossières ou puériles, et beaucoup n'osent plus s'abandonner avec l'ingénuité confiante des premières entrevues. Mais elles les imitent de plus en plus dans le costume et dans les manières. Celles qui étudient une langue d'Europe, le font plus par imitation que par désir de s'instruire, et l'apprennent pour parler avec les chrétiennes. En causant, elles s'ingénient à enchâsser dans le turc quelques mots français ; celles qui ne savent pas cette langue font semblant de la connaître ou du moins de la comprendre ; elles sont heureuses de s'entendre appeler *madame*, et elles vont exprès dans certaines boutiques de Francs pour s'entendre saluer de ce titre ; et Péra, la grande Péra les attire, comme la lumière les papillons ; elle attire leurs pas, leurs rêves et leur argent, et quelquefois aussi leurs péchés. Elles sont désireuses de connaître des dames franques, qui sont pour elles comme les révélatrices d'un nouveau monde, Elles leur font décrire les grands spectacles des théâtres d'Occident, les bals splendides, les grands dîners, les réceptions somptueuses des grandes dames, les aventures de carnaval et les longs voyages, et toutes ces images lumineuses tourbillonnent ensuite toutes ensemble dans leur pauvre tête fatiguée, entre les murs sombres du harem, dans l'ombre des jardins mélancoliques ; et comme les femmes d'Europe rêvent les horizons sereins de l'Orient, elles soupirent en ces moments après la vie variée et fébrile de nos pays, et donneraient toutes les merveilles du Bosphore pour un quartier brumeux de Paris. Mais ce

n'est pas seulement à la vie variée et fébrile qu'elles aspirent : ce qu'elles désirent le plus souvent et le plus profondément, c'est la vie domestique, le petit monde de la maison européenne, le cercle des amis dévoués, les tables entourées d'enfants, les belles vieillesses honorées; ce sanctuaire plein de souvenirs, de confidences et de tendresses, qui peut rendre belle l'union de deux âmes, même sans l'amour; sanctuaire auquel on retourne encore, après une longue vie d'erreurs et de fautes; dans lequel au milieu même des douleurs du présent et les tempêtes de la jeunesse, la pensée se réfugie et le cœur se réconforte, comme en une promesse de paix pour les années à venir, comme dans la beauté d'un couchant serein contemplé de l'obscurité de la vallée.

Mais il y a une chose qu'on peut dire, pour consoler ceux qui s'apitoient sur le sort de la femme turque, c'est que la polygamie décroît de jour en jour. Elle a toujours été considérée par les Turcs eux-mêmes plutôt comme un abus tolérable que comme le droit naturel de l'homme. Mahomet a dit : « Celui qui épouse une seule femme est toujours louable, » quoique lui-même en ait épousé plusieurs; et en effet tous ceux qui veulent donner l'exemple de mœurs honnêtes et austères n'épousent qu'une seule femme. Celui qui en a plus d'une n'est pas désapprouvé, mais n'est pas loué non plus. Il y a peu de Turcs qui soutiennent ouvertement la polygamie; il y en a encore moins qui l'approuvent dans leur conscience. Presque tous en comprennent l'injustice et les conséquences fâcheuses ; beaucoup la combattent à visage découvert et avec ardeur. Tous ceux qui sont dans une condition sociale qui impose une certaine *respectability* de caractère et une certaine dignité dans la vie n'ont qu'une seule femme. Ils n'en ont qu'une seule, les hauts

employés des ministères, les officiers de l'armée, les magistrats, les prêtres. Ils n'en ont qu'une, par nécessité, tous les pauvres et presque tous les hommes de condition moyenne. Les quatre cinquièmes des Turcs de Constantinople ne sont plus polygames. Beaucoup, il est vrai, se contentent d'une femme par manie d'imitation européenne ; et beaucoup d'autres, qui n'ont qu'une femme, se dédommagent avec des odalisques. Mais cette manie d'imitation a ses racines dans le sentiment confus de la nécessité d'un changement dans la société musulmane ; et l'usage d'avoir des odalisques, ouvertement blâmé, ne peut que diminuer avec les restrictions apportées au commerce encore toléré des esclaves, jusqu'à ce qu'il se confonde avec la corruption ordinaire de tous les pays européens. En naîtra-t-il une corruption plus grande? Que d'autres prononcent. Le fait est que la transformation de la société turque en société européenne n'est pas possible sans la rédemption de la femme ; que la rédemption de la femme ne peut s'accomplir sans la chute de la polygamie, et que la polygamie s'en va. Personne peut-être n'élèverait la voix en sa faveur, si un décret du Grand-Seigneur la supprimait tout d'un coup. L'édifice est écroulé : il n'y a plus qu'à en déblayer les ruines. La nouvelle aurore teint déjà de rose les terrasses du harem. Espérez, ô belles *hanums !* Les portes du *selamlik* seront brisées, les grilles tomberont, le *féredjé* s'en ira orner les musées du Grand-Bazar, l'eunuque ne sera plus qu'un sombre souvenir d'enfance, et vous montrerez librement au monde les grâces de votre visage et les trésors de votre âme ; et alors, à chaque fois qu'on nommera en Europe les « perles de l'Orient » c'est de vous qu'on voudra parler, ô blanches *hanums ;* de vous, belles musulmanes, cultivées, affinées et civilisées ; de vous, et non des inutiles perles qui brillent autour de votre front au milieu des froides pompes

du harem. Courage, donc ! Le soleil se lève. Pour moi, (et cela, je le dis à mes amis incrédules), vieux comme je suis, je n'ai pas encore renoncé à l'espérance de donner le bras à la femme d'un pacha de passage à Turin, et de la mener promener sur les rives du Pô, en lui récitant un chapitre des *Fiancés*.

IANGHEN VAR

Je rêvais précisément à cette promenade, vers cinq heures du matin, dans ma chambre de l'Hôtel de Bysance, et, bercé entre la veille et le sommeil, voyant dans le lointain la colline de Superga, je commençais à dire à ma *hanum* voyageuse : « Cette branche du lac de Come qui tourne au sud entre deux chaînes non interrompues »... quand je vis paraître devant moi, une lumière à la main, mon ami Yunk, tout de blanc habillé, qui me demanda, fort étonné : « qu'arrive-t-il donc cette nuit à Constantinople ? »

Je prêtai l'oreille, et j'entendis un bruit sourd et confus qui venait de la rue, des pas pressés dans les escaliers, un murmure, un mouvement comme s'il eût fait jour. Je me mis à la fenêtre, et je vis en bas dans l'obscurité beaucoup de gens qui couraient vers la Corne-d'Or. Je m'élançai sur le palier, je saisis un garçon grec qui descendait les escaliers quatre à quatre, et je lui demandai ce qui était arrivé. Il s'esquiva en disant : « Ianghen var ! par Dieu ! N'avez vous pas entendu le cri ? » Et puis il ajouta en se sauvant : « Regardez le haut de la tour de Galata. »

Nous retournâmes à la fenêtre, et, regardant du côté de Galata, nous vîmes tout le haut de la grande tour illuminée par une très-vive lueur rouge : un grand nuage

noir s'élevait des maisons voisines au milieu d'un tourbillon d'étincelles, et s'étendait rapidement sur le ciel étoilé !

Notre pensée se vit tout de suite en présence d'un de ces formidables incendies de Constantinople, comme celui d'il y a quatre ans, qui fut si épouvantable ; et notre premier sentiment fut mêlé de terreur et de compassion. Mais immédiatement après, — je le confesse et j'en rougis — un autre sentiment égoïste et cruel, la curiosité du peintre et de l'écrivain, prit le dessus, et, je le confesse encore, nous échangeâmes un sourire que Doré aurait pu cueillir au vol pour l'imprimer sur la face d'un de ses démons dantesques. Qui nous eût ouvert la poitrine en ce moment n'y eût trouvé qu'une plume et une palette.

Nous nous habillâmes, et nous descendîmes à la hâte par la grande rue de Péra.

Mais notre curiosité, par bonheur, fut déçue. Nous n'étions pas encore arrivés à la tour de Galata, que déjà l'incendie était presque éteint. Deux petites maisons achevaient de brûler ; la foule commençait à s'écouler ; les rues étaient noyées par l'eau des pompes et encombrées de meubles, de matelas, entre lesquels allaient et venaient, dans l'obscurité grisâtre du matin, des hommes et des femmes en chemise, tremblants de froid, faisant entendre dans toutes les langues un bavardage assourdissant, où l'on ne sentait plus que ce reste de peur qui donne du piquant au babillage quand le grand péril est passé. Voyant que tout était presque fini, nous descendîmes vers le pont pour nous consoler de notre déconvenue scélérate en contemplant le lever du soleil.

Ici, nous assistâmes à un spectacle qui valait bien celui d'un incendie.

Le ciel commençait à peine à s'éclairer derrière les



Tour de Galata. — Un incendie. (Page 245.)

collines de l'Asie. Stamboul, un peu agitée à la première annonce de l'incendie, était déjà rentrée dans la paix solennelle de la nuit. Les rivages et le pont étaient déserts : toute la Corne-d'Or dormait, couverte d'une brume légère et plongée dans un silence profond. Pas une barque ne remuait, pas un oiseau ne volait, pas un arbre ne se balançait, on n'entendait pas un soupir. Cette interminable ville d'azur, muette et voilée, paraissait peinte en l'air, et il semblait qu'en jetant un cri on l'aurait fait évanouir. Constantinople ne s'était jamais montrée à nous sous un aspect aussi aérien et aussi mystérieux; elle ne nous avait jamais présenté plus vivement l'image de ces villes fabuleuses des histoires orientales, que le pèlerin voit surgir tout à coup devant lui, et où il trouve, en y entrant, un peuple immobile, pétrifié dans les poses variées d'une vie gaie et affairée par la subite vengeance d'un Roi des Génies. Nous restions là, appuyés au parapet du pont, contemplant cette scène merveilleuse sans penser davantage à l'incendie, quand nous entendîmes, d'abord une rumeur sourde et confuse au delà de la Corne-d'Or, comme de gens qui demanderaient du secours, et puis une explosion de grands cris : « Allah ! Allah ! Allah ! » qui retentirent tout à coup dans l'étendue énorme et silencieuse de la rade ; et en même temps une foule bruyante et sinistre apparut sur la rive opposée, et s'élança sur le pont, courant précipitamment vers nous.

« Tulumbadgi ! » (les pompiers !) cria un des gardiens du pont.

Nous nous retirâmes de côté.

Une horde de sauvages demi-nus, la tête découverte, la poitrine velue, ruisselants de sueur, des vieux, des jeunes, des noirs, des nains et des géants chevelus, faces d'assassins et de voleurs, dont quatre portaient sur leurs épaules une petite pompe qui avait l'air d'un cercueil

d'enfant, armés de longs bâtons à crochet, de paquets de cordes, de haches et de pics, passèrent près de nous, hurlant et haletant, les yeux dilatés, les cheveux épars et leurs guenilles au vent. Ils nous jetèrent au visage une bouffée d'odeur fauve, et disparurent dans la rue de Galata, d'où nous arrivèrent leurs derniers cris affaiblis d' « Allah ! » et tout retomba dans un profond silence.

L'impression que me fit cette apparition tumultueuse et foudroyante au milieu de la paix de la grande ville endormie, je ne saurais l'exprimer. Je sais seulement que je compris et que je vis en un moment mille scènes d'invasions barbares, de carnages et d'horreurs de pays et de temps lointains, que jusqu'alors mon imagination s'était inutilement efforcée de se représenter au vif, et que je me demandai si c'était bien la ville, si c'était bien le pont, où, le jour, passaient des ambassadeurs européens. des dames vêtues à la mode de Paris et des marchands de journaux français.

Une minute après, le silence solennel de la Corne-d'Or fut troublé de nouveau par une rumeur de cris lointains, et une autre troupe sauvage et dépourvue de chemises passa devant nous comme un tourbillon sur le pont ondoyant et sonore, avec un tumulte confus de hurlements, de souffles haletants, de rires étouffés et sinistres ; et une fois encore les cris prolongés et lamentables d'Allah ! se perdirent dans les rues de Galata, et furent suivis d'un silence de mort.

Peu de temps après, une autre troupe passa, puis une quatrième, et puis deux autres encore, et enfin passa le fou de Péra, nu de la tête aux pieds, à moitié mort de froid, poussant des cris aigus, suivi d'une horde de gamins turcs, qui disparurent avec lui et les pompiers derrière les maisons de la rive franque ; et un profond silence

recommença à régner sur la grande ville, dorée par les premiers rayons de l'aurore.

Bientôt le soleil se leva, les muezzins apparurent sur les minarets, les caïques se mirent en mouvement, le port s'éveilla, il commença à passer du monde sur le pont, et le sourd murmure qui révèle la vie d'une ville se répandit aux alentours. Nous retournâmes vers Péra. Mais l'image de cette grande ville assoupie, de ce ciel à l'aube, de cette paix solennelle, de ces hordes sauvages, nous resta si profondément imprimée dans la mémoire, qu'aujourd'hui encore nous ne nous revoyons pas une fois sans nous la rappeler, avec un mélange des plus agréables d'étonnement et de frayeur, comme une scène vue dans la Stamboul des autres siècles, ou rêvée dans l'ivresse du haschich.

Je ne vis donc pas le spectacle d'un incendie à Constantinople ; mais si je ne le vis pas de mes yeux, j'ai connu tant de témoins oculaires de celui qui détruisit Péra en 1870, et j'en ai recueilli des récits si détaillés, que je puis dire l'avoir vu par les yeux de l'esprit, et que je le décrirai peut-être avec tout autant de clarté que si j'en avais été le spectateur.

Le premier feu s'alluma dans une petite maison de la rue Feridieh, à Péra, le 5 juin, époque où une bonne partie de la population aisée de Constantinople est à la campagne sur les rives du Bosphore ; et à une heure après-midi, moment où presque tous les habitants, même Européens, sont renfermés chez eux à faire la sieste. Dans la maison de la rue Feridieh il n'y avait qu'une vieille servante : la famille était partie le matin pour la campagne A peine s'aperçut-elle de l'incendie, que la vieille s'élança dans la rue et se mit à courir en criant : Au feu ! Aussitôt on accourut des maisons voisines avec des seaux et de petites pompes, car on avait déjà abrogé la loi insensée

qui défendait d'éteindre un incendie avant que les officiers du Séraskiérat fussent arrivés ; et, comme toujours, on se précipita pour prendre de l'eau vers la fontaine la plus proche. Les fontaines de Péra, où les porteurs d'eau vont puiser à certaines heures pour les familles du quartier, sont toutes fermées à clef après la distribution, et l'employé qui en a la garde ne peut les ouvrir sans la permission de l'autorité. Juste à ce moment là, il y avait auprès de la fontaine un gardien turc de la municipalité de Péra, qui avait la clef dans sa poche, et restait spectateur impassible de l'incendie. La foule pressée l'entoure et le somme d'ouvrir. Il refuse, disant qu'il n'a pas d'ordres. On se jette sur lui, on le menace, on le saisit : il résiste, se débat, crie qu'on ne prendra la clef que sur son cadavre. Pendant ce temps-là, les flammes enveloppent toute la maison, et commencent à gagner les maisons voisines. La nouvelle de l'incendie se propage de quartier en quartier. Du haut de la tour de Galata et de celle du Séraskier, les gardiens ont vu la fumée, et ont mis les grands signaux pourpres, qui annoncent les incendies diurnes. Tous les gardiens de la ville courent dans les rues, frappant de leurs longues cannes sur le pavé et poussant le cri sinistre : « *Ianghen var* ! (Au feu) » auquel répondent par des roulements précipités et lugubres les mille tambours des casernes. Le canon de Tophané annonce le danger à la grande ville par trois coups qui retentissent de la mer de Marmara à la mer Noire. Le Séraskiérat, le Sérail, les ambassades, Péra et Galata en entier sont sens dessus dessous ; et peu de minutes après arrivent à bride abattue dans la rue Feridieh, le ministre de la guerre, une nuée d'officiers, une armée de pompiers, et on commence en toute hâte le travail. Mais, comme il arrive presque toujours, on ne réussit à rien. Les rues trop étroites ne laissaient pas de liberté aux

mouvements; les pompes ne marchaient pas, l'eau était insuffisante et venait de trop loin; les pompiers étaient mal disciplinés comme toujours, et intéressés à augmenter la confusion plutôt qu'à la diminuer, afin de pouvoir pêcher en eau trouble; et de plus, ou manquait de portefaix pour transporter les mobiliers, parce qu'il en était allé un grand nombre ce jour-là à la fête nationale arménienne qui se célèbre à Beykoz. Il faut noter, en outre, que les maisons de bois étaient alors en bien plus grand nombre qu'aujourd'hui, et que même les maisons de pierre et de moellons avaient, comme celles de bois, des toits fort légers, garantis par des tuiles assez rares, et qui par conséquent s'allument très-facilement. Et on n'avait même pas l'avantage d'être au milieu d'une population musulmane, qui, fataliste et apathique en face du malheur, ne s'épouvante pas trop à la vue d'un incendie, et, si elle n'aide guère à l'éteindre, n'entrave pas du moins l'œuvre des autres par son extravagance. Ici la population était presque toute chrétienne, et elle perdit immédiatement la tête. L'incendie ne dévorait encore qu'un petit nombre de maisons, que déjà dans toutes les rues d'alentour il y avait une confusion indescriptible. On précipitait des mobiliers par les fenêtres, on pleuraït, on criait; c'était un effroi, un encombrement, contre lesquels ne pouvaient rien ni les menaces, ni la force, ni les armes. Une heure à peine après l'apparition du feu, toute la rue Féridieh était déjà incendiée; les officiers et les pompiers rétrogradaient rapidement de tous les côtés, et on avait perdu l'espoir d'étouffer l'incendie dès ses commencements. Pour dernier malheur, il soufflait ce jour-là un grand vent, qui rabattait les flammes des maisons incendiées sur les toits des maisons voisines, en larges nappes horizontales, qui semblaient des tentes onduleuses; de sorte que le feu pénétrait par le toit dans toutes les maisons, comme s'il

y eût été versé par un volcan. Le feu prenait si vite, que les familles réunies dans les maisons, et qui se croyaient sûres d'avoir encore le temps d'emporter une partie de leur bien, entendaient tout à coup le toit crépiter au dessus de leur tête, et réussissaient à peine à sauver leur vie. Les maisons s'allumaient l'une après l'autre comme si elles eussent été revêtues de poix, et immédiatement, par les innombrables petites fenêtres s'élançaient les flammes, longues, droites, agitées comme des serpents avides de proie, et qui se courbaient jusqu'à lécher la rue comme pour y chercher des victimes humaines. L'incendie ne courait pas, il volait, et avant d'envelopper, il couvrait, comme une mer de feu. De la rue Feridieh, il fit irruption avec furie dans la rue de Tarla-Baschi, d'où il revint en arrière et envahit comme un torrent la rue de Mish, puis enflamma comme une forêt sèche le quartier d'Agha-Dgiami, puis la rue Sakes-Agatché, puis celle de Kalindji-Kouluk; et puis, de rue en rue, il couvrit de feu tout le coteau de Yeni-Cheïr, et se croisa avec le tourbillon de flammes qui venait déjà, crépitant et mugissant, par la grande rue de Péra. Ce n'étaient pas seulement mille incendies à éteindre, mille ennemis épars à combattre, c'étaient comme les embuscades et les coups de main inattendus d'une grande armée, qui semblait astucieusement guidée par une volonté unique, pour envelopper comme dans un filet la ville entière et ne faire grâce à personne. C'étaient autant de torrents de lave qui se réunissaient et se croisaient, se précipitant et se répandant en lacs de feu avec une rapidité qui prévenait tous les secours. Au bout de trois heures, la moitié de Péra était en flammes. Une myriade de colonnes de fumée, blanchâtres, vermeilles, sulfureuses, noires, fuyaient rapidement, rasant les toits, et s'allongeaient à perte de vue le long des collines, jetant dans l'ombre et teignant de

reflets sinistres les vastes faubourgs de la Corne-d'Or. Partout c'était un tourbillon furieux de cendres et d'étincelles; et le vent jetait contre les maisons encore intactes des bas quartiers une vraie grêle de braise et de tisons qui frappaient les maisons comme des décharges de mitraille. Les rues des quartiers brûlés n'étaient plus que de grandes fournaises, au-dessus desquels les flammes formaient comme des pavillons. Là dedans croulaient avec un fracas horrible les pins de la mer Noire qui font les poutres des toits, les chevrons légers des *ciardak*, les balcons vitrés, les minarets de bois des petites mosquées; on eût dit qu'ils disparaissaient dans un tremblement de terre. Par les rues encore accessibles, on voyait passer, comme des spectres éclairés par un reflet de l'enfer, des lanciers à cheval, ventre à terre, qui portaient dans toutes les directions les ordres du Séraskiérat; des officiers du Sérail, avec la tête nue et leur uniforme roussi; des chevaux dont les cavaliers étaient tombés; des troupes de portefaix chargés de bagages, des essaims de chiens hurlants, des hordes de fuyards qui s'échappaient et roulaient en criant sur les pentes, entre les blessés, les cadavres et les décombres, et qui disparaissaient dans les flammes et la fumée comme des légions de damnés. Pendant un instant, on vit, immobile devant l'entrée d'une rue incendiée du quartier Agha-Dgiami, le Sultan Abdul-Aziz, à cheval, entouré de son cortége, pâle comme un mort, les yeux dilatés et fixés sur les flammes, comme s'il se répétait les paroles mémorables de Sélim I[er], « Voici le souffle ardent de mes victimes! Je le sens : il va détruire la ville, mon sérail et moi-même! » Puis il disparut dans un nuage de cendres, entraîné par ses courtisans. Toute l'armée de Constantinople, et toute l'innombrable compagnie des pompiers était en mouvement, en groupes, en longues chaînes, en

demi-cercles immenses qui embrassaient des quartiers entiers, surveillés et dirigés par des vizirs, des officiers de la Cour, des pachas, des ulémas; sur quelques points, pour barrer le passage aux flammes, on livra des batailles désespérées; en quelques minutes, maisons sur maisons tombaient sous les haches; les toits fourmillaient d'hommes courageux qui affrontaient le feu, et souvent tombaient la tête la première dans les cratères ouverts sous leurs pieds. D'autres leur succédaient, comme en une mêlée, obstinés, jetant des cris sauvages, et agitant leurs fez roussis au milieu de la fumée couleur de feu. Mais l'incendie s'avançait victorieux au milieu des mille jets d'eau, franchissant à grands sauts places, jardins, grands édifices de pierre, petits cimetières, et faisait reculer de toutes parts les pompiers, les soldats et les citoyens comme une armée en déroute, en leur flagellant le dos avec une pluie de charbons ardents. Au milieu même de cette horrible confusion s'accomplissaient pourtant des actes admirables de courage et d'humanité. On vit en beaucoup d'endroits, dans les ruines brûlantes des maisons, briller les coiffes blanches des sœurs de charité, penchées sur les moribonds; on vit des Turcs qui s'élancèrent dans les flammes et qui reparurent portant sur leurs bras brûlés de petits enfants chrétiens; d'autres musulmans qui, devant une maison en feu, immobiles et les bras croisés au milieu d'une famille chrétienne au désespoir, offraient cent livres turques à qui sauverait un enfant européen resté dans la maison; quelques-uns qui recueillaient par groupes dans les rues les enfants égarés, et les attachaient avec l'étoffe de leur turban pour les rendre ensuite à leurs parents; d'autres qui ouvraient leurs maisons aux fuyards demi-nus; plus d'un qui, pour donner un exemple de courage et de mépris des biens terrestres, pendant que sa maison

brûlait, restait assis dans la rue sur un tapis, fumant tranquillement son narghilé, et s'écartait un peu, avec une suprême indifférence, à mesure que les flammes s'approchaient. Mais ni le courage ni le calme ne pouvaient plus rien contre cette tempête de feu. Par moments, il semblait que, le vent diminuant un peu, l'incendie apaisât sa fureur; mais tout à coup le vent se remettait à souffler avec plus de force, et les flammes, qui s'étaient à peine redressées, recommençaient à se courber avec impétuosité et à lancer comme des flèches leurs pointes droites et inplacables, avec un grondement sourd et sans trêve, que dominaient parfois les explosions des pharmacies pleines de pétrole, les détonations du gaz répandu dans les maisons, dont les conduits rompus envoyaient dehors des ruisseaux de plomb fondu, l'écroulement des toits qui s'affaissaient tout d'un coup, comme écrasés sous une avalanche, et le crépitement des bosquets de cyprès qui se tordaient et s'enflammaient tout à la fois, en jetant autour d'eux une pluie de résine ardente. On voyait des pâtés de vieilles maisons de bois, qui s'allumaient en éclatant comme des feux d'artifice, et d'où il sortait des faisceaux énormes de flammes blanches que l'on eût cru alimentés par les soufflets de cent forges. C'était un effondrement, une ruine, une destruction furieuse qui paraissait produite en même temps par un incendie, par une inondation, par une convulsion de la terre et par les ravages d'une armée. Personne n'avait jamais vu ni rêvé une semblable horreur. La population était affolée. Dans les rues de Péra, il y avait une confusion vertigineuse, et des clameurs forcenées, comme sur le pont d'un navire au moment d'un naufrage. Parmi les meubles qu'on roulait, sous l'éclair des épées nues des officiers, entre les chocs et les coups des portefaix et des porteurs d'eau, au milieu des che-

vaux des pachas et des hordes des pompiers qui passaient en courant, poussant et renversant tout ce qu'ils rencontraient, des familles italiennes, françaises, grecques, arméniennes, pauvres et riches, les femmes, les enfants, égarés, la tête perdue, se cherchaient en tâtonnant, s'appelaient avec des larmes et des cris, suffoqués par la fumée et aveuglés par les étincelles. On voyait passer des ambassadeurs, suivis de serviteurs chargés de papiers et de livres; des religieux qui élevaient un crucifix au-dessus de la foule: des groupes de femmes turques qui portaient dans leurs bras les objets les plus précieux du harem; des troupes de gens courbés sous des dépouilles d'églises, de théâtres, d'écoles, de mosquées; et de temps en temps un nuage énorme de fumée noire, rabattue par un coup de vent subit, plongeait tout dans les ténébres et augmentait la confusion et la terreur. Et pour accroître encore les horreurs de ce désastre, il y avait, comme toujours, et plus que jamais, une myriade de voleurs de tous pays, sortis de tous les repaires de Constantinople, réunis en brigades convenues entre eux et habillés en portefaix, en soldats ou en citoyens, qui entraient dans les maisons et pillaient sans danger, et couraient ensuite en troupes à Kassem-Pacha et à Tataola, pour y déposer leur butin. Les soldats les chassaient, en s'étendant en cordons, et en formant des patrouilles pour les attaquer: il s'en suivait des luttes, des dispersions et des poursuites qui augmentaient encore la confusion. Les pompiers, les portefaix, les porteurs d'eau, soutenus par leurs pareils, se réunissaient en bandes comme des brigands, sous les yeux des familles désolées dont les maisons brûlaient: ils interrompaient leur travail, et ne consentaient qu'à prix d'or à le reprendre. Les meubles amoncelés en travers des rues étroites, défendus par les familles, étaient pris d'assaut à main armée par des hordes de pillards, et

défendus de nouveau, comme des barricades, contre les attaques d'autres pillards. Des troupes de fugitifs, se rencontrant avec leurs bagages dans les passages étroits, se disputaient la place par la force, et laissaient le terrain encombré de gens étouffés ou blessés. Mais déjà, au bout de quatre heures d'incendie, la fureur du feu était telle que peu de gens se mettaient en peine de leurs biens, et que pour tous c'était déjà beaucoup de sauver sa propre vie. Les deux tiers de Péra brûlaient, et les flammes, courant de plus en plus rapidement dans toutes les directions, cernaient presque à l'improviste de vastes espaces avant que les gens qui s'y trouvaient s'en aperçussent. Des centaines de malheureux s'élançaient en foule serrée par une petite rue tortueuse pour chercher une issue; et tout à coup, à un tournant, ils voyaient arriver à leur rencontre un ouragan de feu et de fumée qui les repoussait en arrière, fous d'épouvante, à la recherche d'une autre issue. Des familles entières (il y en eut une de vingt-deux personnes) étaient en un instant entourées, asphyxiées, brûlées, carbonisées. Pris de désespoir, les malheureux se réfugiaient dans les caves où ils restaient, suffoqués; ils se précipitaient dans les puits et dans les citernes, ils se pendaient aux arbres, ou, après avoir cherché inutilement un refuge dans les retraites les plus cachées de la maison, perdant la tête, ils couraient à une ouverture et se jetaient dans les flammes. Des lieux élevés de Péra, on voyait sur les pentes, au milieu des cercles de feu, des familles agenouillées sur les terrasses, les bras tendus et les mains jointes, demandant au ciel le secours qu'elles n'espéraient plus de la terre. On voyait descendre en courant des hauteurs de Péra et se disperser dans Galata dans Tophané, dans le Foundouklu, dans les bas cimetières, des troupes de gens pâles et échevelés, bouleversés par la terreur, et qui

cherchaient encore à se cacher comme si le feu les poursuivait; des enfants sanglants, des femmes en lambeaux, aux cheveux brûlés, qui serraient dans leurs bras des nourrissons morts ou aveuglés; des hommes, aux visages et aux bras déchirés, qui se roulaient par terre dans les spasmes de l'agonie; des vieillards sanglotant comme des enfants, des riches réduits à la misère qui donnaient de la tête contre les murs, des jeunes gens en délire qui allaient tomber exténués sur la rive de la Corne-d'Or, des familles qui portaient des cadavres noircis, des malheureux, rendus fous par la terreur, qui traînaient des chaises au bout d'une ficelle, ou qui serraient contre leur poitrine des brassées de poteries cassées ou de vieux chiffons, et éclataient en cris lamentables ou en rires frénétiques. Et en même temps, on voyait toujours monter des quartiers bas, des arsenaux de Ters-Kané et de Tophané, des casernes, des mosquées, des palais du Sultan, et courir comme à un assaut, hurlant *anghen var* et *Allah*, le long des collines, sous une pluie de fumée ardente, à travers les rues couvertes de tisons et de débris, des bataillons du Nizam, des bandes de voleurs, des phalanges de pompiers, des généraux, des derviches, des messagers de la Cour, des familles qui revenaient en arrière pour chercher des parents perdus, des brigands et des héros, le malheur, la charité et le crime, confondus dans une foule épouvantable, qui montait en grondant comme une mer déchaînée, colorée par les reflets rouges de l'immense fournaise. Et non loin de cet enfer souriait comme naguère la sereine majesté de Stamboul et la beauté printanière de la rive asiastique, réfléchies par la mer de Marmara et par le Bosphore couvert de bâtiments immobiles; une foule immense, qui couvrait toutes les rives, assistait, muette et immobile à ce spectacle épouvantable; les muezzins, avec de lentes cantilènes, annon-

çaient le coucher du soleil du haut des terrasses des minarets; les oiseaux volaient gaîment autour des mosquées des sept collines; et les vieux Turcs, assis à l'ombre des platanes, sur les hauteurs verdoyantes de Scutari, murmuraient à demi-voix : « Elle a sonné, la dernière heure de la ville des Sultans. — Le jour prédit est arrivé.— La sentence d'Allah s'accomplit.— Ainsi soit il ! ainsi soit il ! »

L'incendie, par bonheur, ne se prolongea pas pendant la nuit. A sept heures du soir le feu prit au palais de l'ambassade d'Angleterre, et ce fut tout : le vent tomba à l'improviste, et les flammes s'éteignirent de tous côtés, ou d'elles mêmes, ou sous les efforts des travailleurs.

En six heures, les deux tiers de Péra avaient été détruits de fond en comble; neuf mille maisons consumées, deux mille morts.

Depuis le fameux incendie de 1756, qui détruisit quatre-vingt-mille maisons, et rasa les deux tiers de Stamboul, on n'avait pas vu un aussi terrible désastre, et aucun incendie, depuis la prise de Constantinople, ne moissonna un aussi grand nombre de vies.

Le jour suivant, Péra présentait un aspect moins épouvantable, mais non moins triste que pendant la furie du fléau. Partout où avait passé le feu, il ne restait qu'un désert, et l'on voyait les formes nues et sinistres de la grande colline; de nouvelles perspectives, une nouvelle lumière, de vastes espaces couverts de cendres, au milieu desquels il ne restait que les cheminées enfumées comme des monuments funèbres ; des quartiers entiers disparus, comme des campements de Bédouins emportés par l'ouragan ; des rues et des carrefours dont il ne restait plus que des traces noires et fumantes sur la terre, et où erraient des milliers d'infortunés en haillons, qui demandaient l'aumône au milieu d'un va-et-vient de soldats, de

médecins, de religieuses, de prêtres de toute religion et d'employés de tout grade, qui distribuaient du pain et de l'argent, et conduisaient de longues files de chariots chargés de matelas et de couvertures envoyés par le gouvernement pour les gens restés sans maisons. Le gouvernement avait fait aussi distribuer les tentes des soldats. Les hauteurs de Tataola et le grand cimetière arménien étaient couverts de campements où s'agitait une foule immense. Partout on voyait des rangées et des montagnes de matelas, où se reposaient des familles exténuées et abattues. Dans le vaste cimetière de Galata gisaient épars et jetés au hasard comme en un bazar bouleversé, le long des sentiers et jusqu'au milieu des tombeaux, des divans, des lits, des coussins, des pianos, des tableaux, des livres, des voitures brisées, des chevaux blessés attachés aux cyprès, des chaises à porteurs dorées d'ambassadeurs et des cages de perroquets de harem, gardés par une foule de serviteurs et de portefaix noirs de fumée et tombant de sommeil. Une canaille innombrable, immonde, inconnue, errait dans les rues, cherchant des clous et des serrures parmi les décombres, poussant les soldats et les pompiers endormis par terre, épuisés par les fatigues de la nuit. On voyait partout des gens occupés à élever avec des tentes et des bâtons des baraques sur les ruines de leurs propres maisons; des familles agenouillées entre les murs enfumés d'églises sans toit, devant des autels brûlés; des groupes d'hommes et de femmes qui couraient avec anxiété, la tête baissée, regardant un à un les cadavres carbonisés et défigurés qu'on avait rangés en longues files : et quand ils en reconnaissaient quelqu'un, c'étaient des cris désespérés, des ruisseaux de larmes, des gens qui tombaient comme foudroyés, au milieu d'une procession de litières et de cercueils, d'une poussière épaisse,

d'un air embrasé, d'une odeur de chair brûlée, de nuages d'étincelles qui se levaient tout à coup sous les pioches et les pics des travailleurs, et retombaient sur une foule serrée, immobile, silencieuse, abasourdie, accourue de toute les parties de Constantinople, au-dessus de laquelle apparaissaient les figures pâles et graves des consuls et des ambassadeurs, qui arrêtaient leurs chevaux aux carrefours, et regardaient autour d'eux, confondus par l'immensité du désastre.

Et pourtant, cet immense désastre, comme il arrive toujours dans les pays orientaux, fut vite oublié. Quatre ans après, je n'en vis plus trace, si ce n'est quelque bout de terrain semé de décombres à l'extrémité de Péra, devant la colline de Tataola. On parlait déjà de l'incendie comme d'un événement lointain. Pendant quelque temps, pendant que les cendres étaient encore chaudes, les journaux avaient recommandé la prévoyance au gouvernement; ils lui avaient demandé qu'il réorganisât le corps des pompiers, qu'il changeât les pompes, qu'il se procurât une plus grande quantité d'eau, qu'il réglât la construction des maisons; mais le gouvernement avait fait la sourde oreille, et les Européens s'étaient apaisés, continuant à vivre à la turque, c'est-à-dire se fiant un peu à Dieu et un peu à la bonne fortune.

Aussi, comme rien ou presque rien n'est changé, on peut être sûr que l'incendie de 1870 n'est pas le dernier de ces grands incendies par lesquels il est « écrit » que la ville des sultans doit être de temps en temps ravagée. Les maisons de Péra sont maintenant presque toutes, il est vrai, bâties en maçonnerie; mais la plupart sont mal construites, par des architectes ignorants et inexpérimentés, non surveillés par le gouvernement, et souvent même construites par le premier venu, de façon que beaucoup s'écroulent avant d'être finies, et que

celles qui restent debout ne pourraient opposer aucune résistance à la flamme. L'eau, spécialement à Péra, est toujours rare et soumise à un monopole honteux ; et comme elle vient en grande partie des réservoirs du village de Belgrade, construits par les Romains, elle manque tout à fait quand il ne tombe pas des pluies abondantes au printemps et à l'automne ; aussi le riche doit la payer au poids de l'or et les pauvres boivent de la boue. Les pompiers sont toujours plutôt une grande bande de malfaiteurs qu'un corps organisé d'ouvriers. C'est une troupe composée de gens de tout pays, dépendant du Séraskiérat plus de nom que de fait, car ils ne reçoivent qu'une ration de pain; sans expérience, sans discipline; voleurs, détestés et craints de la population presque autant que le feu, qu'ils ne savent pas éteindre, et soupçonnés, non sans raison, de désirer les incendies comme une occasion de butin. Les pompes ne manquent pas, il est vrai, et les Turcs en sont fiers comme si c'étaient des machines merveilleuses; mais ce sont des joujoux ridicules, qui contiennent une douzaine de litres, et n'envoient qu'un petit filet d'eau plus propre à arroser les jardins qu'à éteindre les incendies. Et pourtant, ce serait un grand bonheur si même en gardant ces inconvénients on pouvait faire cesser les autres, qui sont beaucoup plus graves. Sans doute il ne faut pas croire, ce que beaucoup croient encore, que le Gouvernement suscite des incendies pour avoir occasion d'élargir les rues; car le dommage et le danger seraient trop disproportionnés avec les avantages qui en résulteraient; il n'arrive plus, comme autrefois, que le « parti de l'opposition » mette le feu à un quartier de Constantinople pour effrayer le Sultan, ni que l'armée incendie un faubourg pour obtenir une augmentation de paye. Mais le soupçon que les incendies sont souvent allumés par les gens qui

peuvent en tirer profit est toujours vivant, et les faits prouvent trop souvent que ce n'est pas un soupçon sans fondement. C'est pourquoi la population vit dans une anxiété continuelle. On se défie des porteurs d'eau, des architectes, des portefaix, des marchands de bois et de chaux, et surtout des domestiques, qui sont la pire race de Constantinople, liés pour la plupart avec les voleurs, qui sont à leur tour organisés en associations et en comités, de qui d'autres compagnies occultes reçoivent les objets volés et facilitent les délits par des moyens nombreux. Et la police locale montre avec ces coquins une mollesse, pour ne pas dire une indulgence, qui produit tous les effets de la complicité. Rarement, après un incendie, les voleurs sont pris et punis. Il est encore plus rare que les objets séquestrés par la police soient restitués à leurs propriétaires. De plus, comme il y a à Constantinople de la canaille de tous les pays, l'action de la justice est entravée de mille manières par les traités internationaux; les Consuls réclament chacun les malfaiteurs de leur nation; les procès durent un siècle; beaucoup de coupables échappent; la crainte dn châtiment ne retient guère les scélérats, et le pillage dans les incendies est considéré par eux presque comme un privilége tacitement reconnu par les autorités, comme autrefois pour les armées de mettre à sac les villes prises d'assaut. Aussi le mot « incendie » signifie encore tous les malheurs pour la population de Constantinople, et le cri de *Ianghen var* est toujours un cri redoutable, solennel, fatal, au son duquel toute la ville se sent troublée jusqu'au fond de ses entrailles comme à l'annonce d'un châtiment de Dieu. Et qui sait combien de fois la grande métropole devra encore être brûlée et renaître de ses cendres, avant que la civilisation européenne ait planté sa bannière sur le palais impérial de Dolma Bagtché !

Au temps passé, quand un incendie se déclarait à Constantinople, si le Sultan se trouvait en ce moment dans le harem, on lui faisait annoncer le péril par une odalisque entièrement vêtue de rouge, du turban aux babouches, qui avait ordre de se présenter devant lui en quelque lieu qu'il fût, même s'il était dans les bras de la plus chère de ses favorites. Elle n'avait qu'à se présenter sur le seuil : la couleur de feu de ses vêtements était l'annonce muette du malheur. Eh bien, qui croirait qu'entre tant d'images grandioses et terribles qui se présentent à mon esprit quand je pense à l'incendie de Constantinople, c'est la figure de cette odalisque qui fait vibrer le plus vivement mes fibres d'artiste? Je voudrais être peintre pour faire ce tableau, et je supplierai tous les peintres de le faire, jusqu'à ce que j'en aie trouvé un qui s'éprenne du sujet; à celui-là je serai reconnaissant pendant toute ma vie. Il représentera, dans une salle du harem impérial, tendue de satin et éclairée par une lumière douce, sur un large divan, près d'une blonde Circassienne de quinze ans couverte de perles, Sélim Ier, le redoutable Sultan, qui s'est arraché tout à coup des bras de sa cadine, et qui fixe ses grands yeux terrifiés sur l'odalisque rouge, muette, sinistre, debout sur le seuil comme une statue, qui, avec un visage pâle qui exprime la vénération et l'effroi, semble lui dire : « Roi des Rois, Allah t'appelle et ton peuple désolé t'attend ! » et, soulevant la portière, montre au delà d'une terrasse, dans un vaste lointain d'azur, la grande ville qui fume.

LES MURS

Je voulus faire seul le tour des antiques murailles de Constantinople, et je conseille à tous les voyageurs de

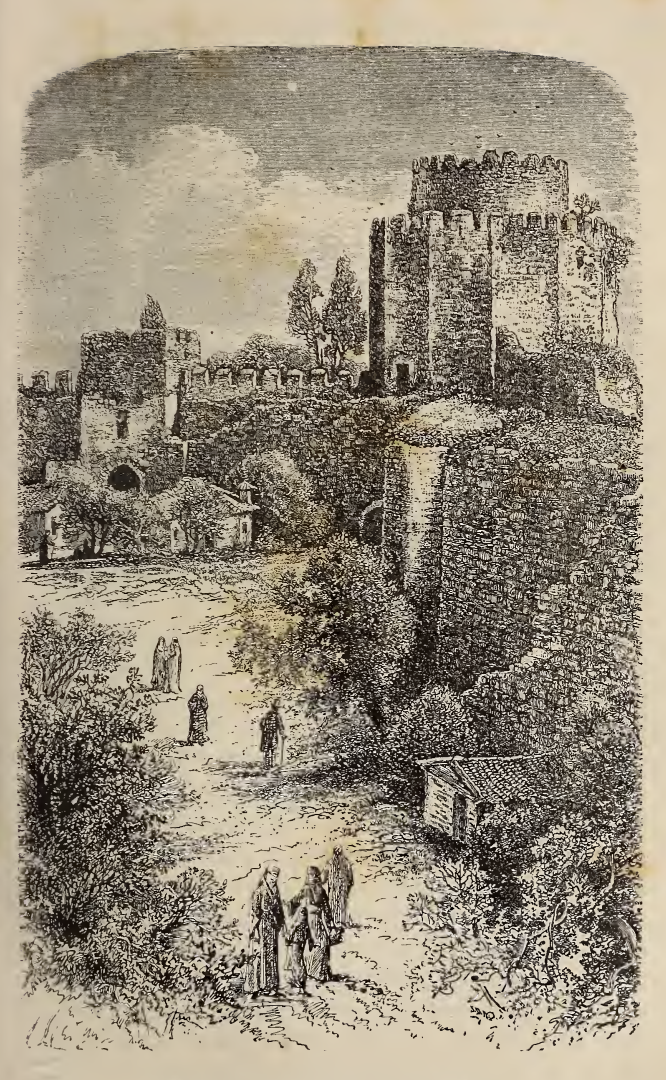
m'imiter, parce que le spectacle des grandes ruines solitaires ne laisse une impression vraiment durable et profonde que si l'on est tout attentif à la recevoir, et si l'on peut suivre librement en silence le cours de ses pensées. Il y avait à faire là une promenade d'environ quinze milles italiens, à pied, sous les rayons du soleil, dans des rues désertes. « Peut-être, dis-je à mon ami, que la tristesse de la solitude me prendra à la moitié de la course et que je t'invoquerai comme un saint; mais n'importe, je veux y aller seul. » J'allégeai mon porte-monnaie, pour le cas où quelque voleur suburbain voudrait s'enquérir de son contenu ; je jetai quelque chose « dans mon estomac avide » pour pouvoir ensuite me dire à moi-même : « tais-toi, loup maudit » ; et je m'acheminai, vers huit heures du matin, sous un beau ciel lavé par une petite pluie nocturne, vers le pont de la Sultane Validé.

Mon dessein était de sortir de Stamboul par la porte du quartier des Blaquernes, de parcourir la ligne des murs de la Corne-d'Or jusqu'au château des Sept-Tours, et de retourner le long du rivage de la mer de Marmara, en faisant ainsi le tour de tout le grand triangle de la ville musulmane.

Le pont franchi, je tournai à droite, et j'entrai dans le vaste quartier appelé Istamboul-de-Schiaré, ou Stamboul extérieure, qui est une longue bande de ville comprise entre les murs et le port, toute composée de magasins d'huile et de bois, qui ont été détruits plusieurs fois par les incendies. Entre les chemins et le rivage de la Corne-d'Or, le long de laquelle s'étend une série de petites cales et de petites baies remplies de bâtiments et de canots, il y a un va-et-vient serré de portefaix, d'ânes et de chameaux, un mélange de gens bizarres et de choses malpropres et un bruit de voix incompréhensible, qui fait penser à ces ports merveilleux de l'Inde et des mers de

la Chine où se rencontrent les peuples et les marchandises des deux hémisphères. Les murs qui restent de ce côté de la cité ont cinq fois la hauteur d'un homme, ils sont crénelés, flanqués de cent pas en cent pas de petites tours quadrangulaires, et écroulés sur divers points; mais ils sont les moins remarquables des murs de Stamboul, tant pour l'art que pour les souvenirs. Je traversai le quartier du Phanar, en passant sur le rivage encombré de fruitiers, de pâtissiers, de vendeurs d'anis et de rosolio, et de cuisines en plein air, au milieu de groupes de beaux marins grecs posés comme les statues de leurs dieux antiques. Je contournai le vaste ghetto de Balata; je parcourus le quartier silencieux des Blaquernes, et je sortis enfin de la ville par la porte appelée Egri-Kapou, peu distante du rivage de la Corne-d'Or. Tout cela est bientôt dit: mais c'est une marche d'une heure et demie, tantôt en montées, tantôt en descentes, autour de lacs de boue, sur des cailloux énormes, par des sentiers sans fin, sous des voûtes obscures, à travers de vastes espaces solitaires, sans autre guide que la pointe des minarets de la mosquée de Sélim. A un certain endroit, on commence à ne plus voir ni figures ni habits francs; puis les petites maisons à l'européenne disparaissent; puis le pavé, puis les enseignes de boutiqnes, puis l'indication des rues, puis tout bruit de travail; et plus on avance, plus les chiens vous regardent de travers, plus les moines turcs fixent sur vous des yeux hardis, plus les femmes du peuple se cachent la figure avec soin, jusqu'à ce qu'enfin on se trouve en pleine barbarie asiatique; il vous semble alors que la promenade de deux heures ait été un voyage de deux jours.

En sortant par Egri-Kapou, je tournai à gauche et je vis tout à coup un grand espace des murs célèbres qui défendent Stamboul du côté de la terre.



Murs de Constantinople. (Page 265.)

Trois ans se sont passés depuis ce moment ; mais je ne puis m'en souvenir sans éprouver un vif sentiment d'admiration. Je ne sais si en un autre lieu de l'Orient on trouve ainsi réunies la grandeur des œuvres de l'homme, la majesté de la puissance, la gloire des siècles, la solennité des souvenirs, la tristesse des ruines, la beauté de la nature. C'est une vue qui inspire tout ensemble admiration, respect et terreur : un spectacle digne d'un chant d'Homère. Au premier coup d'œil, on se découvrirait volontiers en criant : Gloire ! comme devant une rangée interminable de gigantesques héros mutilés.

L'enceinte des murs et des énormes tours s'étend à perte de vue, montant et descendant selon les élévations et les excavations du terrain ; si basse par moments qu'elle semble s'enfoncer dans la terre, si haute ensuite qu'elle a l'air de couronner le sommet d'une montagne ; variée par des formes infinies de ruines, teinte de mille couleurs sévères, du calcaire sombre et presque noir au jaune chaud, presque doré, et revêtue d'une végétation vigoureuse d'un vert foncé, qui grimpe sur les murs, retombe en guirlandes par les créneaux et les barbacanes, se dresse en touffes altières sur la cîme des tours, s'amoncelle en hautes pyramides, descend comme en cascades des courtines, comble brèches, crevasses et fossés, et s'avance jusque sur le chemin. Il y a trois rangs de murailles qui forment comme une gradation gigantesque de ruines : le mur intérieur, qui est le plus haut, flanqué à de courtes distances égales de grosses tours carrées ; celui du milieu, renforcé par de petites tours rondes ; l'extérieur, sans tours, fort bas, et défendu par un fossé large et profond, autrefois rempli par les eaux de la Corne-d'Or et de la mer de Marmara, aujourd'hui couvert d'herbe et de broussailles. Tous ces murs sont encore à peu près tels qu'ils étaient le jour de la prise de Constantinople : car les res-

taurations faites par Mahomet II et Bajazet sont peu de chose. On y voit encore les brèches qu'y ouvrirent les énormes canons d'Orban, les traces des coups des béliers et des catapultes, les déchirures de la mine, et tout ce qui signala les lieux où se donnèrent les assauts les plus furieux et où se firent sentir les résistances les plus désespérées. Les tours rondes des murs du milieu sont presque toutes écroulées jusqu'aux fondements ; les tours des murs intérieurs, presque toutes debout, mais démantelées, écornées, réduites en pointe au sommet comme des troncs d'arbres taillés à coups de hache, crevassées du haut en bas, ou creusées à la base comme des écueils rongés par la mer. Des pans de maçonnerie démesurés, tombés en bas des courtines, encombrent la plate-forme du mur du milieu, celle du mur extérieur et le fossé. De petits sentiers serpentent entre les décombres et les grandes herbes, et se perdent dans l'ombre obscure de la haute végétation, parmi les pierres et les éboulements de la terre mise à nu par les murs écroulés. Chaque fragment de bastion compris entre deux tours est un tableau étonnant de ruines et de verdure, plein de majesté et de grandeur. Tout est colossal, sauvage, hérissé, menaçant et imprégné d'une beauté pompeuse et triste qui impose le respect. Il semble qu'on voie les ruines d'une chaîne sans fin de châteaux féodaux, ou les restes d'une de ces murailles prodigieuses qui entouraient les grands empires légendaires de l'Asie orientale. La Constantinople du dix-neuvième siècle a disparu : on est devant la cité des Constantins; on respire l'air du cinquième siècle ; toutes vos pensées s'élancent vers le jour de la grande chute. et l'on reste un moment égaré et étonné.

La porte par où j'étais sorti, et que les Turcs nomment Egri-Kapoù, était cette fameuse porte Charsias, par laquelle Justinien fit son entrée triomphale, et par où entra

plus tard Alexis Comnène pour s'emparer du trône. Devant elle se trouve un cimetière musulman. Dans les premiers jours du siége, c'était là qu'avait été placé cet énorme canon d'Orban, que servaient quatre cents artilleurs et que cent bœufs pouvaient à peine remuer. La porte était défendue par Théodore de Caristo et Jean Gréant, contre l'aile gauche de l'armée turque qui s'étendait jusqu'à la Corne d'Or. De là jusqu'à la mer de Marmara il n'y a plus un faubourg ni un groupe de maisons. La route court toute droite entre les murs et la campagne. Il n'y a rien qui puisse distraire de la contemplation des ruines. Je me mis en chemin. Je marchai longtemps entre deux cimetières : un chrétien à gauche, sous les murs ; un autre, mahométan, à droite, celui-ci vaste et ombragé par une forêt de cyprès. Le soleil brûlait ; la route s'étendait devant moi, blanche et solitaire, et, se relevant peu à peu, coupait d'une ligne droite, sur le sommet de la colline, la limpidité du ciel. D'un côté les tours succédaient aux tours, de l'autre les tombes succédaient aux tombes. Je n'entendais que le bruit cadencé de mes pas, et de temps en temps le frôlement d'un lézard dans les broussailles voisines. Je marchai ainsi longtemps, jusqu'à ce qu'enfin je me trouvai sans y penser devant une belle porte carrée, surmontée d'un grand arc en plein cintre, et flanquée de deux grosses tours octogones. C'était la porte d'Andrinople, la Polyandria des Grecs, celle qui soutint en 625, sous Héraclius, le choc formidable des Avares, qui fut défendue contre Mahomet II par les frères Paul et Antonin Troïlo Bachiardi, et qui devint ensuite la porte des sorties et des entrées triomphales des armées musulmanes. Ni devant ni alentour il n'y avait âme qui vive. Tout à coup, deux cavaliers turcs sortirent au galop : ils me couvrirent d'un nuage de poussière et disparurent par la route d'An-

drinople : puis tout retomba dans un silence profond.
De là, tournant le dos aux murs, je m'avançai sur la route d'Andrinople, je descendis dans le vallon du Lycus, je gravis une autre colline, et je me trouvai devant la vaste plaine ondulée et aride de Daoud-Pacha, où Mahomet II tint son quartier général pendant le siége de Constantinople. Je restai là quelque temps immobile, regardant autour de moi, une main au-dessus des yeux, comme pour chercher les traces du campement impérial et me représenter le grand et étrange spectacle que devait offrir ce lieu vers la fin du printemps de 1453. C'est là que refluait, comme à son cœur, la vie de l'immense armée qui serrait dans ses formidables embrassements la grande cité moribonde. De là partaient comme la foudre les ordres qui mettaient en mouvement les bras de cent mille ouvriers, occupés à transporter par terre deux cents galères de la baie de Beschiktasch à la baie de Kassem Pacha, qui poussaient dans les entrailles de la terre des armées de mineurs arméniens, qui lâchaient sur cent points à la fois des troupes de hérauts pour annoncer l'heure des assauts, et qui, dans aussi peu de temps qu'il en faut pour compter les perles d'un tespi, faisaient tendre cent mille arcs et dégaîner cent mille cimeterres. Là, les pâles messagers de Constantin se rencontraient avec les Génois de Galata, qui venaient vendre l'huile destinée à graisser les canons d'Orban, et avec les vedettes musulmanes qui guettaient du bord de la mer de Marmara si les flottes européennes ne venaient pas apporter les derniers secours de la chrétienté au dernier boulevard des Constantins. Là, il y avait un fourmillement de chrétiens renégats, d'aventuriers asiatiques, de vieux cheiks, de derviches exténués, blessés et affaiblis par les longues marches, qui allaient et venaient, affairés, autour des tentes des quatorze mille janissaires, entre des

rangées interminables de chevaux harnachés, entre de longues files de grands chameaux immobiles, entre des balistes et des catapultes brisées, des débris de canons éclatés, des pyramides d'énormes boulets de granit. Ils se croisaient avec les processions de soldats poudreux qui rapportaient deux par deux des murailles à la rase campagne des cadavres défigurés et des blessés hurlants, à travers un nuage perpétuel de fumée. Au milieu du campement des janissaires s'élevaient les tentes bariolées de la Cour, et au-dessus de toutes, le pavillon rouge de Mahomet II. Et chaque matin, au lever du jour, il était là, debout devant la porte de son pavillon, pâle de sa veille fatigante de la nuit, avec son grand turban orné d'un panache jaune et son long cafetan couleur de sang, et il fixait son regard d'aigle sur la ville immense qui s'étendait devant lui, en tourmentant d'une main son épaisse barbe noire et de l'autre le manche d'argent de son poignard. Auprès de lui se tenaient : Orban, l'inventeur du canon prodigieux, qui devait peu de jours après, en éclatant, lancer ses débris sur l'esplanade de l'Hippodrome ; l'amiral Balta-Ogli, déjà troublé par le pressentiment de la disgrâce qui fit tomber sur sa tête le bâton d'or du Grand-Seigneur ; le commandant téméraire de l'Epepolin, la grande forteresse mobile, couronnée de tours et hérissée de fer, qui tomba plus tard brûlée devant la porte Saint-Romain ; un cercle de légistes et de poëtes, bronzés par le soleil de cent batailles ; un cortége de pachas aux membres couverts de cicatrices et aux cafetans lacérés par les flèches ; une foule de janissaires gigantesques, avec leurs sabres nus au poing, et de tschaousch armés de verges d'acier, prêts à faire tomber les têtes ou à déchirer la chair des rebelles ou des lâches ; toute la fleur de cette innombrable multitude asiatique, pleine de jeunesse, de courage et de force, qui allait se précipiter

comme un torrent de fer et de feu sur les restes décrépits de l'empire byzantin ; et tous, immobiles comme des statues, teints de rose par les premiers rayons de l'aurore, regardaient à l'horizon les mille coupoles de la ville promise par le Prophète, sous lesquelles s'élevaient à cette heure les prières et les sanglots d'un peuple lâche. Je vois les visages, les attitudes, les poignards, les plis des capes et des cafetans, et les grandes ombres qui s'allongent sur le terrain creusé par les roues des canons et des tours. Mais tout à coup, je laissai tomber mes regards sur une grosse pierre enfoncée dans la terre, et j'y lus une inscription grossièrement tracée : ce grand tableau disparut comme une vision de fantasmagorie, et je vis s'éparpiller dans la plaine brûlée une gaie multitude de chasseurs de Vincennes, de zouaves et de fantassins en pantalons rouges ; j'entendis chanter les refrains de la Provence et de la Normandie ; je vis le maréchal Saint-Arnaud, Canrobert, Forey, Espinasse, Pélissier ; je reconnus mille couleurs et mille visages vivants dans ma mémoire et chers à mon cœur depuis l'enfance.... et je relus avec un sentiment inexprimable de surprise et de plaisir cette pauvre inscription, qui disait : « *Eugène Saccard, caporal dans le* 22e *léger*, 16 *juin* 1854. »

De là, je repassai par le vallon du Lycus, et je rentrai dans la route qui longe les murs, route toujours solitaire, et serpentant toujours entre les cimetières et les ruines. Je passai devant l'antique porte militaire de Pempti, aujourd'hui murée ; je traversai de nouveau le Lycus, qui entre dans la ville à cet endroit, et j'arrivai enfin devant la porte dite du Canon à cause du grand canon d'Orban, qui était posté devant elle ; c'est la porte contre laquelle l'armée de Mahomet lança son dernier assaut. En levant les yeux vers le haut des murs, je vis derrière les créneaux plusieurs horribles faces noires aux

cheveux ébouriffés qui me regardaient d'un air étonné. J'ai su plus tard qu'une tribu de bohémiens s'était nichée là, et avait planté ses cabanes dans les échancrures des courtines et des tours. Ici, les traces de la lutte sont vraiment gigantesques et superbes : les murs éventrés, criblés, émiettés ; les tours informes et coupées par la moitié, les plate-formes ensevelies sous des monceaux de lierre, les barbacanes brisées, le terrain bouleversé, le fossé encombré de débris gigantesques, qui semblent des quartiers de rocs détachés d'une montagne. La terrible bataille semble avoir été livrée la veille, et les ruines racontent, mieux qu'une voix humaine, l'horrible carnage dont elles furent témoins. Et ce fut presque la même chose à toutes les portes, sur toute la longueur des murs. La lutte commença au lever du jour. L'armée ottomane était divisée en quatre énormes colonnes et précédée par cent mille volontaires, qui formaient une immense avant-garde prédestinée à la mort. Toute cette chair à canon, toute cette tourbe indisciplinée et téméraire de Tartares, de Caucasiens, d'Arabes, de nègres, guidés par des cheiks, excités par des derviches, poussés en avant à coups de fouet par une armée de tschaousch, s'élança la première à l'assaut, chargée de terre et de fascines, formant une chaîne non interrompue, et poussant un seul cri, de la mer de Marmara à la Corne-d'Or. Arrivés sur le bord du fossé, une grêle de pierres et de fer les arrête et les abat : ils tombent par centaines, écrasés par les pierres, criblés par les flèches, foudroyés par les balles, brûlés par les décharges d'arquebuses, vieillards, enfants, esclaves, larrons, pasteurs, brigands ; d'autres hordes, poussées par des hordes plus lointaines, les remplacent : en peu de temps, le fossé et ses bords sont couverts de monceaux de cadavres, de membres palpitants, de turbans ensanglantés, d'arcs, de cimeterres, sur lesquels de

nouveaux torrents d'hommes armés passent en mugissant, et vont se briser et s'ensanglanter au pied des courtines et des tours, sous une avalanche plus serrée de javelots et de pierres, dans un nuage épais qui voile les murs, leurs défenseurs, les morts, la rue ; jusqu'à ce qu'enfin les mille trompettes ottomanes font entendre leurs sons éclatants et sauvages au-dessus du tumulte de la bataille ; et la grande avant-garde, diminuée et sanglante, rétrograde en désordre sur toute la ligne des murs. Alors Mahomet II lance à l'assaut le gros de ses forces. Trois grandes armées, trois grands fleuves d'hommes, conduits par cent pachas, au-dessus desquels flottent mille étendards, s'avancent, s'étendent, couvrent les hauteurs, remplissent les vallées, descendent avec un tumulte épouvantable de trompettes, de timbales et d'épées qui s'entrechoquent, en poussant le cri : « La Allah illa lah ! » qui retentit comme un coup de foudre de la Corne-d'Or aux Sept-Tours. Puis ils hâtent leur course,et vont se précipiter contre les murs comme un Océan en courroux contre des falaises taillées à pic. Alors commence la grande bataille, ou plutôt cent batailles, aux portes, aux brêches, dans les fossés, sur les plates-formes, au pied des courtines, d'un bout à l'autre de l'énorme boulevard séculaire de Constantinople. Dix mille barbacanes vomissent la mort sur deux cent mille vies. Du haut des courtines et.des tours ruissellent les pierres, les poutres, les sacs de terre, les fascines embrasées. Les échelles chargées d'assaillants croulent ; les ponts-levis des tours de siége s'abattent ; les catapultes s'enflamment. Les bataillons succèdent aux bataillons ; ils s'avancent et tombent foudroyés, sur les décombres, sur les cadavres mutilés, sur les moribonds, dans le sang, dans l'eau, sur les armes de leurs compagnons, au milieu d'une épaisse fumée, illuminée çà et là par les lueurs subites du feu grégeois,

parmi les sifflements furieux de la mitraille, les explosions des mines, les cris des blessés, le retentissement formidable des dix-huit batteries de Mahomet qui foudroient la ville des hauteurs. De temps en temps la bataille se ralentit comme pour reprendre haleine, et alors, sur la large brèche de la porte Saint-Romain, à travers la fumée un peu dissipée, on voit un instant onduler le manteau de pourpre de Constantin, scintiller les armures de Giustiniani et de François de Tolède, et s'agiter confusément les terribles figures des trois cents archers génois. Puis la mêlée s'anime de nouveau, la fumée cache encore les brèches, les échelles s'appuient aux murs, et ruines sur ruines, cadavres sur cadavres, recommencent à s'entasser à la porte d'Andrinople, à la porte de Selymbria, à la porte de Russion, aux Blaquernes, à l'Heptapyrgion ; et des foules armées derrière des foules armées, qui semblent sortir de terre, reviennent s'élancer contre les murs, comblent le fossé, gravissent les premières courtines, tombent, se relèvent, se hissent par-dessus les décombres, glissent sur les cadavres, sous des nuées de flèches, sous des tempêtes de balles, sous un déluge de feu. Enfin les assaillants, dispersés et épuisés, cèdent, reculent, s'éparpillent, et un cri de victoire et un chœur solennel de chants sacrés s'élève des remparts. De la colline qui fait face à Saint-Romain, Mahomet II, entouré de quatorze mille janissaires, voit ce qui se passe et reste quelque temps incertain s'il doit tenter un nouvel assaut ou renoncer à l'entreprise. Mais, ayant jeté un regard sur ses formidables soldats qui le regardent, frémissants d'impatience et de colère, il se dresse fièrement sur ses étriers et donne le signal de la bataille. Alors, c'est la vengeance de Dieu qui se déchaîne. Les janissaires lui répondent par quatorze mille cris qui n'en font qu'un ; les colonnes s'ébranlent; une foule de derviches se

répandent dans tout le camp pour réconforter les timides, les tschaousch arrêtent les fuyards, les pachas reforment les bataillons, le Sultan, brandissant sa massue de fer, s'avance au milieu d'un scintillement de cimeterres et d'arcs, d'une mer de turbans et de casques. Une grêle de flèches et de balles recommence à s'abattre sur la porte Saint-Romain: Giustiniani, blessé, disparaît; les Italiens, découragés, se débandent; le gigantesque janissaire Hassan d'Oloubad monte le premier sur le rempart: Constantin, combattant au milieu de ses derniers valeureux soldats de la Morée, est précipité du haut des créneaux, lutte encore sous la porte, tombe parmi les cadavres.... l'empire d'Orient est abattu. La tradition dit qu'un grand arbre marque la place où fut trouvé le corps de Constantin; mais je n'en ai pas vu de trace. Entre ces sentiers où coulèrent des ruisseaux de sang, la terre était toute blanche de marguerites et d'ombellifères, au-dessus desquelles voltigeait une nuée de papillons. Je cueillis une fleur comme souvenir, sous les regards surpris des Bohémiens, et je me remis en route.

Les murs s'étendaient toujours devant moi à perte de vue. Dans les endroits élevés, ils me cachaient entièrement la ville, de sorte que je n'aurais jamais deviné, si je ne l'avais pas su, que derrière ces ruines solitaires et silencieuses il pût y avoir une vaste capitale, couronnée de grands monuments et habitée par un grand peuple. Dans les endroits bas, au contraire, je voyais s'élever derrière les créneaux les pointes argentées des minarets, des sommets de coupoles, des toits d'églises grecques, des cimes de cyprès. Çà et là, par une déchirure des courtines, j'apercevais à la volée, comme par une porte entr'ouverte et refermée tout à coup, un coin de la ville; des groupes de maisons qui paraissaient abandonnées, de petites vallées désertes, des jardins, des champs, et plus loin, estom-

pés dans la lumière blanche de midi, les contours fantastiques de Stamboul. Je passai devant la porte murée de Tétarté, qui n'est indiquée que par deux tours voisines. C'est là que les murs sont le mieux conservés. On voit de longs pans des courtines de Théodose II, presque intacts ; de belles tours du préfet du prétoire Anthémius et de l'empereur, qui portent encore glorieusement sur leur tête leur couronne de quinze siècles et qui semblent défier un nouvel assaut. En quelques endroits, sur les plateformes, il y a des cabanes de paysans, qui par leur petitesse fragile font ressortir d'une façon inattendue la solide majesté des murs et ressemblent à des nids d'oiseaux accrochés aux flancs escarpés d'une montagne. A droite, toujours des cimetières, des bois de cyprès sur les collines et sur les pentes, de petites vallées toutes grises de pierres sépulcrales ; ici, un couvent de derviches, à demi caché par une ceinture de platanes ; là, un café solitaire ; plus loin, une fontaine ombragée par un saule ; et au delà, des sentiers blancs qui se perdent dans la campagne lointaine et aride, sous un ciel éblouissant, où volent des vautours.

Après un autre quart-d'heure de route, j'arrivai à la porte appelée Yeni-Mewlehane, d'un fameux couvent de derviches qui se trouve devant. C'est une porte basse, dans laquelle sont encastrées quatre colonnes de marbre, et aux deux côtés desquelles s'élèvent deux tours carrées, ornées d'une inscription de 447, et d'une autre inscription de Justin II et de Sophie, dans laquelle l'ortographe des noms impériaux est faussée, témoignage curieux de l'ignorance barbare du cinquième siècle. Je regardai à l'intérieur de la porte, sur les murs, autour du couvent, dans les cimetières : il ne s'y trouvait pas une âme. Je me reposai quelques moments, appuyé au parapet du petit pont qui passe sur le fossé, et puis je repris mon chemin.

Je donnerais le souvenir d'une des plus belles vues de Constantinople pour pouvoir faire passer dans l'âme de mes lecteurs seulement une ombre du sentiment étrange et profond que j'éprouvais en errant ainsi seul entre ces deux chaînes interminables de ruines et de tombeaux, sous ce soleil, dans cette solitude sévère, au sein de cette immense paix. Souvent, dans les rêves des jours tristes de ma vie, j'avais souhaité me trouver dans une caravane d'êtres mystérieux et muets, qui cheminât éternellement, à travers des pays inconnus, vers un but ignoré. Eh bien, cette promenade répondait à mon désir. J'aurais voulu qu'elle ne finît jamais. Mais elle ne m'inspirait pas de tristesse; elle me donnait au contraire de la sérénité et de la hardiesse. Les vigoureuses couleurs de la végétation, ces formes cyclopéennes des murs, ces grandes lignes du terrain, semblables aux ondes d'un océan agité, ces solennels souvenirs d'empereurs, d'armées, de luttes titaniques, de peuples disparus, de générations mortes, auprès de cette ville énorme, dans ce silence de mort, troublé seulement par le frôlement puissant des ailes des aigles qui prenaient leur vol du haut des tours, éveillaient dans mon esprit un bouillonnement de rêves gigantesques et de désirs grandioses qui doublait en moi le sentiment de la vie. J'aurais voulu être plus haut de deux palmes et vêtir l'armure colossale du Grand-Électeur de Saxe que j'avais vue à *l'Armeria* de Madrid; j'aurais voulu que mon pas résonnât dans ce silence comme le pas mesuré d'un régiment de hallebardiers du moyen âge. J'aurais voulu avoir la force d'un Titan pour soulever entre mes bras les restes de ces murs superbes. Je marchais le front haut, les sourcils froncés, la main droite fermée, apostrophant en grands vers libres Constantin et Mahomet, ravi dans une espèce d'ivresse guerrière, avec toute mon âme dans le passé; et je me sentais une telle

jeunesse dans l'esprit et dans le corps, et j'étais si heureux d'être seul et si jaloux de cette solitude pleine de vie, que je n'aurais pas même voulu rencontrer le plus intime de mes amis.

Je passai devant l'antique porte militaire de Trite, aujourd'hui condamnée. Les courtines et les tours ruinées indiquent que quelques-uns des gros canons d'Orban devaient être placés en face. On croit aussi que ce fut là une des trois grandes brèches dont Mahomet II parla à l'armée le premier jour de l'assaut, quand il dit à ses soldats : « Vous pourrez entrer à cheval dans Constantinople par les trois brèches que j'ai ouvertes. » De là, j'arrivai devant une porte ouverte, flanquée de deux tours octogones, et je reconnus à son petit pont à trois arches couleur d'or la porte de Sélivri, d'où partait la grande route qui conduisait à la ville de Selymbria, qui lui donna son nom, changé par les Turcs en celui de Sélivri. Pendant le siége de Mahomet, Maurice Cattaneo, Génois, défendait cette porte. La route conserve encore quelques pierres du pavé qu'y fit mettre Justinien. Devant la porte se trouve un vaste cimetière, et au delà du cimetière, le célèbre monastère de Balouklù.

A peine entré dans le cimetière, je trouvai sans aide le lieu solitaire où sont enterrées les têtes du fameux Ali de Tébèlen, pacha de Janina ; de ses fils : Vel, gouverneur de Tirhala, Mouktar, commandant d'Arlonia, Saalih, commandant de Lépante ; et de son neveu Méhémet, fils de Véli, commandant de Delvina. Ce sont cinq colonnettes de pierre terminées en forme de turban, qui portent toutes la date de 1827, et une inscription très-simple, composée par ce pauvre derviche Soliman, ami d'enfance d'Ali, qui acheta les têtes après qu'elles eurent été détachées des créneaux du Sérail, et les ensevelit de ses mains. L'inscription du cippe d'Ali, qui est placée au mi-

lieu des autres, dit : « Ci-gît la tête du fameux Ali-Pacha de Tébélen, gouverneur de Janina, qui pendant plus de cinquante ans travailla pour l'indépendance de l'Albanie. » Ce qui prouve qu'on écrit aussi de pieux mensonges sur les tombeaux musulmans. Je m'arrêtai quelques instants à contempler ce peu de terre qui couvrait cette formidable tête, et il me venait à l'esprit les mêmes questions qu'Hamlet fait au crâne d'Yorick. « Où son tes palikares, lion d'Épire? Où sont tes braves Arnautes, tes palais hérissés de canons, ton beau kiosque réfléchi par le lac de Janina, tes trésors cachés dans les rochers, et les beaux yeux de ta Vasiliki? » Et je pensais à cette beauté, errant dans les rues de Constantinople, pauvre, désolée au souvenir de son bonheur et de sa grandeur, quand je sentis un léger frôlement, et me retournant, je vis un homme grand et maigre, vêtu d'une longue tunique sombre, nu-tête, qui me regardait d'un air d'interrogation. A un signe qu'il me fit, je compris que c'était un moine grec de Balouklù, qui voulait me faire voir la fontaine miraculeuse, et je le suivis dans la direction du monastère. Il me conduisit à travers une cour silencieuse, ouvrit une petite porte, alluma une chandelle, me fit descendre un petit escalier sous une voûte humide et sombre, et s'arrêtant devant une espèce de citerne, au-dessus de laquelle il dirigea avec la main la lumière de son flambeau, il me fit signe de regarder les poissons rouges qui nageaient dans l'eau. Pendant que je regardais, il me marmotta un discours incompréhensible qui devait être la célèbre fable du miracle des poissons. Pendant que les musulmans donnaient le dernier assaut aux remparts de Constantinople, un moine grec, dans ce couvent, faisait frire des poissons. Tout à coup, un autre moine, tout bouleversé, se présente à la porte de la cuisine et crie : « La ville est prise! — Bah! répond

l'autre, je le croirai quand je verrai mes poissons sauter hors de la poèle. » Et les poissons sautèrent, bien vivants, moitié bruns et moitié rouges, parce qu'ils n'étaient frits que d'un côté; on les remit religieusement, on peut le croire, dans l'eau où ils avaient été pêchés, et où ils nagent encore. Quand le moine eut fini son bavardage, il me jeta à la figure quelques gouttes de l'eau sacrée, qui lui retombèrent entre les mains, converties en sous, et m'ayant reconduit à la porte, il resta un moment, pendant que je m'éloignais, à me suivre de ses petits yeux ennuyés et somnolents.

Et toujours, d'un côté, des murs derrière des murs et des tours après des tours, et de l'autre des cimetières ombragés, quelques champs verts, qnelques vignes, quelques maisons fermées, et au delà, le désert. Quelquefois, regardant les remparts d'un endroit bas, il me semblait en voir le dernier profil; mais après une courte montée, je les voyais de nouveau s'étendre sans fin devant moi, et à chaque pas les tours surgissaient au loin, l'une derrière l'autre, par deux, par trois ensemble, comme si elles accouraient au bord du chemin pour voir qui troublait le silence de cette solitude. La végétation, de ce côté, est merveilleuse. Des arbres touffus se dressent sur les tours, comme au-dessus de vases gigantesques; des créneaux pendent des touffes de fleurs jaunes et rouges et des guirlandes de lierre et de chèvrefeuille; au-dessous, il y a des taillis inextricables d'arbousiers, de lentisques, d'orties, de pruniers, du milieu desquels s'élèvent des platanes et des saules qui couvrent d'ombre les fossés et leurs bords. De grands pans de murs sont entièrement couverts de lierre, qui retient comme dans un filet les pierres et la chaux qui se détachent, et qui cache les brèches et les barbacanes. Le fossé est cultivé en petits jardins potagers; sur ses bords paissent des

chèvres et des brebis gardées par des enfants grecs couchés à l'ombre des arbres; des troupes d'oiseaux s'envolent d'entre les murs; l'air est plein de senteurs pénétrantes d'herbes sauvages, et je ne sais quelle gaieté printanière plane sur ces ruines, qui semblent fleuries et parées de guirlandes pour le passage triomphal d'une Sultane.

Tout à coup, je sentis une bouffée d'air salin me frapper au visage; et levant les yeux, je vis devant moi, dans le lointain, l'azur de la mer de Marmara. Il me sembla en même temps qu'une voix faible me murmurait à l'oreille : « Le château des Sept-Tours, » et je m'arrêtai un moment au milieu de la rue avec un vague sentiment d'inquiétude. Puis je me remis en marche, je passai devant l'antique porte Déleutera, je franchis la porte Mélandésia, et je me trouvai en face du château.

Cet édifice de mauvais augure, que Mahomet II éleva sur l'ancien Cyclobion des Grecs, pour défendre la ville au point où les remparts qui la protégent du côté de la terre se réunissent à ceux qui la gardent du côté de la mer de Marmara, fut ensuite converti en prison d'État, lorsque les conquêtes ultérieures des Sultans, en mettant Stamboul à l'abri du danger d'un assaut, l'eurent rendu inutile comme forteresse. Ce n'est plus maintenant qu'un squelette de château, gardé par quelques soldats; une ruine maudite, pleine de souvenirs douloureux et horribles, qui circulent en légendes sinistres parmi le peuple de Constantinople, et que les voyageurs ne voient habituellement qu'à la volée, de la proue du bâtiment qui les porte vers la Corne-d'Or. Les Turcs le nomment Yédi-Koulé, et c'est pour eux ce que la Bastille est pour la France et la Tour de Londres pour l'Angleterre : un monument qui rappelle les temps les plus néfastes de la tyrannie des Sultans.

Les murs de la ville le cachent aux yeux de quiconque le regarde de la rue, excepté deux des sept grandes tours qui lui valurent son nom, et dont il ne reste plus que quatre entières. On voit dans le mur extérieur deux colonnes corinthiennes qui appartenaient à l'ancienne Porte-Dorée, par laquelle Narsès et Héraclius firent leur entrée triomphale, et par où, d'après une légende commune aux Musulmans et aux Grecs, passeront les chrétiens le jour où ils rentreront vainqueurs dans la ville de Constantin. La porte d'entrée est à l'intérieur des remparts, dans une petite tour carrée, devant laquelle sommeille une sentinelle en babouches, qui consent presque toujours à laisser entrer en même temps une pièce de monnaie dans sa poche et un voyageur dans le château.

J'entrai, et je me trouvai seul dans une grande enceinte, d'un aspect lugubre de cimetière ou de prison, qui me fit ralentir le pas. Tout à l'entour s'élèvent d'énormes murailles noires qui forment un pentagone. Elles sont couronnées de grosses tours carrées ou rondes, hautes ou basses, les unes en ruine, les autres entières et coiffées de hauts toits coniques, revêtus de plomb. D'innombrables escaliers à demi démolis conduisent aux créneaux et aux barbacanes. A l'intérieur de l'enceinte croît une végétation haute et serrée, dominée par un groupe de cyprès et de platanes, au-dessus desquels apparaît le minaret d'une petite mosquée cachée ; entre les arbres les plus bas, on voit les toits d'un petit groupe de cabanes où dorment les soldats ; au milieu, la tombe d'un vizir qui fut étranglé dans la forteresse ; çà et là, les restes informes d'une ancienne redoute ; et, le long des murs, parmi les broussailles, des fragments de bas-reliefs, des fûts de colonnes et des chapiteaux à demi-enterrés, presque couverts par les mauvaises herbes et par l'eau des bourbiers ; un

désordre bizarre et triste, plein de mystère et de menaces, où l'on répugne à pénétrer. Je restai un instant indécis, regardant autour de moi ; puis je m'avançai avec circonspection, comme si j'eusse craint de mettre le pied dans une flaque de sang. Les cabanes étaient fermées, la mosquée fermée : tout était solitaire et tranquille, comme dans une ruine abandonnée. Dans quelques endroits on voit encore sur les murs des traces de croix grecques, des vestiges de monogrammes des Constantins, des ailes brisées d'aigles romaines, et des restes de frises de l'ancien édifice byzantin, tout noircis par le temps. Sur quelques pierres on lit, grossièrement gravées, des inscriptions grecques en très-petits caractères ; presque toutes ont été tracées par les soldats de Constantin qui gardaient la forteresse sous les ordres du Florentin Giuliani, le jour de la chute de Constantinople : pauvres gens, résignés à la mort, qui imploraient Dieu pour qu'il sauvât leur ville du pillage et leur famille de la servitude. L'une des deux tours situées derrière la Porte Dorée, est celle où l'on enfermait les ambassadeurs des États qui étaient en guerre avec le Sultan, et l'on y lit encore sur les murs plusieurs inscriptions latines, dont la plus récente a été écrite par les ambassadeurs vénitiens emprisonnés sous le règne d'Ahmed III, quand éclata la guerre de la Morée. L'autre est la fameuse tour à laquelle se rapportent les traditions les plus lugubres du château ; la tour qui renfermait un labyrinthe de cachots horribles, sépulcres de vivants, où les vizirs et les grands de la cour attendaient en priant dans les ténèbres l'apparition du bourreau, quand ils ne laissaient pas, dans la folie de leur désespoir, les traces sanglantes de leurs ongles et de leur crâne sur les parois. Dans un de ces sépulcres était le grand mortier où l'on pilait les os et les chairs des ulémas. Au rez-de-chaussée se trouve la grande salle ronde, appelée prison de sang,

où l'on décapitait secrètement les condamnés : on jetait leurs têtes dans un puits, dit le puits du sang, dont on voit encore, au milieu du pavé inégal, l'ouverture couverte de deux lames de pierre. Au dessous, il y avait la caverne des rochers, éclairée par une lanterne pendue à la voûte, où l'on découpait en lanières la peau des condamnés à la torture, où l'on versait la poix enflammée sur les plaies ouvertes par les verges, et où l'on brisait à coups de massues les mains et les pieds : les hurlements affreux des agonisants n'arrivaient que comme un faible murmure aux oreilles des prisonniers de la tour. Dans un angle de l'enceinte on voit encore les traces d'une petite cour où l'on tranchait la tête, la nuit, aux condamnés vulgaires ; il y avait encore là, il n'y a pas longtemps, un mur d'ossements humains qui montaient presque jusqu'à la plate-forme du château. Près de l'entrée est la prison d'Othman II, la première victime impériale des janissaires. C'est la chambre où le pauvre Sultan de dix-huit ans, dont le désespoir doublait les forces, résista énergiquement à ses quatre bourreaux, jusqu'à ce qu'une main lâche et sans pitié le saisit, et le renversant brutalement, lui arracha un cri, qui fut étouffé par le fatal cordon. Dans toutes les autres tours, et dans une partie des murailles, il y avait un labyrinthe de corridors ténébreux, de petits escaliers secrets, de portes basses, fermées par des battants de fer ou de bois, sous lesquelles courbèrent la tête pour la dernière fois, pachas, princes du sang, gouverneurs, chambellans, grands officiers dans la fleur de la jeunesse et au comble de la puissance, à qui tout était enlevé en une heure : leur tête avait déjà rayé de sang les murs extérieurs du château, que leurs épouses les attendaient encore en habits de fête dans les splendeurs du harem. C'est par ces corridors dégouttants d'eau et par ces escaliers funèbres que passaient, la nuit, à la clarté des lan-

ternes, les soldats et les bourreaux aux mains sanglantes, et les messagers du Sérail qui venaient apporter aux condamnés qui conservaient encore une lueur d'espérance le dernier refus des Sultans; il y passait ensuite des cadavres, avec les yeux hors de la tête et l'horrible cordon de soie autour de la gorge, portés par des tschaousch brisés par la fatigue des longues luttes soutenues dans les ténèbres contre la rage du désespoir. A l'extrémité opposée de Stamboul, sur la colline du Sérail, était l'épouvantable tribunal de la Cour. Ici, il y avait une énorme machine de supplice, entourée de sept gibets de pierre, qui recevait de la terre et de la mer, à la lueur de la lune, les victimes vivantes, et qui ne rendait à la lumière du soleil que des têtes coupées et des cadavres : et du haut des tours où l'on mourait, les sentinelles nocturnes voyaient au loin les kiosques du Sérail illuminés pour les fêtes impériales. Et maintenant, on éprouve un sentiment de plaisir à voir l'infâme château ruiné, comme si toutes les victimes ressuscitées l'eussent rongé et émietté avec leurs ongles et leurs dents, pour se venger sur les murs, ne pouvant se venger sur les hommes. Le grand monstre, désarmé et décrépit, bâille avec les cent bouches de ses barbacanes et de ses portes arrachées de leurs gonds, réduit à n'être plus qu'un vain fantôme, et une myriade de rats, de serpents et de scorpions jaunâtres, qui pullulent comme de la vermine sur son grand corps putréfié, s'agitent dans son ventre vide et sur ses reins brisés, au milieu d'une végétation insolente qui le pare, comme pour le railler, de guirlandes et de panaches. Après m'être présenté à plusieurs portes, sans voir autre chose que des fuites précipitées de gros rats, je montai par un escalier couvert d'herbe sur une des courtines du côté occidental. De là on domine tout le château : un vaste désordre de ruines, de tours, de créneaux, d'escaliers, de plates-formes,

tout cela noirâtre ou d'un rouge sombre, autour d'un grand amas de verdure vivante; et au-delà, les autres tours et les autres créneaux sans nombre des remparts orientaux de Stamboul : si bien qu'en clignant les yeux on croit voir une seule immense forteresse abandonnée, qui se détache sur l'azur du ciel et de la mer de Marmara. A gauche, on voit une grande partie de Stamboul, coupée par plusieurs très-longues rues qui serpentent en fuyant dans la direction de l'ancienne voie triomphale des empereurs byzantins, qui. de la Porte-Dorée, allait jusqu'au palais impérial en passant par le Forum d'Arcadius et le Forum de Constantin. C'était une vue immense et riante, qui me faisait paraître plus sinistre l'amas de ruines néfastes que j'avais à mes pieds. Je restai là longtemps, appuyé à un créneau rendu brûlant par le soleil, ébloui par une lumière éclatante, regardant en bas ce grand sépulcre découvert, avec cette curiosité pensive et défiante qu'on a pour les lieux où un crime vient d'être commis. Il régnait un profond silence. De gros lézards couraient sur les murs, des crapauds criaient en bas dans les fossés, des corbeaux volaient en cercle au-dessus des tours, une nuée d'insectes, venus des bourbiers des ruines, bourdonnaient autour de ma tête, et l'air un peu agité m'apportait l'odeur d'un cheval en putréfaction gisant au fond du fossé extérieur de la forteresse. Je fus pris d'un sentiment de dégoût et de répulsion ; pourtant je restais cloué là, comme fasciné, plongé dans une espèce d'assoupissement, et, fermant à demi les yeux, presque rêvant, dans cette paix morte de midi, il me semblait entendre, dans le bourdonnement monotone des insectes, le choc des têtes jetées dans le puits, les plaintes lamentables des moribonds du souterrain, et la voix du plus jeune fils de Brancovan, qui, sentant sur son cou le froid de la corde, criait : « Mon père! mon père ! » Et comme j'étais las et que la lumière m'a-

veuglait, je fermai les yeux et je demeurai un instant assoupi ; et aussitôt, toutes ces horribles images se pressèrent dans mon esprit avec une évidence épouvantable. A ce moment, je fus comme éveillé en sursaut par un cri aigu et sonore, et je vis au-dessous de moi, sur la terrasse du petit minaret, le muezzin de la mosquée du château. Cette voix lente, douce, solennelle, qui parlait de Dieu, dans ce lieu, dans cet instant, descendit au plus profond de mon âme. Il semblait qu'elle parlât au nom de tous ceux qui étaient morts là, et qu'elle dît que leurs douleurs n'avaient pas été inutiles, que leurs larmes avaient été recueillies, que leurs tortures avaient trouvé une compensation, qu'ils avaient pardonné, qu'il fallait pardonner, qu'on devait prier et se confier en Dieu, même quand le monde nous abandonne, et que tout est vain sur la terre, excepté ce sentiment infini d'amour et de piété.... Et je quittai le château tout ému.

Je repris mon chemin vers la mer, le long des murs extérieurs de Stamboul. La station d'Andrinople est tout près, et plusieurs tronçons de voies ferrées se croisent sous les remparts. Je me trouvai au milieu de longues files de wagons vieux et poudreux. Il n'y avait personne. Si j'eusse été un Turc fanatique, ennemi des nouveautés européennes, j'aurais pu incendier ces baraques l'une après l'autre, et m'en aller tranquillement sans être inquiété. Je m'avançai au bord de la voie, craignant à chaque instant d'entendre le holà! menaçant d'un gardien : mais personne ne me gêna. En peu de temps j'arrivai à l'extrémité des remparts. Je croyais pouvoir entrer par là à Stamboul : je fus déçu. Les murs du côté de la terre se réunissent sur la plage à ceux du côté de la mer, et il n'y a pas apparence de porte. Alors, je m'avançai sur les ruines d'un môle antique, et je m'assis sur une pierre au milieu de l'eau. De là, je ne voyais que la mer de Marmara, les

montagnes de l'Asie, et les hauteurs azurées de Scutari, qui paraissaient très-lointaines. La plage était déserte; il me semblait être seul dans l'univers. Les vagues venaient se briser à mes pieds et me rejaillissaient au visage. Je restai là un instant, pensant vaguement à mille choses. Je me voyais, sortant seul par la porte Charsias et descendant lentement par la route solitaire, entre les cimetières et les tours, et je suivais ce promeneur comme si c'eût été un autre que moi. Puis, je pensai à Yunk, et je me mis à le chercher dans la ville immense. Puis, je me remis à observer les vagues qui venaient l'une après l'autre s'étaler en murmurant sur la rive, et qui disparaissaient l'une après l'autre en silence, et elles étaient pour moi l'image des peuples et des armées qui étaient venus se heurter contre les murs de Byzance : les phalanges de Pausanias et d'Alcibiade, les légions de Maxime et de Sévère, les hordes des Persans, des Avares, des Slaves; les Arabes, les Bulgares, et les Croisés, et les armées de Michel Paléologue et de Comnène, et celles de Bajazet Ilderim, d'Amurat II, de Mahomet le Conquérant, évanouies l'une après l'autre dans le silence éternel de la mort; et j'éprouvais la tristesse qui serrait le cœur de Leopardi, le soir d'un jour de fête, quand il entendait mourir peu à peu le chant solitaire de l'artisan, qui lui rappelait les voix des peuples d'autrefois, et qu'il songeait que tout sur la terre passe comme un rêve.

De là, je retournai sur mes pas jusqu'à la porte des Sept-Tours, et j'entrai dans les remparts pour parcourir Stamboul le long de la mer de Marmara. J'étais déjà harassé; mais dans les longues courses il naît de la fatigue elle-même, à un certain degré, une excitation physique qui ravive les forces. Je me vois encore, marchant, marchant toujours dans ces rues désertes, sous ce soleil brûlant, en proie à je ne sais quelle somnolence fantastique,

dans laquelle je voyais passer devant moi des figures d'amis de Turin, des épisodes de romans, des vues d'autres pays et des pensées vagues sur la vie humaine et sur l'immortalité de l'âme; et tout cela aboutissait à la table ronde de l'hôtel de Byzance, brillante de lumières et de cristaux, que je voyais dans le lointain, au delà d'une ville cent fois plus grande que Stamboul, déjà couverte par la nuit. Je traverse un faubourg musulman, qui paraît inhabité et où respire encore la tristesse du château des Sept-Tours, et j'entre dans le vaste quartier de Psamatia habité par des Grecs et des Arméniens, et désert, lui aussi. J'avance dans une interminable petite rue tortueuse, d'où je vois vers la droite, entre les maisons, les remparts de la ville qui profilent leurs noirs créneaux sur le bleu vif de la mer. Je passe sous la porte de Psamatia, et je me trouve en plein quartier musulman, au milieu de fenêtres grillées, de portes fermées, de petites mosquées, de jardins cachés, de citernes où l'herbe pousse, de fontaines abandonnées. Je traverse l'espace où était l'antique *Forum Boarium*, voyant toujours, en bas à droite, les murs et les tours, et ne rencontrant que quelques chiens qui s'arrêtent pour me voir passer, et quelques gamins turcs, assis par terre, qui me regardent en face en pensant une impertinence. Çà et là une fenêtre s'ouvre et se referme bien vite, et je vois à la volée une main ou un bout de la manche d'une femme. Je tourne autour des vastes jardins de Vlanga qui couronnent l'ancien port de Théodose; je vois de vastes espaces qui portent les traces d'un incendie récent, des endroits où la ville a l'air de finir dans la campagne, des couvents de derviches, des églises grecques, de petites places mystérieuses ombragées par un grand platane, sous lequel sommeille quelque vieillard, le narghilé entre les doigts. Je vais toujours : je m'arrête devant un petit café pour boire un verre d'eau mis en

montre sur la fenêtre ; j'appelle, je frappe, personne ne répond. Je sors du quartier grec de Yéni-Kapou, j'entre dans un autre quartier musulman, je me retrouve de nouveau entre les petites maisons grecques et arméniennes du quartier de la porte Koum, et je suis toujours accomgné d'un côté par les créneaux des remparts et l'azur de la mer ; je ne rencontre que des chiens, des mendiants, des gamins, et j'entends résonner en haut la voix des muezzins qui annonce le coucher du soleil. Le jour s'obscurcit : les petites maisons, les mosquées mélancoliques, les carrefours déserts, les entrées de sentiers continuent à se succéder ; etje commence à me sentir épuisé et à penser à me jeter sur un matelas devant le premier café venu, quand, à un détour, je vois tout à coup surgir devant moi la masse énorme de Sainte-Sophie. O la bienheureuse vue ! Mes forces reviennent, mon esprit se calme, je presse le pas, j'arrive au port, je passe le pont, et voilà, devant la porte éclairée du premier café de Galata, Yunk, Rosasco, Santoro, toute ma petite Italie qui vient au-devant de moi, le visage souriant et les mains tendues.... et je respire plus longuement et plus largement que n'ont jamais respiré les poumons d'un galant homme.

LE VIEUX SÉRAIL

Comme à Grenade, quand on n'a pas encore vu l'Alhambra, à Constantinople on croit n'avoir rien vu tant qu'on n'a pas pénétré entre les murs du Vieux Sérail. Mille fois le jour, de tous les points de la ville et de la mer, on voit cette colline verdoyante, pleine de secrets et de promesses, qui attire toujours les regards comme une chose nouvelle, qui tourmente l'imagination comme une énigme qui s'introduit au milieu de toutes vos pensées, si bien

qu'on finit par y aller avant le jour fixé, plutôt pour se délivrer d'un tourment que pour y chercher un plaisir.

Il n'y a pas, en effet, un autre coin de terre dans toute l'Europe dont le seul nom réveille dans la mémoire une plus étrange confusion d'images belles ou terribles; à propos duquel on ait tant écrit, tant pensé et tant cherché à deviner; qui ait donné lieu à tant de bruits vagues et contradictoires, et qui soit encore l'objet de tant de curiosités inassouvies, de tant de préjugés insensés, de tant de récits merveilleux. Maintenant tout le monde y pénètre, et beaucoup en sortent très-froids. Mais on peut être sûr que, même dans plusieurs siècles, quand la domination ottomane ne sera plus en Europe qu'un souvenir et que les rues populeuses d'une ville neuve se croiseront sur cette belle colline, aucun voyageur n'y passera sans revoir par la pensée les antiques kiosques impériaux et sans penser avec envie à nous, hommes du dix-neuvième siècle, qui avons encore retrouvé dans ces lieux les souvenirs vivants et parlants de la grande résidence impériale. Qui sait combien d'archéologues chercheront patiemment les traces d'une porte ou d'un mur dans les cours des nouveaux édifices, et combien de poëtes écriront des vers sur les rares décombres épars sur le rivage de la mer! Ou bien encore, peut-être que dans plusieurs siècles ces murs seront encore sévèrement gardés, et que les savants, les amoureux et les artistes iront les visiter; et la vie fabuleuse qui y fut menée pendant quatre cents ans se réveillera et se répandra sur toute la face de la terre en une myriade de volumes et de tableaux.

Ce n'est pas la beauté architecturale qui attire sur ces murs la curiosité universelle. Le Sérail n'est pas un grand monument artistique comme l'Alhambra. La Cour des Lions du palais arabe vaut seule tous les kiosques et

toutes les tours du palais turc. La grande valeur du Sérail, c'est d'être un monument historique, qui commente et éclaire presque toute la vie de la dynastie ottomane, qui porte écrite sur les pierres de ses murs et sur le tronc de ses arbres toute la chronique la plus intime et la plus secrète de l'empire. Il n'y manque que celle des trente dernières années, et celle des deux siècles qui précédèrent la conquête de Constantinople. De Mahomet II qui en posa les fondations, à Abdul-Medgid. qui l'abandonna pour le palais de Dolma-Bagtché, il y vécut vingt-cinq Sultans. Ici la dynastie posa le pied dès qu'elle eut conquis sa capitale européenne, ici elle monta au faîte de la prospérité, ici, elle commença à déchoir. C'était à la fois un palais, une forteresse et un sanctuaire: là était la tête de l'empire, le cœur de l'islamisme; c'était une ville dans la ville, une citadelle auguste et magnifique habitée par un peuple et gardée par une armée, qui embrassait dans ses murs une variété infinie d'édifices, de lieux de délices et de lieux d'horreur, ville, campagne, palais, arsenaux, écoles, mosquées; où se succédaient les fêtes et les massacres, les cérémonies religieuses et les amours, les solennités diplomatiques et les folies; où les Sultans naissaient, étaient élevés au trône, déposés, emprisonnés, mis à mort; où s'ourdissait la trame de toutes les conspirations et retentissait le cri de toutes les révoltes; où affluaient l'or et le sang le plus pur de l'empire; où était brandie l'épée immense qui brillait au-dessus de la tête de cent peuples; où, pendant près de trois siècles, l'Europe inquiète, l'Asie défiante et l'Afrique effrayée tinrent leurs regards fixés, comme sur un volcan fumant qui menace le monde.

Ce palais monstrueux est placé sur la colline la plus orientale de Stamboul, qui descend doucement vers la mer de Marmara, vers l'embouchure du Bosphore et vers

la Corne-d'Or, dans l'espace occupé jadis par l'Acropole de Byzance, par une partie de la ville et par une aile des grands palais des empereurs. C'est la plus belle colline de Constantinople, et le promontoire le plus favorisé par la nature de toute la rive européenne. Deux mers et deux détroits y aboutissent comme à un centre; toutes les grandes routes militaires et commerciales de l'Europe orientale partent de là ; les aqueducs des empereurs byzantins y amenaient des torrents d'eau ; les collines de la Thrace le défendent des vents du nord ; la mer le baigne de trois côtés. Il a pour perspectives Galata du côté du nord, Scutari du côté du Bosphore ; et les grandes montagnes de la Bithynie lui ferment les horizons de l'Asie avec leurs cimes neigeuses. C'est un cap solitaire, situé à l'extrémité de la grande capitale, presque isolé, fort et beau, qui semble fait par la nature pour servir de piédestal à une grande monarchie et pour protéger la vie délicieuse et cachée d'un prince presque dieu.

Toute la colline est entourée par une haute muraille crénelée flanquée de grosses tours. Sur le rivage de la mer de Marmara et le long de la Corne-d'Or, ces murs sont les murs mêmes de la ville; du côté de la terre, ce sont des murs construits par Mahomet II, qui séparent la colline du Sérail de celle où s'élève la mosquée de Nouri-Osmanieh, forment un angle droit près de la Sublime-Porte, passent devant Sainte-Sophie, et, décrivant une grande courbe en avant, viennent se réunir à ceux de Stamboul sur le bord de la mer. C'est là l'enceinte extérieure du Sérail. Le Sérail proprement dit s'étend sur le sommet de la colline, entouré à son tour par de hautes murailles, qui forment comme une redoute centrale de la grande forteresse de la colline.

Mais décrire le Sérail tel qu'il est à présent serait une fatigue inutile. Le chemin de fer passe à travers les murs



Murs du Vieux-Sérail. (Page 292.)

extérieurs ; un grand incendie, en 1865, a détruit un grand nombre de ses édifices ; les jardins sont en grande partie dévastés ; on y a élevé des hôpitaux, des casernes et des écoles militaires ; plusieurs des édifices conservés ont changé de forme et d'usage, et quoique les murs principaux demeurent et présentent encore tout entière la forme du Sérail ancien, les petites altérations sont si nombreuses et l'abandon où tout est laissé depuis trente ans environ a tellement changé l'aspect des parties intactes, qu'on ne pourrait décrire fidèlement ces lieux sans tromper même la plus modeste attente.

Il vaut mieux, pour l'écrivain et pour le lecteur, revoir ce Sérail fameux tel qu'il était dans les beaux temps de la grandeur ottomane.

Alors, celui qui pouvait embrasser toute la colline d'un regard, ou d'un créneau de la plus haute tour, ou d'un minaret de la mosquée de Sainte-Sophie, jouissait d'une vue merveilleuse. Au milieu du bleu vif de la mer, du Bosphore et du port, dans le grand demi-cercle blanc des voiles de la flotte, on voyait la vaste tache verte de la colline, entourée de murailles et de tours couronnées de canons et de sentinelles ; et au milieu de cette tache, qui était une forêt d'arbres énormes, entre lesquels blanchissait un labyrinthe de sentiers et brillaient les couleurs riantes de mille parterres de fleurs, s'étendait, sur le haut de la colline, le vaste rectangle des édifices du Sérail, divisé en trois grandes cours, ou plutôt en trois petites villes bâties autour de trois places inégales, d'où s'élevait une multitude confuse de toits bariolés, de terrasses remplies de fleurs, de coupoles dorées, de minarets blancs, de pointes aériennes de kiosques, d'arcs de portes monumentales, entremêlés de jardins et de bosquets et à demi-cachés dans le feuillage. C'était une petite capitale blanche, brillante et sans ordre, légère

comme un campement de tentes, d'où émanait un je ne sais quoi de voluptueux, de pastoral et de guerrier ; d'un côté, pleine de foule et de vie; de l'autre, solitaire et muette comme une nécropole; ici, toute découverte et dorée par le soleil; là, inaccessible à tout regard humain et plongée dans une ombre perpétuelle; égayée par des rayons éblouissants, embellie par mille contrastes de splendeur et d'obscurité, de couleurs puissantes et de nuances effacées, argentées et azurées, réfléchies par les marbres des colonnades et par les eaux des petits lacs, et animée par des nuées d'hirondelles et de colombes.

Tel était l'aspect extérieur de la cité impériale, peu vaste pour qui la regardait d'en haut, mais si divisée, si subdivisée et si embrouillée à l'intérieur, que des serviteurs qui y vivaient depuis cinquante ans ne s'y retrouvaient pas toujours, et que les janissaires qui l'envahissaient pour la troisième fois s'y égaraient encore.

La porte principale était et est encore Bab-Humaïoun, ou la porte auguste, qui donne sur la petite place où s'élève la fontaine du Sultan Ahmed, derrière la mosquée de Sainte-Sophie. C'est une grande porte de marbre blanc et noir, décorée de riches arabesques, sur laquelle s'appuie un édifice élevé, à huit fenêtres, couvert d'un toit saillant; il appartient à ce mélange de style arabe et persan auquel on reconnaît presque tous les monuments élevés par les Turcs dans les premières années qui suivirent la conquête, avant qu'ils commençassent à imiter l'architecture byzantine. Au-dessus de l'entrée, on lit encore sur une plaque de marbre l'inscription de Mahomet II : « Qu'Allah conserve éternellement la gloire de son possesseur. Qu'Allah fortifie ses fondements. » C'est devant cette porte que le peuple de Stamboul venait chaque matin voir de quels grands de l'État et de la Cour la tête était tombée pendant la nuit. Les têtes étaient attachées

à un clou, dans deux niches qu'on voit encore presque intactes, à droite et à gauche de l'entrée, ou exposées dans un bassin d'argent auprès duquel étaient affichées l'accusation et la sentence. Sur la place, devant la porte, on jetait les cadavres des condamnés à la corde. Là s'arrêtaient, attendant l'ordre d'entrer dans la première enceinte du Sérail, les détachements des armées lointaines qui apportaient les trophées des victoires, et là s'amoncelaient sur le seuil auguste des armes, des bannières, des têtes de chefs et de splendides uniformes ensanglantés. La porte était gardée par une forte troupe de capidgis, fils de beys et de pachas, pompeusement vêtus, qui assistaient du haut des murs et des fenêtres à la procession continue des gens qui entraient et qui sortaient, ou qui maintenaient avec leur large cimeterre la foule muette des curieux, venus là pour voir à la volée, par un soupirail, un coin de cour, un pan de la seconde porte, une ombre au moins de ce palais énorme et mystérieux, sujet de tant de désirs et de tant de terreurs. En passant par là, le musulman dévot murmurait une prière pour son sublime Seigneur ; le jeune homme pauvre et ambitieux rêvait au jour où il franchirait ce seuil pour aller recevoir la queue de cheval ; la jeune fille belle et gracieuse rêvait avec une vague espérance la vie splendide de la Cadine ; les parents des victimes baissaient la tête en frémissant ; et dans toute la place régnait un silence morne, troublé seulement trois fois le jour par la voix sonore des muezzins de Sainte-Sophie.

De la porte Bab-Humaïoun, on entrait dans la cour dite des Janissaires, qui était le premier enclos du Sérail.

Cette grande cour existe encore, entourée d'édifices irréguliers, très-longue et ombragée par plusieurs groupes d'arbres, entre lesquels l'énorme platane dit des Janis-

saires, dont dix hommes ne pouvaient embrasser le tronc. A gauche du visiteur est l'église de Sainte-Irène, fondée par Constantin le Grand, et convertie par les Turcs en arsenal. Plus loin et tout autour il y avait l'hôpital du sérail, l'édifice du trésor public, le magasin aux oranges, les écuries impériales, les cuisines, les casernes des capidgi, la monnaie, et les habitations des grands officiers de la Cour. Sous le grand platane sont encore les deux colonnettes de pierre sur lesquelles on exécutait les décapitations. Par là passaient tous ceux qui devaient aller devant le Divan ou devant le Padischah. C'était comme un immense vestibule ouvert, toujours plein, dans lequel tout était confusion et hâte. Cent cinquante boulangers et deux cents cuisiniers travaillaient dans les grandes cuisines à préparer la victuaille pour la famille sans fin « qui mangait le pain et le sel du Grand Seigneur. » Du côté opposé s'empressaient les gardes et les serviteurs qui faisaient semblant d'être malades pour se faire admettre à la vie molle de l'hôpital somptueux où étaient employés vingt médecins et une armée d'esclaves. De longues caravanes de mulets et de chameaux entraient, apportant des provisions aux cuisines, et les armes des armées vaincues à l'église Sainte-Irène, où près du sabre de Mahomet II brillaient le cimeterre de Scanderberg et le brassard de Tamerlan. Les percepteurs des impôts passaient, suivis d'esclaves chargés d'or, se dirigeant vers la trésorerie, où il y avait, comme disait Sokolli, grand vizir de Soliman le Grand, assez de richesses pour construire des flottes aux ancres d'argent et aux cordages de soie. On voyait passer en troupes, conduits par les beaux palefreniers de la Bulgarie, les neuf cents chevaux de Mourad IV, qui avaient des mangeoires d'argent massif. Du matin au soir, c'était un fourmillement éclatant d'uniformes, au milieu desquels ressortaient les hauts tur-

bans des janissaires, les grandes plumes de héron des *solacks*, les casques argentés des *peiks*, gardes du sultan, vêtus d'une tunique d'or serrée à la taille par une ceinture ornée de pierres précieuses; les *zuluftu-baltadgi*, employés au service des officiers de la chambre, avec leurs tresses de laine pendant de leur bonnet; les *kasseki*, avec leur bâton emblématique à la main; les *baltagi* avec leur petite hache; les valets du grand vizir avec leur baguette ornée de petites chaînes d'argent; les *bostangi*, gardiens des jardins, avec leursgrands bonnets rouges, et une foule variée, portant cent couleurs et cent emblémes, d'archers, de lanciers, de gardes du trésor, de *gardes vaillants*, de gardes téméraires, d'eunuques noirs et d'eunuques blancs, d'écuyers et de tschaousch, hommes grands et forts, d'aspect altier, imprégnés de la dignité de la cour, qui remplissaient la cour de parfums. Un ordre minutieux et sévère réglait les actes de tous, dans ce désordre apparent. Tous se mouvaient dans cette cour, comme les automates sur la table qui renferme leur mécanisme. Au lever du jour apparaissaient les trente-deux muezzins de la cour, choisis parmi les meilleurs chanteurs du Stamboul, qui annonçaient l'aube du haut des minarets des mosquées du sérail, et se rencontraient avec les astrologues et les astronomes qui descendaient des terrasses, où ils avaient passé la nuit à étudier le firmament pour déterminer les heures propices aux diverses occupations du sultan. Puis le premier médecin du sérail entrait pour s'informer de la santé du Padischah; l'uléma instituteur allait donner à son auguste disciple l'enseignement religieux accoutumé ; le secrétaire privé lui lisait les suppliques reçues dans la soirée précédente; les professeurs d'arts et de sciences passaient pour se rendre dans la troisième cour où ils donnaient des leçons aux pages du Sultan. Chacun

à son heure, tous les personnages employés au service de l'auguste personne passaient par là, allant chercher les ordres pour la journée. Le Bostangi-Baschi, général des gardes impériaux, gouverneur du Sérail et des villes du sultan éparses sur les rives de Bosphore et de la Propontide, venait s'informer s'il plaisait au Grand Seigneur de faire une promenade sur l'eau, parce que c'était à lui et à ses bostangis que revenait l'honneur de tenir le gouvernail et les rames. Le grand maître des chasses venait interroger les caprices du Padischah, accompagné du grand fauconnier, qui commandait au chef des chasseurs au faucon blanc, des chasseurs au vautour et des chasseurs à l'épervier. L'intendant général de la ville venait ensuite, ainsi qu'un bataillon d'intendants de toutes choses : des cuisines, des monnaies, des fourrages, du trésor ; l'un suivait l'autre, dans un ordre préétabli, chacun avec ses mémoires, avec ses paroles préparées, avec ses serviteurs, distingués par un vêtement spécial. Plus tard, les vizirs de la Coupole, suivis d'un cortége de secrétaires et de familiers, passaient pour se rendre au Divan. Il passait des gens à cheval, en carosse, en chaise à porteurs, et tous descendaient à la seconde porte, qu'on ne pouvait franchir qu'à pied. Tous ces gens étaient, selon leur charge, reconnaissables à la forme du turban, à la coupe des manches, à la qualité des fourrures, à la couleur des doublures, aux ornements des selles, à la barbe que quelques-uns portaient entière tandis que d'autres n'avaient que la moustache seule. Dans cette foule il n'y avait nulle confusion. Le muphti était blanc ; les vizirs se reconnaissaient au vert clair, les chambellans à l'écarlate ; le bleu foncé faisait distinguer les six premiers officiers législatifs, le chef des émirs et les juges de la Mecque, de Médine et de Constantinople ; les grands ulémas portaient du violet ;

les cheiks endossaient le bleu clair; le bleu très-pâle signalait les tschaousch feudataires et les aghas des vizirs; le vert sombre était le privilége des aghas de l'étrier impérial et du porteur de l'étendard sacré ; les employés des écuries du sultan s'habillaient de vert pâle; les généraux de l'armée portaient les bottes rouges, les officiers de la Porte, jaunes, les ulémas, bleues; et à l'échelle des couleurs correspondait une gradation dans la profondeur des saluts. Le bostangi-baschi, chef de la police du sérail, commandant d'une armée de geôliers et de bourreaux, qui répandait la terreur rien qu'avec son nom ou le bruit de ses pas, traversait la cour entre deux rangées de têtes prosternées jusqu'à terre. Le chef des eunuques, grand maréchal de la cour intérieure et extérieure, paraissait, et aussitôt les casques, les turbans, les panaches se courbaient, comme abaissés par cent mains invisibles. Le grand aumônier passait entre mille saluts obséquieux. Tous ceux qui approchaient le sultan, celui qui s'occupait de ses étriers, le premier camérier qui portait ses sandales, le silidar-Agha qui fourbissait ses armes, l'eunuque blanc qui léchait le pavé avec sa langue avant d'y étendre le tapis, le page qui versait au sultan l'eau pour ses ablutions, celui qui lui portait son arquebuse à la chasse, celui qui avait la garde de ses turbans, celui qui époussetait ses aigrettes de pierreries, celui qui prenait soin de ses robes de renard noir, passaient au milieu de démonstrations spéciales de curiosité et de respect. Un murmure discret précédait et suivait le passage du prédicateur de la Cour, et du grand'maître de la garde-robe, qui jetait de l'argent au peuple dans les fêtes impériales. Bien des regards d'envie s'attachaient sur le musulman fortuné qui tous les dix jours rasait la tête du sultan des sultans. La foule s'ouvrait avec une attention particulière devant le premier chirurgien,

chargé de la circoncision des princes, devant le premier oculiste qui préparait le collyre pour les paupières des cadines et des odalisques, devant le grand maître des fleurs, très-affairé aux caprices de cent belles, qui portait sous son cafetan son poétique diplôme orné de roses dorées. Le premier cuisinier recevait aussi ses saluts adulateurs. Des sourires cérémonieux accueillaient le gardien des perroquets et des rossignols, qui pouvaient franchir le seuil des kiosques les plus secrets. Il y avait des milliers de personnes, soumises à une hiérarchie minutieusement graduée, gouvernées par un cérémonial en cinquante volumes, vêtues de mille livrées pittoresques, qui défilaient ou circulaient à travers la vaste cour : à chaque minute c'était une foule nouvelle. De temps en temps, un messager passait rapidement, et toutes les têtes s'abaissaient. C'était le *Vizir Karakulak*, chargé de transmettre les communications entre le sultan et le premier ministre, qui allait porter un message secret au grand vizir ; c'était un *capidgi* qui courait au palais d'un pacha soupçonné, pour lui donner l'ordre de se présenter immédiatement devant le Divan ; c'était le *porteur de bonnes nouvelles* qui venait annoncer au padischah l'heureuse arrivée de la grande caravane à la Mecque. D'autres messagers spéciaux entre le sultan et les grands officiers de l'État, ayant chacun leur titre, et reconnaissables à quelque particularité de leurs vêtements, s'ouvraient le passage en courant et disparaissaient par les deux portes de la Cour. Il passait des essaims de cafetiers qui se rendaient anx cuisines de la cour, des troupes de chasseurs impériaux, courbés sous le poids de leurs carniers dorés ; des files de portefaix chargés d'étoffes, précédés par le grand marchand, pourvoyeur du sultan ; des chiourmes de galériens conduits par les esclaves, qui allaient exécuter les travaux les plus pénibles du sérail.

Puis cent marmitons, deux fois le jour, sortaient des cuisines et portaient à l'ombre des platanes, sous les arcades, le long des murs, d'énormes pyramides de riz et des moutons rôtis tout entiers; une foule de gardes et de serviteurs accouraient, et la grande cour offrait le spectacle joyeux du banquet d'une armée. Peu après, la scène changeait, et l'on voyait s'avancer une ambassade étrangère, *entre deux murs d'or et de soie.* Là, comme l'écrivait Soliman le Grand au schah de Perse « tout l'univers affluait. » Les ambassadeurs de Charles-Quint y coudoyaient les ambassadeurs de François Ier ; les envoyés de la Hongrie, de la Serbie et de la Pologne y entraient à côté des représentants des républiques de Gênes et de Venise. Le *Pekesdgi Baschi*, chargé de recevoir les dons, allait au-devant des caravanes étrangères à la porte de Bab-Humaïoun, et l'on voyait s'avancer, entre mille spectateurs, des éléphants qui portaient des trônes d'or, des gazelles gigantesques, des cages de lions, des chevaux de Tartarie, des chevaux du désert, couverts de peaux de tigre et chargés de boucliers d'oreilles d'éléphant; les envoyés de la Perse, avec des vases de la Chine; les messagers des sultans des Indes, avec des boîtes d'or remplies de pierres précieuses; les ambassadeurs des rois africains, avec des tapis de poil de chameaux arrachés du ventre de leurs mères, et des pièces d'étoffe d'argent qui faisaient plier le dos à dix esclaves; les ambassadeurs des États du Nord, suivis de troupes de serviteurs chargés de pelleteries et d'armes de prix. Après les guerres heureuses, on amenait, pour les montrer au padischah, des généraux chargés de chaînes et des princesses prisonnières, voilées, avec leurs cortéges désarmés et tristes, et des troupes d'eunuques de tout âge et de toute couleur, pris comme butin de guerre, ou offerts en don par les princes vaincus. Pendant ce temps-là, les

chefs des armées victorieuses se pressaient aux portes de la Trésorerie, pour y déposer les haches et les épées ornées de perles prises au sac des villes de Perse, l'or et les bijoux enlevés aux mameluks d'Égypte, les coupes d'or enrichies de topazes du trésor des Chevaliers de Rhodes, les torses des statues de Diane et d'Apollon ravies à la Grèce et à la Hongrie, et les clefs des villes et des châteaux conquis; et d'autres conduisaient à la seconde cour les adolescents et les jeunes filles enlevés dans l'île de Lesbos. Toutes les énormes provisions de toute nature qui venait au sérail des ports de l'Afrique, de la Caramanie, de la Morée, de la mer Egée, passaient ou s'arrêtaient entre ces murs, et une armée de majordomes et de secrétaires étaient continuellement occupés à enregistrer, à payer, à ranger, à fixer des audiences, à donner des ordres. Les marchands des bazars d'esclaves de Brousse et de Trébizonde se trouvaient devant la seconde porte, attendant leur tour d'entrée, avec les poëtes venus de Bagdad pour réciter leurs vers au sultan. Les gouverneurs disgraciés, venus pour acheter leur salut avec une coupe remplie de monnaie d'or, attendaient à côté des messagers d'un pacha, venus pour offrir en don au Grand Seigneur une belle vierge de treize ans, trouvée après trois mois de recherches, dans une cabane de l'Anatolie, et au milieu d'espions revenus de toutes les extrémités de l'empire, de familles accablées de fatigue, venues de provinces lointaines pour demander justice, de femmes et d'enfants du bas peuple de Stamboul admis à soumettre leurs querelles au Divan. Et les jours de Divan on voyait passer par là, en butte aux railleries des curieux, les ambassadeurs des provinces rebelles, à cheval sur un âne, avec la barbe rasée et un bonnet de femme sur la tête, et les envoyés insolents des princes d'Asie, le nez coupé par le cimeterre des tschaousch. On

voyait aussi les officiers de l'État qui sortaient, sans savoir ce qu'ils portaient, chargés pour un gouverneur lointain d'un châle précieux, présent du Grand Seigneur, qui cachait dans ses plis leur sentence de mort. On voyait passer les visages radieux des ambitieux qui avaient obtenu une satrapie par l'intrigue, et les pâles visages de ceux qui avaient entendu dans le Divan la menace sourde d'une prochaine disgrâce: les porteurs de ces *hattishérifs* inexorables comme le destin, qui s'en allaient à trois cents milles, sur la croupe d'un cheval, porter la ruine et la mort dans le palais d'un vice-roi; et les terribles muets de la cour, envoyés dans les souterrains des Sept-Tours pour y étrangler les prisonniers illustres. Et avec eux se rencontraient les ulémas, les beys, les mollahs, les émirs, qui allaient à l'audience ou en revenaient, la tête baissée, les regards dirigés vers la terre, les mains cachées dans leurs grandes manches; les vizirs, qui portaient le Coran dans leur poche pour lire à l'occasion les prières des morts; le grand-vizir, despote épié par le bourreau, qui portait son testament sous son cafetan, pour être toujours prêt à mourir. Et tous passaient avec un maintien composé, à pas lents, en silence, ou parlant à voix basse la langue circonspecte et correcte particulière au sérail; et l'on voyait un continuel échange de regards graves et scrutateurs, des mains posées sur le front et sur la poitrine, avec des chuchotements interrompus, un froissement discret de capes et de babouches, un cliquetis de cimeterres, un je ne sais quoi de monacal et de triste qui contrastait avec la fierté guerrière des visages, la pompe des couleurs et la splendeur des armes. Dans tous les yeux on lisait une pensée, sur tous les fronts on devinait la terreur d'un homme qui était au-dessus de tout, qui était le but de tous, devant lequel tout s'inclinait, tout rampait, s'anéantissait;

et il semblait que toute chose présentât son image et que son nom s'entendît dans tous les bruits.

De cette cour on pénétrait dans la seconde par la grande porte Bab-el-Sélam, ou porte du Salut, qui est encore intacte, entre deux grosses tours, et qu'on ne peut franchir, même aujourd'hui, sans un firman. Autrefois deux grands battants la fermaient du côté de la première cour et deux autres du côté de la seconde, de sorte qu'il se trouvait entre eux, quand ils étaient tous fermés, un espace obscur, où un homme pouvait être expédié secrètement. En dessous étaient les cellules des bourreaux, qui par un passage secret, communiquaient avec la salle du Divan. Les hauts personnages tombés en disgrâce allaient y attendre leur sentence, et ils y recevaient souvent en même temps la sentence et la mort. D'autres fois le gouverneur ou le vizir disgracié était mandé au sérail sous quelque prétexte. Il venait, il passait sans défiance sous la voûte sinistre, il entrait dans le Divan, il était reçu avec un sourire bienveillant ou une sévérité tempérée qui ne le menaçait que d'une punition éloignée, et, congédié, il repassait tranquillement sous la porte.

Mais tout à coup, sans voir personne, il se sentait une lance dans les reins ou une corde autour du cou, et il périssait sans avoir le temps de faire résistance. Au cri du mourant, cent visages se tournaient pour un instant, dans les deux cours, puis tous reprenaient en silence leurs occupations. La tête était portée dans une des niches de Bab-Humaïoun, le cadavre aux corbeaux de la plage de Saint-Étienne, la nouvelle au sultan, et tout était fini. On voit encore à droite, sous la voûte, la petite porte de fer de la prison où l'on jetait les victimes quand le sursis arrivait à temps ou quand on voulait prolonger leur agonie ou les envoyer en exil.



Le Vieux-Sérail. — Porte du Salut. (Page 304.)

Quand on sort de Bab-el-Sélam, on entre immédiatement dans la seconde cour.

Ici l'on commençait à sentir plus vivement le souffle sacré du « Seigneur des deux mers et des deux mondes »; et celui qui y pénétrait pour la première fois s'arrêtait involontairement, à peine entré, saisi par un sentiment de crainte et de vénération.

C'était une très-vaste cour irrégulière, une immense salle à ciel ouvert, entourée d'édifices gracieux et de coupoles argentées et dorées, semée de groupes de beaux arbres, et traversée par deux avenues bordées de cyprès gigantesques. Tout à l'entour régnait une belle galerie soutenue par de délicates colonnes de marbre blanc et couvert d'un toit saillant revêtu de plomb. A gauche, en entrant, était la salle du Divan, surmontée d'une coupole étincelante ; plus loin, la salle des réceptions solennelles, devant laquelle sept énormes colonnes en marbre de Marmara soutenaient un large toit à bords ondulés : bases, chapiteaux, murs, toits, portes, arcades, tout était ciselé, niellé, peint, doré, léger et gracieux comme un pavillon de dentelles brodées de pierreries, et un groupe de superbes platanes y versait son ombre. Sur les autres côtés, il y avait les archives, les salles où l'on conservait les vêtements de cérémonie, les magasins des tentes, la maison du grand eunuque noir, les cuisines de la cour. Là demeurait ce grand Intendant, plus occupé qu'un ministre de la Coupole, qui avait sous ses ordres cinquante sous-intendants auxquels obéissait une armée de cuisiniers et de confiseurs, aidés dans les grandes occasions par des artistes qu'on faisait venir de toutes les parties de l'empire. Là, on faisait le dîner des vizirs, les jours de Divan ; là, on préparait, pour les occasions des circoncisions ou des noces princières, les fameux jardins de pâte sucrée, les cigognes, les faucons, les girafes, les chameaux de

sucre, les moutons rôtis d'où sortaient des volées d'oiseaux et qu'on portait ensuite en grande pompe sur la place de l'Hippodrome; là qu'on fabriquait les friandises de mille formes et de mille couleurs qui allaient s'engloutir dans les innombrables petites bouches gloutonnes du harem. Près des cuisines fourmillaient, dans les jours de fêtes, les huit cents ouvriers chargés de dresser les tentes du sultan et du harem dans les jardins du sérail, ou sur les collines du Bosphore ; et quand les tentes des vastes magasins se trouvaient insuffisantes, on faisait des pavillons avec les voiles de la flotte, et avec des cyprès entiers, arrachés des bosquets des villas impériales. La maison du grand eunuque, toute proche, était un petit palais ; entre cette maison et la troisième cour allait et venait une procession continuelle d'eunuques noirs, d'esclaves et de serviteurs. Dans cette cour passaient les ambassadeurs qui allaient chez le sultan. Alors toute la galerie était parée de drap rouge, les murs brillaient, le sol était nettoyé comme le pavé d'une salle ; deux cents hommes pris parmi les janissaires, les sipahis et les silidars, qui formaient la garde du Divan, se tenaient rangés à l'ombre des palmiers et des platanes, vêtus et armés comme des princes, et des troupes d'eunuques blancs et d'eunuques noirs, parés et parfumés, formaient la haie aux portes. Tout dans cette seconde cour annonçait le voisinage du grand-seigneur ; les voix résonnaient plus discrètement, les mouvements étaient plus restreints, on n'y entendait ni trépignements de chevaux ni bruit de travail ; les serviteurs et les soldats passaient en silence, et une certaine paix de sanctuaire régnait dans toute l'enceinte, troublée seulement par le vol subit des oiseaux qui s'enfuyaient des arbres ou par le choc sonore des grandes portes de fer fermées par les capidgis.

De tous les édifices de la cour je ne vis que la salle du Divan, qui est presque telle qu'elle était quand le Conseil suprême de l'État s'y tenait. C'est une grande salle voûtée, éclairée par en haut, par de petites fenêtres moresques, et revêtue de marbres ornés d'arabesques d'or, sans autre mobilier que le divan sur lequel siégeaient les membres du Conseil. Au-dessus de la place du grand vizir est encore la petite fenêtre fermée par une grille de bois doré, où Soliman le Grand, et après lui tous les autres padischahs, assistaient sans être vus aux délibérations, ou faisaient croire qu'ils y assistaient : un corridor secret conduisait de ce cabinet caché aux appartements impériaux de la troisième cour. Dans cette salle siégeait cinq fois la semaine le grand conseil des ministres, présidés par le grand vizir. L'appareil en était solennel. Le grand vizir s'asseyait en face de la porte d'entrée; près de lui, le vizir de la Coupole; le capitan-pacha, grand amiral; les deux grands juges d'Anatolie et de Roumélie, représentant la magistrature des provinces de l'Asie et de celles de l'Europe; d'un côté, les trésoriers de l'empire; de l'autre, le *nisciandgi*, qui apposait le sceau du sultan au bas des décrets; plus loin, à droite et à gauche, deux rangées d'ulémas et de chambellans; aux coins, des tschaousch, porteurs d'ordres, exécuteurs des supplices, exercés à comprendre le moindre signe et le moindre regard. C'était un spectacle devant lequel les plus hardis tremblaient, et les plus innocents interrogeaient en tremblant leur conscience. Tous ces hommes siégeaient avec un visage impassible, les bras croisés, les mains cachées. Une lumière indécise, descendant de la voûte, teignait d'une couleur d'or pâle les turbans blancs, les faces graves, les longues barbes immobiles, les riches pelisses, les manches étincelants des poignards. A la première vue, le Conseil présentait l'apparence morte d'un

grand groupe de statues habillées et peintes. Les nattes étouffaient les pas de ceux qui entraient ou sortaient, l'air était imprégné des parfums des pelisses, les parois de marbre réfléchissaient la verdure des arbres de la cour ; le chant des oiseaux, dans les instants de silence, résonnait sous la voûte étincelante d'or : tout était doux et gracieux dans ce terrible tribunal. Les voix résonnaient l'une après l'autre, tranquilles et monotones comme le murmure d'un ruisseau, sans que celui qui accusait ou qui se disculpait, debout au milieu de la salle, s'aperçût de quelle bouche elles sortaient. Cent grands yeux fixes scrutaient le visage d'un seul. Les regards étaient étudiés, les paroles pesées, les pensées devinées d'après les mouvements les plus fugitifs du visage. Les sentences de mort étaient prononcées avec des paroles calmes, après de longs dialogues tenus à voix basse, et accueillies par un silence sépulcral ; et pourtant elles éclataient, inattendues, comme la foudre, et elles avaient pour écho ces terribles paroles qui sortent de l'âme désespérée dans les moments suprêmes ; et alors, à un signe, les cimeterres brisaient les vertèbres, le sang jaillissait sur les tapis et sur les marbres ; des aghas de sipahis et de janissaires tombaient criblés de coups de poignards, des gouverneurs et des Kaïmacans râlaient le cordon autour du cou et les yeux hors de la tête. Une minute après, les cadavres étaient couchés à l'ombre des platanes, couverts d'un drap vert ; le sang était lavé, l'air parfumé, les bourreaux à leur poste, et le Conseil reprenait sa séance avec des visages impassibles, avec les mains cachées, les voix paisibles et monotones, sous la lumière douce des fenêtres moresques, qui teignait de couleur d'or pâle les grands turbans et les grandes barbes. Mais ils tressaillaient à leur tour, ces juges terribles, quand Mourad IV ou Sélim II, mécontents du Divan, faisaient grincer sous leur poing furieux

la grille dorée de la cachette impériale ! Après un long silence, pendant lequel ils s'étaient consultés d'un regard effrayé, ils reprenaient leur séance toujours avec le même visage impassible et les mêmes voix solennelles ; mais les mains glacées tremblaient longtemps dans les grandes manches, et les âmes se recommandaient à Dieu.

Au fond de cette seconde cour, qui était d'une certaine façon la cour diplomatique du sérail, s'ouvrait la troisième grande porte, flanquée de colonnes de marbre et couverte d'un grand toit saillant, devant lequel étaient de garde nuit et jour une troupe d'eunuques blancs et un bataillon de capidgis, armés de sabres et de poignards.

Cette porte était la fameuse Bab-Seadet, ou porte de la Félicité, qui conduisait à la troisième cour ; la porte sacrée qui resta fermée, pendant près de quatre siècles, à tout chrétien qui ne se présentait pas au nom d'un roi ou d'un peuple ; la porte mystérieuse à laquelle frappa en vain la curiosité suppliante de mille voyageurs puissants et illustres ; la porte par où sortirent et se répandirent par le monde tant de fables gracieuses et tant de douloureuses légendes, tant de fantômes de beauté et de plaisir, tant de vagues révélations de secrets d'amour et de sang, toute une atmosphère de poésie voluptueuse et terrible ; la porte solennelle du Sanctuaire du Roi des Rois, que le peuple ne nommait qu'avec une secrète frayeur, comme la porte d'une enceinte enchantée où le profane qui oserait y pénétrer demeurerait pétrifié, ou verrait des choses que le langage humain ne pourrait décrire ; la porte devant laquelle, encore aujourd'hui, le voyageur le plus froid d'imagination et de sentiments s'arrête avec une certaine hésitation, et regarde avec stupeur l'ombre de son chapeau cylindrique qui se projette sur les battants entr'ouverts.

Et pourtant, là aussi, devant cette porte solennelle, arriva le flot mugissant des révoltes militaires. On peut même dire que ce coin de la grande cour, compris entre la salle du Divan et la porte Seadet, est l'endroit du sérail où la fureur des rebelles commit les actes les plus téméraires et les plus sanguinaires. Le Grand Seigneur gouvernait avec l'épée, et l'épée lui faisait la loi. Le despotisme qui défendait les abords du grand sérail était le même qui en violait les retraites. On voyait alors sur quel fragile pidestal reposait le colosse menaçant, quand les pointes des cimeterres se retiraient d'autour de lui ! Au cœur de la nuit, des hordes armées de janis saires et de sipahis, des torches à la main, brisaient à coups de hache les portes de la première et de la seconde cour, et se précipitaient là, agitant à la pointe de leurs sabres les suppliques où ils demandaient les têtes des vizirs ; et leurs cris de mort retentissaient au-delà des murs inviolables, dans la retraite sacrée de leurs souverains, où tout était confusion et épouvante. En vain, du haut des murs, on leur jetait des sacs de monnaie d'or et d'argent ; en vain les muftis, les cheiks, les ulémas, les grands de la cour, égarés, raisonnaient, priaient, tentaient doucement d'abaisser les bras raidis par la colère; en vain les sultanes Validés, blêmes d'effroi, montraient aux fenêtres grillées leurs petits enfants innocents. Le monstre aux mille têtes, déchaîné et aveuglé, voulait sa proie, les victimes vivantes, les chairs à déchirer, le sang à répandre, les têtes à planter au bout des piques.. Les sultans s'appuyaient aux créneaux, se risquaient sur les barricades de la porte, au milieu des eunuques et des pages tremblants, armés de poignards inutiles; ils disputaient les têtes une à une, ils promettaient, ils pleuraient, ils demandaient grâce an nom de leur mère, de leurs fils, du prophète, de la gloire de l'empire, de la

paix du monde. Une explosion de menaces et d'insultes, un mouvement vertigineux de torches et de cimeterres répondaient à leurs cris impuissants. Et alors, par la porte de la Félicité sortaient un à un, en tremblant, pour tomber au milieu des bêtes féroces altérées de sang, les trésoriers, les vizirs, les eunuques, les favoris, les généraux, et, l'un après l'autre, ils tombaient déchirés par cent lames et foulés par cent pieds. Ainsi Mourad III livrait Méhémet, son fauconnier favori, qui était mis en pièces sous ses yeux; ainsi Mahomet III livrait le Kislar-agha Othman et le chef des eunuques blancs Ghaznefer, et il était forcé de saluer la soldatesque devant ces deux cadavres ensanglantés; ainsi Mourad IV livrait en sanglotant son grand vizir Hafiz, à qui dix-sept poignards déchiraient la poitrine; ainsi Sélim III livrait toutes les têtes de son Divan; et pendant que les Padischahs rentraient dans leurs salles en proférant des imprécations, fous de douleur et de honte, les mille torches des rebelles parcouraient les rues de Stamboul, éclairant les restes des cadavres, traînés en triomphe au milieu d'une foule ivre.

La porte de la Félicité formait, comme Bab-el-Selam, un long passage, par lequel on arrivait directement à la retraite secrète qui renfermait le « frère du soleil ».

Ici, pour donner une vivante image du lieu, il faudrait que ma parole fût accompagnée par une musique douce, pleine de surprises et de caprices. C'était une petite ville enchantée, un désordre bizarre d'architectures mystérieuses et charmantes, cachées dans un bois de cyprès et de platanes démesurés, qui étendaient leurs rameaux au-dessus des toits, et couvraient d'ombre un labyrinthe inextricable de jardins pleins de roses et de verveines, de petites cours entourées de portiques, de petites rues bordées de kiosques et de pavillons chinois,

de petites prairies, de petits lacs entourés de myrtes, qui réfléchissaient de petites mosquées blanches, et les petites coupoles argentées d'édifices en forme de petits temples et de cloîtres, joints par des galeries couvertes soutenues par des rangées de colonnes légères. Les toits de bois ornés de marqueterie et de peintures avançaient au-dessus de petits portiques couverts d'arabesques, et de petits escaliers extérieurs qui conduisaient à des terrasses munies de balustrades gracieuses ; partout, des perspectives sombres, où blanchissaient les fontaines de marbre et apparaissaient dans le feuillage les arceaux et les colonnettes d'autres kiosques ; et de tous les points, à travers la verdure des pins et des sycomores, des vues lointaines et immenses sur la mer de Marmara, sur les deux rives du Bosphore, sur le port et sur Stamboul : et au-dessus de ce paradis, ce ciel ! C'était une petite ville ensevelie dans une masse énorme de verdure, construite peu à peu, sans plan préalable, selon le besoin ou le caprice du moment, pompeuse et fragile comme un décor de théâtre, toute pleine de cachettes et de bizarreries jalouses et puériles ; qui voyait tout et qui était invisible ; qui fourmillait de gens et paraissait solitaire, comme s'il y eût encore régné l'esprit pastoral et méditatif des anciens princes ottomans. C'était un campement de pierre, qui rappelait encore, malgré son faste, le campement de tentes des tribus errantes de la Tartarie ; un grand palais éparpillé, composé de cent palais cachés l'un à l'autre, qui respiraient à la fois la tristesse de la prison, l'austérité du temple et la gaîté de la campagne ; c'était un spectacle rempli d'ostentation royale et de naïveté barbare, devant lequel le nouveau venu se demandait dans quel siècle il vivait et dans quel monde il était tombé.

C'était là le cœur du sérail, où arrivaient toutes les

Dans les jardins du Vieux-Sérail. (Page 312.)

veines de la monarchie, et d'où partaient toutes les artères de l'empire.

Le premier édifice qu'on rencontrait en entrant était celui de la salle du Trône, qui existe encore, et qu'on peut visiter. C'est un petit édifice carré, autour duquel tourne un beau portique de marbre, et où l'on entre par une riche porte flanquée de deux belles fontaines. La salle est couverte par une voûte décorée d'arabesques dorées, les parois sont revêtues de marbres et de lames de porcelaine combinées de façon à former des figures symétriques ; au milieu, il y a une fontaine de marbre ; la lumière descend de hautes fenêtres à vitraux colorés, et au fond se trouve le trône, en forme de grand lit, couvert d'un baldaquin frangé de perles, qui s'appuie sur quatre hautes et légères colonnes de cuivre doré, ornées d'arabesques et de pierres précieuses, et surmontées de quatre boules d'or, avec quatre croissants, d'où pendent des queues de cheval, emblème de la puissance militaire du Padischah. C'est ici que le grand-seigneur faisait ses réceptions solennelles, en présence de toute la cour ; c'est ici qu'on jetait à ses pieds les frères et les neveux tués pour assurer son règne contre les conspirations et les trahisons. Je pensai, à peine entré, aux dix-neuf frères de Mahomet III. Ils avaient compris la sentence de mort, au fond de leurs prisons, aux coups de canon qui annonçaient à l'Asie et à l'Europe la mort de leur père. Les muets du sérail amoncelèrent leurs cadavres devant le trône. Il y en avait de tous les âges, de l'enfance à l'âge mûr, l'un sur l'autre, les yeux sortis de leurs orbites, et l'empreinte des mains homicides sur le visage et autour du cou ; les petites têtes blondes des enfants reposaient sur la poitrine robuste des adolescents, les têtes grises étaient pressées contre le pavé par les pieds des frères de dix ans ; les cafetans grossiers des prisonniers

et les linges fins enlevés des berceaux traînaient autour des membres rigides et des visages défigurés. Virent-elles jaillir du sang, ces belles arabesques d'or et ces porcelaines luisantes, dans cette salle où éclatèrent les colères formidables de Sélim II, de Mourad IV, d'Ahmed I, d'Ibrahim, spectateurs triomphants des agonies désespérées! Combien on massacra ici de vizirs, sous les pieds des tschaousch, en leur brisant le crâne contre le marbre de la fontaine! Combien il y roula de têtes de gouverneurs, apportées de la Syrie ou de l'Égypte, pendues à la selle d'un agha! Qui entrait là avec une conscience mal assurée, se tournait sur le seuil pour adresser un dernier adieu au beau ciel et aux belles collines de l'Asie, et celui qui en sortait sain et sauf saluait de nouveau le soleil avec le sentiment d'un malade qui revient à la vie.

Ce pavillon du trône n'est pas le seul qu'on puisse visiter. En sortant de là, on passe par des jardins et de petites cours entourées de petits bâtiments à arceaux moresques, soutenus par des colonnettes de marbre. Là, les pages étaient réunis en un collége, où ils étaient préparés à occuper dans la suite les hautes charges de l'empire et de la Cour, et ils avaient des habitations somptueuses, des salles de récréation, des maîtres choisis parmi les hommes les plus savants de l'État. Au milieu de ces bâtiments s'élevait une rangée de gracieux kiosques sarrasins, avec des péristyles ouverts, où se trouvait la bibliothèque; et il en reste un, admirable surtout par sa grande porte de bronze, ornée de reliefs de jaspe et de lapis-lazuli, et couverte d'une ciselure prodigieuse d'arabesques, d'étoiles, de feuillages, de figures de toute forme, si délicates et si bien entrelacées qu'elles n'ont pas l'air d'une œuvre humaine. Non loin de la bibliothèque s'élevait le pavillon du Trésor impérial, tout reluisant de porcelaine, où

étaient renfermées des richesses immenses, composées en grande partie d'armes conquises ou données aux sultans, ou léguées par les sultans eux-mêmes, comme souvenir. Le seul Mahmoud II, qui était un grand calligraphe, et qui s'en vantait, y laissa son encrier d'or enrichi de diamants. Maintenant une bonne partie de ces trésors a passé, converti en monnaie, dans le trésor public. Mais aux beaux temps de la monarchie, le pavillon était tout étincelant de cimeterres de Damas, dont la poignée semblait un seul nœud de perles et de pierreries ; de pistolets énormes avec jusqu'à deux cents diamants sur la crosse ; de poignards qui valaient le produit d'une année d'une province de l'Asie ; de massues d'argent massif et d'acier, dont la tête était formée d'un seul morceau de cristal doré et taillé à facettes. Parmi ces armes brillaient les aigrettes de pierreries des Mourad et des Mahomet ; les vases d'agate où avaient pétillé les vins de Hongrie dans les banquets impériaux ; les coupes creusées dans une seule turquoise, qui avaient passé par les palais des rois de Perse et de Timour ; les colliers ornés de diamants gros comme des noix de Caramanie ; les ceintures brodées de perles ; les selles couvertes d'or ; les tapis scintillants de pierreries ; et la salle semblait tout en feu, et éblouissait à la fois la raison et les yeux.

Non loin du pavillon du Trésor, il y a encore, au milieu d'un jardin solitaire, cette fameuse *cage des oiseaux*, où, depuis Mahomet IV, on enfermait les princes du sang qui portaient ombrage au padischah : ils restaient là, enterrés vivants, à attendre que les cris des janissaires les élevassent au trône ou que le bourreau vînt les achever. C'est un édifice en forme de petit temple, à murs épais, sans fenêtres, éclairé par le haut, et fermé par une petite porte de fer, contre laquelle on roulait une grosse pierre. Abdul Aziz fut enfermé là, pendant le peu de

jours qui s'écoulèrent entre sa chute du trône et sa mort. Là, le Caligula des Ottomans, Ibrahim, fit sa terrible et misérable fin, et son fantôme est le premier qui se dresse sur le seuil de cette nécropole de vivants, en face du visiteur étranger. Les aghas militaires l'avaient arraché du trône et traîné comme un misérable, à la prison. Il y avait été renfermé avec ses deux odalisques préférées. Après les premières fureurs du désespoir, il s'était résigné. « C'était écrit sur mon front, disait-il ; c'était l'ordre de Dieu. » De tout son empire et de tout l'immense harem où il avait extravagué pendant neuf ans, il ne lui restait plus qu'une prison, deux esclaves et le Coran ; mais il croyait sa vie en sûreté, et vivait tranquillement, consolé encore par un rayon d'espérance : ses partisans des tavernes et des casernes de Stamboul pouvaient parvenir à changer son sort. Mais il avait oublié la sentence du Coran : « s'il y a deux Califes, tuez-en un ; » et le mufti, interrogé par les aghas et les vizirs, se l'était rappelée. A son dernier jour, il était assis sur une natte dans un coin de sa tombe, lisant le Coran à ses deux esclaves debout devant lui, les bras croisés sur leur poitrine. Il était vêtu d'un cafetan noir, serré autour de la taille par un châle en lambeaux ; et il avait sur la tête un bonnet de laine rouge. Un pâle rayon, descendant de la voûte, éclairait son visage amaigri et couleur de cire, mais paisible. Tout à coup, il entendit une rumeur sourde, et se leva vivement : la porte était ouverte, et un groupe de figures sinistres en occupait le seuil. Il comprit. Il leva les yeux vers une tribune grillée qui s'avançait en haut d'une des parois, et il vit à travers les barreaux les visages impassibles des aghas, du mufti et des vizirs, où etait écrite sa sentence. La terreur l'envahit, et un flot de paroles suppliantes sortit de sa bouche. « Pitié pour moi ! Pitié pour votre padischah ! Faites-moi grâce de la vie ! Si quelqu'un de vous a mangé mon pain,

qu'il me secoure, au nom de Dieu ! Toi, muphti Abdul-rahim, fais attention à ce que tu vas faire ! Vois si les hommes sont aveugles et fous ! Maintenant je te le dis : Yousouf-Pacha m'avait conseillé de te faire mourir comme traître, et je ne l'ai pas voulu : et aujourd'hui tu veux ma mort ! Lis le Coran comme moi, lis la parole de Dieu, qui condamne l'ingratitude et l'injustice. Laisse-moi la vie, Abdul-rahim, la vie ! la vie ! » Le bourreau, tremblant, leva les yeux vers la tribune ; mais une voix sèche, sortie du milieu de ces figures immobiles comme des fantômes, répondit : « Kara Ali, fais ton office. » Le bourreau posa ses deux mains sur les épaules d'Ibrahim. Ibrahim poussa un hurlement et se réfugia dans un coin, derrière les deux femmes. Alors Kara-Ali et les tschaousch accoururent, jetèrent les femmes à terre, et se précipitèrent sur le padischah ; on entendit une explosion de malédictions et de blasphèmes, la chute d'un corps terrassé, un cri perçant qui mourut dans un râle étouffé, et puis un profond silence. Un petit cordon de soie avait lancé dans l'éternité le dix-neuvième padischah de la dynastie des Osmanlis.

D'autres édifices, outre ceux que j'ai décrits et ceux du harem, étaient dispersés çà et là au milieu des jardins et des bosquets. C'étaient les bains de Sélim II, qui comprenaient trente-deux vastes salles, tout marbre, or et peintures ; c'étaient des kiosques octogones ou ronds, surmontés de coupoles et de toits de toute forme, qui recouvraient des salles plus petites, revêtues de nacre et décorées d'inscriptions arabes, où pendaient à toutes les fenêtres des cages dorées pleines de rossignols et de perroquets. Les vitres colorées répandaient une douce lumière bleuâtre ou rosée. Dans certains de ces kiosques, les padischahs allaient se faire lire les Mille et une nuits par les vieux derviches ; dans d'autres, on donnait solen-

nellement les premières leçons de lecture aux jeunes princes. Il y avait de petits kiosques pour les méditations, de petits pavillons pour les conciliabules nocturnes, jolis nids, jolies petites cages, qu'un caprice élevait et renversait, d'où l'on jouissait de la vue de Scutari empourprée par le couchant et de l'Olympe argenté par la lune, et des caresses perpétuelles des brises embaumées du Bosphore, qui faisaient frissonner les croissants d'or à la pointe de leurs minces flèches. Et enfin, dans la partie la plus secrète du harem, était le temple des reliques, ou *la chambre des nobles vêtements*, imité de la salle dorée des empereurs byzantins, et fermée par une porte argentée ; on y conservait le manteau du Prophète, découvert solennellement une fois l'an, en présence de toute la cour ; son bâton, son arc, renfermé dans une gaîne d'argent, les reliques de la kaaba, et le vénérable et redoutable étendard des guerres saintes, enveloppé dans quarante couvertures de soie, et dont l'aspect aurait aveuglé comme un coup de foudre l'infidèle qui aurait osé le regarder. Tout ce que la race avait de plus sacré, tout ce que l'empire avait de plus précieux, tout ce que la dynastie avait de plus secret, était réuni là, dans cette retraite discrète et cachée, dans cette petite ville mystérieuse, vers laquelle il semblait que la métropole immense convergeât de toutes parts, comme une foule innombrable qui voudrait se prosterner et adorer.

Dans un angle de cette troisième enceinte, à gauche du visiteur, à l'ombre d'arbres plus épais, au milieu d'un murmure plus intense de fontaines et un ramage plus animé d'oiseaux, s'élevait le harem, qui était comme un quartier séparé de la petite ville impériale, et qui se composait de nombreux petits bâtiments blancs, couverts de petites coupoles de plomb, ombragés par des orangers et des pins parasols, séparés par des jardins ceints de

murs revêtus de chèvrefeuille et de lierre, au milieu desquels serpentaient des sentiers semés de toutes petites coquilles arrangées comme une mosaïque, et qui se perdaient entre les rosiers, les ébènes et les myrtes; tout cela, mignon, clos, divisé, subdivisé; les balcons couverts, les portes fermées, les chemins sans issue; et partout une lumière de crépuscule, très-douce, une fraîcheur de forêt, un air de mystère et de paix qui faisait rêver. Ici vivait, aimait, languissait, servait, se renouvelant constamment, toute la famille féminine du grand-seigneur. C'était un vaste monastère, qui avait pour religion le plaisir et pour Dieu le sultan. Là étaient les appartements impériaux. Là demeuraient les quatre cadines, amantes en titre du Grand-Seigneur, dont chacune avait son kiosque, sa petite cour, ses grands officiers, ses barques revêtues de satin, ses carosses dorés, ses eunuques, ses esclaves et son *argent pour les pantoufles*, qni était l'impôt d'une province. Là habitait la sultane mère, avec son cortége innombrable *d'ustà*, divisées en compagnies de vingt ou trente, employées chacune à un service spécial.

Là encore était toute la famille du padischah, tantes, sœurs, filles, neveux, qui formaient une cour dans la cour, avec les princes enfants et adolescents. Il y avait aussi les *ghediclù*, dont les douze plus belles servaient, chacune avec un titre et un office spécial, la personne du sultan; cent *sciaghird*, ou novices, qui faisaient leur apprentissage pour occuper les postes vacants parmi les *ustà;* une fourmilière d'esclaves de tout pays, de toute couleur, de tout costume, choisis entre des milliers, qui emplissaient cet énorme gynécée, divisé comme une ruche en innombrables cellules, d'un bruissement de jeunesse puissante, d'un chaud parfum de volupté africaine et asiatique qui montait à la tête du dieu, et se répandait en-

suite, infusé dans ses passions formidables, sur toute la face de l'empire.

Que de souvenirs entre les arbres de ces jardins et les parois de ces petites maisons blanches! Combien de belles filles du Caucase et de l'Archipel, des montagnes de l'Albanie et de l'Ethiopie, du désert et de la mer, musulmanes, nazaréennes, idolâtres, conquises par les pachas, achetées par les marchands, offertes par les princes, volées par les corsaires, passèrent comme des ombres, sous ces coupoles argentées! Ce sont ces murs et ces voûtes qui virent folâtrer, la tête couronnée de fleurs et la barbe étincelante de pierreries, Ibrahim Ier, qui faisait renchérir les esclaves sur tous les marchés de l'Asie, et décupler le prix des parfums de l'Arabie; qui assistèrent aux fureurs de sensualité maladive de Mourad III, père de cent fils; qui furent témoins des orgies et des délires de Sélim II. Par ces sentiers passaient, la nuit, ivres de vin et de luxure, ces débauchés féroces, dont la mère, les vizirs, les pachas, en leur offrant esclaves sur esclaves, ne faisaient qu'enflammer les désirs; ils couraient de kiosque en kiosque, cherchant la volupté et ne trouvant que la fatigue, jusqu'à ce qu'enfin leur caprice bizarre les entraînât, éperdus, hors du palais, pour chercher les restes des beautés célèbres entre les murs mélancoliques de l'Eschi-Séraï. Là on célébrait ces étranges fêtes nocturnes, où sur les coupoles, sur les toits et sur les arbres étaient tracés en lignes de feu les navires de la flotte, où des milliers de vases de fleurs, illuminés par des milliers de torches, offraient l'image d'un vaste jardin ardent, où des centaines de belles se pressaient autour de bazars pleins de trésors, et où les eunuques enlevaient dans leurs bras les esclaves demi nues, abandonnées au tourbillon des danses effrénées, au milieu de la fumée de mille cassolettes, que le vent de la mer Noire répandait

dans tout le sérail au bruit d'une musique barbare et guerrière.

Ressuscitons cette vie, par une belle journée d'avril, sous le règne de Soliman le Grand ou d'Ahmed III. Le ciel est serein, l'air plein de souffles printaniers, les jardins tout en fleurs. Par le labyrinthe des sentiers encore humides de rosée errent paresseusement des eunuques noirs vêtus de tuniques dorées, et passent des esclaves habillées d'étoffes rayées de couleurs vives, qui portent et rapportent des vases et des paniers couverts de voiles verts entre les kiosques et les cuisines. Les *ustà* de la Validé se rencontrent sous les petits portiques moresques avec les *gheduclù* du sultan, qui passent fièrement, suivies d'esclaves novices chargées du linge impérial. Tous les regards se portent d'un côté; on a vu sortir par une porte et disparaître par un escalier la plus jeune des douze *gheduclù* privilégiées, celle qui sert d'échanson au sultan, une jeune Syrienne bénie d'Allah, qui a plu au Grand-Seigneur, lequel lui a déjà accordé le titre de *fille de la félicité*, et qui lui donnera la pelisse de zibeline sitôt qu'elle annoncera devoir être mère. Là bas, à l'ombre des platanes, jouent les bouffons du sultan, vêtus d'habits de carnaval, et des nains difformes, coiffés de turbans immenses. Plus loin, derrière une haie, un eunuque gigantesque, avec un signe imperceptible de la tête et des doigts, ordonne à cinq muets, exécuteurs de supplices, d'aller trouver le Kislar-Agha, qui les cherche pour une affaire secrète. Des jeunes gens d'une beauté ambiguë, parés avec une recherche féminine, se poursuivent en courant entre les haies d'un jardin ombragé par un énorme platane. D'un autre côté, une troupe d'esclaves s'arrête tout à coup et se partage en deux ailes, en s'inclinant, pour laisser passer la Kiaya, grande gouvernante du harem, qui rend le salut d'un mouvement de

sa baguette ornée de lames d'argent, qui porte à une de ses extrémités le sceau impérial. Au même instant, la porte d'un kiosque voisin s'ouvre, et il en sort une cadine, en robe bleue, enveloppée d'un épais voile blanc, suivie de ses esclaves, qui s'en va, avec la permission de la gouvernante, obtenue la veille, jouer au ballon avec une autre cadine; au tournant d'une allée ombragée, elle rencontre et salue une sœur du sultan, qui se rend au bain avec ses filles et ses servantes. Au fond de cette petite allée, devant le kiosque d'une autre cadine, sous une gracieuse toiture soutenue par quatre colonnettes hautes et minces comme des troncs de palmiers, un eunuque attend un signal pour faire entrer une juive, marchande de joyaux, qui après beaucoup de démarches a obtenu le droit d'entrer dans le harem impérial, où, avec ses bijoux, elle apportera des messages de pachas ambitieux ou d'amants téméraires. A l'extrémité opposée du harem, la *hanum* chargée de visiter les nouvelles esclaves va à la recherche de la Gouvernante pour lui dire que la jeune Abyssinienne présentée la veille lui a paru digne d'être reçue parmi les *gheduclù*, si on ne tient pas compte d'une légère excroissance qu'elle a sur l'épaule droite. Cependant, dans une prairie entourée de myrtes, sous une haute tonnelle, se réunissent les vingt nourrices des princes nés dans l'année, et un groupe d'esclaves jouent de la flûte et de la guitare au milieu d'une ronde de petites filles vêtues de velours bleu et de satin cramoisi, à qui la sultane Validé jette des bonbons du haut d'une terrasse. Voici les maîtresses qui vont donner des leçons de danse, de musique et de broderie aux *sciaghird*; voici des eunuques qui portent de grands plats remplis de sucreries en forme de lionceaux et de perroquets; des esclaves qui soutiennent sur leurs bras de lourds vases de fleurs et de pesants tapis, dons d'une sultane à une cadine, d'une

cadine à la Validé, de la Validé à ses neveux. La trésorière du harem, accompagnée de trois esclaves, arrive avec une nouvelle sur le visage : les bâtiments impériaux envoyés contre les galères vénitiennes et génoises les ont rencontrées à vingt milles du port de Syra, et ont capturé toutes les soieries et tous les velours de la cargaison pour le harem du Padischa. Un eunuque arrive au pas de course, annoncer à une sultane impatiente que la circoncision de son enfant a réussi à merveille, et un instant après deux autres eunuques le suivent, l'un portant à la mère, sur un plat d'argent, la partie coupée par le chirurgien, l'autre portant à la Validé, sur un plat d'or, le couteau sanglant. Les portes s'ouvrent et se ferment sans cesse, les portières se soulèvent et retombent, pour laisser passer des nouvelles, des messages, des petits cadeaux, des commérages. Qui pourrait d'en haut voir à travers les toits et les coupoles, apercevrait dans une salle une sultane à la fenêtre, regardant mélancoliquement entre les rideaux de satin les montagnes bleues de l'Asie, pensant peut-être à son époux, un beau pacha, gouverneur d'une province lointaine, arraché de ses bras, selon l'usage, après six mois d'amour, parce qu'il ne leur venait point d'enfant; dans une autre petite salle, revêtue de marbres et de miroirs, une cadine de quinze ans qui attend dans la journée une visite du padischa, et joue comme une enfant avec les esclaves qui la parfument et la parent de fleurs, louant ses plus secrètes beautés avec une joie et une admiration serviles; de jeunes sultanes qui se poursuiven dans les jardins fermés, autour des bassins étincelants de poissons dorés, en faisant craquer les coquilles des sentiers sous leurs babouches de satin blanc ; d'autres, pâles, assises au fond de chambres obscures, méditant des vengeances ; des salles tendues de brocard, où des enfants condamnés à mort en naissant

se roulent sur les coussins de satin rayés d'or et sous les tables de nacre ; de belles princesses nues dans les bains de marbre de Paros ; des gheduclù endormies sur les tapis; des groupes, des allées et venues d'eunuques et d'esclaves par les galeries couvertes, par les escaliers dérobés, par les vestibules, par les corridors à demi obscurs; et partout, des visages curieux derrière les grilles, des saluts muets échangés entre les terrasses et les jardins, des signes fugitifs derrière les tentes, des dialogues en monosyllabes de soupirail à soupirail coupés de temps en temps par des éclats de rire sonores et comprimés, suivis de fuites rapides de jupes qui s'évanouissent le long des murs de clôture.

Mais ce n'étaient pas seulement des intrigues amoureuses et des bavardages puérils qui s'entrecroisaient dans ce labyrinthe de jardins et de temples. La politique y entrait par les fentes de toutes les portes et par les vides de toutes les grilles, et la puissance des beaux yeux sur les affaires d'État n'y était pas moindre que dans les palais de l'Occident : car la vie recluse et monotone accroissait l'intensité des jalousies et des ambitions. Ces petites têtes chargées de bijoux agitaient du fond de leurs petites prisons parfumées, la cour, les Divans, le sérail tout entier. Par le moyen des eunuques elles communiquaient avec le mufti, avec les vizirs et avec les aghas des janissaires. Par les administrateurs de leurs biens, avec lesquels elles pouvaient conférer à travers une tente ou une grille, de leurs propres intérêts, elles étaient tenues au courant de tous les petits événements du palais et de la capitale; elles savaient de quels périls elles étaient menacées, elles apprenaient à connaître les hommes d'État qu'elles devaient craindre ou de qui elles pouvaient espérer, et elles ourdissaient patiemment les conspirations mystérieuses qui précipitaient leurs ennemis et

élevaient leurs protégés. Tous les partis de la Cour et de l'Empire avaient là une racine, cent racines, ramifiées dans les cœurs des Validés, des sœurs du sultan, des cadines, des odalisques. C'étaient des querelles et des débats infinis pour l'éducation des fils, pour le mariage des filles, pour les dotations, pour les préséances dans les fêtes, pour la succession des princes au trône, pour la paix et pour la guerre. Les caprices des belles envoyaient des armées de trente mille janissaires et de quarante mille sipahis couvrir de cadavres les rives du Danube, et des flottes de cent navires ensanglanter la mer Noire et l'Archipel. Les princes d'Europe avaient recours à elles par des lettres secrètes, pour assurer le succès des négociations. De leurs petites mains blanches sortaient les décrets qui donnaient les gouvernements des provinces et les hauts grades de l'armée. Ce furent les caresses de Roxelane qui firent serrer le lacet au cou des grands vizirs Ahmed et Ibrahim. Ce furent les baisers de Saffié, la belle Vénitienne, *perle et coquille du khalifat*, qui maintinrent pendant tant d'années les relations amicales entre la Porte et la république de Venise. Ce sont les sept cadines de Mourad III qui gouvernèrent l'empire pendant les vingt dernières années du seizième siècle. C'est la belle Makpeiker, *beauté de la lune*, la cadine aux deux mille sept cents châles, qui régna sur deux mers et sur deux mondes, d'Ahmed I à Mahomet IV. Ce fut Rebia Gulnuz, l'odalisque aux cent carrosses d'argent, qui gouverna les divans impériaux dans les dix premières années de la seconde moitié du dix-septième siècle. C'est Sekerbuli, *le petit morceau de sucre*, qui faisait voyager à sa fantaisie, comme un automate, entre Stamboul et Andrinople, le sanguinaire Ibrahim.

Quelle confusion de manéges, quel enchevêtrement d'espionnages terribles et de bavardages puérils il devait y

avoir dans cette petite ville amoureuse et toute-puissante! En passant par ces allées, il me semblait entendre un murmure accéléré de voix féminines, qui divulguaient par leurs questions et leurs réponses toute la chronique intime du sérail. Et ce devait être une chronique étrangement variée et embrouillée. Il s'agissait de savoir quelle cadine le sultan conduirait en été à son kiosque des Eaux-Douces d'Asie ; quelle dot serait faite à la troisième fille du padischa, qui devait épouser le grand-amiral; s'il était vrai que l'herbe donnée à la gouvernante Raazgié par le magicien Sciugaa eût fait concevoir la troisième cadine, stérile depuis cinq ans; si c'était un fait certain que la favorite Giamféda eût obtenu pour le gouverneur de l'Anatolie le gouvernement de la province de Caramanie. De kiosque en kiosque circulait la nouvelle que la première cadine étant heureusement accouchée, le nouveau Grand-Vizir, pour surpasser son prédécesseur, lui avait offert un berceau d'argent massif tout incrusté d'émeraudes; que le sultan ne choisirait pas l'esclave offerte par le pacha d'Andrinople, mais celle qu'avait présentée la Kiaya-harem; que, le grand eunuque blanc étant à toute extrémité, le jeune page Méhémet aurait acheté au prix du sacrifice nécessaire la charge qu'il ambitionnait depuis si longtemps. On disait tout bas qu'on ne creuserait pas le grand canal de l'Asie Mineure proposé par le grand vizir Linaou, parce qu'on ne voulait pas détourner les ouvriers occupés à élever un nouveau kiosque pour la sultane Baffo ; que la cadine Saharai, âgée de trente-cinq ans, pleurait depuis deux jours et deux nuits, de peur d'être reléguée au vieux-sérail ; et que le bouffon Ahmed avait fait rire le sultan de si bon cœur, que celui-ci, pour le récompenser, l'avait nommé tout de suite agha des janissaires. Et puis, c'étaient mille caquets sur les fêtes prochaines pour le mariage d'Othman-Pacha avec

la sultane Oummetulla (un dragon de bronze devait vomir du feu dans l'Atmeïdan); sur le nouveau vêtement de la sultane Validé, tout en zibeline, et dont chaque bouton était une pierre précieuse valant cent écus d'or; sur le nouvel apanage de l'impôt de la Valachie donné à la cadine Kamarigé, *lune de beauté*; sur la petite rose couleur de sang découverte sur le cou de la *sciamascirusta*, gardienne du linge du sultan, sur les beaux cheveux blonds bouclés de l'ambassadeur de la république de Gênes, et sur la merveilleuse lettre que la première femme du shah de Perse avait écrite de sa propre main en réponse à la sultane Currem, *la joyeuse*. Tous les bruits venus de la ville, tous les incidents remarquables des discussions du Divan, toutes les rumeurs entendues la nuit dans le sérail, étaient commentés et passés à la filière de mille conjectures, dans tous ces jardins, par cent groupes de petites têtes défiantes et curieuses. Là aussi passaient de bouche en bouche les madrigaux anonymes des padischas, les vers d'Abdul-Baki *l'immortel*, et les poésies brillantes d'Abou-Soud, de qui « chaque parole était un diamant », et les chants ivres d'opium et de vin de Fuzuli, et les chansons lascives de Gazali. Et tout changeait avec les changements du caractère et des habitudes des padischas. Tantôt il passait à travers ce petit monde comme un courant de tendresse et de mélancolie, et alors une certaine dignité gracieuse relevait tous les fronts, la fureur du luxe s'apaisait, les manières se corrigeaient, le langage se purifiait, le goût des lectures pieuses naissait ; il se faisait un étalage de recueillement et de dévotion, et les fêtes mêmes, sans être moins splendides, prenaient l'aspect de cérémonies joyeuses, mais graves. Tantôt au contraire il montait sur le trône un padischa élevé dès l'enfance au vice et à la folie, et alors la déesse Volupté

reconquérait son empire, les voiles tombaient ; on recommençait à entendre le langage sans sous-entendus et les éclats de rire bruyants ; on recommençait à voir les nudités sans pudeur ; les marchands de belles esclaves partaient pour la Géorgie et pour la Circassie ; les jeunes filles affluaient ; cent femmes pouvaient se vanter des embrassements du Grand-Seigneur ; les kiosques se peuplaient de berceaux ; les caisses du trésor versaient des torrents d'or ; les vins de Chypre et de Hongrie coulaient à flots sur les tables couvertes de fleurs ; l'orgie et la débauche arrivaient à leur comble ; les beaux visages aux grands yeux noirs devenaient pâles, et tout le harem avait la fièvre, enragé qu'il était de volupté, dans une atmosphère chargée de parfums et de vice, jusqu'à ce qu'il s'éveillât tout à coup une nuit, ébloui par mille torches, et reçût du cimeterre des janissaires le châtiment de Dieu.

Les nuits effrayantes arrivaient sourdement à travers les fleurs pour cette petite Babylone. La rébellion ne respectait pas plus la troisième enceinte que les deux autres. La soldatesque renversait les portes de *la Félicité*, et faisait irruption dans le harem. Cent eunuques défendaient en vain, avec des poignards, le seuil des kiosques. Les janissaires s'élançaient sur les toits, brisaient les coupoles, se précipitaient dans les salles pour arracher les princes des bras de leurs mères. Les Validés étaient tirées par les pieds hors de leurs cachettes ; elles se défendaient avec les ongles et les dents, tombaient renversées sur les genoux des baltadgis, et mouraient étranglées avec les cordons des tentures. Les sultanes, en entrant, jetaient des cris de désespoir à la vue des berceaux vides ; elles se tournaient pour interroger les esclaves, et n'avaient pour réponse qu'un silence effrayant qui voulait dire : « Va au pied du trône chercher ton enfant ! » Les eunuques attérés venaient annoncer aux

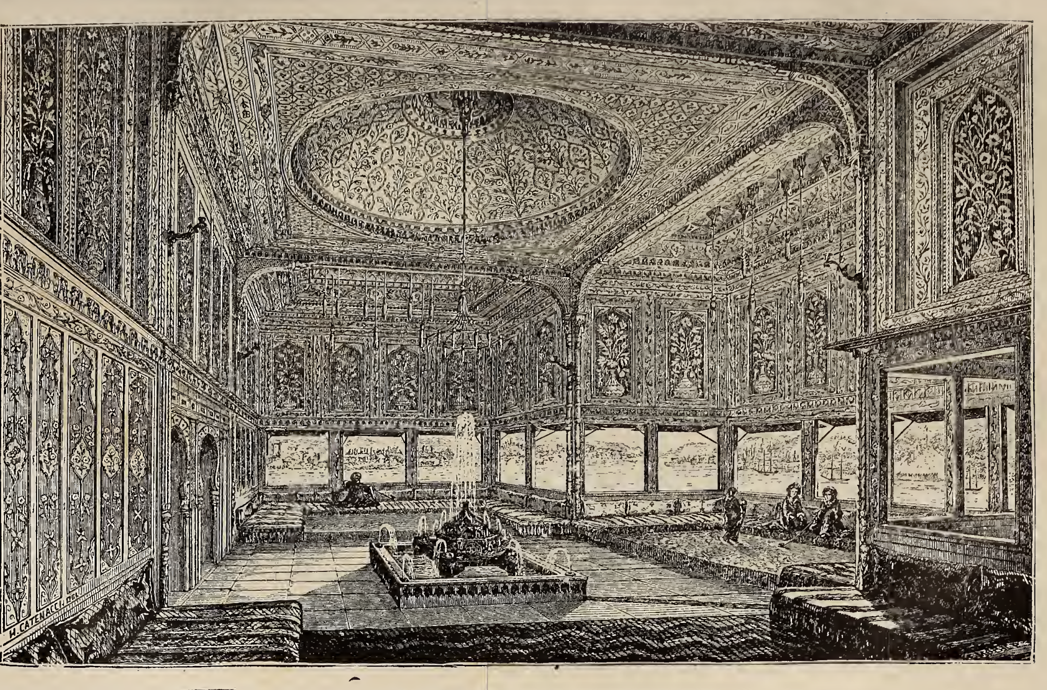
favorites, éveillées par un tumulte lointain, que leurs têtes étaient attendues et qu'il fallait se préparer à mourir. Les trois cadines de Sélim III, condamnées au cordon et au sac, entendaient dans la nuit les cris suprêmes l'une de l'autre, et expiraient dans les ténèbres, étranglées par les muets. Des jalousies mortelles et des vengeances horribles faisaient retentir les kiosques de gémissements et de cris qui répandaient la terreur dans tout le harem. La Circassienne, mère de Mustapha, déchirait le visage de Roxelane, les favorites rivales souffletaient Sekerbuli, la sultane Tarchan voyait briller sur la tête de ses enfants le poignard de Mahomet IV, la première cadine d'Ahmed Ier étranglait de ses propres mains l'esclave rivale, et tombait à son tour, le visage frappé à coups de poignard, sous les pieds du padischa, en hurlant de douleur et de rage ; les cadines jalouses s'attendaient dans les corridors obscurs, se traitaient à grands cris de « chair vendue » et s'étreignaient comme des tigres en se lacérant le cou et les reins avec la pointe de leurs stylets empoisonnés. Et qui sait combien ont succombé, à tout jamais inconnues, d'esclaves suffoquées dans les fontaines, assommées à coups de poignée d'épée dans les tempes, déchirées par le *Colbac* des eunuques, écrasées entre les portes de fer par les bras d'acier de dix rivales jalouses jusqu'à la frénésie ! Les voiles étouffaient les cris, les fleurs cachaient le sang, deux ombres se perdaient dans le labyrinthe des allées obscures en portant une chose noire ; les sentinelles des tours, sur le rivage de la mer de Marmara, entendaient le bruit d'un objet qui tombait dans l'eau, et le harem se réveillait à l'aube, comme toujours, embaumé et riant, sans s'apercevoir qu'un de ses mille appartements était vide.

Toutes ces images me venaient à l'esprit, pendant que j'errais dans cette enceinte et que je regardais les grilles

de ces kiosques abandonnés et tristes comme des tombeaux. Et pourtant, au milieu de ces souvenirs sinistres, j'éprouvais de temps en temps un certain battement de cœur, une espèce de frisson voluptueux mêlé de mélancolie et de tendresse, en pensant que les marches par où je montais et descendais avaient senti le poids de ces femmes si belles et si célèbres, que les sentiers que je foulais avaient entendu le frôlement de leurs habits, que les voûtes de ces petits portiques dont je caressais les colonnettes en passant avaient renvoyé le son de leurs rires enfantins. Il me semblait que quelque chose d'elles devait être resté derrière ces murs, dans l'air que je respirais. J'aurais voulu les chercher, crier ces innombrables noms, les appeler une à une cent fois, et il me semblait que j'aurais entendu répondre quelque voix lointaine, que j'aurais vu passer quelque chose de blanc sur les hautes terrasses ou au fond des bosquets solitaires. Et je regardais çà et là, et j'interrogeais les grilles et les portes. Combien j'aurais donné pour savoir où avait été renfermée la veuve d'Alexis Comnène, la plus belle prisonnière de Lesbos et la plus séduisante Grecque de son siècle, ou l'endroit où avait été poignardée la fille chérie d'Erizzo, gouverneur de Négrepont, qui préféra la mort aux caresses brutales de Mahomet II ! Et Currem, la favorite de Soliman, à quelle fenêtre se mettait-elle avec ses belles attitudes languissantes de Persane, pour fixer sur la mer de Marmara ses puissants yeux noirs voilés de longs cils de soie? N'aura-t-elle pas souvent laissé sur ce sentier les traces de son pied léger, la belle danseuse hongroise qui chassa Saffiè du cœur de Mourad III? Et n'a-t-elle jamais cueilli en passant une fleur de ces jardins, Kassem, la belle Grecque, la jalouse féroce au visage pâle et mélancolique, qui vit le règne de sept sultans ? Et l'Arménienne gigantesque qui fit devenir Ibrahim fou d'amour, n'aura-t-elle

pas trempé son vigoureux bras blanc dans l'eau de cette fontaine ? Qui avait le plus petit pied, *la petite favorite* de Mahomet IV, dont les deux babouches ne faisaient pas la longueur d'un stylet, ou Rebia Gulnuz, *la boisson des roses du printemps*, qui avait les plus beaux yeux bleus de l'Archipel, et qui ne laissait pas la trace de ses pas sur le sable blanc de son jardin ? Et les cheveux les plus dorés et les plus souples, qui les possédait, Marlfiruz, *la favorite de l'astre des nuits*, ou Miliclia, la jeune odalisque russe qui subjugua la férocité d'Othman II ? Et les jeunes filles persanes et arabes qui endormaient Ibrahim avec leurs fables ? Et les quarante qui burent le sang de Mourad III ? Il n'en reste plus rien, pas même une mèche de cheveux, pas même un fil d'un voile, pas même un signe sur les murs ! Et ces rêveries se terminaient toutes en une vision douloureuse et épouvantable. Je les voyais passer en files interminables, dans le lointain, entre les troncs serrés des arbres et sous les longs portiques, l'une après l'autre, sultanes validés, sultanes sœurs, cadines, odalisques, esclaves, jeunes filles à peines adolescentes, femmes de trente ans, vieilles aux cheveux blancs, visages timides de vierges et visages terribles de jalouses, dominatrices d'empire, favorites d'un jour, joujoux d'une heure ; créatures de dix générations et de cent peuples, avec leurs petits enfants égorgés dans les bras ou à la main ; l'une avec le lacet au cou, l'autre avec un poignard dans le cœur, une troisième ruisselante de l'eau de la mer de Marmara, resplendissantes de bijoux, couvertes de blessures, moribondes de poison, transfigurées par les longues agonies du vieux Sérail ; et elles passaient muettes et légères comme des fantômes, et se perdaient en files interminables dans l'obscurité des bosquets, laissant derrière elles une longue trace de fleurs flétries, de larmes et de gouttes de sang ; et une immense pitié me serrait le cœur.

Après la troisième enceinte s'étend un espace de terrain uni, tout couvert d'une végétation vigoureuse, et parsemé de jolis petits édifices au milieu desquels s'élève la colonne dite de Théodose, en granit gris, surmontée d'un beau chapiteau corinthien, et dressée sur un large piédestal sur lequel on lit encore les deux derniers mots d'une inscription latine qui disait : *Fortunœ reduci ob devictos Gothos*. Ici finit le plan élevé sur lequel s'étend le grand rectangle central des édifices du sérail. Jusqu'au bout de la Pointe du sérail, et dans tout l'espace compris entre le circuit des trois enceintes et les murs extérieurs, le long des flancs de la colline, tout était occupé par un bois de grands platanes, de hauts cyprès, des rangées de pins, de groupes de lauriers, et de térébinthes et de peupliers enguirlandés de pampres, qui ombrageaient une succession de jardins pleins de roses et d'héliotropes, disposés en échelons, et traversés par de larges escaliers de marbre par où l'on descendait à la mer. Le long des murs, en face de Scutari, était le nouveau palais du sultan Mahmoud, qui s'ouvrait sur la mer par une grande porte revêtue de cuivre doré. Près de la Pointe du sérail s'élevait le harem d'été, qui était un vaste édifice semi-circulaire, pouvant contenir cinquante femmes, avec de vastes cours, des bains splendides, et des jardins où se faisaient ces illuminations fantastiques qui devinrent célèbres sous le nom de fêtes des tulipes. Devant ce harem, hors des murs, sur le bord de la mer, était la fameuse batterie du sérail, formée de vingt cànons de formes bizarres, sculptés et historiés, qui avaient été enlevés aux armées chrétiennes dans les premières guerres européennes. Les murs avaient huit portes, trois du côté de la ville, et cinq du côté de la mer. De grandes terrasses de marbre s'avançaient des murs sur le rivage. Des routes souterraines conduisaient du palais



Intérieur d'un kiosque du sérail. (Page 332.)

aux portes de la mer de Marmara, de façon que les sultans pouvaient se sauver d'un assaut en s'embarquant secrètement et se réfugiant à Scutari ou à Top-Hané. Mais tout le Sérail n'était pas encore là. Près des murs extérieurs et sur les flancs de la colline s'élevaient encore beaucoup de kiosques, en forme de petites mosquées, de petits forts, et de galeries ; et de chacun d'entre eux, on arrivait, par un sentier dissimulé entre deux hautes palissades de verdure, aux portes secondaires de la troisième enceinte. On y voyait le kiosque Yali, aujourd'hui détruit, qui se mirait dans la Corne d'Or. On y voit encore, presque intact, le kiosque Neuf, qui est un petit palais rond, tout orné de dorures et de peintures, et dans lequel les Sultans allaient, vers le coucher du soleil, jouir de la vue des bateaux du port. Près du harem d'été se trouvait le kiosque des Miroirs, où fut signé le traité de paix de 1784 où la Turquie céda la Crimée à la Russie, et le kiosque d'Hassan-Pacha, tout resplendissant d'or, dont les parois couvertes de miroirs égayaient par un jeu fantastique de reflets les fêtes et les orgies nocturnes des Sultans. Le kiosque du Canon, par les fenêtres duquel on jetait les cadavres dans la mer, s'élevait près de la batterie de la pointe du Sérail. Le kiosque de la Mer, où la validé de Mahomet IV tenait ses Divans secrets, s'avançait au-dessus des courants confondus de la mer de Marmara et du Bosphore. Le kiosque des Roses dominait l'esplanade où les pages faisaient leurs exercices, et où fut proclamée en 1839 la nouvelle constitution de l'empire, avec le fameux Hatti-schérif de Gul-Hané. De l'autre côté du sérail, il y avait encore le kiosque des Revues, d'où les sultans voyaient, sans être vus, passer tous ceux qui allaient au Divan ; à l'angle des murs, près de Sainte-Sophie, le kiosque d'Alaï, d'où Mahomet IV jeta à l'armée rebelle sa favorite Meleki et vingt-neuf officiers de sa cour, qui furent massacrés sous

ses yeux; et, à l'autre extrémité des murs, le kiosque Sepedgiler, près duquel le padischa donnait congé aux grands amiraux qui partaient pour les guerres lointaines. Ainsi la formidable résidence impériale, du haut de la colline, où étaient réunies et cachées ses parties les plus vitales, s'éparpillait sur les pentes et le long de la mer, couronnée de tours, hérissée de canons, enguirlandée de roses; elle lançait de tous côtés ses petites barques dorées, elle élevait vers le ciel, comme un énorme autel, un nuage de parfums, elle mirait dans les eaux les mille lumières de ses fêtes, elle jetait du haut de ses murs de l'or à la foule et des cadavres aux flots, hier sous la domination d'une esclave, aujourd'hui sous la puissance d'un forcené, demain jouet de la soldatesque, belle comme une île enchantée et sinistre comme un sépulcre de vivants....

Il fait nuit : la Mer de Marmara reflète le ciel ardent d'étoiles; la lune argente les cent coupoles du sérail et blanchit la cime des cyprès et des platanes, qui étendent leurs grandes ombres dans les vastes enceintes, entourées d'innombrables petites fenêtres éclairées qui s'éteignent l'une après l'autre. Les kiosques et les mosquées ressortent dans leur blancheur de neige sur le vert sombre des bosquets. Les aiguilles, les pointes des minarets, les croissants aériens, les portes de bronze, les grilles dorées luisant entre les arbres, présentent la vague apparence d'une ville d'or et d'argent. La cité impériale s'endort. Les trois grandes portes viennent d'être fermées, et leurs clefs énormes résonnent encore entre les mains des capidgis, sous les voûtes des hauts vestibules. Un poste de capidgis veille devant la porte du Salut; trente eunuques blancs gardent la porte de la Félicité, debout contre les murs, immobiles comme des bas-reliefs et le visage dans l'ombre. Des centaines de sentinelles invisibles veillent du haut des murs et des tours, regardant la mer, le port, les rues téné-

breuses de Stamboul, et la masse énorme et muette de Sainte-Sophie. Dans les grandes cuisines de la première cour on voit encore des allées et venues de lanternes qui éclairent les derniers travaux; puis tout devient sombre. Une lumière brille encore dans les maisons du Veznedar Agha et du Defterdar Effendi. Quelque chose remue, dans la seconde enceinte, devant le maison du grand eunuque noir. Dans le labyrinthe du harem, on ferme les dernières portes. Les eunuques circulent dans les allées désertes, autours des kiosques obscurs, n'entendant d'autres bruits que le frémissement des arbres agités par le vent de la mer et le murmure monotone des fontaines. Il semble qu'une paix profonde règne sur tout le palais. Pourtant une vie fébrile bouillonne encore entre ces murs. De tout ce peuple d'esclaves, de soldats, de prisonniers, de serviteurs, les pensées nocturnes s'élèvent confusément, et, franchissant les murs du sérail, volent aux quatre coins du monde pour y chercher des lieux aimés et des mères abandonnées dès l'enfance, et pour rechercher les événements étranges et terribles du passé. Les prières et les plaintes muettes se croisent dans les allées et dans les bosquets sombres avec les projets de vengeance et de meurtre, avec les désirs insensés des ambitions secrètes. Le grand palais dort d'un lourd sommeil, interrompu par des élans subits de défiance et de peur. Un murmure confus de paroles dites en cent langues se mêle au bruit des respirations et au frémissement du feuillage. A peu de distance, séparés par quelques cloisons, dorment l'iman qui a prêché la parole de Dieu, le bourreau qui a tué un innocent, le prince prisonnier qui attend la mort, la sultane amoureuse qui se prépare aux noces. Des créatures déshéritées de tout bien reposent à côté de richesses fabuleuses; la beauté divine, la difformité raillée, tous les vices, tous les malheurs, toutes les prostitutions de l'âme et du corps se trouvent

renfermées entre les mêmes murs. Les architectures moresques qui s'élèvent au-dessus des arbres profilent dans le ciel étoilé leurs mille formes bizarres et aériennes; sur les murs s'allongent des ombres gracieuses de franges, de festons et de dentelles; des fontaines éclairées par la lune jaillissent des saphirs et des diamants; et tous les parfums du jardin planent dans l'air de la nuit et se confondent en un souffle puissant qui pénètre par les grilles des salles et éveille des frissons de plaisir et des songes voluptueux. C'est l'heure où les eunuques, assis sous les arbres, les yeux fixés sur la faible lueur qui filtre à travers les fenêtres des kiosques, se rongent l'âme et le cœur en tâtant avec leurs doigts tremblants la pointe de leurs poignards; l'heure où la pauvre jeune fille enlevée et vendue tout nouvellement, regarde les yeux mouillés de larmes, de la petite fenêtre de sa haute cellule, les horizons sereins de l'Asie, et pleure la cabane où elle est née et la vallée où sont ensevelis ses pères; c'est l'heure où le galérien enchaîné, le muet souillé de sang, le nain méprisé, mesurent avec saisissement la distance infinie qui les sépare de l'homme qui est au-dessus de tous, et interrogent douloureusement le *pouvoir caché* qui ôta à l'un la liberté, à l'autre la parole, au troisième la forme humaine, pour donner toute chose à un seul. C'est l'heure où pleurent les petits coupables et où tremblent les grands, mal assurés du lendemain. Les lampes éparses dans les édifices aux formes variées éclairent des fronts pâles de trésoriers courbés sur des papiers, des têtes échevelées d'odalisques désespérées d'un long abandon, qui cherchent en vain le sommeil sur leurs oreillers brûlants; des visages bronzés de janissaires herculéens, endormis avec un sourire féroce, qui trahit la vision d'un massacre. Les murs minces entendent des soupirs de volupté et des sanglots coupés par des paroles désespérées. Et

Le salon d'été au sérail. (Page 337.)

pendant que dans un kiosque écume la liqueur maudite au milieu d'un cercle de bacchantes demi-nues; pendant qu'en une salle à peine éclairée une pauvre sultane, mère d'un instant, cache en pleurant sa tête dans ses oreillers pour ne pas voir un lac de sang au milieu duquel expire son enfant que l'ordre du padischa a condamné à mourir à peine né; pendant que les têtes des beys, frappés à la chute du jour, souillent de leurs dernières gouttes de sang les niches de marbre de Bab-Humaïoun; dans le kiosque le plus élevé de la troisième enceinte, dans une salle tapissée de damas vermeil, sur un lit de zibeline, au milieu d'un désordre fastueux de coussins brodés de perles et de couvertures de velours resplendissantes d'or, où descend la vague lumière d'une lanterne moresque en argent ciselé pendue au plafond de cèdre, une belle fille brune enveloppée d'un grand voile blanc, qui il y a peu d'années conduisait son troupeau à travers les plaines de l'Arabie Heureuse, penchée sur le pâle visage de Mourad III qui repose à ses pieds, sommeillant à demi, lui murmure d'une voix timide et douce : « Il y avait une fois à Damas un marchand appelé Abou-Eyoub, qui avait amassé beaucoup de richesses et vivait honorablement. Et il possédait un fils, qui était beau et savait beaucoup de choses, et qu'on appelait Esclave d'Amour, et une fille très-belle qui avait pour surnom Force des Cœurs. Or Abou-Eyoub vint à mourir et laissa toutes ses marchandises emballées et attachées, et sur toutes il y avait écrit : Pour Bagdad. Et Esclave d'Amour demanda à sa mère : « —Pourquoi y a-t-il écrit : Pour Bagdad, sur toutes les marchandises de mon père? Et la mère répondit : —Mon fils... » Mais le Padischa s'est endormi, et l'esclave laisse aller doucement sa tête sur les oreillers. Toutes les portes du harem sont fermées, toutes les lumières sont éteintes, la lune argente les cent coupoles, les

croissants et les fenêtres d'or brillent à travers les arbres, les fontaines jaillissent avec un doux bruit dans le profond silence de la nuit : tout le sérail repose.

Ainsi il repose depuis trente ans, abandonné sur sa colline solitaire; et on peut répéter pour lui les vers du poëte persan, qui vinrent sur les lèvres de Mahomet le Conquérant quand il posa son pied dans le palais dévasté des empereurs d'Orient : « L'immonde araignée ourdit ses toiles dans les salles des rois, et sous les voûtes superbes d'Erasciab le corbeau fait entendre son cri sinistre. »

LES DERNIERS JOURS

La chaîne des souvenirs détaillés et lucides qui permettent de longues descriptions se trouve rompue ici ; et je ne me rappelle plus qu'une série de courses affairées, d'un rivage à l'autre de la Corne-d'Or, et de l'Europe à l'Asie. Et le soir, je voyais passer devant mes yeux, rapidement, comme dans un songe, des villes lumineuses, des foules immenses, des bois, des flottes, des collines ; et la pensée du départ prochain donnait à tout une légère couleur de tristesse, comme si déjà ces visions n'étaient plus que le souvenir d'un pays lointain.

Et pourtant quelques images restent immobiles au milieu de la fuite des personnes et des choses, à laquelle il me semble assister quand je pense à ces journées.

LES MOSQUÉES

Je me rappelle la belle matinée où je visitai la plupart des mosquées impériales, et en y pensant, il me semble encore qu'il se fait autour de moi un vide immense et un

silence solennel. Au seul souvenir de Sainte-Sophie, je ressens encore l'admiration que j'éprouvai en entrant pour la première fois entre ces murs de géants. Là comme ailleurs la religion des vainqueurs s'est approprié l'art de la religion des vaincus. Presque toutes les mosquées sont imitées de la basilique de Justinien; elles ont la grande coupole, les demi-coupoles placées au-dessous, les cours, les portiques : quelques-unes sont en forme de croix grecque. Mais l'islamisme a répandu sur toute chose sa couleur et sa lumière propres, si bien que l'assemblage de ces formes connues présente l'apparence d'un édifice nouveau, où l'on entrevoit les horizons d'un monde inconnu et où l'on sent le souffle d'un autre Dieu. Ce sont des nefs énormes, d'une simplicité austère et grandiose, blanches partout, et éclairées par d'innombrables fenêtres qui répandent une lumière douce et égale où l'œil voit tout d'un bout à l'autre et se repose, ainsi que la pensée, comme endormi dans une paix suave qui ressemble à celle d'une vallée neigeuse couverte par un ciel blanc. On ne se croirait pas dans un lieu fermé si l'on n'entendait l'écho sonore de ses pas. Rien ne distrait l'esprit : à travers ce vide et cette clarté, la pensée va droit à l'objet de l'adoration. Il n'y a pas là de sujet de mélancolie ni de terreur ; il ne s'y trouve ni illusions, ni mystères, ni coins obscurs où brillent vaguement les images d'une hiérarchie compliquée d'êtres humains qui confondent l'intelligence ; il n'y a que l'idée claire, nette, éblouissante, formidable d'un Dieu solitaire, à qui plaît la sévère nudité des déserts inondés de lumière, et qui n'admet d'autre simulacre de soi-même que le ciel. Toutes les mosquées impériales de Constantinople présentent ce même aspect de grandeur qui élève l'âme et de simplicité qui la fixe sur une pensée unique, et elles diffèrent si peu dans les détails qu'il est difficile de se les rappeler une

par une. La mosquée d'Ahmed, immense, et pourtant gracieuse et légère à l'extérieur comme un édifice aérien, appuie sa coupole sur quatre énormes piliers ronds de marbre blanc, dans chacun desquels on pourrait creuser une petite mosquée, et c'est la seule de Stamboul qui ait la glorieuse couronne de six minarets. La mosquée de Soliman, qui est une ville sacrée plutôt qu'un temple, et où l'étranger s'égare, est formée de trois nefs, et sa coupole, plus haute que celle de Sainte-Sophie, repose sur quatre merveilleuses colonnes de granit rose qui font penser aux troncs des fameux arbres géants de la Californie. La mosquée de Mahomet est une Sainte-Sophie blanche et gaie ; celle de Bajazet l'emporte pour l'élégance des formes ; celle d'Osman est tout en marbre ; celle de Scia-Ladé a les deux plus gracieux minarets de Stamboul ; celle d'Ak-Seraï est le plus joli modèle de la renaissance de l'art turc ; celle de Sélim est la plus grave, celle de Mahmoud la plus capricieuse, celle de la sultane Validé la plus ornée. Chacune d'elle a une beauté, ou une légende, ou un privilége qui lui est propre; Sultan-Ahmed conserve l'étendard du Prophète, Sultan-Bayézid est couronnée de colombes, Solimanieh vante les inscriptions de Karàhissari, Validé-Sultan a la fausse couronne d'or qui coûta la vie au conquérant de la Canée; Sultan-Méhémet voit « onze mosquées impériales baisser la tête autour d'elle, comme devant la gerbe de Joseph s'abaissaient les gerbes de ses frères. » Sur l'une s'élèvent les colonnes du palais impérial et de l'Augusteon de Justinien, qui portèrent les statues de Vénus, de Théodora et d'Eudoxie; dans d'autres on retrouve les marbres des églises antiques de Chalcédoine, les colonnes des ruines de Troie, les piliers des temples égyptiens, des vitraux précieux ravis aux palais persans, des matériaux de cirques, de forums, d'aqueducs, de basiliques : tout cela, confondu, perdu dans l'immense

Mosquée du sultan Ahmed. (Page 340.)

blancheur de la religion triomphante. Elles diffèrent encore moins à l'intérieur qu'à l'extérieur. Au fond, il y a un pupître de marbre : en face, la tribune du sultan, fermée par une grille dorée ; près du Mihrab, deux énormes candélabres qui soutiennent des torches hautes comme des troncs de palmiers ; et dans toute la nef, d'innombrables lampes formées de grands globes de verre et disposées d'une manière bizarre, qui paraît propre à un grand bal plutôt qu'à une solennité religieuse. Les grandes inscriptions sacrées qui tournent autour des piliers, des portes, des fenêtres, des coupoles, quelques fausses frises peintes pour imiter le marbre, et les vitraux colorés où sont dessinés des feuillages et des fleurs, sont les seuls ornements qui ressortent sur la nudité blanche de ces murailles monumentales. Des trésors de marbre sont prodigués dans les pavés des vestibules, dans les portiques qui entourent les cours, dans les fontaines destinées aux ablutions, dans les minarets ; mais ils n'altèrent pas le caractère gracieusement sobre et austère de l'édifice entièrement blanc, entouré de vert, et couronné de coupoles scintillant sur l'azur du ciel. Et la mosquée n'occupe que la plus petite partie de l'enceinte, qui embrasse un labyrinthe de cours et de maisons. Il s'y trouve des salles pour la lecture du Coran, des lieux de dépôt pour les trésors des particuliers, des bibliothèques, des académies, des écoles de médecine et des écoles pour les enfants, des logements pour les étudiants et des cuisines pour les pauvres, des infirmeries, des asiles pour les voyageurs, des salles de bain : une petite ville hospitalière et bienfaisante, serrée autour de la haute masse du temple, comme au pied d'une montagne, et ombragée par des arbres gigantesques. Mais toutes ces images se sont obscurcies dans ma mémoire; et je ne vois plus, quand j'y pense, que la petite tache noire que faisait ma personne

égarée comme un atome dans ces nefs énormes, au milieu de longues rangées de Turcs prosternés qui priaient ; et j'avance, ébloui de cette blancheur, ahuri par cette lumière étrange, étourdi par cette immensité, traînant mes babouches décousues et mon orgueil humilié de faiseur de descriptions ; et il me semble qu'une mosquée se confond avec l'autre, et que dans toutes les directions je vois s'étendre autour de moi une succession interminable de piliers et de voûtes, et une foule blanche qui n'en finit plus, et dans laquelle mon regard se perd.

LES CITERNES

Les réminiscences d'un autre jour sont toutes obscures et pleine de mystères et de fantômes. J'entre dans la cour d'une maison musulmane, je descends à la lueur d'un flambeau jusqu'à la dernière marche d'un escalier noir et humide, et je me trouve sous les voûtes de Kèré-batan Séraî, la grande citerne impériale de Constantin, dont le peuple de Stamboul dit qu'on ne connaît pas la fin. Les eaux verdâtres se perdent sous les voûtes noires, éclairées çà et là par un rayon de lumière livide qui accroît l'horreur des ténèbres. Le flambeau colore en rouge les arceaux voisins de la porte, fait briller les murs ruisselants et révèle confusément des files interminables de colonnes qui interceptent le regard de toutes parts, comme des troncs d'arbres dans une épaisse forêt élaguée. La fantaisie, attirée par la volupté de la terreur, s'élance à travers ces fuites de portiques sépulcraux, volant au-dessus des eaux sinistres, et s'égare dans d'infinis détours à donner le vertige, au milieu de colonnes innombrables, pendant que la voix contenue d'un drogman raconte des histoires effroyables ; celle de l'homme qui s'aventura sur

une barque dans ce souterrain pour en découvrir le bout, et qui revint, de longues heures après, ramant d'une façon désespérée, le visage défiguré et les cheveux hérissés, pendant que les voûtes lointaines retentissaient de rires bruyants et de sifflements aigus ; et celles d'autres qui ne revinrent pas, qui finirent on ne sait comment, peut-être devenus fous de terreur, peut-être morts de faim, peut-être entraînés par un courant mystérieux dans un abîme inconnu, bien loin de Stamboul, Dieu sait où. Cette vision lugubre disparaît subitement dans la grande lumière de la place de l'Atmeïdan, et peu de minutes après je me trouve de nouveau sous terre, entre les deux cents colonnes de la citerne tarie de Bin-bir-direk, où cent ouvriers grecs filent la soie en chantant de leurs voix aiguës une chanson guerrière, éclairés par un rayon de pâle lumière qui se brise dans les entrecroisements des arcades ; et j'entends au-dessus de ma tête le bruit confus d'une caravane qui passe. Puis de nouveau le grand air et la lumière du soleil, puis encore l'obscurité, sous d'autres arcades séculaires, entre d'autres rangées de colonnes, dans une tranquillité de sépulcre, troublée seulement par un faible son de voix lointaines: et ainsi, jusqu'au soir, un pélerinage mystérieux et rêveur, et dont il me reste pour longtemps l'image d'un vaste lac souterrain, où s'est engloutie la capitale de l'empire grec, et où Stamboul, riante et insouciante, doit un jour disparaître elle aussi.

SCUTARI

Toute cette obscurité s'évanouit devant l'image resplendissante de Scutari. En allant à Scutari, sur un paquebot chargé de passagers, nous discutions ensemble, mon ami et moi, si le prix de la beauté appartenait à ce ri-

vage ou aux deux rives de la Corne-d'Or. Yunk préférait Scutari, moi, Stamboul. Mais Scutari me charmait par ces changements imprévus d'aspect par lesquels elle semble vouloir se moquer de celui qui s'approche d'elle par mer. Vue de la mer de Marmara, elle n'a l'air que d'un grand village étendu sur une colline. Vue de la Corne-d'Or, elle présente déjà l'aspect d'une ville. Mais quand le paquebot, doublant la pointe la plus avancée de la rive asiatique, va droit vers son port, alors la ville s'élargit et s'élève ; les collines couvertes d'édifices apparaissent l'une derrière l'autre ; les faubourgs débouchent des vallées, les villas s'éparpillent sur les hauteurs ; la rive, toute bariolée de petites maisons, se déroule à perte de vue ; une ville immense, pompeuse, théâtrale, telle qu'on ne comprend pas où elle a pu être cachée, s'étale au regard en peu d'instants comme au lever d'un rideau de théâtre, et vous fait demeurer stupéfaits, vous attendant presque à la voir disparaître. On descend à une cale de bois, au milieu d'un tohu-bohu de bateliers, de loueurs de chevaux et de drogmans, et on s'avance par la rue principale, qui monte doucement en serpentant, entre de petites maisons rouges et jaunes, revêtues de lierre et de pampres, entre des murs de jardins débordant de verdure, sous de hautes treilles, à l'ombre de grands platanes qui barrent presque le passage. On passe devant des cafés turcs, encombrés de fainéants asiatiques qui fument, étendus, les yeux fixés on ne sait où ; on rencontre des troupeaux de chèvres ; de lourds chars de campagne, traînés par des buffles couronnés de fleurs ; des paysans en fez et en turban, des convois funèbres musulmans, et des troupes de *hanums* en promenade qui portent des bouquets et des branches d'arbres. On croit voir une autre Stamboul moins majestueuse, mais plus gaie et plus fraîche que celle des sept collines. C'est comme une grande

réunion de villas. La campagne l'envahit de toutes parts. Les petites rues bordées d'étables descendent et montent à travers vallées et collines et se perdent dans la verdure des jardins et des potagers. Dans la partie haute de la ville règne la paix profonde de la campagne ; dans les parties basses s'agite la vie affairée des villes maritimes ; des grandes casernes, qui s'élèvent çà et là, sort un bruit confus de cris, de chants et de tambours, et des milliers d'oiseaux sautillent dans les sentiers solitaires. Nous sortons de la ville en suivant un convoi mortuaire, nous entrons dans le célèbre cimetière, et nous nous égarons dans une grande forêt de très-hauts cyprès, qui s'étend d'un côté vers la mer de Marmara et de l'autre vers la Corne-d'Or, sur un vaste terrain montueux. Les pierres sépulcrales blanchissent autour de nous à perte de vue, en masses, en rangées indéfinies, au milieu des broussailles et des fleurs sauvages, dans un réseau infini de sentiers, entre les troncs serrés, qui laissent à peine voir l'horizon comme une longue bande lumineuse. Nous avançons au hasard au milieu de cippes peints et dorés, droits ou renversés, entre les tombeaux de famille, les petits mausolées des pachas, les colonnettes grossières du vulgaire, voyant çà et là des bouquets de fleurs fanées et des sommets de crânes qui apparaissent dans les crevasses de la terre, et entendant roucouler de tous côtés les colombes cachées dans les cyprès, et peu à peu il semble que la forêt s'agrandisse que les pierres pullulent, que les sentiers se multiplient, que la raie lumineuse de l'horizon s'éloigne, que le royaume de la mort s'avance pas à pas avec nous ; et nous commençons à nous demander comment nous en sortirons, quand nous débouchons à l'improviste dans une large avenue, qui nous conduit dans la vaste plaine ouverte d'Haïdar Pacha, où se réunissaient les armées musulmanes pour marcher

aux guerres asiatiques; et de là nous embrassons d'un regard la mer de Marmara, Stamboul, l'embouchure de la Corne-d'Or, Galata et Péra, tout cela voilé légèrement par les vapeurs du matin et teint de couleurs de paradis, qui nous font frissonner d'admiration et de la joie d'y arriver.

PALAIS DE TCHÉRAGAN

Un autre matin, nous nous trouvions dans une voiture de tramway, entre deux colossaux eunuques noirs, chargés par un aide de camp d'Abdul-Aziz de nous mener visiter le palais impérial de Tchéragan, situé sur la rive du Bosphore au pied du faubourg de Beschik-Tasch. Je me souviens du sentiment indéfinissable, mêlé de curiosité et de dégoût, que j'éprouvais en regardant du coin de l'œil l'eunuque assis près de moi, qui me dépassait de presque toute la tête et tenait étalée sur son genou une main démesurée; et chaque fois que je me tournais, je sentais un léger parfum d'essence de bergamote qui sortait de ses vêtements propres et corrects de courtisan. Quand la voiture s'arrêta, je mis la main à ma poche pour prendre mon porte-monnaie ; mais la grande main de l'eunuque me serra le bras comme une tenaille de fer, et ses grands yeux de nègre se fixèrent sur les miens, comme pour dire : « Chrétien, ne me fais pas cet affront ou je te brise les os. » Nous descendîmes devant une petite porte ornée d'arabesques, nous parcourûmes un long corridor où une troupe de serviteurs en livrée vinrent au devant de nous, et, ayant enfilé les babouches, nous montâmes un large escalier qui conduisait aux salles du palais. Ici, il n'y eut pas besoin d'évoquer les souvenirs historiques pour nous procurer des illusions. L'air était encore chaud du souffle de la Cour. Les larges divans couverts de velours

et de satin, qui s'étendaient le long des parois, étaient précisément ceux où peu de semaines auparavant s'étaient assises les odalisques du Grand-Seigneur. Un vague parfum de vie molle et fastueuse remplissait encore l'air. Nous passâmes par une longue suite de salles, décorées dans un style mêlé d'européen et de moresque, très-claires, et belles d'une certaine simplicité superbe qui nous faisait baisser la voix ; pendant que les eunuques, marmottant des explications incompréhensibles, nous indiquaient tantôt un angle, tantôt une porte, avec un geste circonspect, comme s'ils nous initiaient à un mystère. Les rideaux de soie, les tapis aux mille couleurs, les tables de mosaïque, les beaux tableaux à l'huile placés à contre-jour, les beaux arceaux à stalactites des portes coupées par des colonnettes arabes, les hauts candélabres, semblables à des arbres de cristal, qui tintaient sur notre passage avec un doux bruit, se succédaient et se confondaient à peine vus dans notre fantaisie tout occupée à suivre des images furtives de cadines surprises. Il ne m'est resté de souvenir net que de la salle de bain de Soliman, toute de marbre blanc, sculptée de stalactites, de fleurs pendantes, de franges et de broderies aériennes, d'une délicatesse à faire craindre qu'elles se détachassent si on les touchait du bout du doigt. La disposition des salles me rappelait vaguement l'Alhambra. Nous marchions vite sur les épais tapis, sans faire de bruit, presque furtivement. De temps en temps un eunuque tirait un cordon, un rideau vert se levait, et nous voyions, par une grande fenêtre, le Bosphore, l'Asie, mille navires, une grande lumière ; et puis tout disparaissait en un clin-d'œil, nous laissant comme éblouis par un éclair. D'une fenêtre nous vîmes en passant un petit jardin fermé de hautes murailles, peigné, compassé, monacal, qui nous révéla en un moment mille mélancolies secrètes de belles femmes altérées d'amour

et de liberté, et qui disparut tout à coup derrière le rideau. Et les salles ne finissaient pas, et à la vue de chaque nouvelle porte nous pressions le pas pour arriver dans la nouvelle salle sans y être attendus ; mais on ne voyait pas même le bord d'une robe ; les odalisques avaient disparu, un silence profond régnait de tous côtés, le froissement qui nous faisait nous retourner curieusement n'était que le froissement des lourds rideaux de brocard qui retombaient sur le seuil de la porte ; et le tintement des candélabres de cristal nous choquait comme si ç'eût été l'éclat de rire de quelque belle cachée qui se fût moquée de nous. Enfin l'ennui nous prit, à force d'aller et de venir sans fin dans ce palais muet, au milieu de ces richesses mortes, et de voir à chaque pas, réfléchies par les grands miroirs, ces faces noires d'eunuques, cette troupe sinistre de serviteurs pensifs, et nos deux visages ahuris de vagabonds ; nous sortîmes presque en courant, et nous éprouvâmes un grand plaisir en nous retrouvant à l'air libre, entre les misérables maisons et au milieu de la populace vociférante et en guenilles du quartier de Top-hané.

EYOUB

Et la nécropole d'Eyoub, comment l'oublier? Nous y allâmes un soir au coucher du soleil, et elle m'est toujours restée dans la mémoire telle que je la vis ce jour-là, illuminée par les derniers rayons du soleil. Un caïque léger nous conduisit au fond de la Corne-d'Or, et nous montâmes à la « terre sainte » des Osmanlis par un sentier rapide, bordé de sépulcres. A cette heure, les tailleurs de pierre qui travaillent tout le jour aux monuments, et font retentir la vaste nécropole de leurs coups sonores, étaient déjà partis : le lieu était désert. Nous avançâmes

avec circonspection, regardant autour de nous si le visage sévère d'un iman ou d'un derviche n'apparaissait pas ; car la curiosité profane d'un giaour est moins tolérée là que dans tout autre lieu sacré ; mais nous ne vîmes ni turbans ni bonnets pointus. Nous arrivâmes avec quelque émotion jusqu'à cette mystérieuse mosquée d'Eyoub, dont j'avais vu mille fois des collines de l'autre rive et de toutes les criques de la Corne-d'Or les coupoles étincelantes et les légers minarets. Dans la cour, à l'ombre d'un grand platane, s'élève en forme de kiosque, perpétuellement éclairé par un cercle de lampes, le mausolée qui renferme le corps du porte-étendard fameux du Prophète mort avec les premiers musulmans sous les murs de Byzance, et retrouvé huit siècles après, enterré sur ce rivage, par Mahomet le Conquérant. Mahomet lui a consacré cette mosquée, où les padischas vont ceindre solennellement l'épée d'Othman ; c'est pourquoi cette mosquée est la plus sainte de Constantinople, comme le cimetière qui l'entoure est le plus saint des cimetières. Autour de la mosquée, à l'ombre des grands arbres, s'élèvent des turbés de sultanes, de vizirs, de grands de la Cour, entourés de fleurs, resplendissants de marbres et d'arabesques d'or, et décorés d'inscriptions pompeuses. Le petit temple mortuaire des muphtis est à part, couvert d'une coupole octogone, sous laquelle reposent les grands prêtres, renfermés dans d'énormes catafalques noirs surmontés de hauts turbans de mousseline. C'est une ville de tombes, toute blanche et ombreuse, et royalement belle, qui inspire, en même temps qu'une tristesse religieuse, un sentiment de déférence mondaine, comme un quartier aristocratique, silencieux d'un silence superbe. Nous passons au milieu de murs blancs et de balustrades d'où descend en guirlandes et en touffes la verdure des jardins funèbres, et d'où sortent les branches des acacias, des chênes et des

myrtes, et, par les dentelles de fer doré qui ferment les fenêtres à arcades des turbés, nous voyons à l'intérieur, dans une lumière suave, les mausolées de marbre teints des reflets verts des arbres. En aucun autre lieu de Stamboul l'art musulman d'embellir l'image de la Mort et de vous la faire contempler sans terreur ne se déploie aussi gracieusement. C'est une nécropole, un palais, un jardin, un panthéon, plein de mélancolie et de grâces, qui appelle en même temps sur les lèvres la prière et le sourire. Et de tous les côtés des cimetières s'étendent à l'entour, ombragés de cyprès séculaires, traversés par des allées qui serpentent, blancs de myriades de cippes qui semblent se précipiter sur les pentes pour aller se plonger dans les eaux, ou se presser en foule le long des sentiers pour voir passer des fantômes. Et de mille coins obscurs, en écartant les broussailles, on voit, à droite, Stamboul lointaine qui présente l'aspect d'une suite de villes bleuâtres détachées l'une de l'autre; au-dessous, la Corne-d'Or, où brille le dernier rayon du soleil; en face, les faubourgs de Sudludgé, de Halidji-Ogli, de Piri-Pacha, de Hass-keui, et plus loin le grand quartier de Kassem et le profil vague de Galata, perdus dans une douceur infinie de teintes indécises et mourantes, qui ne semblent pas appartenir à notre monde.

LE MUSÉE DES JANISSAIRES

Tout cela s'évanouit, et je me trouve errant dans de longues salles nues, entre deux rangées de figures sinistres qui ont l'air de cadavres cloués aux parois. Je ne me rappelle pas avoir éprouvé jamais un aussi vif sentiment de répulsion, si ce n'est à Londres, dans la dernière salle du musée Tussaud, où l'on entrevoit dans l'obscurité les plus

horribles assassins de l'Angleterre. C'est comme un musée de spectres, ou plutôt un sépulcre ouvert, où se trouvent momifiés les plus fameux personnages de cette vieille Turquie, splendide, extravagante et féroce, qui n'existe plus que dans la mémoire des vieillards et dans l'imagination des poëtes. Ce sont de grandes figures de bois, peintes, vêtues à l'ancienne mode, debout dans des attitudes rigides et superbes, le front levé, les yeux grands ouverts, la main sur la garde de leur sabre, qui ont l'air d'attendre un signe pour dégaîner et tuer comme au bon vieux temps. D'abord vient la maison de Padischa; le grand eunuque, le grand vizir, le muphti, les chambellans et les grands officiers, coiffés de turbans de toutes couleurs, pyramidaux, sphériques, carrés, énormes, prodigieux, avec des cafetans de brocart de couleurs brillantes, couverts de broderies; des tuniques de soie rouge ou blanche, serrées à la taille par des écharpes de casimir; avec des vestes dorées, avec la poitrine couverte de lames d'or et d'argent, et des armes de princes : deux longues files d'épouvantails bizarres et splendides, qui révèlent admirablement la nature de l'ancienne cour ottomane, fastueuse sans pudeur et barbarement superbe. Viennent ensuite les pages qui portent les pelisses du Padischa, son turban, son siége, son épée. Puis les gardes des portes et des jardins, les gardes du Sultan, les eunuques blancs et les eunuques noirs avec des visages de mages et d'idoles, étincelants, empanachés, coiffés de chapeaux persans et de casques de métal, de bonnets rouges, de turbans étranges en forme de croissants, de cônes de pyramides renversées; armés de verges d'acier, de grands poignards et de bâtons comme une horde d'assassins et de bourreaux; et l'un regarde d'un air de mépris, un autre grince des dents, un troisième roule des yeux altérés de sang, un quatrième sourit avec une expression de

sarcasme satanique. Vient enfin le corps des janissaires avec son saint patron, Emin-Baba, maigre comme un squelette et revêtu d'une tunique blanche, des officiers de tous grades, symbolisés par les différentes fonctions de la cuisine, et des soldats de toutes classes, avec tous les insignes et tous les uniformes de cette insolente milice exterminée par la mitraille de Mahmoud. Ici, la bizarrerie grotesque et puérile des costumes, mêlée à l'horreur des souvenirs, produit l'impression d'une pantalonnade féroce. L'imagination la plus échevelée d'un peintre n'arriverait jamais à composer une aussi folle confusion de vêtements de rois, de prêtres, de brigands, de bouffons. Les « porteurs d'eau », les « préparateurs de soupe » les « cuisiniers supérieurs, » les « chefs de marmitons », les soldats chargés de services spéciaux, se succèdent en longues files, avec leurs écuelles et leurs cuillers dans leurs turbans, avec les grelots pendus à leurs tuniques, avec les outres, avec les fameuses marmites qui donnaient le signal des révoltes, avec les grands bonnets de fourrure, les larges étoffes pendant, comme des manteaux de nécromanciens, de la nuque aux reins, les larges ceintures de disques de métal ciselé, les sabres gigantesques; avec leurs bustes énormes, avec leurs visages contractés comme pour la raillerie, la menace et l'insulte. Les muets du Sérail viennent en dernier, le cordon de soie à la main, avec les nains et les bouffons, visages rebutants de crétins féroces, coiffés de couronnes burlesques. Les grandes vitrines où tout ce monde est renfermé donnent à l'endroit un certain air de musée anatomique que rend plus vraisemblable l'apparence cadavérique des simulacres et qui vous fait quelquefois détourner le visage avec horreur. Quand vous arrivez au bout, il vous semble avoir traversé une salle du Vieux Sérail au milieu de toute la cour glacée de terreur par un cri menaçant du

Padischa; et si à la sortie vous rencontrez sur la place de l'Atmeïdan les pachas en vêtement noir et les nizams vêtus simplement comme des zouaves, combien vous paraît douce et aimable la Turquie de nos jours!

LES TURBÉS

De là, je retourne encore irrésistiblement parmi les tombes, au milieu des innombrables turbés impériaux épars dans la ville turque, et qui resteront toujours dans ma mémoire comme une des plus charmantes manifestations de l'art et de la philosophie musulmanes. Un firman nous fit ouvrir, d'abord, le turbé de Mahmoud le réformateur, bâti non loin de l'Atméïdan, dans un jardin plein de roses et de jasmins. C'est un beau petit temple hexagone, en marbre blanc, couvert d'une coupole revêtue de plomb, soutenu par quatre piliers coniques et éclairé par sept fenêtres fermées par des grilles dorées, dont chacune desquelles regarde une des rues principales de Stamboul. Les parois sont ornées de bas-reliefs et décorées de tapis de soie et de brocart. Au milieu s'élève le sarcophage couvert de magnifiques châles de Perse; dessus est posé le fez, emblême de la réforme, avec l'aigrette scintillante de diamants, et tout autour règne une gracieuse balustrade incrustée de nacre, qui renferme quatre grands candélabres d'argent. Le long des parois sont les sarcophages de sept sultanes. Le pavé est couvert de nattes très-fines et de tapis bariolés. Çà et là, sur de riches pupitres, brillent des Corans précieux, écrits en lettres d'or. Dans une cassette d'argent se trouve un long morceau de mousseline, roulé, tout couvert de très-fins caractères arabes tracés par la propre main de Mahmoud. Avant de monter sur le trône, quand il vivait prisonnier

dans le vieux sérail, il transcrit patiemment sur cette étoffe une grande partie du Coran, et il ordonna en mourant que ce souvenir de sa jeunesse fût placé sur sa tombe. De l'intérieur du turbé on voit à travers les grilles dorées la verdure des jardins, et on sent les parfums des roses; une lumière vive éclaire tout le petit temple; tous les bruits de la ville y résonnent comme sous un portique ouvert; les femmes et les enfants, de la rue, s'appuient aux fenêtres et murmurent une prière; il y a dans tout cela quelque chose de primitif et de doux qui touche le cœur. Il semble que ce ne soit pas seulement le cadavre mais l'âme du Sultan qui soit enfermée entre ces murs, et qu'il voie et entende encore son peuple qui le salue. En mourant il n'a fait que changer de kiosque : des kiosques du sérail il est venu dans celui-ci, non moins riant que les autres, et il est toujours à la clarté du soleil, au milieu du mouvement de la vie de Stamboul, parmi ses enfants, plus près d'eux, même, au bord de la route, sous les yeux de tous, et il montre encore au peuple son aigrette étincelante, comme quand il allait à la mosquée, plein de vie et de gloire, prier pour la prospérité de l'Empire. Et presque tous les autres turbés sont ainsi : celui d'Ahmed, celui de Bajazet, qui appuie sa tête sur une pierre faite avec la poussière recueillie de ses habits et de ses babouches; celui de Soliman, celui de Moustapha et de Sélim III, celui d'Abdul Hamid, celui de la Sultane Roxelane. Ce sont de petits temples sontenus par des piliers de marbre blanc et de porphyre, brillants d'ambre et de nacre. Dans quelques-uns, l'eau de la pluie descend par une ouverture de la coupole et vient baigner les fleurs et les herbes autour des sarcophages couverts de velours et de dentelles; et des voûtes pendent des œufs d'autruche et des lampes dorées qui éclairent les tombes des princes disposées en cercle autour du tombeau paternel, et

ornées des mouchoirs qui ont servi à les étrangler, enfants ou adolescents, peut-être pour inspirer aux fidèles, avec la pitié pour les victimes, le sentiment de la nécessité fatale du crime. Et je me rappelle qu'à force de voir les images de ces morts, je commençais à comprendre l'asservissement de la pensée et du cœur à l'unique raison d'Etat qui les avait causées ; comme à force de trouver à chaque pas dans les mosquées, dans les fontaines, dans les turbés, dans mille images, le nom d'un homme rappelé et glorifié comme celui d'une puissance suprême, quelque chose au dedans de moi commençait à se soumettre ; comme à force d'errer à l'ombre des cimetières et de fixer ma pensée sur les sépulcres, je commençais à considérer la mort sous un nouvel aspect, presque serein ; à éprouver un sentiment plus tranquille et plus insouciant de la vie ; à m'abandonner à je ne sais quelle philosophie paresseuse, à un vagabondage sans limite de la pensée, à un état nouveau de l'âme, où il me semblait que ce qu'il y avait de meilleur était de passer le temps tranquillement à rêver et de laisser s'accomplir ce qui est écrit. Et j'éprouvais un sentiment d'aversion et d'ennui, quand au milieu de ces rêves sereins et tranquilles, l'image de nos villes affairées, de nos églises obscures, de nos cimetières murés se présentait à mon esprit.

LES DERVICHES

Et les derviches, eux aussi, passent devant moi, parmi les images de ces derniers jours : ce sont les derviches Mevlevi, (le plus fameux des trente-deux ordres) qui ont un *tekké* très-renommé dans la rue de Péra. J'y allai, m'attendant à voir de lumineux visages de saints ravis dans des hallucinations célestes. Mais j'eus une grande

déception. La célèbre danse divine me fit l'effet d'une froide représentation théâtrale. Sans doute, les derviches sont curieux á voir quand ils entrent dans la mosquée circulaire, l'un après l'autre, enveloppés d'un grand manteau brun, la tête baissée, les bras cachés, accompagnés par une musique barbare, douce et monotone, qui ressemble au gémissement du vent dans les cyprés du cimetière de Scutari, et qui fait rêver les yeux ouverts ; et quand ils font le tour de l'enceinte, et s'inclinent deux par deux devant le Mihrab, avec un mouvement majestueux et langoureux qui fait naître un doute subit sur leur sexe. C'est aussi une belle scène, quand ils jettent leur manteau à terre avec un geste vif, et qu'ils apparaissent tous vêtus de blanc avec la longue robe de laine; et qu'étendant les bras et renversant la tête d'un air d'extase ils s'abandonnent l'un après l'autre à la danse comme s'ils y étaient poussés par une main invisible ; quand ils tournent tous ensemble au milieu de la mosquée, à égale distance, sans s'écarter d'une ligne de leur place, comme des automates sur un pivot, blancs, légers, rapides, la robe gonflée et ondoyante, les yeux à demifermés ; quand ils se prosternent tous ensemble, comme précipités à terre par une force surhumaine, et qu'ils étouffent contre le pavé le cri tonnant d'Allah ! et quand ils recommencent á s'incliner, à se baiser les mains et à tourner autour de la mosquée, rasant le mur, avec un pas gracieux qui tient le milieu entre la marche et la danse. Mais les extases, les ravissements, les visages transfigurés, que tant de voyageurs ont vus et décrits, je ne les vis point. Je ne vis que des danseurs fort agiles, infatigables, qui faisaient leur métier avec la plus complète indifférence. Je vis même des rires réprimés ; je vis un jeune derviche qui ne paraissait point fâché d'être regardé par une dame anglaise penchée à une tribune en face de

lui ; et j'ai pris sur le fait plusieurs qui au lieu de baiser les mains de leurs compagnons tâchaient de les mordre en cachette, et ceux-ci les repoussaient en les pinçant. Ah ! les hypocrites ! Ce qui me frappa le plus, ce fut de voir en tous ces hommes, et il y en avait de tout âge et de toute figure, une grâce et une élégance de mouvements et de poses que pourraient envier beaucoup de nos danseurs de salon : c'est sûrement un privilége des races orientales, dû à une structure particulière du corps. Et je le remarquai encore mieux un autre jour, où je pus pénétrer dans une cellule du tekké, et voir de près un derviche qui se préparait à la cérémonie. C'était un jeune homme imberbe, haut et mince, à la physionomie féminine. Il serrait sa tunique blanche autour de sa taille en se regardant au miroir ; il se tournait vers nous et souriait, il tâtait avec ses mains sa taille fine ; il accommodait à la hâte, mais avec grâce, avec un œil d'artiste, toutes les parties de son vêtement, comme une dame qui met la dernière main à sa toilette ; et, vu par derrière, avec cette queue, il présentait vraiment l'aspect d'une belle jeune fille habillée pour le bal, qui consulterait son miroir.... Et c'était un moine ! « *Étranges choses, en vérité !* » comme disait Desdemone à Othello.

TCHAMLIDJÉ

Mais le plus beau de mes derniers souvenirs est la cime du mont Tchamlidjé, qui s'élève derrière Scutari. De là, j'adressai à la ville mon dernier salut, et j'eus la dernière et la plus splendide vision de Constantinople. Nous allâmes à Scutari au lever du jour, par un temps nébuleux. Le brouillard durait encore quand nous arrivâmes en haut de la montagne ; mais le ciel promettait une belle journée.

Au-dessous de nous, tout était caché. C'était un singulier spectacle. Un immense rideau gris, horizontal, que nous dominions tout entier du regard, couvrait Scutari, le Bosphore, la Corne-d'Or, Constantinople tout entière. On ne voyait absolument rien. La grande ville avait disparu avec tout ses faubourgs et tous ses ports. C'était comme un océan de brouillard d'où la cime du mont Tchamlidjé sortait seule comme une île. Et nous regardions cette mer grise, imaginant que nous étions deux pauvres pèlerins venus du fond de l'Asie Mineure, et arrivés là avant l'aube sans savoir que la grande capitale de l'empire Ottoman fût sous nos pieds, et prenant un grand plaisir à suivre en imagination le sentiment croissant de surprise et d'admiration que ces pèlerins auraient éprouvé en voyant apparaître peu à peu, au lever du soleil, au-dessous de cet immense voile gris, la cité inattendue et merveilleuse. Nous vîmes paraître çà et là, sur cette vaste surface grise, une quantité de fragments de villes, qui ressemblaient à de petites îles ; un archipel de petites bourgades noyées dans la brume et éparpillées à de grandes distances ; le haut de Scutari, les sept sommets des sept collines de Stamboul, le sommet de Péra, les faubourgs les plus élevés de la rive européenne du Bosphore, la crête de Kassem-Pacha, quelque chose de confus des plus lointains faubourgs de la Corne-d'Or, tout là-bas, vers Eyoub et Hass-Keui ; vingt petites Constantinoples, roses et aériennes, hérissées d'innombrables pointes blanches, vertes et argentées. Puis chacune se mit à s'étendre, à grandir comme si elle s'élevait lentement au-dessus de cette mer de vapeurs ; et de tous les côtés se montraient en l'air des milliers de toits, de coupoles, de tours, de minarets qui semblaient se presser et se ranger en hâte pour se trouver à leur place avant d'être surpris par le soleil. Déjà on voyait Scutari tout entière au-dessous de soi ; en

face, presque tout Stamboul ; sur l'autre rive de la Corne-d'Or, la partie la plus haute de tous les faubourgs qui s'étendent de Galata aux Eaux-Douces ; et sur la rive européenne du Bosphore, Top-Hané, Founduclù, Dolma Bagtché, Beschik-Tasch, et plus loin, à perte de vue, des villes près d'autres villes, des étages immenses d'édifices, et des villes plus lointaines qui ne montraient que leur front, teint par l'aurore d'une suave rougeur de corail. Mais la Corne-d'Or, le Bosphore, la mer étaient encore cachés. Les pélerins n'y auraient rien compris. Ils auraient pu croire que la grande ville était bâtie sur deux vallées profondes, toujours nébuleuses, dont l'une rejoignait l'autre, et se demander ce qui pouvait se cacher dans ces deux abîmes mystérieux. Mais voici qu'en quelques instants le gris du dernier brouillard s'éclaircit; c'est bleu — cela brille — c'est de l'eau — une rade — un détroit—une mer — deux mers : Constantinople est toute là, plongée dans un océan de lumière, d'azur et de verdure qui semble avoir été créé à l'instant. Ah ! j'avais beau avoir déjà contemplé cette beauté de mille hauteurs, j'avais beau l'avoir fouillée dans tous ses détails et avoir exprimé de mille manières l'étonnement et l'admiration ; il fallait s'écrier et admirer encore ; et quand je pensai que dans peu de jours tout cela allait disparaître à nos yeux pour n'être plus qu'un souvenir confus, que ce voile de brouillard ne se lèverait plus jamais, qu'il fallait dire à tout cela un dernier adieu.... je ne sais.... il me sembla que j'allais partir pour l'exil, et que l'horizon de ma vie s'obscurcissait.

Et pourtant, à Constantinople même, dans les derniers jours, l'ennui nous saisit. Notre esprit fatigué se refusait aux nouvelles impressions. Nous passions sur le pont sans nous retourner. Tout nous semblait de la même couleur. Nous errions sans but, en baillant, avec un air de vaga-

bonds désœuvrés. Nous passions des heures, et puis des heures, devant un café turc, les yeux fixés sur le pavé, ou à la fenêtre de l'hôtel, regardant les chats qui se promenaient sur les toits des maisons d'en face. Nous étions rassasiés d'Orient; nous commencions à sentir un besoin tout puissant de recueillement et de travail. Et puis il y eut deux jours de pluie : Constantinople se changea en un immense bourbier et devint toute grise, et ce fut le coup de grâce. L'humeur noire nous prit : nous médisions de la ville, nous étions devenus insolents, frondeurs, pleins de prétentions et de sotte vanité européenne. Qui nous l'eût dit, le jour de l'arrivée! Et à quel point arriva notre ennui! Il arriva à nous faire une fête du jour où nous sortîmes des bureaux du Lloyd autrichien avec deux billets d'embarquement pour Varna et le Danube! Mais il y avait un point noir dans notre joie; c'était le regret de devoir nous séparer de nos bons amis de Péra, avec lesquels nous passâmes toutes ces dernières soirées très-affectueusement. Qu'il est triste de devoir toujours dire adieu, et de briser toujours des liens, et de laisser un lambeau de son cœur partout! N'y a-il donc nulle part au monde une baguette magique avec laquelle je puisse un jour, à une heure dite, réunir tous ensemble autour d'un grand banquet tous mes bons amis dispersés aux quatre vents du ciel : toi, Santoro, de Constantinople; toi, Sélam, des rives de l'Afrique; toi, Ten Brink, des dunes de la Hollande; toi, Ségovia, du Guadalquivir, et toi, Saavedra, du Tage, pour vous dire que je vous aimerai toujours? Hélas! la baguette ne se trouve pas, et en attendant les années passent et l'espérance s'envole.

LES TURCS

Maintenant, avant de monter sur le bâtiment qui fume dans la Corne-d'Or, en face de Galata, prêt à partir pour la mer Noire, il me reste à présenter modestement, comme un simple voyageur, quelques observations générales qui répondent à la question : « Que pensez-vous des Turcs ? » observations spontanées, libres de toutes considérations amenées par les événements présents, tirées telles quelles de mes souvenirs de chaque jour. Cette demande : « Que pensez-vous des Turcs ? » ravive tout d'abord l'impression que produisit en moi, le premier jour comme le dernier, l'aspect extérieur de la population masculine de Stamboul. Même en ne tenant pas compte de la différence des formes physiques, c'est une impression tout à fait différente de celle que produisent les habitants de toute autre ville d'Europe. Il semble qu'on voie un peuple — je ne sais comment rendre mieux mon idée — dans lequel tous pensent perpétuellement à la même chose. Les habitants des villes du Nord peuvent produire la même impression sur un Méridional qui observe superficiellement ; mais la réalité est fort différente. Ceux-ci ont le sérieux et le recueillement de gens occupés qui pensent à leurs propres affaires ; les Turcs ont l'air de gens qui pensent à quelque chose d'éloigné et de vague. Ils ressemblent tous à des philosophes absorbés dans une idée fixe ou à des somnambules qui marchent sans s'apercevoir du lieu où ils sont ni de ce qu'ils ont autour d'eux. Ils regardent tous droit et loin devant eux, comme des gens habitués à contempler de grands horizons, et ils ont dans les yeux et dans la bouche une vague expression de tristesse, comme des gens qui ont l'habitude de vivre

très-renfermés en eux-mêmes. Chez tous on trouve la même gravité, les mêmes manières composées, la même réserve de langage, de regard, de gestes. Du pacha au colporteur, ils ont tous l'air de grands seigneurs, ayant reçu tous la même éducation, et drapés dans une espèce de dignité aristocratique qui fait que personne au premier abord ne se douterait qu'il y eût du bas peuple à Stamboul, n'était la différence des vêtements. Presque tous les visages sont froids et ne révèlent point l'esprit ni la pensée. Il est très-rare de trouver une de ces physionomies transparentes, si fréquentes parmi nous, qui sont comme le miroir d'un caractère tendre, passionné ou capricieux, et qui permettent de juger promptement et sûrement un homme. Chez eux, tout visage est une énigme : leur regard interroge, mais ne répond pas ; leur bouche ne trahit aucun des mouvements de leur cœur. On ne peut exprimer combien pèse sur l'âme de l'étranger ce mutisme des visages, cette froideur, cette uniformité d'attitudes sculpturales et de regards fixes qui ne disent rien. Parfois il vous prend l'envie de crier au milieu de la foule : « Mais animez-vous une fois ! dites-nous qui vous êtes, à quoi vous pensez, ce que vous voyez devant vous, dans l'air, avec ces yeux de verre ! » Et ces façons d'être paraissent si étranges, qu'on a peine à les croire naturelles ; on se demande par instants si ce n'est pas une comédie, ou l'effet passager de quelque maladie morale commune à tous les musulmans de Constantinople. Pourtant, dans cette uniformité de manières et d'attitudes, on est frappé au premier abord par une différence notable entre une partie et l'autre de la population. Les traits originaux de la race turque, qui est belle et robuste, ne sont restés inaltérés que dans le bas peuple, qui garde par nécessité ou par sentiment religieux la sobriété de ses pères. Là se voient les corps maigres et vigoureux, les

têtes bien faites, les yeux vifs, les nez aquilins, les mâchoires proéminentes, et quelque chose de fort et de hardi dans toutes les formes de la personne. Les Turcs des autres classes, au contraire, chez qui la corruption est déjà ancienne et le mélange de sang étranger plus considérable, ont pour la plupart des corps alourdis par une graisse molle, de petites têtes, des fronts bas, des yeux ternes, des lèvres pendantes. Et à cette différence physique il en correspond une morale non moins grande, ou peut-être même plus grande encore : celle qui existe entre le Turc sincère, droit, antique, et cet être ambigu, incolore et insipide, qu'on appelle le Turc réformé. De là naît une grande difficulté à étudier ce qu'on appelle d'une manière générale le peuple turc ; car il n'y a pas moyen de se mêler et par suite de s'entendre avec la partie de ce peuple qui a conservé intact le caractère national ; et l'autre partie, avec laquelle on a de grandes facilités de commerce et d'observation, ne représente fidèlement ni l'esprit ni les idées de la nation. Mais ni la corruption ni la nouvelle teinture de civilisation européenne n'ont encore enlevé aux Turcs des classes supérieures ce je ne sais quoi d'austère et de vaguement triste qu'on remarque dans le bas peuple, et qui, considéré non dans les individus, mais dans la généralité de la population, produit une impression très-favorable.

En effet, à en juger sur les apparences, la population turque de Constantinople paraîtrait la plus civile et la plus honnête de l'Europe. Il n'y a pas de risque, même dans les rues les plus solitaires de Stamboul, qu'un étranger soit insulté ; on peut visiter les mosquées, même pendant les prières, et on est plus sûr d'y être respecté que ne serait un Turc qui visiterait nos églises ; dans la foule, on ne rencontre jamais un regard, je ne dis pas insolent, mais même trop curieux ; les rires sont fort

rares, très-rares aussi les gens du peuple qui se disputent au milieu de la rue ; nul bruit de voix de femmes aux portes, aux fenêtres, dans les boutiques ; aucune apparence publique de prostitution, aucun acte inconvenant ; le marché n'a guère moins de dignité que la mosquée ; il y a partout une grande parcimonie de gestes et de paroles : pas de chants, pas de rires bruyants, pas de criailleries populaires, pas d'attroupements importuns qui obstruent les rues ; des visages, des mains et des pieds propres ; peu de haillons, encore sont-ils rarement malpropres ; une manifestation universelle et réciproque de respect entre toutes les classes sociales. Mais ce n'est qu'une apparence. La corruption est cachée. Elle est dissimulée par la séparation des deux sexes ; l'oisiveté s'appelle tranquillité, la dignité sert de masque à l'orgueil, la gravité des visages, qui semble l'indice de pensées profondes, cache l'inertie morale de l'esprit, et ce qui paraît être tempérance dans la vie n'est que le manque de véritable vie. La nature, la philosophie, la vie entière de ce peuple est figurée par un état particulier de l'esprit et du corps, qu'on appelle *kief*, et qui est son suprême plaisir. Avoir mangé sobrement, avoir bu un verre d'eau à la fontaine, avoir dit ses prières, sentir son corps en repos et sa conscience tranquille, et rester ainsi, dans un endroit d'où l'on voie un vaste horizon, assis à l'ombre d'un arbre, suivant du regard les colombes du cimetière voisin, les navires lointains, les insectes qui sont tout près, les images du ciel et la fumée du narghilé, en pensant vaguement à Dieu, à la mort, à la vanité des biens de la terre et à la douceur du repos d'une autre vie : voilà le *kief*. Etre spectateur oisif du grand théâtre de ce monde, voilà la grande aspiration du Turc. Il y est porté par sa nature ancienne de pasteur contemplatif et lent, par sa religion qui lie les mains à

l'homme en remettant tout à Dieu, et par sa tradition de soldat de l'islamisme, par laquelle il n'est d'action vraiment grande et nécessaire que de combattre et de vaincre pour sa foi : la bataille finie, tout devoir est accompli. Pour lui, tout est fatal; l'homme n'est qu'un instrument dans les mains de la Providence; il est inutile qu'il s'agite pour donner aux choses humaines un autre cours que celui qui est écrit dans le ciel; la terre est un caravansérail; Dieu a créé l'homme pour qu'il y passe, en priant et en admirant ses œuvres : laissons faire à Dieu; laissons tomber ce qui tombe et passer ce qui passe; ne nous fatiguons pas pour renouveler, ne nous fatiguons pas pour conserver. Ainsi son suprême désir est la paix, et il se préserve avec le plus grand soin de toutes les commotions qui peuvent troubler la paisible harmonie de sa vie. Aussi il n'a ni avidité de savoir, ni fièvre de gain, ni fureur de voyages, ni passions vagues et inassouvies d'amour et d'ambition. Le manque des nombreux besoins intellectuels et physiques pour la satisfaction desquels nous luttons avec un travail continuel, fait que le Turc ne comprend pas même pourquoi nous travaillons ainsi. Il juge que c'est un indice d'aberration maladive de notre esprit. Le dernier but de toute fatigue lui paraissant nécessairement la paix, dont il jouit sans se fatiguer, il lui paraît aussi qu'il est plus sage et plus utile d'y arriver par le chemin court et uni par où il y parvient. Tout le grand travail de pensée et de bras des peuples européens lui semble un enfantillage, parce qu'il ne voit pas dans leurs effets quelque chose de plus grand que sa félicité idéale. Ne travaillant pas, il n'a pas le sentiment de la valeur du temps; et ce sentiment lui manquant, il ne peut rien désirer, ni apprécier toutes les découvertes de l'esprit humain qui tendent au progrès de la vie et de l'humanité. Il est capable de se demander à quoi sert un

chemin de fer, s'il ne conduit pas à une ville où l'on puisse vivre plus heureux que dans celle d'où l'on part. La foi fataliste, qui lui fait paraître vain de penser à l'avenir, est cause qu'il n'estime aucune chose que pour ce qu'elle peut lui procurer de jouissance sûre et immédiate. Aussi l'Européen n'est pour lui qu'un rêveur, quand il prévoit et qu'il prépare, qu'il jette les fondements d'un édifice dont il ne verra pas l'achèvement, quand il consume ses forces, quand il sacrifie sa paix à un but douteux et lointain. Aussi il juge notre race une race frivole, mesquine, présomptueuse, abâtardie, dont la seule valeur est dans une connaissance orgueilleuse des choses terrestres, qu'il dédaigne, excepté quand il est contraint de s'en servir pour ne pas rester au-dessous de nous. Et il nous méprise. Pour moi, c'est le sentiment dominant que nous inspirons, nous autres Européens, aux vrais Turcs qui constituent encore la grande majorité de la nation : on pourra le nier, ou feindre de n'y pas croire; mais celui qui aura vécu peu ou beaucoup parmi eux ne pourra pas ne point le sentir. Et ce sentiment de mépris a plusieurs causes, dont la première est tirée de leurs réflexions sur un fait très-significatif pour eux : que depuis plus de quatre siècles, malgré leur petit nombre relatif, ils luttent contre une grande partie de l'Europe, de foi opposée à la leur, et qu'ils se maintiennent malgré tout ce qui arrive et qui tombe. La minorité de la nation voit la raison de ce fait dans les jalousies et les discordes des États d'Europe; la majorité la voit, au contraire, dans leur supériorité et dans notre avilissement. Il ne vient à l'esprit d'aucun Turc qu'une Europe musulmane aurait pu subir et subirait l'affront d'une conquête chrétienne des Dardanelles au Danube. A l'éloge de notre civilisation, ils opposent le fait de leur domination. Orgueilleux de race, fortifiés dans cet or-

gueil par l'habitude du pouvoir, habitués à s'entendre dire au nom de Dieu qu'ils appartiennent à une race conquérante, née pour la guerre et non pour le travail, habitués même à vivre du travail des vaincus, ils ne comprennent même pas comment les peuples qu'ils ont soumis pourraient réclamer un droit quelconque à l'égalité civile. Pour ces hommes, possédés par une foi aveugle dans le règne sensible de la providence, la conquête de l'Europe a été l'accomplissement d'un décret de Dieu ; c'est Dieu qui les a investis, en signe de prédilection, de cette souveraineté terrestre ; et ce fait, qu'ils la conservent contre tant de forces hostiles, est une preuve incontestable de leur droit divin, et en même temps un argument lumineux en faveur de la vérité de leur foi. Toutes les considérations de civilisation, de droit, d'égalité, viennent se briser contre ce sentiment. Pour eux, la civilisation n'est qu'une force hostile qui veut les désarmer sans les combattre, peu à peu, traîtreusement, pour les abaisser à l'égal de leurs sujets et les dépouiller de leur domination. Aussi, non-seulement ils la méprisent comme inutile, mais encore ils la craignent comme une ennemie ; et comme ils ne peuvent la repousser par la force, ils lui opposent la résistance invincible de leur inertie.

Se transformer, se civiliser, se rendre égaux à leurs sujets, signifie pour eux devoir se mettre à rivaliser avec eux d'intelligence, d'étude et de travail, acquérir une supériorité nouvelle, refaire par la force de l'esprit la conquête déjà faite par l'épée ; et à cela s'oppose, outre leur intérêt matériel de dominateurs, leur mépris religieux pour les infidèles, leur hauteur soldatesque, leur indolence devenue une seconde nature, la tournure de leur esprit qui manque de toute initiative et qui est engourdi dans son immobilité par les cinq idées traditionnelles

qui forment tout le patrimoine intellectuel de la nation. D'autre part, ils ne voient pas dans la classe qui accepte la civilisation européenne et qui représente à leurs yeux l'état où l'Europe voudrait voir réduits tous les fils d'Osman, ils ne voient pas dans leurs frères en paletot et en gants qui balbutient le français et ne vont pas à la mosquée, un exemple qui puisse raisonnablement les convertir. Comment cette partie de la nation ottomane représente-t-elle la civilisation ? Sur ce point presque tout le monde est d'accord. Le nouveau Turc ne vaut pas l'ancien. Il a pris nos étoffes, nos aises, nos vices, nos vanités ; mais il n'a pas, jusqu'à présent, accueilli nos sentiments ni nos idées ; et dans cette transformation partielle il a perdu ce qu'il y avait de bon dans sa nature primitive d'Osmanli. Le vieux Turc ne voit pas pour le moment d'autres fruits de la civilisation qu'une valetaille innombrable d'employés, paresseux, ineptes, mécréants, rapaces, qui singent les Francs, qui méprisent toutes les traditions nationales, et une espèce de *jeunesse dorée*, effrontée et corrompue, qui promet de valoir beaucoup moins que ses pères. S'habiller et vivre comme eux, c'est pour le vieux Turc être civilisé ; et il appelle penser, agir, vivre à la manière des Francs, toutes les actions et tous les usages que non-seulement sa conscience de musulman, mais la conscience de tout honnête homme condamne. Il considère donc les « civilisés » non comme des musulmans plus avancés que les autres sur la voie d'une amélioration quelconque, mais comme une race déchue, égarée, presque apostate et traître envers sa nation ; il se défie des nouveautés, et les repousse autant qu'il est en lui, parce qu'elles viennent de ce côté où il voit tous les jours leurs funestes effets. Toute innovation européenne est pour lui un attentat contre son caractère et contre ses intérêts. Le gouvernement est révolutionnaire,

le peuple est conservateur ; la semence des idées nouvelles tombe sur un terrain dur et uni où elle périt faute d'humidité ; la main de celui qui gouverne serre et agite l'épée, mais la lame rentre dans le manche. C'est pourquoi toute l'œuvre réformatrice qu'on essaie depuis cinquante ans n'a fait encore qu'effleurer l'épiderme de la nation. On a changé les noms, mais les choses sont restées. Le peu qui a été fait l'a été violemment, et c'est à ce peu que le peuple attribue l'audace croissante des infidèles, la corruption qui s'installe au cœur de l'empire, et tous les malheurs de la nation. Pourquoi changer, se demande-t-il, nos institutions avec lesquelles nous avons vaincu et régné pendant des siècles ? Pourquoi adopter celles qui n'eurent pas la force de résister au choc de notre épée ? L'organisation, la vie, les traditions du peuple turc sont celles d'une armée victorieuse campée en Europe : elle en exerce la domination, elle en possède les priviléges, elle en goûte le repos, elle en éprouve l'orgueil ; et, comme toutes les armées, elle préfère la discipline de fer qui lui maintient la toute-puissance sur les vaincus, à une discipline plus douce, qui enchaînerait la liberté de sa victoire. Espérer maintenant que cèt état de choses, immobile depuis des siècles, puisse changer en quelques années, c'est un rêve. Les troupes légères, avant-gardes de la civilisation, peuvent marcher aussi rapidement qu'elles veulent; mais le gros de l'armée, encore chargé des pesantes armures du moyen âge, ou ne bouge pas, ou ne suit que de loin, à pas lents. Il faut s'en souvenir : ce sont des choses qui ne datent que d'hier, le despotisme aveugle, les janissaires, le sérail couronné de têtes coupées, la croyance que les Osmanlis étaient invincibles, les raïas considérés et traités comme des êtres immondes, les ambassadeurs de France habillés et nourris à la porte de la salle du trône, pour symboliser la pau-

24

vreté des infidèles devant le Grand-Seigneur. Mais sur ce sujet, il n'y a, je crois, guère de différence d'opinion même entre les Européens et les Turcs. La diversité des jugements, et par suite la difficulté pour un étranger de se faire une opinion qui lui soit propre, est dans l'appréciation des qualités individuelles du Turc. Si on interroge les raïas, on n'entend que les insultes de l'opprimé contre l'oppresseur ; si on s'adresse aux Européens de la colonie, qui non-seulement n'ont nulle raison de craindre ou de haïr les Ottomans, mais qui encore ont mille raisons de se complaire à l'état actuel des choses, on n'obtient en général que des jugements peut-être consciencieux, mais sans aucun doute favorables à l'excès. La plupart de ceux-ci s'accordent à reconnaître que le Turc est probe, franc, loyal et sincèrement religieux. Mais pour ce qui est du sentiment religieux, dont la conservation pourrait être comptée comme un grand mérite, il faut remarquer que la religion du Turc ne s'oppose à aucune de ses tendances et à aucun de ses intérêts : au contraire, elle flatte sa nature sensuelle, elle justifie son inertie, elle sanctionne sa tyrannie ; il s'y attache avec ténacité, parce qu'il comprend que sa nationalité est dans son dogme et son destin dans sa foi. Quant à la probité, dont on cite beaucoup de faits individuels, on pourrait en citer aussi des exemples innombrables chez le plus corrompu des peuples européens. Mais à cet égard, il faut considérer que l'ostentation n'a pas une petite part dans la probité que le Turc montre dans son commerce avec les chrétiens, avec lesquels il fait souvent par orgueil ce qu'il ne ferait pas par la simple impulsion de sa conscience, parce qu'il lui répugne de se rabaisser devant un peuple auquel il se croit supérieur par la race et par la valeur morale. Ainsi naissent de sa condition même de dominateur certaines qualités qu'il faut mettre à un très-

haut prix, de franchise, de fierté, de dignité, qu'il n'aurait peut être pas conservées s'il se fût trouvé à la place de ses sujets. On ne peut lui refuser pourtant le sentiment de la charité, qui est le seul baume pour les maux infinis de la société mal ordonnée, quoiqu'il encourage l'indolence et multiplie la misère ; ni d'autres sentiments qui sont des indices de noblesse d'âme, comme la reconnaissance qu'il conserve pour les plus petits services, le culte des morts, la courtoisie hospitalière, le respect des animaux. C'est un sentiment louable que son sens de l'égalité de toutes les c'asses. On ne peut nier la modération sérieuse de son caractère, qui paraît dans ses innombrables proverbes pleins de sagesse et de prudence; ni une certaine simplicité patriarcale, une tendance vague à la solitude et à la mélancolie, qui excluent la vulgarité et la mesquinerie de l'esprit. Mais toutes ces qualités flottent, pour ainsi dire, au haut de son âme, dans la paix non troublée de sa vie ordinaire ; il reste au fond, comme endormie, sa violente nature asiatique, avec son fanatisme, sa férocité de soldat et de barbare, qui, excités, se réveillent et révèlent tout à coup un autre homme. C'est pourquoi on a raison de dire que le Turc a un caractère très-doux quand il ne coupe pas de têtes. Le Tartare est comme tapi et assoupi au fond de lui-même ; sa vigueur native est restée entière, presque enchaînée par l'indolente mollesse de sa vie, et il ne s'en sert que dans les occasions suprêmes. C'est ainsi qu'il a gardé intact le courage dont la culture de l'esprit apaise l'ardeur, en affinant le sentiment de la vie, rendue plus chère par la conception et l'espérance de jouissances supérieures. En lui la passion religieuse et guerrière trouve un champ qui n'est dévasté ni par des doutes, ni par la révolte de l'esprit, ni par des chocs d'idées ; une substance inflammable tout entière et instantanément ;

un homme tout d'une pièce qui s'élance tout entier à un signal ; une lame toujours affilée, sur laquelle il n'est écrit que le nom d'un Dieu et d'un souverain. La vie sociale a à peine dégrossi en lui l'homme antique du steppe et de la cabane. Spirituellement, il vit encore dans la ville à peu près comme il vivait dans sa tribu, au milieu d'un peuple, mais seul avec ses pensées. Il n'y a pas chez les Turcs une vraie vie sociale. La vie des deux sexes donne l'idée de deux fleuves parallèles qui ne confondent pas leurs eaux, sinon çà et là par des voies de communication souterraines. Les hommes se réunissent entre eux, mais ils ne vivent pas en intimité de pensées les uns avec les autres ; ils se voient, mais ils ne se lient pas : chacun préfère à l'expansion de soi-même celle qu'un grand poëte a admirablement définie *la végétation sourde de la vie*. Notre conversation, agile et variée, qui badine, discute, enseigne, récrée, notre besoin d'échanger des sentiments et des pensées, cette expansion de notre être, où l'intelligence s'exerce et où le cœur se réchauffe, très-peu d'entre eux la connaissent. Leurs discours rasent presque toujours la terre et traitent le plus souvent des choses matériellement nécessaires. L'amour est exclu, la littérature est le privilége d'un petit nombre, la science est un mythe, la politique se réduit presque toujours à une question de noms, les affaires n'occupent qu'une très-petite partie de la vie du plus grand nombre. La nature de leur esprit se refuse aux discussions abstraites. Ils ne comprennent bien que ce qu'ils voient et touchent : leur langue le prouve, car elle manque de mots à toutes les fois qu'il s'agit d'exprimer une abstraction, et dans ce cas là les Turcs instruits sont obligés de recourir à l'arabe et au persan, ou à une langue européenne. D'ailleurs, ils n'éprouvent pas le besoin de forcer leur esprit à comprendre des choses qui sont hors de leurs désirs et presque de



Portefaix turc. (Page 373.)

leur vie. Le Persan est plus investigateur, l'Arabe est plus curieux ; le Turc n'a qu'une suprême indifférence pour ce qu'il ne connaît pas. N'ayant pas d'idées à échanger, il ne recherche pas la société des Européens, et il n'aime ni leurs interminables et subtiles discussions, ni eux-mêmes. Il ne peut y avoir entre eux une confiance entière, parce que l'un des deux cache perpétuellement une partie de soi-même ; ses affections les plus intimes, sa maison, ses plaisirs, et, ce qui importe le plus, le vrai sentiment qu'il nourrit pour l'autre, et qui est un sentiment invincible de défiance. Le Turc tolère l'Arménien, méprise le Juif, hait le Grec, se défie du Franc. Il les supporte tous, en général, comme un gros animal qui laisse une myriade de mouches se promener sur son dos, se réservant de leur donner un coup de queue si elles s'avisent de le piquer au vif. Il les laisse tous agir, se combattre, bouleverser tout autour de lui ; il se sert des Européens qui peuvent lui être utiles ; il accepte les innovations matérielles dont il reconnaît l'avantage immédiat ; il écoute sans bouger les leçons de civilisation qu'on lui donne ; il change ses lois, ses modes et son cérémonial ; il apprend à répéter correctement nos sentences philosophiques ; il se laisse travestir, farder, masquer ; mais à l'intérieur il est toujours immuablement, invinciblement le même. Pourtant il répugne à la raison de se résigner à croire que l'action lente et continue de la civilisation ne puisse, dans une période de temps indéterminée, infuser l'étincelle d'une nouvelle vie à ce gigantesque soldat asiatique qui dort à travers deux continents, et ne s'éveille jamais que pour brandir son épée. Mais si l'on considère les efforts faits et les résultats obtenus jusqu'à présent, cette période de temps apparaît à l'esprit si démesurément longue, eu égard aux besoins et aux impatiences des peuples chrétiens de l'Orient, qu'elle fait

presque évanouir l'espérance que la question dont l'Europe s'occupe tant puisse se résoudre par la civilisation progressive du peuple turc. Telle est l'opinion que je me suis formée, dans mon court séjour à Constantinople. — Comment donc pourrait-on s'y prendre pour résoudre la question ? — Ah ! messieurs, ici je ne me crois pas obligé de vous répondre, parce que je ne pourrais pas répondre sans avoir l'air de donner des conseils à l'Europe ; et ma modestie s'y refuse inexorablement. Et puis.... je l'ai déjà dit, qu'il y a un bâtiment autrichien qui fume sur la Corne-d'Or, en face de Galata, prêt à partir pour la Mer Noire ; et le lecteur sait où il doit passer, ce bâti ent !

LE BOSPHORE

A peine à bord, nous voyons comme un voile s'étendre sur Constantinople, et sur ce voile se dessinent les montagnes de la Moravie et de la Hongrie, et les Alpes de la basse Autriche. C'est un rapide changement de décor qu'on voit toujours en montant sur un navire où l'on rencontre déjà les figures et où l'on entend déjà la langue du pays où l'on va. Nous sommes emprisonnés dans un cercle de faces allemandes qui nous font sentir avant le temps le froid et la tristesse du Nord. Nos amis nous ont quittés ; nous ne voyons plus que trois mouchoirs blancs qui voltigent au-dessus d'un caïque lointain, au milieu d'un va-et-vient de barques noires, en face de la maison de la douane. Nous sommes au même point où notre bateau sicilien s'arrêta le jour de l'arrivée. Il fait une belle soirée d'automne, lumineuse et tiède. Constantinople ne nous a jamais paru si riante et si grande. Pour la dernière fois nous cherchons à fixer dans notre esprit ses contours immenses et ses vagues contours de ville en-

chantée ; et nous regardons pour la dernière fois jusqu'au fond de cette merveilleuse Corne-d'Or qui nous sera cachée pour toujours dans quelques instants. Les mouchoirs blancs ont disparu. Le bâtiment s'ébranle. Il semble que tout se déplace : Scutari vient en avant, Stamboul recule, Galata tourne sur elle-même comme pour nous voir partir. Adieu à la Corne-d'Or ! Un mouvement du bateau nous dérobe le faubourg de Kassem-Pacha, un autre nous porte au delà d'Eyoub, un autre nous cache la sixième colline de Stamboul; la cinquième disparaît, la quatrième est cachée, la troisième s'évanouit, la seconde s'efface ; il ne reste plus que la colline du Sérail, qui, grâce au ciel, ne nous quittera pas encore tout de suite. Nous naviguons déjà rapidement au beau milieu du Bosphore. Le quartier de Top-Hané passe, le quartier de Foundouklù passe; les façades blanches et ciselées du palais de Dolma Bagtché s'enfuient ; et Scutari étale pour la dernière fois son amphithéâtre de collines couvertes de jardins et de villas. Adieu, Constantinople ! chère et immense ville, rêve de mon enfance, aspiration de ma jeunesse, souvenir ineffaçable de ma vie ! Adieu, belle et immortelle reine de l'Orient! Que le temps change ton sort sans attaquer ta beauté, et puissent mes enfants te voir un jour avec la même ivresse d'enthousiasme juvénile avec laquelle je te vois et te quitte !

La tristesse de l'adieu ne dura que quelques instants ; car une autre Constantinople plus vaste, plus belle, plus souriante que celle que je laissais sur la Corne-d'Or, s'étendait devant moi sur une longueur de vingt-sept milles, le long des deux plus beaux rivages de la terre.

Le premier village qui se présente à gauche, sur la rive européenne du Bosphore, est Beschik-Tasch ; un gros village turc, ou plutôt un grand faubourg de Constantinople, qui s'étend au pied d'une colline, autour d'un petit

port. Derrière lui s'ouvre une belle vallée, l'antique vallée des *lauriers de San Stefano*, de Byzance, qui remonte vers Péra ; entre les maisons se dresse un groupe de platanes qui ombrage le tombeau du fameux corsaire Barberousse; un grand café bourré de monde s'avance au dessus des eaux, soutenu par une forêt de pilotis ; le port est rempli de barques et de caïques ; la rive est couverte de foule, la colline couverte de verdure, la vallée remplie de maisons et de jardins. Mais ce n'est plus l'aspect des faubourgs de Constantinople. C'est déjà la grâce et la gaieté propres des villages du Bosphore, grâce et gaieté qu'on ne peut oublier. Les formes sont plus délicates, la verdure plus épaisse, les couleurs plus vives. C'est comme une nichée de petites maisons riantes, qui paraissent suspendues entre la terre et l'eau, une petite ville d'amoureux et de poëtes, destinée à durer autant que la passion ou que l'inspiration, née là d'un caprice, par une belle nuit d'été. Nous n'avons pas eu le temps de la regarder, qu'elle est déjà loin; nous passons devant le palais de Tchéragan, ou plutôt devant une armée de palais de marbre blanc, simples et magnifiques, ornés de longues rangées de colonnes, et entourés de terrasses à balustres, au-dessus desquelles se découpent comme des créneaux vivants d'innombrables oiseaux blancs du Bosphore, que fait ressortir le vert vigoureux des collines de la rive. Mais ici commence le tourment de voir fuir mille beautés pendant qu'on en admire une. Pendant que nous contemplons Beschik-Tasch et Tchéragan, la rive asiatique fuit de l'autre côté, couverte de villages délicieux qu'on voudrait pouvoir acheter et emporter comme des bijoux. Kuzgoundjouk passe, teint de toutes les couleurs de l'iris, avec son petit port où la tradition dit que la jeune Io débarqua après avoir traversé le Bosphore pour se sauver de la colère de Junon ; Istavros passe avec sa belle mosquée

aux deux minarets ; le palais impérial de Beylerbey disparaît avec ses toits coniques et pyramidaux et ses murs jaunes et gris, qui lui donnent l'aspect mystérieux et bizarre d'un couvent de princesses ; et puis le village de Beylebey, réfléchi par les eaux, derrière lequel s'élève le mont Boulgourlù ; et tous ces villages, réunis ou dispersés aux pieds de petites collines verdoyantes, et couverts d'une végétation touffue qui a l'air de chercher à les cacher, sont reliés entre eux par des guirlandes de villas et de petites maisons, et par de longues rangées d'arbres qui courent le long de la rive ou descendent en zig-zag depuis les hauteurs jusqu'à la mer, à travers une multitude de jardins, de potagers et de petites prairies, disposés en damiers ou en étages, et teints de toutes les nuances de vert.

Il faut donc se résigner à voir tout à la volée, tournant continuellement la tête à droite et à gauche avec une régularité automatique. A peine a-t-on dépassé Tchéragan, qu'on voit à gauche, sur la rive européenne, le grand village d'Orta Keui, au-dessus duquel la mosquée de la sultane Validé, mère d'Abdul-Aziz, montre sa coupole étincelante et le palais de Riza-Pacha élève ses toits gracieux. Orta Keui est bâti au pied d'une colline sur le sommet de laquelle se dressent au milieu d'une épaisse végétation les murailles blanches et légères du kiosque impérial de l'Etoile. Orta-Keui est habité par un grand nombre de banquiers arméniens, français et grecs. En ce moment, le paquebot de Constantinople y touchait. Une foule débarquait, une autre foule attendait à la cale pour s'embarquer. Il y avait des dames turques, des dames européennes, des officiers, des religieux, des eunuques, des élégants ; des turbans, des fez, des chapeaux de femme, des chapeaux d'homme, mêlés ensemble ; spectacle que l'on voit à toutes les vingt stations du Bos-

phore, principalement le soir. En face d'Orta-Keui, sur la rive asiatique, brille de mille couleurs, au milieu d'une ceinture de villas, le village de Tchenghel, de *l'ancre*, ainsi nommé d'une vieille ancre de fer que Mahomet II trouva sur son rivage; et tout près se trouve le kiosque blanc, de triste mémoire, d'où Mourad IV, rongé par une jalousie féroce, ordonnait la mort des gens gais qui passaient dans les prés en chantant. En regardant de nouveau vers l'Europe, nous nous trouvons en face du beau village et du port gracieux de Kourou Tchéchmé, l'antique Anaplos, où Médée, débarquant avec Jason, planta le fameux laurier ; et, nous retournant du côté de l'Asie, nous voyons les deux villages riants de Koulléli et de Vani-Keuï, répandus le long de la rive, à droite et à gauche d'une caserne démesurée, semblable à un palais royal, qui se mire dans les eaux. Derrière les deux villages s'élève une colline couronnée d'un grand jardin, au milieu duquel brille, presque caché par les arbres, le kiosque où Soliman le Grand vécut trois années, caché dans une petite tour, pour se soustraire aux recherches des espions et des bourreaux de son père Sélim. Pendant que nous cherchons la tour entre les arbres, le bateau passe devant Arnaout-Keuï, le village des Albanais, habité aujourd'hui par des Grecs, bâti en forme de croissant, sur la rive européenne, autour d'une petite baie remplie de bateaux à voiles. Mais comment pourrait-on tout voir? Un village vous dérobe l'autre, une belle mosquée vous distrait d'un gracieux paysage, et pendant qu'on regarde les villages et les ports, il passe des palais de vizirs, de pachas, de sultanes, de grands eunuques, de grands seigneurs ; des maisons jaunes, bleues et pourpres qui semblent flotter sur l'eau, revêtues de lierre et de lianes, couvertes de terrasses pleines de fleurs, et à demi cachées dans de petits bois de cyprès, de lauriers et d'orangers ;

des édifices surmontés de frontons corinthiens et décorés de colonnes de marbre blanc ; des châlets, des pavillons japonais, de petits palais moresques, des kiosques turcs à trois étages surplombant l'un au-dessus de l'autre, qui suspendent sur l'azur du Bosphore les balcons grillés de leurs harems et ont en avant d'eux de petits escaliers et de petits jardins caressés par le courant : petits édifices légers et fragiles, qui représentent bien le sort de leurs habitants, le triomphe d'une jeune fille, le succès d'une intrigue, une haute charge qui sera perdue demain, une gloire qui finira dans l'exil, une richesse qui s'en va en fumée, une grandeur qui croule. Il n'y a presque pas un endroit des deux rives qui ne soit couvert de maisons. C'est comme le Grand-Canal d'une immense Venise champêtre. Les villas, les kiosques, les palais s'élèvent l'un derrière l'autre, disposés de telle façon que toute la façade de chacun est visible et que ceux de derrière paraissent plantés sur le toit de ceux de devant ; et entre les uns et les autres, des plus proches aux plus lointains, tout est vert ; partout se dressent des cimes et des branchages de chênes, de platanes, d'érables, de peupliers, de pins, de figuiers, entre lesquels blanchissent les fontaines, et scintillent de petites coupoles de turbés et de mosquées solitaires.

En nous retournant vers Constantinople, nous voyons encore, confusément, la colline du Sérail, et la coupole énorme de Sainte-Sophie, qui se détache en noir sur le ciel limpide et doré. En même temps disparaissent Arnaout-Keuï, Vani, Koulleli, Tchenghel, Orta, et tout change autour de nous. Il nous semble être dans un vaste lac. Une petite baie s'ouvre à gauche sur la rive européenne ; une autre à droite sur la rive asiatique. Sur la rive gauche s'étend en demi-cercle la belle petite ville de Bebek, ombragée par des arbres très-élevés, entre lesquels se

dressent une belle mosquée antique et le kiosque impérial d'Houmaïoun-Habad, où jadis les Sultans recevaient secrètement les ambassadeurs européens. Une partie de la ville se cache dans l'épaisse verdure d'une petite vallée : une autre partie s'éparpille sur les croupes d'une colline couverte de chênes, sur le sommet de laquelle est un écho puissant, qui répète le pas d'un cheval aussi bruyamment que si c'était la marche d'un escadron. C'est un paysage gracieux et riant, à faire le caprice d'une reine ; mais on l'oublie en se tournant du côté opposé. Ici la rive de l'Asie offre une vue du paradis terrestre. Sur un large promontoire s'étend, dessinant la courbe convexe d'un arc, le village de Kandilli, bariolé comme un village hollandais, avec une mosquée toute blanche, et un cortége serré de villas ; derrière lui s'élève la colline fleurie d'Idjadieh, surmontée d'une tour crénelée qui guette les incendies sur les deux rives. A droite de Kandilli, s'ouvrent sur la baie, à peu de distance l'une de l'autre, deux vallées, celle du grand et celle du petit *ruisseau céleste*, entre lesquelles s'étend la prairie délicieuse des Eaux-Douces d'Asie, couverte de sycomores, de chênes et de platanes, et dominée par le riche kiosque de la mère d'Abdul-Medgid, dessiné et sculpté dans le goût du palais de Dolma Bagtché, et entouré de grands jardins tout rougissants de roses. Et au delà du « grand ruisseau céleste » on voit encore les mille couleurs du village d'Anadoli-Hissar, étalé sur les croupes d'une colline où se dressent les tours élancées du château de Bajazet Ilderim, qui fait face au château de Mahomet II, bâti sur la rive européenne. Toute cette partie du Bosphore, à ce moment, était pleine de vie. Dans la baie européenne glissaient des centaines de canots ; il passait des bateaux à voiles et à vapeur qui allaient au port de Bebek ; les pêcheurs turcs jetaient les filets de leurs grandes nasses

que soutiennent sur l'eau deux longues perches croisées ; un paquebot de Constantinople versait sur le quai de la petite ville européenne une foule de dames grecques, de lazaristes, d'élèves de l'école protestante américaine, de familles chargées de paquets et de vêtements ; et du côté opposé, on voyait avec la lunette d'approche des groupes de dames musulmanes qui se promenaient sous les arbres des Eaux-Douces, ou qui étaient assises en cercle au bord du « ruisseau céleste » pendant qu'un grand nombre de caïques et de barques surmontées d'une tente, pleines de Turcs et de Turques, allaient et venaient le long de la rive. On eût dit une fête. C'était un je ne sais quoi d'arcadien et de tendre, qui donnait envie de se jeter hors du bateau, de rejoindre à la nage une des deux rives, d'y rester et de dire : « arrive qui pourra, je ne bouge plus d'ici ; je veux y vivre et y mourir, au sein de cette béatitude mulsulmane ».

Mais tout à coup la scène change, et tous ces rêves prennent leur vol. Le Bosphore s'étend droit devant nous, et présente une vague image du Rhin, mais d'un Rhin plus noble, et paré des couleurs chaudes et riches de l'Orient. A gauche, un cimetière couvert d'un bois de cyprès et de pins rompt la ligne des maisons, non interrompue jusque-là ; et tout de suite après, sur la pente du petit mont rocheux d'Hermæon, s'élèvent les trois grandes tours de Roumili-Ilissar, le château d'Europe, entourées de restes de murailles crénelées et de tours plus petites, qui descendent en gradins pittoresques de ruines jusque sur le bord de la rive. C'est un château célèbre, que Mahomet II éleva un an avant la prise de Constantinople, malgré les vives remontrances de Constantin, dont les ambassadeurs, comme on sait, furent renvoyés avec des menaces de mort. C'est l'endroit où le courant est le plus impétueux ; les Grecs l'appellent le Grand

Courant, et les Turcs le courant de Satan; et c'est aussi l'endroit le plus étroit du Bosphore, car les deux rives n'y sont écartées que de cinq cents mètres environ. C'est là que Mandroclès de Samos jeta le pont de bateaux sur lequel passèrent les sept cents mille soldats de Darius, et on croit aussi que les dix mille y passèrent en revenant d'Asie. Mais il ne reste plus trace ni des deux colonnes de Mandroclès, ni du trône creusé dans la roche du mont Hermæon, d'où le roi de Perse assistait au passage de son armée. Un petit village turc sourit mystérieusement, accroupi au pied du château, et la rive asiatique fuit plus verte et plus gaie. C'est une succession continue de cabanes de bateliers et de jardiniers, de petites vallées qui regorgent de végétation, de petits golfes solitaires presque couverts par les branches gigantesques des arbres de la rive, sous lesquels passent lentement les petites voiles blanches des pêcheurs; de prés fleuris qui descendent en pente douce jusqu'au bord de l'eau; de petites rocailles de jardin entortillées de lierre; de petits cimetières qui blanchissent sur le sommet de tertres taillés à pic. Tout à coup apparaît sur la même rive asiatique le beau village de Kanlidjé, tout vermeil, bâti sur deux promontoires de rochers, contre lesquels les vagues se brisent avec fracas, et orné d'une belle mosquée dont les deux minarets blancs se dressent au-dessus d'un massif de cyprès et de pins parasols. Là, les jardins recommencent à s'élever les uns au-dessus des autres, en manière de belvédères; les villas fourmillent et on remarque parmi elles le palais enchanté du célèbre Fuad-Pacha, diplomate et poëte, vaniteux, gracieux et voluptueux, qui fut appelé le Lamartine ottoman. Un peu plus loin, sur la rive européenne, on nous montre le charmant village de Balta-Limani, situé à l'ouverture d'un vallon par où un petit fleuve s'écoule dans le port, et dominé par une col-

line semée de villas, parmi lesquelles s'élève l'antique palais de Reschid Pacha ; et puis la petite baie d'Emir-Ghian Oglou-Baghtché, toute verte de cyprès, au milieu desquels brille d'une blancheur de neige une mosquée solitaire baignée par les eaux et surmontée d'un grand globe hérissé de rayons d'or. Cependant le bateau s'approche tantôt d'une rive, tantôt de l'autre, et alors nous voyons mille détails du grand paysage; ici, le vestibule du *selamlik* d'une riche maison turque, ouvert sur la plage, et au fond duquel fume un gros majordome couché sur un divan; là, un eunuque debout sur la dernière marche de l'escalier extérieur d'une villa, qui aide deux Turques voilées à descendre dans un caïque; plus loin, un petit jardin entouré de haies et presque entièrement couvert par un platane, au pied duquel se repose les jambes croisées un vieux Turc à barbe blanche qui médite sur le Coran; des familles de promeneurs réunies sur les terrasses ; des troupeaux de chèvres et de brebis qui paissent dans les prés hauts ; des cavaliers qui galopent le long de la rive, des caravanes de chameaux qui passent sur le sommet des collines, dessinant leurs bizarres silhouettes sur le ciel serein.

Tout à coup le Bosphore s'élargit, la scène change, nous sommes de nouveau entre deux baies, au milieu d'un vaste lac. A gauche est une baie étroite et profonde, autour de laquelle s'étend la petite ville grecque d'Isthénia, Sosthénios, du temple de la statue ailée qu'y élevèrent les Argonautes, en l'honneur du Génie tutélaire qui les avait rendus victorieux dans leur lutte contre Amycus, roi des Bébryces. Grâce à une légère courbe que le bateau décrit vers l'Europe, nous voyons distinctement les cafés et les petites maisons rangées le long de la rive, les villas éparses entre les oliviers et les vignobles, la vallée qui débouche dans le port, le torrent qui se précipite

d'une hauteur, et la fameuse fontaine de marbre du blanc le plus pur, ombragée par un groupe d'érables énormes, où pendent les filets des pêcheurs, au milieu d'un va-et-vient de femmes grecques qui portent des amphores sur la tête. En face d'Isthénia, sur la baie de la rive asiatique, on aperçoit entre les arbres le village turc de Tchibouklù, où était le couvent renommé des veilleurs, qui priaient et chantaient sans interruption, le jour et la nuit. Les deux rives du Bosphore sont, d'une mer à l'autre, remplies du souvenir de ces cénobites et anachorètes fanatiques du cinquième siècle, qui erraient sur les collines, chargés de croix et de chaînes, tourmentés par des cilices et des colliers de fer, ou qui restaient des semaines et des mois immobiles au sommet d'une colonne ou d'un arbre, autour duquel venaient se prosterner, jeûner, prier, se frapper la poitrine, des princes, des soldats, des magistrats et des pasteurs, implorant une bénédiction ou un conseil comme une grâce de Dieu. Mais le Bosphore a le singulier pouvoir d'arracher irrésistiblement à la contemplation du passé le voyageur qui parcourt pour la première fois ses rivages. Tous les souvenirs, toutes les images les plus grandes, les plus belles ou les plus tristes que puisse fournir l'histoire ou la légende de ces lieux restent cachées, obscurcies, j'allais dire enterrées par ce luxe prodigieux de végétation, par cet éblouissement de couleurs éclatantes, par cette exubérance de vie, par la jeunesse puissante et superbe de cette belle nature où tout est fête et sourire. Il faut faire effort pour croire que dans ces ondes, au milieu de cette beauté magique, les flottes des Bulgares, des Goths, des Hérules, des Byzantins, des Russes, des Turcs, aient pu se heurter avec fureur, s'incendier et s'ensanglanter. Les châteaux mêmes qui couronnent les collines n'éveillent pas ce sentiment de terreur poétique

qu'inspirent en d'autres lieux les ruines de cette espèce; et on les prendrait plutôt pour un décor artificiel du paysage que pour de véritables monuments guerriers qui ont jadis vomi la mort. Tout est voilé par une teinte de langueur et de douceur qui n'éveille que des pensées sereines et un immense désir de paix.

Au delà d'Isthénia le Bosphore s'élargit encore, et le bateau arrive en quelques minutes à un endroit d'où l'on jouit d'une perspective encore plus merveilleuse que toutes celles qu'on a vues jusque-là. En se tournant vers l'Europe, on a devant soi la petite ville grecque et arménienne de Ieni-Keuï, bâtie sur les pentes d'une colline élevée, couverte de vignobles et de petits bois de pins et formant promontoire en haut d'une rive rocheuse contre laquelle le courant se brise avec un grand bruit; et, un peu plus loin, la superbe baie de Kalender, remplie de barques, entourée de cabanes de jardiniers et enguirlandée d'une végétation luxuriante, au-dessus de laquelle s'élèvent les terrasses aériennes d'un kiosque impérial. En se retournant, on a devant soi la rive asiatique qui se courbe en grand arc, et forme un merveilleux amphithéâtre de collines, de villages et de ports. C'est Indgir-Keuï, le village des figuiers, couronné de jardins; près d'Indgir-Keuï, Sultanieh, qui paraît caché dans un bois; après Sultanieh, le gros village de Bey-Koz, entouré de jardins et de vignobles, et ombragé par d'immenses noyers. Il donne son nom au plus beau golfe du Bosphore, qui est celui où le roi des Bébryces fut vaincu par Pollux, et où était le laurier magique qui rendait fou quiconque touchait ses feuilles. Au delà de Bey-Koz, dans le lointain, est le village de Jabi, l'antique Amea, qui ne paraît plus être qu'un amas de fleurs jaunes et rouges sur un grand tapis vert. Mais ce n'est là qu'un croquis du grand ableau. Il faut imaginer la forme si noble et si gracieuse

de ces collines qu'on voudrait caresser de la main ; ces innombrables petits villages sans nom qui semblent placés là par la main d'un peintre ; cette végétation de tous les climats, cette architecture de tous les pays, ces étages de jardins, ces cascades, ces ombres épaisses, ces mosquées éblouissantes, cet azur moucheté de voiles blanches et ce ciel teint de rose par le couchant.

Mais, arrivé là, j'éprouve un sentiment de satiété, comme presque tout le monde l'éprouve à un certain point du Bosphore. Cette succession interminable de lignes molles et de couleurs riantes finit par fatiguer. C'est une monotonie de charme et de grâce où la pensée s'endort. On voudrait voir surgir tout à coup sur une de ces rives un écueil difforme et gigantesque, ou s'étendre au loin une plage déserte et triste parsemée de débris de naufrages. Alors, pour se distraire, on n'a qu'à fixer son attention sur les flots. Le Bosphore semble un port sans fin. On passe au milieu des cuirasses brillantes de la flotte ottomane ; au milieu de flottes de bâtiments marchands de tous les pays, de voiles bariolées et de poupes bizarres où se presse une foule étrange ; on rencontre des bateaux aux formes singulières des ports asiatiques de la Mer Noire, et les petites corvettes élégantes des ambassades. On voit filer comme des flèches les barques de plaisance à voiles, qui volent à l'envi sous les yeux des spectateurs rangés sur le rivage ; des barques de toutes formes, pleines de gens de toutes couleurs, s'éloignent des mille petites cales des deux continents, ou y abordent ; les caïques remorqués glissent entre les longues files de grandes barques chargées de marchandises ; les chaloupes pavoisées se croisent avec les radeaux, avec les caïques dorés des pachas, avec les paquebots de Constantinople pleins de turbans, de fez et de voiles, qui traversent le canal en zigzag pour toucher à toutes les stations. Et comme

notre bâtiment avance lui aussi en serpentant, il semble que toute cette scène tourne autour de nous ; les promontoires se déplacent, les collines changent de forme de la façon la plus inattendue, les villages disparaissent et puis reparaissent sous un nouvel aspect, et devant et derrière nous, le Bosphore tantôt se ferme comme un lac, tantôt s'ouvre et laisse voir une fuite de lacs et de collines lointaines ; puis, tout à coup, les collines se réunissent de nouveau, en avant et en arrière, et nous nous trouvons dans un bassin vert et nous ne comprenons pas par où nous pourrons en sortir ; mais à peine a-t-on eu le temps d'échanger dix paroles avec un voisin, que déjà le bassin a disparu, et qu'on voit autour de soi de nouvelles collines, de nouvelles villes, de nouveaux ports.

Nous sommes entre la baie de Thérapia, « *pharmacia*, à cause des poisons de Médée » et la baie de Hounkiar-Iskelessi, *Cale des Sultans*, où fut signé en 1833 le fameux traité qui ferme les Dardanelles aux flottes étrangères. Là le spectacle du Bosphore arrive presque au plus haut degré de sa beauté. Thérapia est la plus radieuse petite ville qui orne ses rives après Buyuk-déré, et la vallée qui s'ouvre derrière la baie de Hounkiar-Iskélessi est la plus verte, la plus charmante, la plus poétique vallée qu'on puisse admirer entre la mer de Marmara et la mer Noire. Une partie de Thérapia s'étend sur un rivage droit, au pied d'une grande colline, et une autre, autour d'un golfe profond, qui est son port, golfe plein de navires et de barques, sur lequel débouche la vallée de Krio-Néro, où le reste de la ville s'étale dans la verdure. Le rivage est couvert de cafés pittoresques, qui s'avancent sur l'eau, d'hôtels élégants, de riches maisons, de groupes de grands arbres, qui ombragent les petites places et les fontaines ; au delà s'élèvent les palais d'été des ambassades de France, d'Italie et d'Angleterre, et au-dessus de

ceux-ci, un kiosque impérial; et, tout à l'entour, le long de la colline, terrasses sur terrasses, jardins sur jardins, villas sur villas, bosquets sur bosquets; et une foule vêtue de vives couleurs fourmille dans les cafés, dans le port, sur les rives, dans les sentiers qui gravissent les hauteurs, comme dans une petite capitale en fête. Le petit village de Hounkiar-Iskélessi, séjour de prédilection des riches Arméniens de Constantinople, sommeille entre les platanes et les cyprès, autour de son petit port sillonné de rares barques qui passent furtivement; au delà du village, au sommet d'un vaste escalier de jardins, se dresse, solitaire, le kiosque magnifique d'Abdul-Aziz; et au delà du kiosque se creuse et se cache au milieu d'une profusion indescriptible de végétation tropicale, la vallée favorite des padischas, pleine de mystères et de rêves.

Mais toute cette beauté ne paraît plus rien, un mille plus loin, quand le bateau est arrivé devant le golfe de Buyuk-déré. Là est la majesté et la grâce suprême du Bosphore. Là, si l'on était déjà fatigué de sa beauté, et si l'on avait prononcé son nom avec irrévérence, on se découvre et on lui demande pardon. On est au milieu d'un vaste lac entouré de merveilles, qui inspire l'envie de se mettre à tourner comme les derviches, sur l'avant du bateau, pour voir toutes les rives et toutes les collines à la fois. Sur la rive d'Europe, autour d'un golfe profond où le courant va mourir en molles ondulations, sur les croupes d'une grande colline parsemée de villas innombrables, s'étend la ville de Buyuk-déré, vaste, coloriée comme un immense parterre de fleurs plein de palais, de kiosques et de villas enfouies dans une verdure vivace qui semble sortir des toits et des murailles et qui remplit les rues et les places. La ville s'étend à droite jusqu'à une petite baie qui est comme un golfe dans le golfe, et autour de laquelle se range le village de Kéfeli-Keuï.

Derrière le village s'ouvre une large vallée, toute verte de prairies, par où l'on va au grand aqueduc de Mahmoud et à la forêt de Belgrade. C'est dans cette vallée, d'après la tradition, que campa en 1096 l'armée des premiers croisés; et l'un des sept platanes gigantesques auquel le lieu doit sa réputation est appelé le platane de Godefroi de Bouillon. De là à Kéfeli-Keuï s'ouvre une autre baie verte de cyprès et blanche de maisons, et au delà de la baie on voit encore Thérapia, éparpillée au pied de sa colline d'un vert sombre. Quand on a regardé jusque-là, on se retourne vers l'Asie, et on éprouve un vif sentiment de surprise. On est devant la plus haute montagne du Bosphore, le mont du Géant, en forme d'énorme pyramide verte, où est le fameux tombeau nommé par trois légendes différentes : « lit d'Hercule, fosse d'Amycus, tombe de Josué juge des Hébreux ». Il est gardé maintenant par deux derviches, et visité par des musulmans malades qui viennent y déposer les lambeaux de leurs vêtements. La montagne déploie ses pentes fleuries et ombragées d'arbres jusque sur le rivage où, entre deux promontoires verdoyants, s'ouvre la baie d'Umour-yéri, émaillée de cent couleurs par les maisons d'un village musulman capricieusement dispersé sur ses bords, et accompagné d'autres groupes de petites maisons et de villas, disséminées comme des fleurs jetées çà et là, dans les prés et sur les hauteurs voisines. Mais le spectacle n'est pas tout dans ce cercle. Droit en face de vous brille la mer Noire; et, en se retournant du côté de Constantinople, on voit encore, au delà de Thérapia, dans un lointain violacé et confus, la baie de Kalender, Indgir-Keui, Sultanieh, Kieni-Keuï, qui paraissent des vues imaginaires d'un monde lointain plutôt que des perspectives réelles. Le soleil se couche; la rive européenne commence à se voiler d'ombres azurées et grisâtres; la rive asiatique

est encore dorée; les eaux agitées semblent lancer des éclairs; des essaims de petites barques chargées de maris et d'amants, venant de Constantinople, courent vers la rive européenne, rencontrées, arrêtées, entourées par d'autres barques chargées de dames et d'enfants qui viennent des villas. Des cafés de Buyuk-déré nous arrivent des fragments interrompus de musique et de chants; les aigles volent autour de la montagne du Géant, les alcyons rasent les eaux; les dauphins nagent autour du bateau, l'air frais de la mer Noire nous souffle au visage. Où sommes-nous? où allons-nous? C'est un moment d'illusion et d'ivresse où les souvenirs de tout ce que nous voyons depuis deux heures sur les rives du Bosphore se confondent pour notre esprit dans l'image d'une seule cité prodigieuse, dix fois plus grande que Constantinople, habitée par des peuples de toute la terre, privilégiée de tous les favoris de Dieu, et livrée à une fête perpétuelle, et cette image nous remplit de tristesse et d'envie.

Mais c'est la dernière vision. Le bateau sort rapidement du golfe de Buyukdéré. Nous voyons à gauche le village de Sari-ïar, entouré de cimetières, devant lequel se creuse une petite baie, formée par cet antique promontoire de Simas, où s'élevait le temple de Vénus *meretricia*, objet d'un culte particulier pour les navigateurs grecs; puis le village de Iéni-Mahallé; puis le fort de Téli-Tabia, qui fait vis-à-vis à un autre petit fort bâti sur la rive asiatique, au pied du mont du Géant; puis le château de Roumili-Kavak, qui profile ses contours sévères sur le ciel teint en rose par les dernières clartés du crépuscule. Sur l'autre rive, vis-à-vis Roumili-Kavak, est une autre forteresse, qui couronne le promontoire où s'élevait le temple des douze dieux, construit par l'Argien Phrygos, près de celui de Jupiter « distributeur de vents propices », fondé par les Chalcédoniens, et converti depuis par Justi-

nien en une église consacrée à l'archange saint Michel. C'est à cet endroit que le Bosphore se resserre pour la dernière fois, entre le contre-fort extrême des montagnes de Bithynie et l'extrême pointe de la chaîne de l'Hémus; il a toujours été considéré comme la première porte du canal à défendre contre les invasions du Nord, et à cause de cela il a été le théâtre de luttes obstinées entre Byzantins et barbares, entre Vénitiens et Génois. Deux châteaux forts génois, placés l'un vis-à-vis l'autre, et entre lesquels était tendue une chaîne de fer qui barrait le canal, montrent encore confusément près de là leurs tours et leurs murs ruinés. A partir de là le Bosphore va droit vers la mer en s'élargissant par degrés; ses deux rives sont hautes et raides, comme deux énormes bastions, et n'offrent plus au regard que quelques groupes de misérables maisons, et çà et là une tour solitaire, un monastère en ruines, quelques débris de môles ou de digues antiques. Après un long trajet, nous voyons encore scintiller sur la rive européenne les lumières du village de Buyuk-Liman, et de l'autre côté la lanterne d'une forteresse qui domine le promontoire de l'Éléphant; puis, à gauche, la grande masse rocheuse de l'antique Cypopolis, où s'élevait le palais de Phinée, infecté par les Harpies; et à droite, la forteresse du cap Poïraz, qui nous apparaît comme une vague masse sombre sur le ciel grisâtre. Ici les rives sont très-écartées; le canal ressemble déjà à un grand golfe; la nuit tombe, la brise marine gémit dans les cordages du bâtiment, et la triste *mer cimmérienne* étend devant nous son horizon sans bornes, livide et inquiet. Mais notre pensée ne peut encore se détacher de ces rives pleines de poésie et de souvenirs que la beauté de la nature ne fait plus oublier; elle vole, à gauche, au pied des petits Balkans, pour chercher la tour d'Ovide exilé et la muraille merveilleuse d'Anastase; elle erre à droite, sur un vaste terrain

volcanique, à travers les forêts infestées par les sangliers et les chacals, au milieu des cabanes d'un peuple sauvage et peu connu, dont elle croit voir les ombres bizarres se pressant sur l'autre rive pour prédire un voyage malheureux sur les *fera littora Ponti*. Deux points lumineux rompent pour la dernière fois l'obscurité, comme les yeux ardents de deux cyclopes préposés à la garde du détroit enchanté : l'Anadoli-Fénéri, le phare de l'Asie, à droite; et le Roumili Féner à gauche, au pied duquel les fabuleuses Symplégades nous montrent encore vaguement, dans l'ombre de la rive, les profils tourmentés de leurs rochers. Puis les deux rivages de l'Europe et de l'Asie ne sont plus que deux lignes noires, et enfin, *quocumque adspicias, nihil est nisi pontus et aer*, comme chantait le pauvre Ovide. Mais je la vois encore, ma chère Constantinople, derrière ces deux rives noires disparues; je la vois plus grande, plus lumineuse que je ne l'ai jamais vue du pont de la sultane Validé ou des hauteurs de Scutari; je lui parle, je la salue et je l'adore comme la dernière et la plus chère vision de ma jeunesse qui s'en va. Mais une aspersion subite d'eau salée me fouette le visage et jette à terre mon chapeau. Je m'éveille, je regarde autour de moi : la proue est déserte, le ciel est nébuleux, un vent froid d'automne me glace les os, mon bon Yunk, pris du mal de mer, m'a quitté; je n'entends plus que le cliquetis des lanternes et le craquement du bateau qui fuit, ballotté par les vagues, dans l'obscurité de la nuit... mon beau rêve oriental est fini.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

